



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Princeton University Library



32101 074629823

RECAP

257
04
95

V. 2

Library of



Princeton University.

SUPPLEMENTARY BOOK FUND

JOHN Y. BOYD

CLASS OF 1884



Œ U V R E S

C O M P L E T T E S

D' H E L V E T I U S.

T O M E S E C O N D.

Œ U V R E S
C O M P L E T T E S
D' H E L V E T I U S.

NOUVELLE ÉDITION,
Corrigée & augmentée sur les Manuscrits
de l'Auteur, avec sa Vie & son Portrait.

D E L' E S P R I T.

.... *Unde animi constet natura videndum ,
Quâ fiant ratione , & quâ vi quaque gerantur
In terris.*

LUCRET. de rerum naturâ. *Lib. I.*

T O M E S E C O N D.



A P A R I S ,
Chez S E R V I E R E , L I B R A I R E .

1795.

(ncpx12)

3257.

14.

1795

v.2

DE L'ESPRIT.

DISCOURS III.

*SI L'ESPRIT DOIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME
UN DON DE LA NATURE, OU COMME UN
EFFET DE L'ÉDUCATION.*

CHAPITRE PREMIER

JE vais examiner, dans ce Discours, ce que peuvent sur l'esprit la nature & l'éducation : pour cet effet, je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *Nature*.

Ce mot peut exciter en nous l'idée confuse d'un être ou d'une force qui nous a doués de tous nos sens : or, les sens sont les sources de toutes nos idées ; privés d'un sens, nous sommes privés de toutes les idées qui y sont relatives ; un aveugle-né n'a, par cette raison, aucune idée des couleurs : il est donc évident que, dans cette signification, l'esprit doit être, en entier, considéré comme un don de la nature.

Mais si l'on prend ce mot dans une acception différente ; & si l'on suppose qu'entre les hommes bien conformés, doués de tous leurs sens, & dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, la nature cependant ait mis de si grandes différences, & des dispositions si inégales à l'esprit, que les uns soient

A 3

JUL -31914 334280

organisés pour être stupides , & les autres pour être spirituels , la question devient plus délicate.

J'avoue qu'on ne peut d'abord considérer la grande inégalité d'esprit des hommes , sans admettre entre les esprits la même différence qu'entre les corps , dont les uns sont foibles & délicats , lorsque les autres sont forts & robustes. Qui pourroit , dira-t-on , à cet égard , occasionner des différences dans la manière uniforme dont la nature opère ?

Ce raisonnement , il est vrai , n'est fondé que sur une analogie. Il est assez semblable à celui des astronomes , qui concluroient que le globe de la lune est habité , parce qu'il est composé d'une matière à-peu-près pareille au globe de la terre.

Quelque foible que ce raisonnement soit en lui-même , il doit cependant paroître démonstratif ; car enfin , dira-t-on , à quelle cause attribuer la grande inégalité d'esprit qu'on remarque entre des hommes qui semblent avoir eu la même éducation ?

Pour répondre à cette objection , il faut d'abord examiner si plusieurs hommes peuvent , à la rigueur , avoir eu la même éducation ; & , pour cet effet , fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation*.

Si , par *éducation* , on entend simplement celle qu'on reçoit dans les mêmes lieux & par les mêmes maîtres ; en ce sens , l'éducation est la même pour une infinité d'hommes.

Mais si l'on donne à ce mot une signification plus vraie & plus étendue , & qu'on y comprenne généralement tout ce qui sert à notre instruction , alors je

dis que personne ne reçoit la même éducation ; parce que chacun a , si je l'ose dire , pour précepteur , & la forme du gouvernement sous lequel il vit , & ses amis , & ses maîtresses , & les gens dont il est entouré , & ses lectures , & enfin le hasard ; c'est-à-dire , une infinité d'événemens , dont notre ignorance ne nous permet pas d'appercevoir l'enchaînement & les causes. Or , ce hasard a plus de part qu'on ne pense à notre éducation. C'est lui qui met certains objets sous nos yeux , nous occasionne , en conséquence , les idées les plus heureuses , & nous conduit quelquefois aux plus grandes découvertes. Ce fut le hasard , pour en donner quelques exemples , qui guida Galilée dans les jardins de Florence , lorsque les jardiniers en faisoient jouer les pompes : ce fut lui qui inspira ces jardiniers , lorsque , ne pouvant élever les eaux au-dessus de la hauteur de trente-deux pieds , ils en demandèrent la cause à Galilée , & piquèrent , par cette question , l'esprit & la vanité de ce philosophe : ce fut ensuite sa vanité , mise en action par ce coup du hasard , qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de ses méditations , jusqu'à ce qu'enfin il eût , par la découverte du principe de la pesanteur de l'air , trouvé la solution de ce problème.

Dans un moment où l'ame paisible de Newton n'étoit occupée d'aucune affaire , agitée d'aucune passion , c'est pareillement le hasard qui , l'attirant sous une allée de pommiers , détacha quelques fruits de leurs branches , & donna à ce philosophe la première idée de son système : c'est réellement de ce fait dont

il partit, pour examiner si la lune ne gravitoit pas vers la terre avec la même force que les corps tombent sur sa surface. C'est donc au hasard que les grands génies ont dû souvent les idées les plus heureuses. Combien de gens d'esprit restent confondus dans la foule des hommes médiocres, faute, ou d'une certaine tranquillité d'ame, ou de la rencontre d'un jardinier, ou de la chute d'une pomme !

Je sens qu'on ne peut d'abord, sans quelque peine, attribuer de si grands effets à des causes si éloignées, & si petites en apparence (1). Cependant l'expérience nous apprend que, dans le physique, comme dans le moral, les plus grands évènements sont souvent l'effet des causes presque imperceptibles. Qui doute qu'Alexandre

o (1) On lit, dans l'Année littéraire, que Boileau, encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans sa chute, sa jaquette se retroussa ; un dindon lui donna plusieurs coups de bec sur une partie très-délicate. Boileau en fut toute sa vie incommodé : & de-là, peut-être, cette sévérité de mœurs, cette difette de sentiment qu'on remarque dans tous ses ouvrages ; de-là, sa satire contre les femmes, contre Lulli, Quinault, & contre toutes les poésies galantes.

Peut-être son antipathie contre les dindons, occasionna-t-elle l'averfion secrète qu'il eut toujours pour les jésuites, qui les ont apportés en France. C'est à l'accident qui lui étoit arrivé, qu'on doit peut-être sa satire sur l'équivoque, son admiration pour M. Arnaud, & son épître sur l'amour de Dieu ; tant il est vrai que ce sont souvent des causes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie & toute la suite de nos idées.

n'ait dû, en partie, la conquête de la Perse à l'instituteur de la phalange Macédonienne? que le chantre d'Achille animant ce prince de la fureur de la gloire, n'ait eu part à la destruction de l'empire de Darius, comme Quinte-Curce aux victoires de Charles XII? que les pleurs de Véturie n'aient défarmé Coriolan, n'aient affermi la puissance de Rome prête à succomber sous les efforts des Volscques, n'aient occasionné ce long enchaînement de victoires, qui changèrent la face du monde; & que ce ne soit, par conséquent, aux larmes de cette Véturie que l'Europe doit sa situation présente? Que de faits pareils (1) ne pourroit-on pas citer? Gustave, dit M. l'abbé de Vertot, parcouroit vainement les provinces de la Suède; il étoit depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalécarlie. Les montagnards, quoique prévenus par sa bonne mine, par la grandeur de sa taille & la force apparente de son corps, ne se fussent cependant pas déterminés à le suivre, si, le jour même où ce prince harangua les Dalécarliens, les anciens de la contrée n'eussent remarqué que le vent du nord avoit toujours soufflé. Ce coup de vent leur parut un signe certain de la pro-

(1) Dans la minorité de Louis XIV, lorsque ce prince étoit prêt de se retirer en Bourgogne, ce fut, dit Saint-Evremond, le conseil de M. de Turenne qui le retint à Paris, & qui sauva la France. Cependant un conseil si important, ajoute cet illustre auteur, fit moins d'honneur à ce général, que la défaite de cinq cents cavaliers. Tant il est vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des causes qui paroissent éloignées & petites.

rection du ciel , & l'ordre d'armer en faveur du héros. C'est donc le vent du nord qui mit la couronne de Suede sur la tête de Gustave.

La plupart des évènements ont des causes aussi petites : nous les ignorons , parce que la plupart des historiens les ont ignorés eux-mêmes , ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les appercevoir. Il est vrai qu'à cet égard l'esprit peut réparer leurs omissions , la connoissance de certains principes supplée facilement à la connoissance de certains faits. Ainsi , sans m'arrêter davantage à prouver que le hasard joue dans ce monde un plus grand rôle qu'on ne pense , je conclurai de ce que je viens de dire , que , si l'on comprend sous le mot d'éducation généralement tout ce qui sert à notre instruction , ce même hasard doit nécessairement y avoir la plus grande part ; & que personne n'étant exactement placé dans le même concours de circonstances , personne ne reçoit précisément la même éducation.

Ce fait posé , qui peut assurer que la différence de l'éducation ne produise la différence qu'on remarque entre les esprits ? que les hommes ne soient semblables à ces arbres de la même espèce , dont le germe , indestructible & absolument le même , n'étant jamais semé exactement dans la même terre , ni précisément exposé aux mêmes vents , au même soleil , aux mêmes pluies , doit , en se développant , prendre nécessairement une infinité de formes différentes ? Je pourrois donc conclure que l'inégalité d'esprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la nature ou de l'éducation. Mais , quelque vraie que fût

cette conclusion , comme elle n'auroit rien que de vague , & qu'elle se réduiroit , pour ainsi dire , à un *peut-être* , je crois devoir considérer cette question sous un point de vue nouveau , la ramener à des principes plus certains & plus précis. Pour cet effet , il faut réduire la question à des points simples , remonter jusqu'à l'origine de nos idées , au développement de l'esprit ; & se rappeler que l'homme ne fait que sentir , se ressouvenir , & observer les ressemblances & les différences , c'est-à-dire , les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui , ou que sa mémoire lui présente ; qu'ainsi la nature ne pourroit donner aux hommes plus ou moins de disposition à l'esprit , qu'en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de finesse , de sens , d'étendue de mémoire , & de capacité d'attention.

C H A P I T R E I I.

De la finesse des Sens.

LA plus ou moins grande perfection des organes des sens, dans laquelle se trouve nécessairement comprise celle de l'organisation intérieure, puisque je ne juge ici de la finesse des sens que par leurs effets, seroit-elle la cause de l'inégalité d'esprit des hommes ?

Pour raisonner avec quelque justesse sur ce sujet ; il faut examiner si le plus ou le moins de finesse des sens donne à l'esprit ou plus d'étendue , ou plus de cette justesse , qui , prise dans sa vraie signification , renferme toutes les qualités de l'esprit.

La perfection plus ou moins grande des organes des sens n'influe en rien sur la justesse de l'esprit , si les hommes , quelque impression qu'ils reçoivent des mêmes objets , doivent cependant toujours appercevoir les mêmes rapports entre ces objets. Or , pour prouver qu'ils les apperçoivent , je choisis les sens de la vue pour exemple , comme celui auquel nous devons le plus grand nombre de nos idées : & je dis qu'à des yeux différens , si les mêmes objets paroissent plus ou moins grands ou petits , brillans ou obscurs ; si la toise , par exemple , est aux yeux de tel homme plus petite , la neige moins blanche , & l'ébène moins

noire qu'aux yeux de tel autre ; ces deux hommes appercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre tous les objets : la toise , en conséquence paroîtra toujours à leurs yeux plus grande que le pied , la neige le plus blanc de tous les corps , & l'ébène le plus noir de tous les bois.

Or , comme la justesse d'esprit consiste dans la vue nette des véritables rapports que les objets ont entre eux ; & qu'en répétant sur les autres sens ce que j'ai dit sur celui de la vue , on arrivera toujours au même résultat ; j'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organisation , tant extérieure qu'intérieure , ne peut en rien influer sur la justesse de nos jugemens.

Je dirai , de plus , que , si l'on distingue l'étendue de la justesse de l'esprit , le plus ou le moins de finesse des sens n'ajoutera rien à cette étendue. En effet , en prenant toujours le sens de la vue pour exemple , n'est il pas évident que la plus ou moins grande étendue d'esprit dépendroit du nombre plus ou moins grand d'objets qu'à l'exclusion des autres, un homme doué d'une vue très-fine , pourroit placer dans sa mémoire. Or , il est très-peu de ces objets imperceptibles par leur petitesse , qui , considérés précisément avec la même attention , par des yeux aussi jeunes & aussi exercés , soient aperçus des uns , & échappent aux autres ; mais la différence que la nature met , à cet égard , entre les hommes que j'appelle bien organisés , c'est-à-dire , dans l'organisation desquels on n'apperçoit

aucun défaut (1), fût-elle infiniment plus considérable qu'elle ne l'est, je puis montrer que cette différence n'en produiroit aucune sur l'étendue de l'esprit.

Supposons des hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue ; enfin deux hommes égaux en tout, excepté en finesse de sens : dans cette hypothèse, celui qui sera doué de la vue la plus fine, pourra, sans contredit, placer dans sa mémoire & comparer entre eux plusieurs de ces objets, que leur petitesse cache à celui dont l'organisation est, à cet égard, moins parfaite : mais ces deux hommes ayant, par ma supposition, une mémoire également étendue, & capable, si l'on veut, de contenir deux mille objets, il est encore certain que le second pourra remplacer, par des faits historiques, les objets qu'un moindre degré de finesse dans la vue ne lui aura pas permis d'appercevoir, & qu'il pourra compléter, si l'on veut, le nombre de deux mille objets que contient la mémoire du premier. Or de ces deux hommes, si celui dont le sens de la vue est le moins fin, peut cependant déposer dans le magasin de sa mémoire un aussi grand nombre d'objets que l'autre ;

(1) Je ne prétends parler, dans ce chapitre, que des hommes communément bien organisés, qui ne sont privés d'aucun sens, & qui d'ailleurs ne sont attaqués ni de la maladie de la folie, ni de celle de la stupidité, ordinairement produites, l'une, par le découfu de la mémoire, & l'autre, par le défaut total de cette faculté.

& si, d'ailleurs, ces deux hommes sont égaux en tout, ils doivent, par conséquent, faire autant de combinaisons, &, par ma supposition, avoir autant d'esprit, puisque l'étendue de l'esprit se mesure par le nombre des idées & des combinaisons. Le plus ou le moins de perfection dans l'organe de la vue, ne peut, en conséquence, qu'influer sur le genre de leur esprit, faire de l'un un peintre, un botaniste, & de l'autre un historien, ou un politique; mais elle ne peut en rien influer sur l'étendue de leur esprit. Aussi ne remarque-t-on pas une constante supériorité d'esprit, & dans ceux qui ont le plus de finesse dans le sens de la vue & de l'ouïe, & dans ceux qui, par l'usage habituel des lunettes & des cornets, mettoient, par ce moyen, entre eux & les autres hommes plus de différence que n'en met à cet égard la nature. D'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés, ce n'est point à la plus ou moins grande perfection des organes, tant extérieurs qu'intérieurs, des sens, qu'est attachée la supériorité de lumière, & que c'est nécessairement d'une autre cause que dépend la grande inégalité des esprits.

C H A P I T R E I I I.

De l'étendue de la Mémoire.

LA conclusion du chapitre précédent fera, sans doute, chercher dans l'inégale étendue de la mémoire des hommes, la cause de l'inégalité de leur esprit. La mémoire est le magasin où se déposent les sensations, les faits & les idées, dont les diverses combinaisons forment ce qu'on appelle *Esprit*.

Les sensations, les faits & les idées doivent donc être regardés comme la matière première de l'esprit. Or, plus le magasin de la mémoire est spacieux, plus il contient de cette matière première, & plus, dira-t-on, l'on a d'aptitude à l'esprit.

Quelque fondé que paroisse ce raisonnement, peut-être, en l'approfondissant, ne le trouvera-t-on que spécieux. Pour y répondre pleinement, il faut, premièrement examiner si la différence d'étendue, dans la mémoire des hommes bien organisés, est aussi considérable en effet qu'elle l'est en apparence : & , supposant cette différence effective, il faut secondement savoir si l'on doit la considérer comme la cause de l'inégalité des esprits.

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention seule peut graver dans la mémoire les objets qui, vus sans attention, ne feroient sur nous que des impressions

impressions insensibles , & pareilles , à peu près , à celles qu'un lecteur reçoit successivement de chacune des lettres qui composent la feuille d'un ouvrage. Il est donc certain que , pour juger si le défaut de mémoire est dans les hommes l'effet de leur inattention , ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit , il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que parmi les hommes , il en est beaucoup , comme saint Augustin & Montaigne le disent d'eux-mêmes , qui ne paroissant doués que d'une mémoire très-foible , sont , par le desir de savoir , parvenus cependant à mettre un assez grand nombre de faits & d'idées dans leur souvenir , pour être placés au rang des mémoires extraordinaires. Or , si le desir de s'instruire suffit du moins pour savoir beaucoup , j'en conclus que la mémoire est presque entièrement factice : aussi l'étendue de la mémoire dépend , 1°. de l'usage journalier qu'on en fait ; 2°. de l'attention avec laquelle on considère les objets que l'on y veut imprimer , & qui , vus sans attention , comme je viens de le dire , n'y laisseroient qu'une trace légère & prompte à s'effacer ; & , 3°. de l'ordre dans lequel on range ses idées. C'est à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire ; & cet ordre consiste à lier ensemble toutes ses idées , à ne charger , par conséquent , sa mémoire que d'objets qui , par leur nature ou la manière dont on les considère , conservent entre eux assez de rapport pour se rappeler l'un l'autre.

Les fréquentes représentations des mêmes objets à la mémoire sont , pour ainsi dire , autant de coups de

Tome II.

B

burin qui les y gravent d'autant plus profondément ; qu'ils s'y représentent plus souvent (1). D'ailleurs , cet ordre si propre à rappeler les mêmes objets à notre souvenir , nous donne l'explication de tous les phénomènes de la mémoire ; nous apprend que la sagacité d'esprit de l'un , c'est-à-dire , la promptitude avec laquelle un homme est frappé d'une vérité , dépend souvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement présens à la mémoire ; que la lenteur d'esprit d'un autre à cet égard , est , au contraire , l'effet du peu d'analogie de cette même vérité avec les objets dont il s'occupe. Il ne pourroit la saisir , en appercevoir tous les rapports , sans rejeter toutes les premières idées qui se présentent à son souvenir , sans bouleverser tout le magasin de sa mémoire , pour y chercher les idées qui se lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens sont insensibles à l'exposition de certains faits , ou de certaines vérités , qui n'en affectent vivement d'autres , que parce que ces faits ou ces vérités ébranlent toute la chaîne de leurs pensées , en réveillent un grand nombre dans leur esprit : c'est un éclair qui jette un jour rapide sur tout l'horizon de leurs idées. C'est donc à l'ordre qu'on doit souvent la sagacité de son esprit , & toujours l'étendue de sa mémoire : c'est aussi le défaut d'ordre , effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude , qui , à

(1) La mémoire , dit M. Locke , est une table d'airain remplie de caractères que le temps efface insensiblement , si l'on n'y repasse quelquefois le burin.

certain égard, prive absolument de mémoire ceux qui , à d'autres égard, paroissent être doués de la mémoire la plus étendue. Voilà pourquoi le savant dans les langues & l'histoire , qui , par le secours de l'ordre chronologique , imprime & conserve facilement dans sa mémoire des mots , des dates & des faits historiques , ne peut souvent y retenir la preuve d'une vérité morale , la démonstration d'une vérité géométrique , ou le tableau d'un paysage qu'il aura longtemps considéré : en effet , ces sortes d'objets n'ayant aucune analogie avec le reste des faits ou des idées dont il a rempli sa mémoire , ils ne peuvent s'y représenter fréquemment , s'y imprimer profondément , ni , par conséquent , s'y conserver long-temps.

Telle est la cause productrice de toutes les différentes espèces de mémoire , & la raison pour laquelle ceux qui savent le moins dans un genre , sont ceux qui , dans ce même genre , communément oublient le plus.

Il paroît donc que la grande mémoire est , pour ainsi dire , un phénomène de l'ordre : qu'elle est presque entièrement factice ; & qu'entre les hommes que j'appelle bien organisés , cette grande inégalité de mémoire est moins l'effet d'une inégale perfection dans l'organe qui la produit , que d'une inégale attention à la cultiver.

Mais , en supposant même que l'inégale étendue de mémoire qu'on remarque dans les hommes , fût entièrement l'ouvrage de la nature , & fût aussi considérable en effet , qu'elle l'est en apparence ; je dis qu'elle ne

pourroit influer en rien sur l'étendue de leur esprit ;
 1°. parce que le grand esprit , comme je vais le démontrer , ne suppose pas la très-grande mémoire ; & ,
 2°. parce que tout homme est doué d'une mémoire suffisante pour s'élever au plus haut degré d'esprit.

Avant de prouver la première de ces propositions , il faut observer que , si la parfaite ignorance fait la parfaite imbécillité , l'homme d'esprit ne paroît quelquefois manquer de mémoire , que parce qu'on donne trop peu d'étendue à ce mot de *mémoire* , qu'on en restreint la signification au seul souvenir des noms , des dates , des lieux & des personnes pour lesquelles les gens d'esprit sont sans curiosité , & se trouvent souvent sans mémoire. Mais , en comprenant dans la signification de ce mot le souvenir ou des idées , ou des images , ou des raisonnemens , aucun d'eux n'en est privé : d'où il résulte qu'il n'est point d'esprit sans mémoire.

Cette observation faite , il faut savoir quelle étendue de mémoire suppose le grand esprit. Choisissons pour exemple deux hommes illustres dans des genres différens , tels que Locke & Milton ; examinons si la grandeur de leur esprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire.

- Si l'on jette d'abord les yeux sur Locke , & si l'on suppose qu'éclairé par une idée heureuse , ou par la lecture d'Aristote , de Gassendi , ou de Montaigne , ce philosophe ait apperçu dans les sens l'origine commune de toutes nos idées ; on sentira que , pour déduire tout son système de cette première idée , il lui

Falloit moins d'étendue dans la mémoire , que d'opiniâtreté dans la méditation ; que la mémoire la moins étendue suffisoit pour contenir tous les objets , de la comparaison desquels devoit résulter la certitude de ses principes , pour lui en développer l'enchaînement , & lui faire , par conséquent , mériter & obtenir le titre de grand esprit.

A l'égard de Milton, si je le regarde sous le point de vue où , de l'aveu général , il est infiniment supérieur aux autres poètes, si je considère uniquement la force , la grandeur , la vérité , & enfin la nouveauté de ses images poétiques, je suis obligé d'avouer que la supériorité de son esprit en ce genre ne suppose point non plus une grande étendue de mémoire. Quelque grandes, en effet , que soient les compositions de ses tableaux (telle est celle où , réunissant l'éclat du feu à la solidité de la matière terrestre, il peint le terrain de l'enfer brûlant d'un feu solide , comme le lac brûloit d'un feu liquide) ; quelque grandes, dis-je , que soient ses compositions , il est évident que le nombre des images hardies , propres à former de pareils tableaux , doit être extrêmement borné ; que , par conséquent , la grandeur de l'imagination de ce poète est moins l'effet d'une grande étendue de mémoire , que d'une méditation profonde sur son art. C'est cette méditation qui , lui faisant chercher la source des plaisirs de l'imagination , la lui fait appercevoir , & dans l'assemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands , vrais , & bien proportionnés , & dans le choix constant de ces expressions fortes , qui sont , pour ainsi dire , les cour-

leurs de la poésie, & par lesquelles il a rendu ses descriptions visibles aux yeux de l'imagination.

Pour dernier exemple du peu d'étendue de mémoire qu'exige la belle imagination, je donne, en note, la traduction d'un morceau de poésie angloise (1). Cette traduction & les exemples précédens

(1) C'est une jeune fille que l'amour éveille & conduit, avant l'aurore, dans un vallon : elle y attend son amant, chargé, au lever du soleil, d'offrir un sacrifice aux dieux. Son ame, dans la situation douce où la met l'espoir d'un bonheur prochain, se prête, en l'attendant, au plaisir de contempler les beautés de la nature, & du lever de l'astre qui doit ramener près d'elle l'objet de sa tendresse. Elle s'exprime ainsi :

« Déjà le soleil dore la cime de ces chênes antiques, &
 » les flots de ces torrens précipités, qui mugissent entre
 » les rochers, sont brillantés par sa lumière. J'aperçois
 » déjà le sommet de ces montagnes *velues*, d'où s'élancent
 » ces voûtes qui, à demi-jetées dans les airs, offrent un
 » abri formidable au solitaire qui s'y retire. Nuit, achève
 » de replier tes voiles. Feux follets qui égarez le voyageur
 » incertain, retirez-vous dans les fondrières & les fanges
 » marécageuses : & toi, soleil, dieu des cieux, qui rem-
 » plis l'air d'une chaleur vivifiante, qui sèmes les perles
 » de la rosée sur les fleurs de ces prairies, & qui rends la
 » couleur aux beautés variées de la nature, reçois mon
 » premier hommage ; hâte ta course : ton retour m'an-
 » nonce celui de mon amant. Libre de soins pieux qui le
 » retiennent encore aux pieds des autels, l'amour va
 » bientôt le ramener aux miens. Que tout se ressente de
 » ma joie ! que tout bénisse le lever de l'astre qui nous
 » éclaire ! Fleurs, qui renfermez dans votre sein les odeurs
 » que la froide nuit y condense, ouvrez vos calices ; ex-

prouveront , je crois , à ceux qui décomposeront les ouvrages des hommes illustres , que le grand esprit ne

halez dans les airs vos vapeurs embaumées. Je ne fais si la voluptueuse ivresse , qui remplit mon ame , embellit tout ce que mes yeux apperçoivent ; mais le ruisseau qui serpente dans les contours de ces vallées , m'enchanté par son murmure. Le zéphyr me caresse de son souffle. Les plantes *ambrées* , pressées sous mes pas , portent à mon odorat des bouffées de parfums. Ah ! si le bonheur daigne quelquefois visiter le séjour des mortels , c'est , sans doute , en ces lieux qu'il se retire. . . . Mais quel trouble secret m'agite ? Déjà l'impatience mêle son poison aux douceurs de mon attente ; déjà ce vallon a perdu de ses beautés. Là , la joie est-elle donc si passagère ? nous est-elle aussi facilement enlevée que le duvet léger de ces plantes l'est par le souffle du zéphyr ? C'est en vain que j'ai recours à l'espérance flatteuse : chaque instant accroît mon trouble. . . . Il ne vient point ! . . . Qui le retient loin de moi ? Quel devoir plus sacré que celui de calmer les inquiétudes d'une amante ? . . . Mais que dis-je ? Fuyez , soupçons jaloux , injurieux à sa fidélité , & faits pour éteindre sa tendresse. Si la jalousie croît près de l'amour , elle l'étouffe , si on ne l'en détache : c'est le lierre qui , d'une chaîne verte , embrasse , mais dessèche le tronc qui lui sert d'appui. Je connois trop mon amant pour douter de sa tendresse. Il a , comme moi , loin de la pompe des cours , cherché l'asyle tranquille des campagnes : la simplicité de mon cœur & de ma beauté l'ont touché ; mes voluptueuses rivales le rappelleroient vainement dans leurs bras. Serait-il séduit par les avances d'une coquetterie qui ternit , sur les joues d'une jeune fille , la neige de l'innocence & l'incarnat de la pudeur , & qui les peint du blanc de l'art & du fard de l'effronterie ? Que fais-je ?

suppose point la grande mémoire. J'ajouterai même que l'extrême étendue de l'un est absolument exclusive de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir l'esprit, faute de nourriture, la vaste érudition, par une surabondance d'aliment, l'a souvent étouffé. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'usage différent que doivent faire de leur temps deux

» Son mépris pour elles n'est peut-être qu'un piège pour
 » moi. Puis-je ignorer les préjugés des hommes, & l'art
 » qu'ils emploient pour nous séduire ? Nourris dans le
 » mépris de notre sexe, ce n'est point nous, c'est leurs
 » plaisirs qu'ils aiment. Les cruels qu'ils sont ! ils ont mis
 » au rang des vertus & les fureurs barbares de la ven-
 » geance, & l'amour forcené de la patrie, & jamais,
 » parmi les vertus, ils n'ont compté la fidélité ! C'est sans
 » remords qu'ils abusent l'innocence. Souvent leur vanité
 » contemple, avec délices, le spectacle de nos douleurs.
 » Mais non ; éloignez-vous de moi, odieuses pensées ;
 » mon amant va se rendre en ces lieux. Je l'ai mille fois
 » éprouvé : dès que je l'aperçois, mon ame agitée se
 » calme ; j'oublie souvent de trop justes sujets de plainte ;
 » près de lui, je ne fais qu'être heureuse. . . . Cependant,
 » s'il me trahissoit ; si, dans le moment que mon amour
 » l'excuse, il consommoit, entre les bras d'une autre, le
 » crime de l'infidélité : que toute la nature s'arme pour
 » ma vengeance ! qu'il périsse ! . . . Que dis-je ? Elémens,
 » soyez sourds à mes cris ; terre, n'ouvre point tes gouf-
 » fres profonds ; laisse ce monstre marcher le temps pres-
 » crit sur ta brillante surface. Qu'il commette encore de
 » nouveaux crimes ; qu'il fasse couler encore les larmes
 » des amantes trop crédules : & , si le ciel les venge &
 » le punit, que ce soit du moins à la prière d'une autre
 » infortunée, &c.

hommes qui veulent se rendre supérieurs aux autres, l'un en esprit, & l'autre en mémoire.

Si l'esprit n'est qu'un assemblage d'idées neuves ; & si toute idée neuve n'est qu'un rapport nouvellement apperçu entre certains objets ; celui qui veut se distinguer par son esprit, doit nécessairement employer la plus grande partie de son temps à l'observation des rapports divers que les objets ont entre eux, & n'en consommer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans sa mémoire. Au contraire, celui qui veut surpasser les autres en étendue de mémoire, doit, sans perdre son temps à méditer & à comparer les objets entre eux, employer les journées entières à emmagasiner sans cesse de nouveaux objets dans sa mémoire. Or, par un usage si différent de leur temps, il est évident que le premier de ces deux hommes doit être aussi inférieur en mémoire au second, qu'il lui sera supérieur en esprit ; vérité qu'avoit vraisemblablement apperçue Descartes, lorsqu'il dit que pour perfectionner son esprit, il falloit moins apprendre que méditer. D'où je conclus que non-seulement le très-grand esprit ne suppose pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un est toujours exclusive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce chapitre, & prouver que ce n'est point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des esprits, il ne me reste plus qu'à montrer que les hommes, communément bien organisés, sont tous doués d'une étendue de mémoire suffisante pour s'élever aux plus hautes idées.

Tout homme, en effet, est, à cet égard, assez favorisé de la nature, si le magasin de sa mémoire est capable de contenir un nombre d'idées ou de faits, tel qu'en les comparant sans cesse entre eux, il puisse toujours y appercevoir quelque rapport nouveau, toujours accroître le nombre de ses idées, & par conséquent donner toujours plus d'étendue à son esprit. Or, si trente ou quarante objets, comme le démontre la géométrie, peuvent se comparer entre eux de tant de manières, que, dans le cours d'une longue vie, personne ne puisse en observer tous les rapports, ni en déduire toutes les idées possibles; & si, parmi les hommes que j'appelle bien organisés, il n'en est aucun dont la mémoire ne puisse contenir non-seulement tous les mots d'une langue, mais encore une infinité de dates, de faits, de noms, de lieux & de personnes, & enfin un nombre d'objets beaucoup plus considérable que celui de six ou sept mille; j'en conclurai hardiment que tout homme bien organisé est doué d'une capacité de mémoire bien supérieure à celle dont il peut faire usage pour l'accroissement de ses idées; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à son esprit; & qu'ainsi, loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cause de l'inégalité de leur esprit, cette dernière inégalité est uniquement l'effet, ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils observent les rapports des objets entre eux, ou du mauvais choix des objets dont ils chargent leur souvenir. Il est, en effet, des objets stériles, & qui, tels que les dates, les noms des lieux, des per-

sonnes, ou autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire, sans pouvoir produire ni idée neuve; ni idée intéressante pour le public. L'inégalité des esprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les succès ont été les plus brillans dans les collèges, n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé, c'est que la comparaison & l'application heureuse des règles du Despautère, qui font les bons écoliers, ne prouvent nullement que, dans la suite, ces mêmes jeunes gens portent leur vue sur des objets de la comparaison desquels résultent des idées intéressantes pour le public : & c'est pourquoi l'on est rarement grand-homme, si l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choses inutiles.

C H A P I T R E I V.

De l'inégale capacité d'attention.

J'AI fait voir que ce n'est point de la perfection plus ou moins grande, & des organes des sens, & de l'organe de la mémoire, que dépend la grande inégalité des esprits. On n'en peut donc chercher la cause que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'est l'attention, plus ou moins grande, qui grave plus ou moins profondément les objets dans la mémoire, qui en fait appercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plupart de nos jugemens vrais ou faux ; & que c'est enfin à cette attention que nous devons presque toutes nos idées ; il est, dira-t-on, évident que c'est de l'inégale capacité d'attention des hommes que dépend la force inégale de leur esprit.

En effet, si le plus foible degré de maladie, auquel on ne donneroit que le nom d'indisposition, suffit pour rendre la plupart des hommes incapables d'une attention suivie, c'est, sans doute, ajoutera-t-on, à des maladies, pour ainsi dire, insensibles, & par conséquent à l'inégalité de force que la nature donne aux divers hommes, qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entre eux, & leur inégale disposition à

l'esprit : d'où l'on conclura que l'esprit est purement un don de la nature.

Quelque vraisemblable que soit ce raisonnement ; il n'est cependant point confirmé par l'expérience.

Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles , & qui contraints par la douleur , de fixer toute leur attention sur leur état , ne peuvent la porter sur des objets propres à perfectionner leur esprit , ni , par conséquent , être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organisés ; on verra que tous les autres hommes , même ceux qui , foibles & délicats , devroient , conséquemment au raisonnement précédent , avoir moins d'esprit que les gens bien constitués , paroissent souvent , à cet égard , les plus favorisés de la nature.

Dans les gens sains & robustes qui s'appliquent aux arts & aux sciences , il semble que la force du tempérament , en leur donnant un besoin pressant du plaisir , les détourne plus souvent de l'étude & de la méditation , que la foiblesse du tempérament , par de légères & fréquentes indispositions , ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut assurer , c'est qu'entre les hommes , à peu près animés d'un égal amour pour l'étude , le succès sur lequel on mesure la force de l'esprit , paroît entièrement dépendre , & des distractions plus ou moins grandes occasionnées par la différence des goûts , des fortunes , des états , & du choix plus ou moins heureux des sujets qu'on traite , de la méthode plus ou moins parfaite dont on se sert pour composer , de l'habitude plus ou moins grande qu'on

a de méditer , des livres qu'on lit , des gens de goût qu'on voit , & enfin , des objets que le hasard présente journellement sous nos yeux. Il semble que , dans le concours des accidens nécessaires pour former un homme d'esprit , la différente capacité d'attention que pourroit produire la force plus ou moins grande du tempérament , ne soit d'aucune considération. Aussi l'inégalité d'esprit occasionnée par la différente constitution des hommes , est-elle insensible. Aussi n'a-t-on , par aucune observation exacte , pu , jusqu'à présent , déterminer l'espèce de tempérament le plus propre à former des gens de génie ; & ne peut-on encore savoir lesquels des hommes , grands ou petits , gras ou maigres , bilieux ou sanguins , ont le plus d'aptitude à l'esprit.

Au reste , quoique cette réponse sommaire pût suffire pour réfuter un raisonnement qui n'est fondé que sur des vraisemblances ; cependant , comme cette question est fort importante , il faut , pour la résoudre avec précision , examiner si le défaut d'attention est dans les hommes , ou l'effet d'une impuissance physique de s'appliquer , ou d'un desir trop foible de s'instruire.

Tous les hommes que j'appelle bien organisés , sont capables d'attention , puisque tous apprennent à lire , apprennent leur langue , & peuvent concevoir les premières propositions d'Euclide. Or , tout homme , capable de concevoir ces propositions , a la puissance physique de les entendre toutes : en effet , en géométrie comme en toutes les autres sciences , la facilité plus ou moins grande avec laquelle on fait une vé-

rité, dépend du nombre plus ou moins grand de propositions antécédentes que, pour la concevoir, il faut avoir présentes à la mémoire. Or, si tout homme bien organisé, comme je l'ai prouvé dans le chapitre précédent, peut placer dans sa mémoire un nombre d'idées fort supérieur à celui qu'exige la démonstration de quelque proposition de géométrie que ce soit; & si, par le secours de l'ordre & par la représentation fréquente des mêmes idées, on peut, comme l'expérience le prouve, se les rendre assez familières & assez habituellement présentes pour se les rappeler sans peine; il s'ensuit que chacun a la puissance physique de suivre la démonstration de toute vérité géométrique; & qu'après s'être élevé, de propositions en propositions, & d'idées analogues en idées analogues, jusqu'à la connoissance, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf propositions, tout homme peut concevoir la centième avec la même facilité que la deuxième, qui est aussi distante de la première que la centième l'est de la quatre-vingt-dix-neuvième.

Maintenant, il faut examiner si le degré d'attention nécessaire pour concevoir la démonstration d'une vérité géométrique, ne suffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illustres. C'est à ce dessein que je prie le lecteur d'observer avec moi la marche que tient l'esprit humain, soit qu'il découvre une vérité, soit qu'il en suive simplement la démonstration. Je ne tire point mon exemple de la géométrie, dont la connoissance est étrangère à la plupart des hommes; je le prends dans la morale,

& je me propose ce problème : *Pourquoi les conquêtes injustes ne déshonorent-elles point autant les nations que les vols déshonorent les particuliers ?* Pour résoudre ce problème moral , les idées qui se présenteront les premières à mon esprit , sont les idées de justice qui me sont les plus familières : je la considérerai donc entre particuliers , & je sentirai que des vols , qui troublent & renversent l'ordre de la société , sont , avec justice¹, regardés comme infames.

Mais quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux nations les idées que j'ai de la justice entre citoyens ; cependant , à la vue de tant de guerres injustes , entreprises de tous les temps par des peuples qui sont l'admiration de la terre ; je soupçonnerai bientôt que les idées de la justice considérée par rapport à un particulier , ne sont point applicables aux nations : ce soupçon sera le premier pas que fera mon esprit pour parvenir à la découverte qu'il se propose. Pour éclaircir ce soupçon , j'écarterai d'abord les idées de justice qui me sont les plus familières : je rappellerai à ma mémoire , & j'en rejetterai successivement une infinité d'idées , jusqu'au moment où j'apercevrai que , pour résoudre cette question , il faut d'abord se former des idées nettes & générales de la justice ; & , pour cet effet , remonter jusqu'à l'établissement des sociétés , jusqu'à ces temps reculés , où l'on en peut mieux appercevoir l'origine , où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raison pour laquelle les principes de la justice considérée par rapport aux citoyens , ne seroient pas applicables aux nations.

Tel

Tel sera, si je l'ose dire, le second pas de mon esprit. Je me représenterai, en conséquence, les hommes absolument privés de la connoissance des lois, des arts, & à peu près tels qu'ils devoient être aux premiers jours du monde. Alors, je les vois dispersés dans les bois comme les autres animaux voraces ; je vois que trop foibles avant l'invention des armes pour résister aux bêtes féroces, ces premiers hommes, instruits par le danger, le besoin ou la crainte, ont senti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de se rassembler en société, & de former une ligue contre les animaux, leurs ennemis communs. J'apperçois ensuite que ces hommes, ainsi rassemblés & devenus bientôt ennemis par le désir qu'ils eurent de posséder les mêmes choses, durent s'armer pour se les ravir mutuellement ; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus spirituel, qui inventa des armes, & lui dressa des embûches pour lui reprendre les mêmes biens ; que la force & l'adresse furent, par conséquent, les premiers titres de propriété ; que la terre appartint premièrement au plus fort, & ensuite au plus fin ; que ce fut d'abord à ces seuls titres qu'on posséda tout : mais qu'enfin, éclairés par leur malheur commun, les hommes sentirent que leur réunion ne leur seroit point avantageuse, & que les sociétés ne pourroient subsister, si, à leurs premières conventions, ils n'en ajoutaient de nouvelles, par lesquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force & de l'adresse, & tous, en général, se garantissent réciproquement la conservation de leur vie & de leurs biens, & s'engageassent à

Tome II.

C

s'armer contre l'infracteur de ces conventions ; que ce fut ainsi que , de tous les intérêts des particuliers , se forma un intérêt commun , qui dut donner aux différentes actions les noms de justes , de permises & d'injustes , selon qu'elles étoient utiles , indifférentes ou nuisibles aux sociétés.

Une fois parvenu à cette vérité , je découvre facilement la source des vertus humaines : je vois que , sans la sensibilité à la douleur & au plaisir physique , les hommes sans desirs , sans passions , également indifférens à tout , n'eussent point connu d'intérêt personnel ; que , sans intérêt personnel , ils ne se fussent point rassemblés en société , n'eussent point fait entre eux de conventions , qu'il n'y eût point eu d'intérêt général , par conséquent point d'actions justes ou injustes ; & qu'ainsi la sensibilité physique & l'intérêt personnel ont été les auteurs de toute justice (1).

Cette vérité , appuyée sur cet axiome de jurisprudence : *L'intérêt est la mesure des actions des hommes* , & confirmée d'ailleurs par mille faits , ne prouve que , vertueux ou vicieux , selon que nos passions ou nos goûts particuliers sont conformes ou contraires à l'intérêt général , nous tendons si nécessairement à notre bien particulier , que le législateur divin lui-même a cru , pour engager les hommes à la pratique de la vertu , devoir leur promettre un bonheur éternel en échange des plaisirs temporels qu'ils sont quelquefois obligés d'y sacrifier.

(1) On ne peut nier cette proposition , sans admettre les idées innées.

Ce principe établi , mon esprit en tire les conséquences : & j'apperois que toute convention où l'intérêt particulier se trouve en opposition avec l'intérêt général , eût toujours été violée , si les législateurs n'eussent toujours proposé de grandes récompenses à la vertu ; & qu'au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'usurpation , ils n'eussent , sans cesse , opposé la digue du déshonneur & du supplice : je vois donc que la peine & la récompense sont les deux seuls liens par lesquels ils ont pu tenir l'intérêt particulier uni à l'intérêt général : & j'en conclus que les lois faites pour le bonheur de tous ne seroient observées par aucun , si les magistrats n'étoient armés de la puissance nécessaire pour en assurer l'exécution. Sans cette puissance , les lois , violées par le plus grand nombre , seroient , avec justice , enfreintes par chaque particulier ; parce que les lois n'ayant que l'utilité publique pour fondement , si-tôt que , par une infraction générale , ces lois deviennent inutiles , dès-lors elles sont nulles , & cessent d'être des lois ; chacun rentre en ses premiers droits ; chacun ne prend conseil que de son intérêt particulier , qui lui défend , avec raison , d'observer des lois qui deviendroient préjudiciables à celui qui en seroit l'observateur unique. Et c'est pourquoi , si , pour la sûreté des grandes routes , on eût défendu d'y marcher avec des armes ; & que , faute de maréchaussée , les grands chemins fussent infestés de voleurs ; que cette loi , par conséquent , n'eût point rempli son objet ; je dis qu'un homme pourroit non-seulement y voyager avec des armes , & violer cette

convention ou cette loi sans injustice , mais qu'il ne pourroit même l'observer sans folie.

Après que mon esprit est ainsi , de degrés en degrés , parvenu à se former des idées nettes & générales de la justice ; après avoir reconnu qu'elle consiste dans l'observation exacte des conventions que l'intérêt commun , c'est-à-dire , l'assemblage de tous les intérêts particuliers , leur a fait faire , il ne reste à mon esprit qu'à faire aux nations l'application de ces idées de la justice. Eclairé par les principes ci-dessus établis , j'apperçois d'abord que toutes les nations n'ont point fait entre elles des conventions par lesquelles elles se garantissent réciproquement la possession des pays qu'elles occupent , & des biens qu'elles possèdent. Si j'en veux découvrir la cause , ma mémoire , en me retraçant la carte générale du monde , m'apprend que les peuples n'ont point fait entre eux de ces sortes de conventions ; parce qu'ils n'ont point eu , à les faire , un intérêt aussi pressant que les particuliers ; parce que les nations peuvent subsister sans conventions entre elles , & que les sociétés ne peuvent se maintenir sans lois. D'où je conclus que les idées de la justice , considérée de nation à nation , ou de particulier à particulier , doivent être extrêmement différentes.

Si l'église & les rois permettent la traite des nègres ; si le chrétien , qui maudit au nom de Dieu celui qui porte le trouble & la dissension dans les familles , bénit le négociant qui court la Côte-d'or , ou le Sénégal , pour échanger contre des nègres les marchandises dont les Africains sont avides ; si , par ce commerce ,

les Européens entretiennent sans remords des guerres éternelles entre ces peuples; c'est que, sauf les traités particuliers & des usages généralement reconnus auxquels on donne le nom de droit des gens, l'église & les rois pensent que les peuples sont, les uns à l'égard des autres, précisément dans le cas des premiers hommes, avant qu'ils eussent formé des sociétés, qu'ils connussent d'autres droits que la force & l'adresse, qu'il y eût entre eux aucune convention, aucune loi, aucune propriété, & qu'il pût, par conséquent, y avoir aucun vol & aucune injustice. A l'égard même des traités particuliers que les nations contractent entre elles, ces traités n'ayant jamais été garantis par un assez grand nombre de nations, je vois qu'ils n'ont presque jamais pu se maintenir par la force; & qu'ils ont, par conséquent, comme des lois sans force, dû souvent rester sans exécution.

Lorsqu'en appliquant aux nations les idées générales de la justice, mon esprit aura réduit la question à ce point, pour découvrir ensuite pourquoi le peuple qui enfreint les traités faits avec un autre peuple, est moins coupable que le particulier qui viole les conventions faites avec la société; & pourquoi, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injustes déshonorent moins une nation que les vols n'avilissent un particulier; il suffit de rappeler à ma mémoire la liste de tous les traités violés de tous les temps & par tous les peuples: alors je vois qu'il y a toujours une grande probabilité que, sans égard à ses traités, toute nation profitera des temps de trouble & de

calamités pour attaquer ses voisins à son avantage , les conquérir , ou , du moins , les mettre hors d'état de lui nuire. Or , chaque nation , instruite par l'histoire , peut considérer cette probabilité comme assez grande , pour se persuader que l'infraction d'un traité , qu'il est avantageux de violer , est une clause tacite de tous les traités qui ne sont proprement que des trêves ; & qu'en saisissant , par conséquent , l'occasion favorable d'abaisser ses voisins , elle ne fait que les prévenir ; puisque tous les peuples , forcés de s'exposer au reproche d'injustice ou au joug de la servitude , sont réduits à l'alternative d'être esclaves ou souverains.

D'ailleurs , si , dans toute nation , l'état de conservation est un état dans lequel il est presque impossible de se maintenir ; & si le terme de l'agrandissement d'un empire doit , ainsi que le prouve l'histoire des Romains , être regardé comme un présage presque certain de sa décadence ; il est évident que chaque nation peut même se croire d'autant plus autorisée à ces conquêtes , qu'on appelle injustes , que , ne trouvant point dans la garantie , par exemple , de deux nations contre une troisième , autant de sûreté qu'un particulier en trouve dans la garantie de sa nation contre un autre particulier , le traité en doit être d'autant moins sacré , que l'exécution en est plus incertaine.

C'est lorsque mon esprit a percé jusqu'à cette dernière idée , que je découvre la solution du problème de morale que je m'étois proposé. Alors je sens que l'infraction des traités , & cette espèce de brigandage entre les nations , doit , comme le prouve le passé ,

garant en ceci de l'avenir , subsister jusqu'à ce que tous les peuples , ou , du moins , le plus grand nombre d'entre eux aient fait des conventions générales ; jusqu'à ce que les nations , conformément au projet de Henri IV , ou de l'abbé de Saint - Pierre , se soient réciproquement garanti leurs possessions , se soient engagées à s'armer contre le peuple qui voudroit en assujettir un autre , & qu'enfin le hasard ait mis une telle disproportion entre la puissance de chaque état en particulier & celle de tous les autres réunis , que ces conventions puissent se maintenir par la force , que les peuples puissent établir entre eux la même police qu'un sage législateur met entre les citoyens , lorsque , par la récompense attachée aux bonnes actions , & les peines infligées aux mauvaises , il nécessite les citoyens à la vertu , en donnant à leur probité l'intérêt personnel pour appui.

Il est donc certain que , conformément à l'opinion publique , les conquêtes injustes , moins contraires aux lois de l'équité , & , par conséquent , moins criminelles que les vols entre particuliers , ne doivent point autant déshonorer une nation que les vols déshonorent un citoyen.

Ce problème moral résolu , si l'on observe la marche que mon esprit a tenue pour le résoudre , on verra que je me suis d'abord rappelé les idées qui m'étoient les plus familières ; que je les ai comparées entre elles , observé leurs convenances & leurs disconvenances relativement à l'objet de mon examen ; que j'ai ensuite rejeté ces idées ; que je m'en suis rappelé d'autres ;

& que j'ai répété ce même procédé jusqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait présenté les objets de la comparaison desquels devoit résulter la vérité que je cherchois.

Or, comme la marche de l'esprit est toujours la même ; ce que je dis sur la manière de découvrir une vérité, doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai seulement, à ce sujet, que, pour faire une découverte, il faut nécessairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on se rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner, & qu'en conséquence on veuille savoir si tous les hommes bien organisés sont réellement doués d'une attention suffisante pour s'élever aux plus hautes idées, il faut comparer les opérations de l'esprit, lorsqu'il fait la découverte, ou qu'il suit simplement la démonstration d'une vérité, & examiner laquelle de ces opérations suppose le plus d'attention.

Pour suivre la démonstration d'une proposition de géométrie, il est inutile de rappeler beaucoup d'objets à son esprit ; c'est au maître à présenter aux yeux de son élève les objets propres à donner la solution du problème qu'il lui propose. Mais, soit qu'un homme découvre une vérité, soit qu'il en suive la démonstration, il doit dans l'un & l'autre cas, observer également les rapports qu'ont entre eux les objets que sa mémoire ou son maître lui présentent : or, comme on ne peut, sans un hasard singulier, se représenter uniquement les idées nécessaires à la découverte d'une

vérité, & n'en considérer précisément que les faces sous lesquelles on doit les comparer entre elles ; il est évident que , pour faire une découverte , il faut rappeler à son esprit une multitude d'idées étrangères à l'objet de la recherche , & en faire une infinité de comparaisons inutiles ; comparaisons dont la multiplicité peut rebuter. On doit donc consommer infiniment plus de temps pour découvrir une vérité que pour en suivre la démonstration : mais la découverte de cette vérité n'exige en aucun instant plus d'effort d'attention que n'en suppose la suite d'une démonstration.

Si , pour s'en assurer , l'on observe l'étudiant en géométrie , on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à considérer les figures géométriques que le maître met sous ses yeux , que ces objets lui étant moins familiers que ceux que lui présenteroit sa mémoire, son esprit est , à la fois, occupé du double soin, & de considérer ces figures , & de découvrir les rapports qu'elles ont entre elles : d'où il suit que l'attention nécessaire pour suivre la démonstration d'une proposition de géométrie , suffit pour découvrir une vérité. Il est vrai que , dans ce dernier cas , l'attention doit être plus continue : mais cette continuité d'attention n'est proprement que la répétition des mêmes actes d'attention. D'ailleurs , si tous les hommes , comme je l'ai dit plus haut , sont capables d'apprendre à lire & d'apprendre leur langue , ils sont tous capables non-seulement de l'attention vive , mais encore de l'attention continue qu'exige la découverte d'une vérité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas , ou pour connoître les lettres , les rassembler , en former des syllabes , en composer des mots ; ou pour unir dans sa mémoire des objets d'une nature différente , & qui n'ont entre eux que des rapports arbitraires , comme les mots *chêne* , *grandeur* , *amour* , qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée , l'image ou le sentiment qu'ils expriment ? Il est donc certain que , si , par la continuité d'attention , c'est-à-dire , par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention , tous les hommes parviennent à graver successivement dans leur mémoire tous les mots d'une langue , ils sont tous doués de la force & de la continuité d'attention nécessaires pour s'élever à ces grandes idées , dont la découverte les place au rang des hommes illustres.

Mais , dira-t-on , si tous les hommes sont doués de l'attention nécessaire pour exceller dans un genre , lorsque l'inhabitude ne les en a point rendu incapables , il est encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres : or , à quelle autre cause , si ce n'est à la perfection plus ou moins grande de l'organisation , attribuer cette attention plus ou moins facile ?

Avant de répondre directement à cette objection , j'observerai que l'attention n'est pas étrangère à la nature de l'homme : qu'en général , lorsque nous croyons l'attention difficile à supporter , c'est que nous prenons la fatigue de l'ennui & de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet , s'il n'est point d'homme sans desirs , il n'est point d'homme sans attention.

Lorsque l'habitude en est prise , l'attention devient même un besoin. Ce qui rend l'attention fatigante , c'est le motif qui nous y détermine. Est-ce le besoin, l'indigence , ou la crainte ; l'attention est alors une peine. Est - ce l'espoir du plaisir ; l'attention devient alors elle-même un plaisir. Qu'on présente au même homme deux écrits difficiles à déchiffrer ; l'un est un procès-verbal , l'autre est la lettre d'une maîtresse : qui doute que l'attention ne soit aussi pénible dans le premier cas, qu'agréable dans le second ? Conséquemment à cette observation, on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'est pas nécessaire, pour cet effet , de supposer en eux aucune différence d'organisation : il suffit de remarquer qu'en ce genre , la peine de l'attention est toujours plus ou moins grande proportionnellement au degré plus ou moins grand de plaisir que chacun regarde comme la récompense de cette peine. Or si les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différens, il est évident qu'en proposant à divers hommes le même objet de récompense , on ne leur propose pas réellement la même récompense ; & que , s'ils sont forcés de faire les mêmes efforts d'attention , ces efforts doivent être , en conséquence , plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc résoudre le problème d'une attention plus ou moins facile , sans avoir recours au mystère d'une inégale perfection dans les organes qui la produisent. Mais , en admettant même ; à cet égard , une certaine différence dans l'organisation des hommes , je dis qu'en supposant en eux

un desir vif de s'instruire , desir dont tous les hommes sont susceptibles , il n'en est aucun qui ne se trouve alors doué de la capacité d'attention nécessaire pour se distinguer dans un art. En effet, si le desir du bonheur est commun à tous les hommes , s'il est en eux le sentiment le plus vif , il est évident que , pour obtenir ce bonheur , chacun fera toujours tout ce qu'il est en sa puissance de faire : or , tout homme , comme je viens de le prouver , est capable du degré d'attention suffisant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc usage de cette capacité d'attention , lorsque , par la législation de son pays , son goût particulier ou son éducation , le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il sera , je crois , difficile de résister à cette conclusion , sur - tout si , comme je puis le prouver , il n'est pas même nécessaire , pour se rendre supérieur en un genre , d'y donner toute l'attention dont on est capable.

Pour ne laisser aucun doute sur cette vérité , consultons l'expérience ; interrogeons les gens de lettres : ils ont tous éprouvé que ce n'est pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les plus beaux vers de leurs poèmes , les plus singulières situations de leurs romans , & les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philosophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuse de certains objets que le hasard ou met sous leurs yeux , ou présente à leur mémoire , & de la comparaison desquels ont résulté ces beaux vers , ces situations frappantes & ces grandes idées philosophiques ; idées que l'esprit conçoit tou-

jours avec d'autant plus de promptitude & de facilité, qu'elles sont plus vraies & plus générales. Or, dans tout ouvrage, si ces belles idées, de quelque genre qu'elles soient, sont, pour ainsi dire, le trait du génie; si l'art de les employer n'est que l'œuvre du temps & de la patience, & ce qu'on appelle le travail du manœuvre; il est donc certain que le génie est moins le prix de l'attention qu'un don du hasard, qui présente à tous les hommes de ces idées heureuses, dont celui-là seul profite qui, sensible à la gloire, est attentif à les saisir. Si le hasard est, dans presque tous les arts, généralement reconnu pour l'auteur de la plupart des découvertes; & si, dans les sciences spéculatives, sa puissance est moins sensiblement apperçue, elle n'en est peut-être pas moins réelle; il n'en préside pas moins à la découverte des plus belles idées. Aussi ne sont-elles pas, comme je viens de le dire, le prix des plus pénibles efforts d'attention; & peut-on assurer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la manière de les exprimer, & l'art de passer d'un sujet à l'autre (1) est, sans contredit, beaucoup plus fatigante; & qu'enfin la plus pénible de toutes est celle que suppose la comparaison des objets qui ne nous sont point familiers? C'est pourquoi le philosophe, capable de six ou sept heures des plus hautes méditations, ne pourra, sans une fatigue extrême d'attention, passer ces six à sept heures, soit à l'examen d'une procédure, soit à copier fidèlement & correctement un manuscrit; & c'est

(1) *Tantum series juncturaque pollet.*

pourquoi les commencemens de chaque science sont toujours épineux. Aussi n'est-ce qu'à l'habitude que nous avons de considérer certains objets que nous devons non-seulement la facilité avec laquelle nous les comparons, mais encore la comparaison juste & rapide que nous faisons de ces objets entre eux. Voilà pourquoi, du premier coup-d'œil, le peintre apperçoit dans un tableau des défauts de dessin ou de coloris, invisibles aux yeux ordinaires; pourquoi le berger, accoutumé à considérer ses moutons, découvre entre eux des ressemblances & des différences qui les lui font distinguer; & pourquoi l'on n'est proprement le maître que des matières que l'on a long-temps méditées. C'est à l'application, plus ou moins constante, avec laquelle nous examinons un sujet, que nous devons les idées superficielles ou profondes que nous avons sur ce même sujet. Il semble que les ouvrages long-temps médités & longs à composer, en soient plus forts de choses, & que, dans les ouvrages d'esprit, comme dans la mécanique, on gagne en force ce que l'on perd en temps.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, je répéterai donc que, si l'attention la plus pénible est celle que suppose la comparaison des objets qui nous sont peu familiers, & si cette attention est précisément de l'espèce de celle qu'exige l'étude des langues, tous les hommes étant capables d'apprendre leur langue, tous, par conséquent, sont doués d'une force & d'une continuité d'attention suffisante pour s'élever au rang des hommes illustres.

Il ne me reste , pour dernière preuve de cette vérité , qu'à rappeler ici que l'erreur , comme je l'ai dit dans mon premier discours , toujours accidentelle , n'est point inhérente à la nature particulière de certains esprits ; que tous nos faux jugemens sont l'effet , ou de nos passions , ou de notre ignorance : d'où il suit que tous les hommes sont , par la nature , doués d'un esprit également juste ; & qu'en leur présentant les mêmes objets , ils en porteroient tous les mêmes jugemens. Or , comme ce mot d'*esprit juste* , pris dans sa signification étendue , renferme toutes sortes d'esprits , le résultat de ce que j'ai dit ci-dessus , c'est que tous les hommes que j'appelle bien organisés , étant nés avec l'esprit juste , ils ont tous en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées (1).

Mais , répliquera-t-on , pourquoi donc voit-on si peu d'hommes illustres ? C'est que l'étude est une petite peine ; c'est que , pour vaincre le dégoût de l'étude ,

(1) Il faut toujours se ressouvenir , comme je l'ai dit dans mon second discours , que les idées , ne sont , en soi , ni hautes , ni grandes , ni petites ; que souvent la découverte d'une idée qu'on appelle petite , ne suppose pas moins d'esprit que la découverte d'une grande ; qu'il en faut quelquefois autant pour saisir finement le ridicule d'un homme , que pour appercevoir le vice d'un gouvernement ; & que si l'on donne , par préférence , le nom de grandes aux découvertes du dernier genre , c'est qu'on ne désigne jamais , par les épithètes de *hautes* , de *grandes* & de *petites* , que des idées plus ou moins généralement intéressantes.

il faut , comme je l'ai déjà insinué , être animé d'une passion.

Dans la première jeunesse , la crainte des châtimens suffit pour forcer les jeunes gens à l'étude : mais , dans un âge plus avancé , où l'on n'éprouve pas les mêmes traitemens , il faut alors , pour s'exposer à la fatigue de l'application , être échauffé d'une passion telle , par exemple , que l'amour de la gloire. La force de notre attention est alors proportionnée à la force de notre passion. Considérons les enfans : s'ils font dans leur langue naturelle des progrès moins inégaux que dans une langue étrangère , c'est qu'ils y sont excités par des besoins à peu près pareils ; c'est-à-dire , & par la gourmandise , & par l'amour du jeu , & par le desir de faire connoître les objets de leur amour & de leur aversion : or , des besoins à-peu-près pareils , doivent produire des effets à-peu-près égaux. Au contraire , comme les progrès dans une langue étrangère dépendent & de la méthode dont se servent les maîtres , & de la crainte qu'ils inspirent à leurs écoliers , & de l'intérêt que les parens prennent aux études de leurs enfans ; on sent que des progrès dépendant de causes si variées , qui agissent & se combinent si diversement , doivent , par cette raison , être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'esprit , qu'on remarque entre les hommes , dépend , peut-être , du desir inégal qu'ils ont de s'instruire. Mais , dira-t-on , ce desir est l'effet d'une passion : or , si nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos passions ;

passions; il s'ensuit que l'esprit doit, en conséquence, être considéré comme un don de la nature.

C'est à ce point, véritablement délicat & décisif, que se réduit toute cette question. Pour la résoudre, il faut connoître & les passions, & leurs effets, & entrer, à ce sujet, dans un examen profond & détaillé.

C H A P I T R E V.

Des forces qui agissent sur notre ame.

L'EXPERIENCE seule peut nous découvrir quelles sont ces forces. Elle nous apprend que la paresse est naturelle à l'homme; que l'attention le fatigue & le peine (1); qu'il gravite, sans cesse, vers le repos,

(1) Les Hottentots ne veulent ni raisonner, ni penser: *Penser*, disent-ils, *est le fléau de la vie*. Que de Hottentots parmi nous!

Ces peuples sont entièrement livrés à la paresse: pour se soustraire à toute sorte de soins, d'occupations, ils se privent de tout ce dont ils peuvent absolument se passer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penser & pour travailler; ils se laisseroient plutôt mourir de faim que de faire la cassave, ou de faire bouillir la marmite. Leurs femmes font tout: ils travaillent seulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre; ils passent le reste du temps à rêver dans leurs hamachs. Veut-on acheter leur lit: ils le vendent le matin à bon marché; ils ne se donnent pas la peine de penser qu'ils en auront besoin le soir.

Tome II.

D

comme les corps vers un centre ; qu'attiré , sans cesse , vers ce centre , il s'y tiendrait *fixement* attaché , s'il n'en étoit , à chaque instant , repoussé par deux sortes de forces , qui contrebalancent en lui celles de la paresse & de l'inertie , & qui lui sont communiquées , l'une par les passions fortes , & l'autre par la haine de l'ennui.

L'ennui est , dans l'univers , un ressort plus général & plus puissant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs , c'est , sans contredit , la moindre ; mais enfin , c'en est une. Le désir du bonheur nous fera toujours regarder l'absence du plaisir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle nécessaire qui sépare les plaisirs vifs , toujours attachés à la satisfaction des besoins physiques , fût rempli par quelques-unes de ces sensations qui sont toujours agréables lorsqu'elles ne sont pas douloureuses. Nous souhaiterions donc , par des impressions toujours nouvelles , être à chaque instant avertis de notre existence , parce que chacun de ces avertissemens est pour nous un plaisir. Voilà pourquoi le Sauvage , dès qu'il a satisfait ses besoins , court au bord d'un ruisseau , où la succession rapide des flots , qui se poussent l'un l'autre , font à chaque instant sur lui des impressions nouvelles : voilà pourquoi nous préférons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos ; voilà pourquoi l'on dit proverbialement : *Le feu fait compagnie* , c'est-à-dire , qu'il nous arrache à l'ennui.

C'est ce besoin d'être remué , & l'espèce d'inquiétude que produit dans l'ame l'absence d'impression ,

qui contient , en partie , le principe de l'inconstance & de la perfectibilité de l'esprit humain , & qui , le forçant à s'agiter en tous sens , doit , après la révolution d'une infinité de siècles , inventer , perfectionner les arts & les sciences , & enfin amener la décadence du goût (1).

En effet , si les impressions nous sont d'autant plus agréables qu'elles sont plus vives , & si la durée d'une même impression en émousse la vivacité , nous devons donc être avides de ces impressions neuves , qui produisent dans notre ame le plaisir de la surprise : les artistes , jaloux de nous plaire , & d'exciter en nous ces fortes d'impressions , doivent donc , après avoir , en partie , épuisé les combinaisons du beau , y substituer le singulier , que nous préférons au beau , parce qu'il fait sur nous une impression plus neuve , & , par conséquent plus vive. Voilà , dans les nations policées , la cause de la décadence du goût.

Pour connoître encore mieux tout ce que peut sur nous la haine de l'ennui , & quelle est quelquefois l'activité de ce principe (2) , qu'on jette sur les hommes un

(1) C'est peut-être en comparant la marche lente de l'esprit humain avec l'état de perfection où se trouvent maintenant les arts & les sciences , qu'on pourroit juger de l'ancienneté du monde. L'on feroit , sur ce plan , un nouveau système de chronologie , du moins aussi ingénieux que ceux qu'on a jusqu'à présent donnés : mais l'exécution de ce plan demanderoit beaucoup de finesse & de sagacité d'esprit de la part de celui qui l'entreprendroit.

(2) L'ennui , il est vrai , n'est pas ordinairement fort

œil observateur , & l'on sentira que c'est la crainte de l'ennui qui fait agir & penser la plupart d'entre eux ; que c'est pour s'arracher à l'ennui qu'au risque de recevoir des impressions trop fortes , & , par conséquent désagréables , les hommes recherchent avec le plus grand empressement tout ce qui peut les remuer fortement ; que c'est ce désir qui fait courir le peuple aux exécutions , & les gens du monde au théâtre ; que c'est ce même motif qui , dans une dévotion triste , & jusques dans les exercices austères de la pénitence , fait souvent chercher aux vieilles femmes un remède à l'ennui : car Dieu , qui , par toutes sortes de moyens , cherche à ramener le pécheur à lui , se sert ordinairement avec elles de celui de l'ennui.

inventif ; son ressort n'est certainement pas assez puissant pour nous faire exécuter de grandes entreprises , & surtout pour nous faire acquérir de grands talens. L'ennui ne produit point de Lycurgue , de Pélôpidas , d'Homère , d'Archimède , de Milton ; & l'on peut assurer que ce n'est pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands-hommes. Cependant ce ressort opère souvent de grands effets. Il suffit quelquefois pour armer les princes , les entraîner dans les combats ; & , quand le succès favorise leurs premières entreprises , il en peut faire des conquérans. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rende nécessaire. Charles XII , le seul des héros qui ait toujours été insensible aux plaisirs de l'amour & de la table , étoit peut-être , en partie , déterminé par ce motif. Mais si l'ennui peut faire un héros de cette espèce , il ne fera jamais de César ni de Cromwell : il falloit une grande passion pour leur faire faire les efforts d'esprit & de talent nécessaires pour franchir l'espace qui les séparoit du trône.

Mais c'est sur-tout dans les siècles où les grandes passions sont mises à la chaîne, soit par les mœurs, soit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle: il devient alors le mobile universel.

Dans les cours, autour du trône, c'est la crainte de l'ennui, jointe au plus foible degré d'ambition, qui fait, des courtisans oisifs, de petits ambitieux, qui leur fait concevoir de petits desirs, leur fait faire de petites intrigues, de petites cabales, de petits crimes, pour obtenir de petites places proportionnées à la petitesse de leurs passions; qui fait des Séjan, & jamais des Octave; mais qui, d'ailleurs, suffit pour s'élever jusqu'à ces postes où l'on jouit à la vérité, du privilège d'être insolent, mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles sont, si je l'ose dire, & les forces actives, & les forces d'inertie qui agissent sur notre ame. C'est pour obéir à ces deux forces contraires qu'en général nous souhaitons d'être remués, sans nous donner la peine de nous remuer: c'est par cette raison que nous voudrions tout savoir, sans nous donner la peine d'apprendre: c'est pourquoi, plus dociles à l'opinion qu'à la raison, qui, dans tous les cas, nous imposerait la fatigue de l'examen, les hommes acceptent indifféremment, en entrant dans le monde, toutes les idées vraies ou fausses qu'on leur présente (1), & pour-

(1) La crédulité dans les hommes est, en partie, l'effet de leur paresse. On a l'habitude de croire une chose absurde: on en soupçonne la fausseté; mais, pour s'en assurer

quoï enfin porté , par le flux & reflux des préjugés , tantôt vers la sagesse , & tantôt vers la folie , raisonnable

pleinement , il faudroit s'exposer à la fatigue de l'examen ; on veut se l'épargner , & l'on aime mieux croire que d'examiner. Or , dans cette situation de l'ame , des preuves convaincantes de la fausseté d'une opinion , nous paroissent toujours insuffisantes. Il n'est point alors de raisonnemens ou de contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple , tiré de la relation du Tunquin , par Marini , Romain : « On vouloit , dit cet auteur , donner » une religion aux Tunquinois ; on choisit celle du philo- » sophe Rama , nommé Thic-ca , au Tunquin. Voici l'ori- » gine ridicule qu'on lui donne , & qu'ils croient :

» Un jour la mère du dieu Thic-ca vit , en songe , un » éléphant blanc , qui s'engendroit mystérieusement dans » sa bouche , & lui sortoit par le côté gauche. Le songe » fait , il se réalise , elle accouche de Thic-ca. Aussi-tôt » qu'il voit le jour , il fait mourir sa mère , fait sept pas , » marquant le ciel avec un doigt , & la terre avec l'autre. » Il se glorifie d'être l'unique saint , tant dans le ciel que » sur la terre. A dix-sept ans , il se marie à trois femmes ; » à dix-neuf , il abandonne ses femmes & son fils , se re- » tire sur une montagne , où deux démons , nommés A-la-la » & Ca-la-la , lui servent de maîtres. Il se présente ensuite » au peuple , en est reçu non comme docteur , mais en » qualité de pagode ou d'idole. Il a quatre-vingt mille dis- » ciples , entre lesquels il en choisit cinq cents , nombre » qu'il réduit ensuite à cent , puis à dix , qui sont appelés » les dix Grands. Voilà ce qu'on raconte aux Tunquinois , » & ce qu'ils croient , quoiqu'avertis , par une tradition » sourde , que ces dix Grands étoient ses amis , ses confi- » dens , & les seuls qu'il ne trompât point ; qu'après avoir » prêché sa doctrine pendant quarante-neuf ans , se sen- » tant près de sa fin , il assembla tous ses disciples , & leur

ou fou par hasard, l'esclave de l'opinion est également insensé aux yeux du sage, soit qu'il fourienne une

» dit : *Je vous ai trompés jusqu'à ce jour ; je ne vous ai débité*
 » *que des fables : la seule vérité que je puisse vous enseigner ,*
 » *c'est que tout est sorti du néant , & que tout y doit rentrer.*
 » *Je vous conseille cependant de me garder le secret , de vous*
 » *soumettre extérieurement à ma religion : c'est l'unique moyen*
 » *de tenir les peuples dans votre dépendance* ». Cette confession de foi de Thic-ca , au lit de la mort ; est assez généralement sue au Tunquin , & cependant le culte de cet imposteur subsiste , parce qu'on croit volontiers ce qu'on est dans l'habitude de croire. Quelques subtilités scholastiques , auxquelles la paresse donne toujours force de preuve , ont suffi aux disciples de Thic-ca pour jeter des nuages sur cette confession , & entretenir les Tunquinois dans leur croyance. Ces mêmes disciples ont écrit cinq mille volumes sur la vie & la doctrine de ce Thic-ca. Ils y soutiennent qu'il a fait des miracles , qu'incontinent après sa naissance , il prit quatre-vingt mille fois des formes différentes , & que sa dernière transmigration fut en éléphant blanc : & c'est à cette origine qu'on doit rapporter le respect qu'on a , dans l'Inde , pour cet animal. De tous les titres , celui de roi de l'éléphant blanc est le plus estimé des rois ; celui de Siam porte le nom de roi de l'éléphant blanc. Les disciples de Thic-ca ajoutent qu'il y a six mondes ; qu'on ne meurt dans celui-ci que pour renaître dans un autre ; que le juste passe ainsi d'un monde à l'autre ; & qu'après cette caravane , la roue retourne à son point , & qu'il recommence à renaître en ce monde-ci , d'où il sort pour la septième fois , très-pur , très-parfait ; & qu'alors parvenu au dernier période de l'immutabilité , il se trouve en possession de la qualité de pagode ou d'idole. Ils admettent un paradis & un enfer , dont on se tire , comme dans la plupart des fausses religions , en respect

vérité, soit qu'il avance une erreur. C'est un aveugle qui nomme, par hasard, la couleur qu'on lui présente.

On voit donc que ce sont les passions & la haine de l'ennui qui communiquent à l'ame son mouvement, qui l'arrachent à la tendance qu'elle a naturellement vers le repos, & qui lui font surmonter cette force d'inertie à laquelle elle est toujours prête à céder.

tant les bonzes, en leur faisant des charités, & en bâtissant des monastères. Ils racontent, au sujet du démon, qu'il eut un jour dispute avec l'idole du Tunquin, pour savoir lequel des deux seroit le maître de la terre. Le démon convint, avec l'idole, que tout ce qu'elle mettroit sous sa robe lui appartiendrait. L'idole fit faire une robe si grande, qu'elle en couvrit toute la terre; en sorte que le démon fut obligé de se retirer sur la mer, d'où il revient quelquefois; mais il fuit dès qu'il voit l'enseigne de l'idole.

On ne sait si ces peuples ont eu autrefois quelques notions confuses de notre religion : mais un des premiers articles de la religion de Thic-ca, c'est qu'il est une idole qui sauve les hommes, & qui satisfait pleinement pour leurs péchés; & que, pour mieux compatir aux misères de l'homme, l'idole en avoit pris la nature.

Au rapport de Kolbe, parmi les Hottentots, il en est qui ont la même doctrine, & croient que leur dieu s'est rendu visible à leur nation, en prenant la figure du plus beau d'entre eux. Mais la plupart des Hottentots traitent ce dogme de vision, & prétendent que c'est faire jouer à leur dieu un rôle indigne de sa majesté, que de le métamorphoser en homme. Au reste, ils ne lui rendent aucun culte : ils disent que Dieu est bon, & qu'il ne se soucie pas de nos prières.

Quelque certaine que paroisse cette proposition , comme en morale , ainsi qu'en physique , c'est toujours sur des faits qu'il faut établir ses opinions ; je vais , dans les chapitres suivans , prouver , par des exemples , que ce sont uniquement les passions fortes qui sont exécuter ces actions courageuses , & concevoir ces idées grandes qui sont l'étonnement & l'admiration de tous les siècles.

CHAPITRE VI.

De la puissance des Passions.

LES passions sont , dans le moral , ce que , dans le physique , est le mouvement ; il crée , anéantit , conserve , anime tout , & sans lui tout est mort : ce sont elles aussi qui vivifient le monde moral. C'est l'avarice qui guide les vaisseaux à travers les déserts de l'Océan ; l'orgueil , qui comble les vallons , applanit les montagnes , s'ouvre des routes à travers les rochers , élève les pyramides de Memphis , creuse le lac Mœris , & fond le colosse de Rhodes. L'amour tailla , dit-on , le crayon du premier dessinateur. Dans un pays où la révélation n'avoit point pénétré , ce fut encore l'amour qui , pour flatter la douleur d'une veuve éplorée par la mort de son jeune époux , lui découvrit le système de l'immortalité de l'ame. C'est l'enthousiasme de la reconnoissance qui mit au rang des dieux les bienfai-

teurs de l'humanité , qui inventa les fausses religions & les superstitions , qui toutes n'ont pas pris leur source dans des passions aussi nobles que l'amour & la reconnoissance.

C'est donc aux passions fortes qu'on doit l'invention & les merveilles des arts : elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'esprit , & le ressort puissant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais avant que de passer outre , je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de *passion forte*. Si la plupart des hommes parlent sans s'entendre , c'est à l'obscurité des mots qu'il faut s'en prendre ; c'est à cette cause (1) qu'on peut attribuer la prolongation du miracle opéré à la tour de Babel.

(1) Sous le mot *rouge* , par exemple , si l'on comprend depuis l'écarlate jusqu'au couleur de chair , supposons deux hommes , dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate , & l'autre que du couleur de chair : le premier dira , avec raison , que le *rouge* est une couleur vive ; lorsque l'autre , au contraire , soutiendra que c'est une couleur tendre. Par la même raison , deux hommes peuvent , sans s'entendre , prononcer le mot de *vouloir* , puisque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus foible degré de volonté jusqu'à cette volonté efficace qui triomphe de tous les obstacles. Il en est du mot de *passion* comme de celui d'*esprit* : il change de signification selon ceux qui le prononcent. Un homme regardé comme médiocre dans une société composée de gens de peu d'esprit , est sûrement un sot : il n'en est pas ainsi de celui qui passe pour un homme médiocre parmi les gens du premier ordre ; le choix de sa société prouve sa supériorité sur les hommes ordinaires. C'est un rhétoricien médiocre , qui seroit le premier dans toute autre classe.

J'entends , par ce mot de *passion forte* , une passion dont l'objet soit si nécessaire à notre bonheur , que la vie nous soit insupportable sans la possession de cet objet. Telle est l'idée qu'Omar se formoit des passions, lorsqu'il dit : *Qui que tu fôis , qui , amoureux de la liberté , veux être riche sans biens , puissant sans sujets , sujet sans maître ; ose mépriser la mort ; les rois trembleront devant toi ; toi seul ne craindras personne.*

Ce sont , en effet , les passions seules qui , portées à ce degré de force , peuvent exécuter les plus grandes actions , & braver les dangers , la douleur , la mort & le ciel même.

Dicéarque , général de Philippe , élève , en présence de son armée , deux autels , l'un à l'impiété , l'autre à l'injustice , y sacrifie , & marche contre les Cyclades.

Quelques jours avant l'assassinat de César , l'amour conjugal , uni à la passion d'un noble orgueil , engage Porcie à s'ouvrir la cuisse , à montrer sa blessure à son mari , lui disant : *Brutus , tu médites , & tu me caches un grand dessein. Je ne t'ai , jusqu'à présent , fait aucune question indiscrete ; je savois cependant que notre sexe , foible par lui-même , se fortifioit par le commerce des hommes sages & vertueux ; que j'étois fille de Caton & femme de Brutus : mais mon amour timide m'a fait dénier de ma foiblesse. Tu vois l'essai de mon courage : juges si je suis digne de ton secret , maintenant que j'ai fait l'épreuve de la douleur.*

C'est la passion de l'honneur & le fanatisme philosophique qui pouvoient seuls , au milieu des supplices ,

engager la Pythagoricienne Timicha à se couper la langue avec les dents , pour ne point s'exposer à révéler les secrets de la secte.

Lorsqu'accompagné de son gouverneur , Caton , jeune encore , monte au palais de Sylla , & qu'à l'aspect des têtes sanglantes des pros crits , il demande le nom du monstre qui avoit assassiné tant de Romains : C'est Sylla , lui dit-on. *Quoi ! Sylla les égorge , & Sylla vit encore ?* Le nom seul de Sylla , lui réplique-t-on , désarme le bras de nos citoyens. *O Rome !* s'écrie alors Caton , *que ton destin est déplorable , si , dans la vaste enceinte de tes murs tu ne renfermes pas un homme vertueux , & si tu ne peux armer contre la tyrannie que le bras d'un foible enfant !* A ces mots , se tournant vers son gouverneur : *Donne-moi* , lui dit-il , *ton épée ; je la cacherai sous ma robe , j'approcherai de Sylla , je l'égorgerai.* *Caton vit , Rome est libre encore* (1).

En quels climats cet amour vertueux de la patrie n'a-t-il pas exécuté d'actions héroïques ? A la Chine , un empereur , poursuivi par les armes victorieuses

(1) C'est ce même Caton qui , retiré à Utique , répondit à ceux qui le pressoient de consulter l'oracle de Jupiter Hammon : *Laiissons les oracles aux femmes , aux lâches & aux ignorans. L'homme de courage , indépendant des dieux , sait vivre & mourir de lui-même : il se présente également à sa destinée , soit qu'il la connoisse , ou qu'il l'ignore.*

César , enlevé par des pirates , conserve son audace , & les menace de la mort à laquelle il les condamne en abordant.

d'un citoyen , veut se servir du respect superstitieux qu'en ce pays un fils a pour les ordres de sa mère, pour contraindre ce citoyen à désarmer. Député vers cette mère, un officier de l'empereur vient , le poignard à la main , lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir , ou d'obéir. *Ton maître* , lui répondit-elle avec un souris amer , *se seroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites , mais sacrées , qui unissent les peuples aux souverains , par lesquelles les peuples s'engagent à obéir , & les rois à les rendre heureux ? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran , apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à sa patrie.* A ces mots , arrachant le poignard des mains de l'officier , elle se frappe , & lui dit : *Esclave , s'il te reste encore quelque vertu , porte à mon fils ce poignard sanglant ; dis-lui qu'il venge sa nation , qu'il punisse le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi , plus rien à ménager : il est maintenant libre d'être vertueux (1).*

(1) La passion du devoir animoit pareillement la mère d'Abdallah , lorsque son fils , abandonné de ses amis , assiégé dans un château , & pressé d'accepter la capitulation honorable que lui offroient les Syriens , alla consulter sa mère sur le parti qu'il avoit à prendre. Il reçut cette réponse : *Mon fils , lorsque tu pris les armes contre la maison d'Ommiah , crus-tu soutenir le parti de la justice & de la vertu ? ... Oui* , lui répondit-il. *Eh bien , répliqua-t-elle , qu'y a-t-il à délibérer ? Ne fais-tu pas que se rendre à la crainte est d'un lâche ? Veux-tu être le mépris des Ommiahs , & qu'on dise qu'ayant à choisir entre la vie & ton devoir , c'est la vie*

Si le noble orgueil, la passion du patriotisme & de la gloire déterminent les citoyens à des actions si courageuses, quelle constance & quelle force les passions n'inspirent-elles point à ceux qui veulent s'illustrer dans les sciences & les arts, & que Cicéron nomme *des héros paisibles*? C'est le desir de la gloire qui, sur la cime glacée des Cordelières, au milieu des neiges, des frimats, incline les lunettes de l'astronome; qui, pour cueillir des plantes, conduit le botaniste sur le bord des précipices; qui jadis guidait les jeunes amateurs des sciences dans l'Egypte, l'Ethiopie, & jusques dans les Indes, pour y voir les philosophes les plus célèbres, & puiser dans leur conversation les principes de leur doctrine.

Quel empire cette même passion n'avoit-elle pas

que tu as préférée? C'est cette même passion de la gloire qui, lorsque l'armée romaine, mal vêtue & transie de froid, alloit se débander, amena au secours de Septime Sévère, le philosophe Antiochus, qui se dépouille devant l'armée, se jette dans un monceau de neige, & ramène, par cette action, les troupes ébranlées à leur devoir.

Un jour qu'on exhortoit Thrasea à faire quelques soumissions à Néron: *Quoi!* dit-il, *pour prolonger ma vie de quelques jours, je m'abaisserois jusques-là? Non. La mort est une dette: je veux l'acquitter en homme libre, & non la payer en esclave.*

Dans un instant d'empportement, où Vespasien menaçoit Helvidius de la mort, il en reçut cette réponse: *Vous ai-je dit que je fusse immortel? Vous ferez votre métier de tyran, en me donnant la mort; moi, celui de citoyen, en la recevant sans trembler.*

sur Démosthène, qui, pour perfectionner sa prononciation, s'arrêtoit sur le rivage de la mer, où, la bouche remplie de cailloux, il haranguoit tous les jours les flots mutinés ! C'est ce même desir de la gloire, qui, pour faire contracter aux jeunes pythagoriciens l'habitude du recueillement & de la méditation, leur imposoit un silence de trois ans ; qui, pour soustraire Démocrite (1) aux distractions du monde, le renfermoit dans des tombeaux pour y chercher de ces vérités précises dont la découverte, toujours si difficile, est toujours si peu estimée des hommes : c'est par elle enfin que, pour se donner tout entier à la philosophie, Héraclite se détermine à céder à son frère cadet le trône d'Ephèse (2), où l'appeloit le droit d'aînesse ; que, pour conserver toutes ses forces, l'athlète se prive des plaisirs de l'amour : c'est elle encore qui forçoit certains prêtres des anciens, dans l'espoir de se rendre plus recommandables, à renoncer à ces mêmes plaisirs, sans avoir souvent, comme disoit plaisamment Boindin, d'autre récompense de leur continence que la tentation perpétuelle qu'elle procure.

(1) Démocrite étoit né riche ; mais il ne se crut pas en droit de mépriser l'esprit, & de vivre dans une honorable stupidité.

(2) Mison, fils du tyran de Chènes, renonça pareillement au sceptre de son père ; & , libre de toute charge, il se retiroit dans des lieux escarpés & solitaires, où, sans jamais parler à personne, il se nourrissoit de réflexions profondes.

J'ai fait voir que c'est aux passions que nous devons sur la terre presque tous les objets de notre admiration ; qu'elles nous font braver les dangers , la douleur , la mort , & nous portent aux résolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que , dans les occasions délicates , ce sont elles seules qui , volant au secours des grands-hommes , peuvent leur inspirer ce qu'il y a de mieux à dire & à faire.

Qu'on se rappelle , à ce sujet , la célèbre & courte harangue d'Annibal à ses soldats , le jour de la bataille du Tésin ; & l'on sentira que sa haine pour les Romains & sa passion pour la gloire , pouvoient seules la lui inspirer : *Compagnons , leur dit-il , le ciel m'annonce la victoire. C'est aux Romains , non à vous , de trembler. Jetez les yeux sur ce champ de bataille : nulle retraite ici pour les lâches : nous périssons tous , si nous sommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe ? Quel signe plus sensible de la protection des dieux ? Ils nous ont placés entre la victoire & la mort.*

Qui peut douter que ces mêmes passions n'animaient Sylla , lorsque Crassus lui ayant demandé une escorte pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Marpes , Sylla lui répond : *Si tu crains tes ennemis , reçois de moi pour escorte ton père , tes frères , tes parens , tes amis , qui , massacrés par les tyrans , crient vengeance , & l'attendent de toi ?*

Lorsque les Macédoniens , las des fatigues de la guerre , prient Alexandre de les licencier , c'est l'orgueil & l'amour de la gloire qui dictent à ce héros

cette

cette fière réponse : *Allez , ingrats ; fuyez , lâches ; je dompterai l'univers sans vous : Alexandre trouvera des sujets & des soldats par-tout où il y aura des hommes.*

De semblables discours sont toujours prononcés par des gens passionnés. L'esprit même, en pareil cas, ne peut jamais suppléer au sentiment. On ignore toujours la langue des passions qu'on n'éprouve pas.

Au reste, ce n'est pas dans un art tel que l'éloquence, c'est en tout genre que les passions doivent être regardées comme le germe productif de l'esprit : ce sont elles qui, entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, fécondent en nous ces mêmes idées, qui, stériles dans des âmes froides, seroient semblables à la semence jetée sur la pierre.

Ce sont les passions qui, fixant fortement notre attention sur l'objet de nos desirs, nous le fait considérer sous des aspects inconnus aux autres hommes, & qui sont en conséquence concevoir & exécuter aux héros ces entreprises hardies, qui, jusqu'à ce que la réussite en ait prouvé la sagesse, paroissent folles, & doivent réellement paroître telles à la multitude.

Voilà pourquoi, dit le cardinal de Richelieu, l'âme foible trouve de l'impossibilité dans le projet le plus simple, lorsque le plus grand paroît facile à l'âme forte : devant celle-ci les montagnes s'abaissent, lorsqu'aux yeux de celle-là les buttes se métamorphosent en montagnes.

Ce sont, en effet, les fortes passions, qui, plus éclairées que le bon sens, peuvent seules nous ap-

prendre à distinguer l'extraordinaire de l'impossible ; que les gens sensés confondent presque toujours ensemble ; parce que , n'étant point animés de passions fortes , ces gens sensés ne sont jamais que des hommes médiocres : proposition que je vais prouver , pour faire sentir toute la supériorité de l'homme passionné sur les autres hommes , & montrer qu'il n'y a réellement que les grandes passions qui puissent enfanter les grands-hommes.

CHAPITRE VII.

De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés.

AVANT le succès, si les grands génies en tout genre sont presque toujours traités de fous par les gens sensés , c'est que ces derniers , incapables de rien de grand , ne peuvent pas même soupçonner l'existence des moyens dont se servent les grands-hommes pour opérer les grandes choses.

Voilà pourquoi ces grands-hommes doivent toujours exciter le rire jusqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorsque Parménion , pressé par Alexandre d'ouvrir un avis sur les propositions de paix que faisoit Darius , lui dit : *Je les accepterois , si j'étois Alexandre* ; qui doute , avant que la victoire eût justifié la témérité apparente du prince , que l'avis de Parmé-

nion ne parût plus sage aux Macédoniens que la réponse d'Alexandre : *Et moi aussi, si j'étois Parménion ?* L'un est d'un homme commun & sensé, & l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il est plus d'hommes de la première que de la seconde classe. Il est donc évident que si, par de grandes actions, le fils de Philippe ne se fût pas déjà attiré le respect des Macédoniens, & ne les eût pas accoutumés aux entreprises extraordinaires, sa réponse leur eût absolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif, & dans le sentiment intérieur que ce héros devoit avoir de la supériorité de son courage & de ses lumières, de l'avantage que l'une & l'autre de ces qualités lui donnoient sur des peuples efféminés & mous, tels que les Perses, & dans la connoissance enfin qu'il avoit & du caractère des Macédoniens, & de son empire sur leurs esprits, & par conséquent de la facilité avec laquelle il pouvoit, par ses gestes, ses discours & ses regards, leur communiquer l'audace qui l'animoit lui-même. C'étoient cependant ces divers motifs, joints à la soif ardente de la gloire, qui, lui faisant, avec raison, considérer la victoire comme beaucoup plus assurée qu'elle ne le paroïssoit à Parménion, devoit en conséquence lui inspirer aussi une réponse plus haute.

Lorsque Tamerlan planta ses drapeaux au pied des remparts de Smyrne, contre lesquels venoient de se briser les forces de l'empire ottoman, il sentoît la difficulté de son entreprise ; il savoit bien qu'il attaquoit une place que l'Europe chrétienne pouvoit con-

tinuellement ravitailler ; mais en l'excitant à cette entreprise , la passion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abîme des eaux , oppose une digue à la mer & aux flottes européennes , arbore ses étendards victorieux sur les brèches de Smyrne , & montre à l'univers étonné que rien n'est impossible aux grands-hommes (1).

Lorsque Lycurge voulut faire de Lacédémone une république de héros , on ne le vit point , selon la marche lente , & dès-lors incertaine , de ce qu'on appelle la sagesse , y procéder par des changemens insensibles. Ce grand-homme , échauffé de la passion de la vertu , sentoit que , par des harangues ou des oracles supposés , il pouvoit inspirer à ses concitoyens les sentimens dont lui-même étoit enflammé ; que , profitant du premier instant de ferveur , il pourroit changer la constitution du gouvernement , & faire dans les mœurs de ce peuple une révolution subite , que , par les voies ordinaires de la prudence , il ne pourroit exécuter que dans une longue suite d'années. Il sentoit que les

(1) Je dis la même chose de Gustave. Lorsqu'à la tête de son armée & de son artillerie , profitant du moment où l'hiver avoit consolidé la surface des eaux , ce héros traverse des mers glacées pour descendre en Seeland ; il fa-voit , aussi-bien que ses officiers , qu'on pouvoit facilement s'opposer à sa descente ; mais il savoit mieux qu'eux qu'une sage témérité confond presque toujours la prévoyance des hommes ordinaires ; que la hardiesse des entreprises en assure souvent le succès ; & qu'il est des cas où la suprême audace est la suprême prudence.

passions sont semblables aux volcans, dont l'irruption soudaine change tout-à-coup le lit d'un fleuve, que l'art ne pourroit détourner qu'en lui creusant un nouveau lit, & par conséquent après des temps & des travaux immenses. C'est ainsi qu'il réussit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu, & dans l'exécution duquel échoueroit tout homme sensé, qui, ne devant ce titre de sensé qu'à l'incapacité où il est d'être mu par des passions fortes, ignore toujours l'art de les inspirer.

Ce sont ces passions qui, justes appréciatrices des moyens d'allumer le feu de l'enthousiasme, en ont souvent employé, que les gens sensés, faute de connoître, à cet égard, le cœur humain, ont, avant le succès, toujours regardés comme puériles & ridicules. Tel est celui dont se servit Périclès, lorsque, marchant à l'ennemi, & voulant transformer ses soldats en autant de héros, il fait cacher dans un bois sombre, & monter sur un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille extraordinaire, qui, le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de brodequins brillans, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparôit tout-à-coup à l'armée, & passe rapidement devant elle, en criant au général : *Périclès, je te promets la victoire.*

Tel est le moyen dont se servit Epaminondas pour exciter le courage des Thébains, lorsqu'il fit enlever de nuit les armes suspendues dans un temple, & persuada à ses soldats que les dieux protecteurs de Thèbes s'y étoient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

E 3

Tel est enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort, lorsqu'encore animé de la haine la plus violente contre les catholiques qui l'avoient persécuté, il commande à ceux de son parti de l'écorcher immédiatement après sa mort, & de faire un tambour de sa peau, leur promettant la victoire toutes les fois qu'au son de ce tambour ils marcheroient contre les catholiques : promesse que le succès justifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus décisifs, les plus propres à produire de grands effets, toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens sensés, ne peuvent être aperçus que par des hommes passionnés, qui, placés dans les mêmes circonstances que ce héros, eussent été affectés des mêmes sentimens.

Sans le respect dû à la réputation du grand Condé, regarderoit-on comme un germe d'émulation pour les soldats, le projet qu'avoit formé ce prince de faire enregistrer dans chaque régiment le nom des soldats qui se feroient distingués par quelques faits ou quelques dits mémorables ? L'inexécution de ce projet ne prouve-t-elle point qu'on en a peu connu l'utilité ? Sent-on, comme l'illustre chevalier Folard, le pouvoir des harangues sur les soldats ? Tout le monde aperçoit-il également toute la beauté de ce mot de M. de Vendôme, lorsque, témoin de la fuite de quelques troupes que leurs officiers tâchoient en vain de rallier, ce général se jette au milieu des fuyards, en criant aux officiers : *Laissez faire les soldats ; ce n'est point ici, c'est là* (montrant un arbre éloigné de cent pas) *que ces troupes vont & doivent se reformer.* Il ne

laissoit, dans ce discours, entrevoir aux soldats aucun doute de leur courage ; il réveilleoit par ce moyen en eux les passions de la honte & de l'honneur , qu'ils se flattoient encore de conserver à ses yeux. C'étoit l'unique moyen d'arrêter ces fuyards , & de les ramener au combat & à la victoire.

Or, qui doute qu'un pareil discours ne soit un trait de caractère ? & qu'en général tous les moyens dont se sont servi les grands-hommes pour échauffer les ames du feu de l'enthousiasme , ne leur aient été inspirés par les passions ? Est-il un homme sensé qui , pour imprimer plus de confiance & plus de respect aux Macédoniens , eût autorisé Alexandre à se dire fils de Jupiter Hammon ? eût conseillé à Numa de feindre un commerce secret avec la nymphe Egerie ? à Zalmoxis , à Zaleucus , à Mnévès , de se dire inspirés par Vesta , Minerve ou Mercure ? à Marius de traîner à sa suite une diseuse de bonne aventure ? à Sertorius de consulter sa biche ? & enfin au comte de Dunois d'armer une pucelle pour triompher des Anglois ?

Peu de gens élèvent leurs pensées au-delà des pensées communes ; moins de gens encore osent (1) exé-

(1) Ceux-là cependant sont les seuls qui avancent l'esprit humain. Lorsqu'il ne s'agit point de matière de gouvernement , où les moindres fautes peuvent influer sur le bonheur ou le malheur des peuples , & qu'il n'est question que de sciences , les erreurs , même des gens de génie , méritent l'éloge & la reconnaissance du public ; puisqu'en fait de sciences , il faut qu'une infinité d'hommes se trom-

cuter & dire ce qu'ils pensent. Si les hommes sensés vouloient faire usage de pareils moyens, faute d'un certain tact & d'une certaine connoissance des passions, ils n'en pourroient jamais faire d'heureuses applications. Ils sont faits pour suivre les chemins battus ; ils s'égarent , s'ils les abandonnent. L'homme de bon sens est un homme dans le caractère duquel la paresse domine : il n'est point doué de cette activité d'ame, qui, dans les premiers postes, fait inventer aux grands-hommes de nouveaux ressorts pour mouvoir le monde, ou qui leur fait semer dans le présent le germe des évènements futurs. Aussi le livre de l'avenir ne s'ouvre-t-il qu'à l'homme passionné & avide de gloire.

A la journée de Marathon , Thémistocle fut le seul des Grecs qui prévît la bataille de Salamine, & qui sût, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

Lorsque Caton le censeur, homme plus sensé qu'éclairé, opinoit avec tout le sénat à la destruction de Carthage, pourquoi Scipion s'opposoit-il seul à la ruine de cette ville ? C'est que lui seul regardoit Carthage, & comme une rivale digne de Rome, & comme une digue qu'on pouvoit opposer au torrent des vices & de la corruption prêts à se déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'histoire, habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la seule

pent pour que les autres ne se trompent plus. On peut leur appliquer ce vers de Martial :

Si non errasset, fecerat ille minus.

passion de la gloire nous rend capables, il étoit, par ce moyen, parvenu à une espèce de divination. Aussi présageoit-il tous les malheurs sous lesquels Rome allait succomber, dans le moment même que cette maîtresse du monde élevoit son trône sur les débris de toutes les monarchies de l'univers; aussi voyoit-il naître de toutes parts des Marius & des Sylla; aussi entendoit-il déjà publier les funestes tables de proscriptions, lorsque les Romains n'appercevoient partout que des palmes triomphales, & n'entendoient que les cris de la victoire. Ce peuple étoit alors comparable à ces matelots qui, voyant la mer calme, les zéphirs enfler doucement les voiles, & rider la surface des eaux, se livrent à une joie indiscrete; tandis que le pilote attentif voit s'élever, à l'extrémité de l'horizon, le grain qui doit bientôt bouleverser les mers.

Si le sénat romain n'eut point égard au conseil de Scipion, c'est qu'il est peu de gens à qui la connoissance du passé & du présent dévoile celle de l'avenir (1); c'est que, semblables au chêne, dont l'accroissement ou le dépérissement est insensible aux insectes éphémères qui rampent sous son ombrage,

(1) Souvent un petit bien présent suffit pour enivrer une nation, qui, dans son aveuglement, traite d'ennemi de l'état le génie élevé qui, dans ce petit bien présent, découvre de grands maux à venir. On imagine qu'en lui prodiguant le nom odieux de *frondeur*, c'est la vertu qui punit le vice; & ce n'est, le plus souvent, que la sottise qui se moque de l'esprit.

les empires paroissent dans une espèce d'état d'immobilité à la plupart des hommes , qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité , qu'elle flatte davantage leur paresse , qui se croit alors déchargée des soins de la prévoyance.

Il en est du moral comme du physique. Lorsque les peuples croient les mers constamment enchaînées dans leur lit , le sage les voit successivement découvrir & submerger de vastes contrées , & le vaisseau sillonner les plaines que naguères sillonnoit la charrue. Lorsque les peuples voient les montagnes porter dans les nues une tête également élevée , le sage voit leurs cimes orgueilleuses , perpétuellement démolies par les siècles , s'ébouler dans les vallons , & les combler de leurs ruines. Mais ce ne sont jamais que des hommes accoutumés à méditer , qui , voyant l'univers moral , ainsi que l'univers physique , dans une destruction & une reproduction successive & perpétuelle , peuvent appercevoir les causes éloignées du renversement des états. C'est l'œil d'aigle des passions , qui perce dans l'abîme ténébreux de l'avenir : l'indifférence est née aveugle & stupide. Quand le ciel est serein & les airs épurés , le citadin ne prévoit point l'orage : c'est l'œil intéressé du laboureur attentif qui voit , avec effroi , des vapeurs insensibles s'élever de la surface de la terre , se condenser dans les cieux , & les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres & les grêles qui ravageront les moissons.

Qu'on examine chaque passion en particulier , l'on

verra que toutes sont toujours très-éclairées sur l'objet de leurs recherches ; qu'elles seules peuvent quelquefois appercevoir la cause des effets que l'ignorance attribue au hasard ; qu'elles seules par conséquent peuvent retrécir & , peut-être , un jour détruire entièrement l'empire de ce hasard dont chaque découverte resserre nécessairement les bornes.

Si les idées & les actions que font concevoir & exécuter des passions telles que l'avarice ou l'amour , sont , en général , peu estimées , ce n'est pas que ces idées & ces actions n'exigent souvent beaucoup de combinaisons & d'esprit ; mais c'est que les unes & les autres sont indifférentes ou même nuisibles au public , qui n'accorde , comme je l'ai prouvé dans le discours précédent , les titres de vertueuses ou de spirituelles qu'aux actions & aux idées qui lui sont utiles. Or , l'amour de la gloire est , entre toutes les passions , la seule qui puisse toujours inspirer des actions & des idées de cette espèce. Elle seule enflammoit un roi d'orient , lorsqu'il s'écrioit : *Malheur aux souverains qui commandent à des peuples esclaves. Hélas ! les douceurs d'une juste louange , dont les dieux & les héros sont si avides , ne sont pas faites pour eux. O peuples ! ajoutoit-il , assez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres , vous avez perdu le droit de les louer : l'éloge de l'esclave est suspect : l'infortuné qui le régit , ignore toujours s'il est digne d'estime ou de mépris. Eh ! quel tourment pour une ame noble , que de vivre livrée au supplice de cette incertitude !*

De pareils sentimens supposent toujours une passion ardente pour la gloire. Cette passion est l'ame des hommes de génie & de talent en tout genre ; c'est à ce desir qu'ils doivent l'enthousiasme qu'ils ont pour leur art , qu'ils regardent quelquefois comme la seule occupation digne de l'esprit humain ; opinion qui les fait traiter de fous par les gens sensés , mais qui ne les fait jamais considérer comme tels par l'homme éclairé , qui , dans la cause de leur folie , apperçoit celle de leurs talens & de leurs succès.

La conclusion de ce chapitre , c'est que ces gens sensés , ces idoles des gens médiocres , sont toujours fort inférieurs aux gens passionnés ; & que ce sont les passions fortes qui , nous arrachant à la paresse , peuvent seules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit. Il ne me reste , pour confirmer cette vérité , qu'à montrer dans le chapitre suivant que ceux-là même qu'on place , avec raison , au rang des hommes illustres , rentrent dans la classe des hommes les plus médiocres , au moment même qu'ils ne sont plus soutenus du feu des passions.

CHAPITRE VIII.

On devient stupide , dès qu'on cesse d'être passionné.

CETTE proposition est une conséquence nécessaire de la précédente. En effet , si l'homme épris du desir le plus vif de l'estime , & capable , en ce genre , de la plus forte passion , n'est point à portée de satisfaire ce desir , ce desir cessera bientôt de l'animer ; parce qu'il est de la nature de tout desir de s'éteindre , s'il n'est point nourri par l'espérance. Or , la même cause , qui éteindra en lui la passion de l'estime , y doit nécessairement étouffer le germe de l'esprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage , ou à quelque emploi pareil , des hommes aussi passionnés pour l'estime publique que devoient l'être les Turenne , les Condé , les Descartes , les Corneille & les Richelieu : privés , par leur position , de tout espoir de gloire , ils seront à l'instant dépourvus de l'esprit nécessaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des ordonnances ou des tarifs , ils seront sans talens pour un emploi qui peut les rendre odieux au public : ils n'auront que du dégoût pour une science dans laquelle l'homme qui s'est le plus profondément instruit , & qui s'est , en conséquence , couché très-savant & très-respectable à ses propres yeux , peut se réveiller très-ignorant & très-inutile , si le magistrat a cru devoir

supprimer ou simplifier ces droits. Entièrement livrés à la force d'inertie , de pareils hommes feront bientôt incapables de toute espèce d'application.

Voilà pourquoi , dans la gestion d'une place subalterne , les hommes nés pour le grand , sont souvent inférieurs aux esprits les plus communs. Vespasien , qui sur le trône fut l'admiration des Romains , avoit été l'objet de leur mépris dans la charge de préteur (1). L'aigle , qui perce les nues d'un vol audacieux , rase la terre d'une aile moins rapide que l'hirondelle. Détruisez dans un homme la passion qui l'anime , vous le privez , au même instant , de toutes ses lumières ; il semble que la chevelure de Samson soit , à cet égard , l'emblème des passions : cette chevelure est-elle coupée ; Samson n'est plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un second exemple , qu'on jette les yeux sur ces usurpateurs d'orient , qui , à beaucoup d'audace & de prudence , joignoient nécessairement de grandes lumières , qu'on se demande pourquoi la plupart d'entre eux n'ont montré que peu d'esprit sur le trône ; pourquoi , fort inférieurs , en général , aux usurpateurs d'occident , il n'en est presque aucun , comme le prouve la forme des gouvernemens asiatiques , qu'on puisse mettre au nombre des législateurs. Ce n'est pas qu'ils fussent toujours avides du malheur de leurs sujets : mais c'est qu'en prenant la couronne , l'objet de leur desir étoit rempli : c'est

(1) Caligula fit remplir de boue la robe de Vespasien , pour n'avoir pas eu soin de faire nettoyer les rues.

qu'assurés de sa possession par la bassesse, la soumission & l'obéissance d'un peuple esclave, la passion, qui les avoit portés à l'empire, cessoit alors de les animer : c'est que, n'ayant plus de motifs assez puissans pour les déterminer à supporter la fatigue d'attention que suppose la découverte & l'établissement des bonnes lois, ils étoient, comme je l'ai dit plus haut, dans le cas de ces hommes sensés, qui, n'étant animés d'aucun desir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la paresse.

Si dans l'occident, au contraire, plusieurs usurpateurs ont sur le trône fait éclater de grands talens ; si les Auguste & les Cromwel peuvent être mis au rang des législateurs, c'est qu'ayant affaire à des peuples impatiens du frein, & dont l'ame étoit plus hardie & plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs desirs, attisoit, si j'ose le dire, toujours en eux la passion de l'ambition. Elevés sur des trônes sur lesquels ils ne pouvoient impunément s'endormir, ils sentoient qu'il falloit se rendre agréables à des peuples fiers, établir des lois (1) utiles pour le moment, tromper

(1) C'est ce qui a mérité à Cromwell cette épitaphe :

*Ci gît le destructeur d'un pouvoir légitime,
Jusqu'à son dernier jour favorisé des cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le sceptre acquis par un crime.
Par quel destin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui sont nés pour porter la couronne ;
Ce soit l'usurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi !*

ces peuples , & , du moins , leur en imposer par le fantôme d'un bonheur passager , qui les dédommageât des malheurs réels que l'usurpation entraîne après elle.

C'est donc aux dangers , auxquels ces derniers ont , sans cesse , été exposés sur le trône , qu'ils ont dû cette supériorité de talens qui les place au-dessus de la plupart des usurpateurs d'orient : ils étoient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres , qui , toujours en butte à la critique , & perpétuellement inquiet dans la jouissance d'une réputation toujours prête à lui échapper , sent qu'il n'est pas seul échauffé de la passion de la vanité ; & que , si la sienne lui fait désirer l'estime d'autrui , celle d'autrui doit constamment la lui refuser , si , par des ouvrages utiles & agréables , & par de continuels efforts d'esprit , il ne les console de la douleur de les louer. C'est sur le trône , en tous les genres , que cette crainte entretient l'esprit dans l'état de fécondité : cette crainte est-elle anéantie ; le ressort de l'esprit est détruit.

Qui doute qu'un physicien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de physique , souvent peu important pour l'humanité , qu'un sultan à l'examen d'une loi d'où dépend le bonheur ou le malheur de plusieurs milliers d'hommes ? Si ce dernier emploie moins de temps à méditer , à rédiger ses ordonnances & ses édits , qu'un homme d'esprit à composer un madrigal ou une épigramme , c'est que la méditation toujours fatigante , est , pour ainsi dire , contraire à
notre

notre nature (1) ; & qu'à l'abri, sur le trône , & de la punition , & des traits de la satire , un sultan n'a point de motif pour triompher d'une paresse dont la jouissance est si agréable à tous les hommes.

Il paroît donc que l'activité de l'esprit dépend de l'activité des passions. C'est aussi dans l'âge des passions , c'est-à-dire , depuis vingt-cinq jusqu'à trente-cinq & quarante ans , qu'on est capable des plus grands efforts & de vertu & de génie. A cet âge , les hommes , nés pour le grand , ont acquis une certaine quantité de connoissances , sans que leurs passions aient encore presque rien perdu de leur activité : cet âge passé , les passions s'affoiblissent en nous , & voilà le terme de la croissance de l'esprit ; l'on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles ; & quelque supérieurs que soient dans la suite , les ouvrages que l'on compose , on ne fait plus qu'appliquer & développer les idées conçues dans le temps de l'effervescence des passions, & dont on n'avoit point encore fait usage.

Au reste , ce n'est point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoiblissement des passions. On cesse d'être passionné pour un objet , lorsque le plaisir qu'on se promet de sa possession n'est point égal à la peine nécessaire pour l'acquérir : l'homme amou-

(1) Quelques philosophes ont , à ce sujet , avancé ce paradoxe , que les esclaves , exposés aux plus rudes travaux du corps , trouvoient peut-être dans le repos de l'esprit dont ils jouissoient , une compensation à leurs peines , & que ce repos de l'esprit rendoit souvent la condition de l'esclave égale en bonheur à celle du maître.

reux de la gloire n'y sacrifie ses goûts qu'autant qu'il se croit dédommagé de ce sacrifice par l'estime qui en est le prix. C'est pourquoi tant de héros ne pouvoient, que dans le tumulte des camps & parmi les chants de victoire, échapper aux filets de la volupté : c'est pourquoi le grand Condé ne maîtrisoit son humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il étoit du plus grand sang froid : c'est pourquoi, si l'on peut comparer aux grandes choses celles auxquelles on donne le nom de petites, Dupré, trop négligé dans sa marche ordinaire, ne triomphoit de cette habitude qu'au théâtre, où les applaudissemens & l'admiration des spectateurs le dédommageoient de la peine qu'il prenoit pour leur plaire. On ne triomphe point de ses habitudes & de sa paresse, si l'on n'est amoureux de la gloire, & les hommes illustres ne sont quelquefois sensibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir presque en entier l'empire de l'estime, la plupart s'abandonnent à une honteuse paresse. L'extrême orgueil & l'extrême ambition produisent souvent en eux l'effet de l'indifférence & de la modération. Une petite gloire, en effet, n'est jamais désirée que par une petite ame. Si les gens, si attentifs dans la manière de s'habiller, de se présenter & de parler dans les compagnies, sont, en général, incapables de grandes choses, c'est non-seulement parce qu'ils perdent, à l'acquisition d'une infinité de petits talens & de petites perfections, un temps qu'ils pourroient employer à la découverte de grandes idées & à la culture de grands talens ; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire suppose en eux des

désirs trop foibles & trop modérés. Aussi les grands-hommes sont ils , presque tous , incapables des petits soins & des petites attentions nécessaires pour s'attirer de la considération ; ils dédaignent de pareils moyens. *Méfiez-vous* ; disoit Sylla , en parlant de César , *de ce jeune homme qui marche si immodestement dans les rues ; je vois en lui plusieurs Marius.*

J'ai fait , je crois , suffisamment sentir que l'absence totale de passions , s'il pouvoit en exister , produiroit en nous le parfait abrutissement ; & qu'on approche d'autant plus de ce terme , qu'on est moins passionné (1). Les passions sont , en effet , le feu céleste qui vivifie le monde moral : c'est aux passions que les sciences & les arts doivent leurs découvertes & l'ame son élévation. Si l'humanité leur doit aussi ses vices & la plupart de ses malheurs , ces malheurs ne donnent point aux moralistes le droit de condamner les passions & de les traiter de folie. La sublime vertu & la sagesse éclairée sont deux assez belles productions de cette folie , pour la rendre respectable à leurs yeux.

(1) C'est le défaut de passions qui produit souvent l'entêtement qu'on reproche aux gens bornés. Leur peu d'intelligence suppose qu'ils n'ont jamais eu le désir de s'instruire , ou qu'au moins ce désir a toujours été très-foible & très-subordonné à leur goût pour la paresse. Or , quiconque ne desire point de s'éclairer , n'a jamais de motifs suffisans pour changer d'avis : il doit , pour s'épargner la fatigue de l'examen , toujours fermer l'oreille aux représentations de la raison ; & l'opiniâtreté est , dans ce cas , l'effet nécessaire de la paresse.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur les passions, c'est que leur force peut seule contrebalancer en nous la force de la paresse & de l'inertie, nous arracher au repos & à la stupidité vers laquelle nous gravitons sans cesse, & nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité de talent.

Mais, dira-t-on, la nature n'auroit-elle pas donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, en allumant dans les uns des passions plus fortes que dans les autres ? Je répondrai à cette question que, si, pour exceller dans un genre, il n'est pas nécessaire, comme je l'ai prouvé plus haut, d'y donner toute l'application dont on est capable ; il n'est pas nécessaire non plus, pour s'illustrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive passion, mais seulement du degré de passion suffisant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs, il est bon d'observer qu'en fait de passions, les hommes ne diffèrent peut-être pas entre eux autant qu'on l'imagine. Pour savoir si la nature, à cet égard, a si inégalement partagé ses dons, il faut examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, &, pour cet effet, remonter jusqu'à leur origine.

C H A P I T R E I X.

De l'origine des Passions.

Pour s'élever à cette connoissance, il faut distinguer deux sortes de passions.

Il en est qui nous sont immédiatement données par la nature ; il en est aussi que nous ne devons qu'à l'établissement des sociétés. Pour savoir laquelle de ces deux différentes espèces de passions a produit l'autre, qu'on se transporte en esprit aux premiers jours du monde. L'on y verra la nature , par la soif , la faim , le froid & le chaud , avertir l'homme de ses besoins , & attacher une infinité de plaisirs & de peines à la satisfaction ou à la privation de ces besoins : on y verra l'homme capable de recevoir des impressions de plaisir & de douleur , & naître , pour ainsi dire , avec l'amour de l'un & la haine de l'autre. Tel est l'homme au sortir des mains de la nature.

Or , dans cet état , l'envie , l'orgueil , l'avarice , l'ambition n'existoient point pour lui : uniquement sensible au plaisir & à la douleur physique , il ignoroit toutes ces peines & ces plaisirs factices que nous procurent les passions que je viens de nommer. De pareilles passions ne nous sont donc pas immédiatement données par la nature ; mais leur existence , qui suppose celle des sociétés , suppose encore en nous le germe

caché de ces mêmes passions. C'est pourquoi , si la nature ne nous donne , en naissant , que des besoins , c'est dans nos besoins & nos premiers desirs qu'il faut chercher l'origine de ces passions factices , qui ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de sentir.

Il semble que , dans l'univers moral comme dans l'univers physique, Dieu n'ait mis qu'un seul principe, dont tout ce qui a été , ce qui est , & ce qui sera , n'est qu'un développement nécessaire.

Il a dit à la matière : Je te doue de la force. Aussitôt les élémens , soumis aux lois du mouvement , mais errans & confondus dans les déserts de l'espace , ont formé mille assemblages monstrueux , ont produit mille chaos divers , jusqu'à ce qu'enfin ils se soient placés dans l'équilibre & l'ordre physique dans lequel on suppose maintenant l'univers rangé.

Il semble qu'il ait dit pareillement à l'homme : Je te doue de la sensibilité ; c'est par elle qu'aveugle instrument de mes volontés , incapable de connoître la profondeur de mes vues , tu dois , sans le savoir , remplir tous mes desseins. Je te mets sous la garde du plaisir & de la douleur : l'un & l'autre veilleront à tes pensées , à tes actions ; engendreront tes passions ; exciteront tes aversions , tes amitiés , tes tendresses , tes fureurs ; allumeront tes desirs , tes craintes , tes espérances ; te dévoileront des vérités ; te plongeront dans des erreurs ; & , après t'avoir fait enfanter mille systèmes absurdes & différens de morale & de législation , te découvriront un jour les principes simples ,

au développement desquels est attaché l'ordre & le bonheur du monde moral.

En effet , supposons que le ciel anime tout à-coup plusieurs hommes : leur première occupation sera de satisfaire leurs besoins ; bientôt après ils essayeront , par des cris , d'exprimer les impressions de plaisir & de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur première langue , qui , à en juger par la pauvreté de quelques langues sauvages , a dû d'abord être très courte , & se réduire à ces premiers sons. Lorsque les hommes , plus multipliés , commenceront à se répandre sur la surface du monde ; & que , semblables aux vagues dont l'Océan couvre au loin ses rivages , & qui rentre aussi - tôt dans son sein , plusieurs générations se seront montrées à la terre , & seront rentrées dans le gouffre où s'abymant les êtres ; lorsque les familles seront plus voisines les unes des autres ; alors le desir commun de posséder les mêmes choses , telles que les fruits d'un certain arbre , ou les faveurs d'une certaine femme , exciteront en eux des querelles & des combats : de - là naîtront la colère & la vengeance. Lorsque , saoulés de sang , & las de vivre dans une crainte perpétuelle , ils auront consenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel , & qui leur est nuisible ; alors ils feront entre eux des conventions ; ces conventions seront leurs premières lois ; les lois faites , il faudra charger quelques hommes de leur exécution : & voilà les premiers magistrats. Ces magistrats grossiers de peuples sauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir , en partie , détruit

les animaux , lorsque les peuples ne vivront plus de leur chasse , la disette des vivres leur enseignera l'art d'élever des troupeaux.

Ces troupeaux fourniront à leurs besoins , & les peuples chasseurs seront changés en peuples pasteurs. Après un certain nombre de siècles , lorsque ces derniers se seront extrêmement multipliés , & que la terre ne pourra , dans le même espace , subvenir à la nourriture d'un plus grand nombre d'habitans , sans être fécondée par le travail humain ; alors les peuples pasteurs disparaîtront , & feront place aux peuples cultivateurs. Le besoin de la faim , en leur découvrant l'art de l'agriculture , leur enseignera bientôt après l'art de mesurer & de partager les terres. Ce partage fait , il faut assurer à chacun ses propriétés : & de-là une foule de sciences & de lois. Les terres ; par la différence de leur nature & de leur culture , portant des fruits différens , les hommes feront entre eux des échanges , sentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui représentât toutes les denrées ; & ils feront choix , pour cet effet , de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorsque les sociétés en seront à ce point de perfection , alors toute égalité entre les hommes sera rompue : on distinguera des supérieurs & des inférieurs : alors ces mots de *bien* & de *mal* , créés pour exprimer les sensations de plaisir ou de douleur physiques que nous recevons des objets extérieurs , s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces sensations , les accroître ou les diminuer ; telles sont les richesses

& l'indigence : alors les richesses & les honneurs , par les avantages qui y seront attachés , deviendront l'objet général du desir des hommes. De-là naîtront , selon la forme différente des gouvernemens , des passions criminelles ou vertueuses ; telles sont l'envie , l'avarice , l'orgueil , l'ambition , l'amour de la patrie , la passion de la gloire , la magnanimité , & meme l'amour , qui , ne nous étant donné par la nature que comme un besoin , deviendra , en se confondant avec la vanité , une passion factice , qui ne sera , comme les autres , qu'un développement de la sensibilité physique.

Quelque certaine que soit cette conclusion , il est peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle résulte. D'ailleurs , en avouant que nos passions prennent originairement leur source dans la sensibilité physique , on pourroit croire encore que , dans l'état actuel où sont les nations policées , ces passions existent indépendamment de la cause qui les a produites. Je vais donc , en suivant la métamorphose des peines & des plaisirs physiques en peines & en plaisirs factices , montrer que , dans des passions , telles que l'avarice , l'ambition , l'orgueil & l'amitié , dont l'objet paroît le moins appartenir aux plaisirs des sens , c'est cependant toujours la douleur & le plaisir physique que nous fuions ou que nous recherchons.

C H A P I T R E X.

De l'Avarice.

L'OR & l'argent peuvent être regardés comme des matières agréables à la vue. Mais, si l'on ne desiroit dans leur possession que le plaisir produit par l'éclat & la beauté de ces métaux, l'avare se contenteroit de la libre contemplation des richesses entassées dans le trésor public. Or, comme cette vue ne satisferoit pas sa passion, il faut que l'avare, de quelque espèce qu'il soit, ou desire les richesses comme l'échange de tous les plaisirs, ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe posé, je dis que l'homme n'étant, par sa nature, sensible qu'aux plaisirs des sens, ces plaisirs, par conséquent, sont l'unique objet de ses desirs. La passion du luxe, de la magnificence dans les équipages, les fêtes & les emmeublemens, est donc une passion factice, nécessairement produite par les besoins physiques ou de l'amour ou de la table. En effet, quels plaisirs réels ce luxe & cette magnificence procure-roient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les considéroit comme un moyen ou de plaire aux femmes, s'il les aime, & d'en obtenir des faveurs; ou d'en imposer aux hommes, & de les forcer, par l'espoir confus d'une récompense, à écarter de lui toutes les peines & à rassembler près de lui tous les plaisirs?

Dans ces avarés voluptueux , qui ne méritent pas proprement le nom d'avares , l'avarice est donc l'effet immédiat de la crainte de la douleur & de l'amour du plaisir physique. Mais , dira-t-on , comment ce même amour du plaisir , ou cette même crainte de la douleur peuvent - ils l'exciter chez les vrais avarés , chez ces avarés infortunés qui n'échangent jamais leur argent contre des plaisirs ? S'ils passent leur vie dans la disette du nécessaire , & s'ils s'exagèrent à eux-mêmes & aux autres le plaisir attaché à la possession de l'or , c'est pour s'étourdir sur un malheur que personne ne veut ni ne doit plaindre.

Quelque surprenante que soit la contradiction qui se trouve entre leur conduite & les motifs qui les font agir , je tâcherai de découvrir la cause qui , leur laissant désirer , sans cesse , le plaisir , doit toujours les en priver.

J'observerai d'abord que cette sorte d'avarice prend sa source dans une crainte excessive & ridicule , & de la possibilité de l'indigence & des maux qui y sont attachés. Les avarés sont assez semblables aux hypochondres , qui vivent dans des tranfes perpétuelles , qui voient par-tout des dangers , & qui craignent que tout ce qui les approche ne les casse.

C'est parmi les gens nés dans l'indigence qu'on rencontre le plus communément de ces sortes d'avares ; ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté entraîne de maux à sa suite : aussi leur folie , à cet égard , est-elle plus pardonnable qu'elle ne le feroit à des hommes nés dans l'abondance , parmi lesquels

on ne trouve guère que des avarés fastueux ou voluptueux.

Pour faire voir comment , dans les premiers , la crainte de manquer du nécessaire les force toujours à s'en priver ; supposons qu'accablé du faix de l'indigence , quelqu'un d'entre eux conçoive le projet de s'y soustraire. Le projet conçu , l'espérance aussi-tôt vient vivifier son ame affaîsée par la misère ; elle lui rend l'activité , lui fait chercher des protecteurs , l'enchaîne dans l'antichambre de ses patrons , le force à s'intriguer auprès des ministres , à ramper aux pieds des grands , & à se dévouer enfin au genre de vie le plus triste , jusqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la misère. Parvenu à cet état , le plaisir sera-t-il l'unique objet de sa recherche ? Dans un homme qui , par ma supposition , sera d'un caractère timide & défiant , le souvenir vif des maux qu'il a éprouvés , doit d'abord lui inspirer le desir de s'y soustraire , & le déterminer , par cette raison , à se refuser jusqu'à des besoins dont il a , par la pauvreté , acquis l'habitude de se priver. Une fois au-dessus du besoin , si cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou quarante ans ; si l'amour du plaisir , dont chaque instant émouffe la vivacité , se fait moins vivement sentir à son cœur , que fera-t-il alors ? Plus difficile en plaisirs , s'il aime les femmes , il lui en faudra de plus belles , & dont les faveurs soient plus chères : il voudra donc acquérir de nouvelles richesses pour satisfaire ses nouveaux goûts : or , dans l'espace de temps qu'il mettra à cette acquisition , si la défiance & la timi-

dité, qui s'accroissent avec l'âge, & qu'on peut regarder comme l'effet du sentiment de notre foiblesse, lui démontrent qu'en fait de richesses, *assez* n'est jamais assez; & si son avidité se trouve en équilibre avec son amour pour les plaisirs, il sera soumis alors à deux attractions différentes: pour obéir à l'une & à l'autre, cet homme, sans renoncer au plaisir, se prouvera qu'il doit, du moins, en remettre la jouissance au temps où, possesseur de plus grandes richesses, il pourra, sans crainte de l'avenir, s'occuper tout entier de ses plaisirs présents. Dans le nouvel intervalle de temps qu'il mettra à accumuler ces nouveaux trésors, si l'âge le rend tout-à-fait insensible au plaisir, changera-t-il son genre de vie? renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles lui a rendu chères? Non, sans doute; & satisfait, en contemplant ses trésors, de la possibilité des plaisirs dont les richesses font l'échange, cet homme, pour éviter les peines physiques de l'ennui, se livrera tout entier à ses occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans sa vieillesse, que l'habitude d'amasser n'étant plus contrebalancée par le desir de jouir, elle fera, au contraire, soutenue en lui par la crainte machinale que la vieillesse a toujours de manquer.

La conclusion de ce chapitre, c'est que la crainte excessive & ridicule des maux attachés à l'indigence, est la cause de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avares & les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme, en desirant toujours le plaisir, l'avarice peut toujours les en priver.

C H A P I T R E X I.

De l'Ambition.

LE crédit attaché aux grandes places , peut , ainsi que les richesses , nous épargner des peines , nous procurer des plaisirs , & , par conséquent , être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces peuples sauvages dont les chefs ou les rois n'ont d'autre privilège que celui d'être nourris & vêtus de la chasse que font pour eux les guerriers de la nation , le desir de s'assurer ses besoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naissante , lorsqu'on n'assignoit d'autre récompense aux grandes actions que l'étendue de terrain qu'un Romain pouvoit labourer & défricher en un jour , ce motif suffisoit pour former des héros.

Ce que je dis de Rome , je le dis de tous les peuples pauvres ; ce qui chez eux forme des ambitieux , c'est le desir de se soustraire à la peine & au travail. Au contraire , chez les nations opulentes , où tous ceux qui prétendent aux grandes places , sont pourvus des richesses nécessaires pour se procurer non-seulement les besoins , mais encore les commodités de la vie , c'est presque toujours dans l'amour du plaisir que l'ambition prend naissance.

Mais , dira-t-on , la pourpre , les thiares , & gêné-

ralement toutes les marques d'honneur , ne font sur nous aucune impression physique de plaisir : l'ambition n'est donc pas fondée sur cet amour du plaisir , mais sur le desir de l'estime & des respects ; elle n'est donc pas l'effet de la sensibilité physique.

Si le desir des grandeurs, répondrai-je, n'étoit allumé que par le desir de l'estime & de la gloire, il ne s'élèveroit d'ambitieux que dans des républiques telles que celles de Rome & de Sparte, où les dignités annonçoient communément de grandes vertus & de grands talens dont elles étoient la récompense. Chez ces peuples, la possession des dignités pouvoit flatter l'orgueil ; puisqu'elle assuroit un homme de l'estime de ses concitoyens ; puisque cet homme, ayant toujours de grandes entreprises à exécuter, pouvoit regarder les grandes places comme des moyens de s'illustrer & de prouver sa supériorité sur les autres. Or, l'ambitieux poursuit également les grandeurs dans les siècles où ces grandeurs sont le plus avilies par le choix des hommes qu'on y élève, &, par conséquent, dans les temps même où leur possession est moins flattante. L'ambition n'est donc pas fondée sur le desir de l'estime. En vain diroit on qu'à cet égard l'ambitieux peut se tromper lui-même : les marques de considération qu'on lui prodigue, l'avertissent à chaque instant que c'est sa place & non lui qu'on honore. Il sent que la considération dont il jouit, n'est point personnelle, qu'elle s'évanouit par la mort ou la disgrâce du maître ; que la vieillesse même du prince suffit pour la détruire ; qu'alors les hommes, élevés aux premiers postes, sont

autour du souverain comme ces nuages d'or , qui assistent au coucher du soleil , & dont la splendeur s'obscurcit & disparoît à mesure que l'astre s'enfonce sous l'horizon. Il l'a mille fois oui dire : & l'a lui-même mille fois répété , que le mérite n'appelle point aux honneurs ; que la promotion aux dignités n'est point , aux yeux du public , la preuve d'un mérite réel ; qu'elle est , au contraire , presque toujours regardée comme le prix de l'intrigue , de la bassesse & de l'importunité. S'il en doute , qu'il ouvre l'histoire , & sur-tout celle de Byzance ; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un empire & couvert du mépris de toutes les nations. Mais je veux que , confusément avide d'estime , l'ambitieux croie ne chercher que cette estime dans les grandes places : il est facile de montrer que ce n'est pas le vrai motif qui le détermine ; & que , sur ce point , il se fait illusion à lui-même ; puisqu'on ne desire pas , comme je le prouverai dans le chapitre de l'orgueil , l'estime pour l'estime même , mais pour les avantages qu'elle procure. Le désir des grandeurs n'est donc point l'effet du désir de l'estime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités ? A l'exemple de ces jeunes gens riches , qui n'aiment à se montrer au public que dans un équipage leste & brillant , pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paroître que décoré de quelques marques d'honneur ? C'est qu'il considère ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes son indépendance , la puissance qu'il a de rendre , à son gré ,
plusieurs

plusieurs d'entre eux heureux ou malheureux , & l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaisirs qu'ils sauront lui procurer.

Mais , dira-t-on , ne seroit-ce pas plutôt du respect & de l'adoration des hommes dont l'ambitieux seroit jaloux ? Dans le fait , c'est le respect des hommes qu'il desire ; mais pourquoi le desire-t-il ? Dans les hommages qu'on rend aux grands , ce n'est point le geste du respect qui leur plaît : si ce geste étoit par lui-même agréable , il n'est point d'homme riche qui , sans sortir de chez lui , & sans courir après les dignités , ne pût se procurer un tel bonheur. Pour se satisfaire , il loueroit une douzaine de porte-faix , les revêtiroit d'habits magnifiques , les barioleroit de tous les cordons de l'Europe , les tiendrait le matin dans son antichambre , pour venir tous les jours payer à sa vanité un tribut d'encens & de respects.

L'indifférence des gens riches pour cette espèce de plaisir , prouve que l'on n'aime point le respect comme respect , mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes , comme un gage de leur disposition favorable à notre égard , & de leur empressement à nous éviter des peines & à nous procurer des plaisirs.

Le desir des grandeurs n'est donc fondé que sur la crainte de la douleur ou l'amour du plaisir. Si ce desir n'y prenoit point sa source , quoi de plus facile que de désabuser l'ambitieux ? O toi , lui diroit-on , qui sèches d'envie en contemplant le faste & la pompe des grandes places , ose t'élever à un orgueil plus noble ; & leur éclat cessera de t'en imposer. Imagine , pour

Tome II.

G

un moment , que tu n'es pas moins supérieur aux autres hommes que les insectes leur sont inférieurs ; alors tu ne verras , dans les courtisans , que des abeilles qui bourdonnent autour de leur reine ; le sceptre même ne te paroîtra plus qu'une *gloriole*.

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'oreille à de pareils discours ? auront-ils toujours peu de considération pour ceux qui ne peuvent guères , & préféreront-ils toujours les grandes places aux grands talents ? C'est que les grandeurs sont un bien , & peuvent , ainsi que les richesses , être regardées comme l'échange d'une infinité de plaisirs. Aussi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur qu'elles peuvent nous donner sur les hommes une puissance plus étendue , & , par conséquent , nous procurer plus d'avantages. Une preuve de cette vérité , c'est qu'ayant le choix du trône d'Isphahan ou de Londres , il n'est presque personne qui ne donnât au sceptre de fer de la Perse la préférence sur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête le dernier ne parût le plus désirable ; & qu'ayant à choisir entre ces deux couronnes , un homme vertueux ne se déterminât en faveur de celle où le roi , borné dans son pouvoir , se trouve dans l'heureuse impuissance de nuire à ses sujets ? S'il n'est cependant presque aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au peuple esclave des Persans qu'au peuple libre des Anglois , c'est qu'une autorité plus absolue sur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire ; c'est qu'instruits par un instinct secret , mais sûr , on sait que la crainte rend toujours

plus d'hommages que l'amour ; que les tyrans , du moins de leur vivant , ont presque toujours été plus honorés que les bons rois ; c'est que la reconnoissance a toujours élevé des temples moins somptueux aux dieux bienfaisans qui portent la corne d'abondance (1) , que la crainte n'en a consacré aux dieux cruels & colossaux , qui , portés sur les ouragans & les tempêtes , & couverts d'un vêtement d'éclairs , sont peints la foudre à la main ; c'est enfin qu'éclairés par cette connoissance , on sent qu'on doit plus attendre de l'obéissance d'un esclave , que de la reconnoissance d'un homme libre.

La conclusion de ce chapitre , c'est que le desir des grandeurs est toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaisirs des sens , auxquels se réduisent nécessairement tous les autres. Ceux que donnent le pouvoir & la considération , ne sont pas proprement des plaisirs : ils n'en obtiennent le nom que parce que l'espoir & les moyens de se procurer des

(1) Dans la ville de Bantam , les habitans présentent les prémices de leurs fruits à l'esprit malin , & rien au grand Dieu , qui , selon eux , est bon , & n'a pas besoin de ces offrandes. Voyez *Vincent le Blanc*.

Les habitans de Madagascar croient le diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger , ils font une offrande à Dieu , & une au démon : ils commencent par le diable , jettent un morceau du côté droit , & disent : *Voilà pour toi , seigneur diable*. Ils jettent ensuite un morceau du côté gauche , & disent : *Voilà pour toi , seigneur Dieu*. Ils ne lui font aucune prière, *Recueil des Lettres édif.*

plaisirs sont déjà des plaisirs : plaisirs qui ne doivent leur existence qu'à celle des plaisirs physiques (1).

Je fais que , dans les projets , les entreprises , les forfaits , les vertus & la pompe éblouissante de l'ambition , l'on apperçoit difficilement l'ouvrage de la sensibilité physique. Comment , dans cette fière ambition , qui , le bras fumant de carnage , s'assied au milieu des champs de bataille , sur un monceau de cadavres , & frappe , en signe de victoire , ses ailes dégouttantes de sang ; comment , dis-je , dans l'ambition ainsi figurée , reconnoître la fille de la volupté ? comment imaginer qu'à travers les dangers , les fatigues & les travaux de la guerre ; ce soit la volupté qu'on poursuive ? C'est cependant elle seule , répondrai-je , qui , sous le nom de libertinage , recrute les armées de

(1) Pour prouver que ce ne sont pas les plaisirs physiques qui nous portent à l'ambition , peut-être dira-t-on que c'est communément le desir vague du bonheur qui nous en ouvre la carrière. Mais , répondrai-je , qu'est-ce que le desir vague du bonheur ? C'est un desir qui ne porte sur aucun objet en particulier : or , je demande si l'homme qui , sans aimer aucune femme en particulier , aime en général toutes les femmes , n'est point animé du desir des plaisirs physiques ? Toutes les fois qu'on voudra se donner la peine de décomposer le sentiment vague de l'amour du bonheur , on trouvera toujours le plaisir physique au fond du creuset. Il en est de l'ambitieux comme de l'avare , qui ne seroit point avide d'argent , si l'argent n'étoit pas ou l'échange des plaisirs , ou le moyen d'échapper à la douleur physique : il ne desireroit point l'argent dans une ville telle que Lacédémone , où l'argent n'auroit point de cours.

presque toutes les nations. On aime les plaisirs, & , par conséquent, les moyens de s'en procurer : les hommes desireront donc & les richesses & les dignités. Ils voudroient, de plus, faire fortune en un jour, & la paresse leur inspire ce desir : or, la guerre, qui promet le pillage des villes au soldat & des honneurs à l'officier, flatte, à cet égard & leur paresse & leur impatience. Les hommes doivent donc supporter plus volontiers les fatigues de la guerre (1) que les travaux de l'agriculture, qui ne leur promet des richesses que dans un avenir éloigné. Aussi les anciens Germains, les Celtes, les Tartares, les habitans des côtes d'Afrique, & les Arabes, ont-ils toujours été plus adonnés au vol & à la piraterie, qu'à la culture des terres.

Il en est de la guerre comme du gros jeu qu'on préfère au petit, au risque même de se ruiner, parce que le gros jeu nous flatte de l'espoir de grandes richesses, & nous les promet dans un instant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe, je vais, dans le titre du chapitre suivant, exposer l'unique objection à laquelle il me reste à répondre.

(1) « Le repos, dit Tacite, est pour les Germains un état violent ; ils soupirent sans cesse après la guerre ; ils s'y font un nom en peu de temps ; ils aiment mieux combattre que labourer ».

C H A P I T R E XII.

à dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur, ou de jouir du plaisir physique; pourquoi le plaisir échappet-il si souvent à l'ambitieux?

O N peut distinguer deux sortes d'ambitieux. Il est des hommes malheureusement nés, qui, ennemis du bonheur d'autrui, desirant les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le seul plaisir des infortunés, pour tourmenter les hommes, & jouir de leur malheur. Ces sortes d'ambitieux sont d'un caractère assez semblable aux faux dévots, qui, en général, passent pour méchants, non que la loi qu'ils professent, ne soit une loi d'amour & de charité, mais, parce que les hommes le plus ordinairement portés à une dévotion austère (1), sont

(1) L'expérience prouve qu'en général les caractères propres à se priver de certains plaisirs, & à saisir les maximes & les pratiques austères d'une certaine dévotion, sont ordinairement des caractères malheureux. C'est la seule manière d'expliquer comment tant de sectaires ont pu allier à la sainteté & à la douceur des principes de la religion, tant de méchanceté & d'intolérance; intolérance prouvée par tant de massacres. Si la jeunesse, lorsqu'on ne s'oppose point à ses passions, est ordinairement

apparemment des hommes mécontents de ce bas monde, qui ne peuvent espérer de bonheur qu'en l'autre, & qui, mornes, timides & malheureux, cherchent dans le spectacle du malheur d'autrui une distraction aux leurs. Les ambitieux de cette espèce sont en très-petit nombre; ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'ame; ils ne sont comptés que parmi les tyrans; &, par la nature de leur ambition, ils sont privés de tous les plaisirs.

Il est des ambitieux d'une autre espèce; &, dans cette espèce, je les comprends presque tous: ce sont ceux qui, dans les grandes places, ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y sont attachés. Parmi ces ambitieux, il en est qui, par leur naissance ou leur position, sont d'abord élevés à des postes importants: ceux-là peuvent quelquefois allier le plaisir avec les soins de l'ambition; ils sont, en naissant, placés, pour ainsi dire, à la moitié (1) de la carrière qu'ils ont à parcou-

plus humaine & plus généreuse que la vieillesse, c'est que les malheurs & les infirmités ne l'ont point encore endurcie. L'homme d'un caractère heureux, est gai & bon homme, c'est lui seul qui dit :

Que tout le monde ici soit heureux de ma joie.

Mais l'homme malheureux est méchant. César disoit en parlant de Cassius : *Je redoute ces gens hâves & maigres : il n'en est pas ainsi de ces Antoinettes, de ces gens uniquement occupés de leurs plaisirs ; leur main cueille des fleurs, & n'aiguise point de poignards.* Cette observation de César est très-belle, & plus générale qu'on ne pense.

(1) L'ambition est, si je l'ose dire, en eux plutôt une

rir. Il n'en est pas ainsi d'un homme , qui , de l'état le plus médiocre , veut , comme Cromwel , s'élever aux premiers postes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition , où les premiers pas sont ordinairement les plus difficiles , il a mille intrigues à faire , mille amis à ménager ; il est à la fois occupé & du soin de former de grands projets , & du détail de leur exécution. Or , pour découvrir comment de pareils hommes , ardens à la poursuite de tous les plaisirs , animés de ce seul motif , en sont souvent privés ; supposons qu'aveugle de ces plaisirs , & frappé de l'empressement avec lequel on cherche à prévenir les desirs des grands , un homme de cette espèce veuille s'élever aux premiers postes : ou cet homme naîtra dans ces pays où le peuple est le dispensateur des graces , où l'on ne peut se concilier la bienveillance publique que par des services rendus à la patrie , où , par conséquent , le mérite est nécessaire ; ou ce même homme naîtra dans des gouvernemens absolument despotiques , tels que le Mogol , où les honneurs sont l'esprit de l'intrigue : or , quel que soit le lieu de sa naissance , je dis que , pour parvenir aux grandes places , il ne peut donner presque aucun temps à ses plaisirs. Pour le prouver , je prendrai le plaisir de l'amour pour exemple , non-seulement comme le plus vif de tous , mais encore comme le ressort presque unique des sociétés policées. Car il est bon d'observer , en passant , qu'il est , dans chaque nation , un besoin

convenance d'état , qu'une passion forte que les obstacles irritent , & qui triomphe de tout.

physique, qu'on doit considérer comme l'ame universelle de cette nation : chez les Sauvages du septentrion , qui , souvent exposés à des famines affreuses , sont toujours occupés de chasse & de pêche , c'est la faim & non l'amour qui produit toutes les idées ; ce besoin est en eux le germe de toutes leurs pensées : aussi , presque toutes les combinaisons de leur esprit ne roulent-elles que sur les ruses de la chasse & de la pêche , & sur les moyens de pourvoir au besoin de la faim. Au contraire , l'amour des femmes est , chez les nations policées , le ressort presque unique qui les meut (1). En ces pays , l'amour invente tout , produit

(1) Ce n'est pas que d'autres motifs ne puissent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les pays pauvres , le desir de pourvoir à ses besoins suffit , comme je l'ai dit plus haut , pour faire des ambitieux. Dans les pays despotiques , la crainte du supplice , que peut nous faire subir le caprice d'un despote , peut former encore des ambitieux. Mais chez les peuples policés , c'est le desir vague du bonheur ; desir qui se réduit toujours , comme je l'ai déjà prouvé , aux plaisirs des sens , qui , le plus communément , inspire l'amour des grandeurs. Or , parmi ces plaisirs , je suis , sans doute , en droit de choisir celui des femmes , comme le plus vif & le plus puissant de tous. Une preuve , qu'en effet ce sont les plaisirs de cette espèce qui nous animent , c'est que l'on n'est susceptible de l'acquisition des grands talens & capable de ces résolutions désespérées , nécessaires quelquefois pour monter aux premiers postes , que dans la première jeunesse , c'est-à-dire , dans l'âge où les besoins physiques se font le plus vivement sentir. Mais , dira-t-on , que de vieillards montent avec plaisir aux grandes places ? Oui : ils les acceptent ,

tout : la magnificence , la création des arts de luxe ; font des suites nécessaires de l'amour des femmes & de l'envie de leur plaire ; le desir même qu'on a d'en imposer aux hommes par les richesses ou les dignités , n'est qu'un nouveau moyen de les séduire. Supposons donc qu'un homme né sans bien , mais avide des plaisirs de l'amour , ait vu les femmes se rendre d'autant plus facilement aux desirs d'un amant , que cet amant , plus élevé en dignité , fait réfléchir plus de considérations sur elles , qu'excité par la passion des femmes à celle de l'ambition , l'homme dont je parle , aspire au poste de général ou de premier ministre ; il doit , pour monter à ces places , s'occuper tout entier du soin d'acquérir des talens , ou de faire des intrigues. Or , le genre de vie propre à former , soit un habile intrigant , soit un homme de mérite , est entièrement opposé au genre de vie propre à séduire des femmes auxquelles on ne plaît communément que par des assiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il est donc certain que , dans la jeunesse , & jusqu'à ce qu'il soit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit , cet homme doit s'arracher à tous les goûts ,

ils les desirent même ; mais ce desir ne mérite pas le nom de passion , puisqu'ils ne sont plus alors capables de ces entreprises hardies & de ces efforts prodigieux d'esprit qui caractérisent la passion. Le vieillard peut marcher , par habitude , dans la carrière qu'il s'est ouverte dans la jeunesse ; mais il ne s'en ouvrirait pas une nouvelle.

& sacrifier , presque toujours , le plaisir présent à l'espoir des plaisirs à venir. Je dis , presque toujours ; parce que la route de l'ambition est ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition , accrue aussi-tôt que satisfaite , remplace toujours un désir rempli par un désir nouveau ; qui , de ministres , voudroient être rois ; qui , de rois , aspireroient , comme Alexandre , à la monarchie universelle , & voudroient monter sur un trône , où les respects de tout l'univers les assurassent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur ; sans parler , dis-je , de ces hommes extraordinaires , & supposant même de la modération dans l'ambition , il est évident que l'homme , dont la passion des femmes aura fait un ambitieux , ne parviendra ordinairement aux premiers postes que dans un âge où tous ses desirs seront étouffés.

Mais ses desirs ne fussent-ils qu'attiédés , à peine cet homme a-t-il atteint ce terme , qu'il se trouve placé sur un écueil escarpé & glissant ; il se voit de toutes parts en butte aux envieux , qui prêts à le percer , tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés : alors il découvre avec horreur l'abîme affreux qui s'entr'ouvre ; il sent que , dans sa chute , par un triste appanage de la grandeur , il sera misérable , sans être plaint ; qu'exposé aux insultes de ceux qu'outrageoit son orgueil , il sera l'objet du mépris de ses rivaux , mépris plus cruel encore que les outrages ; que , devenu la risée de ses inférieurs , ils s'affranchiront alors de ce tribut de respects , dont la jouissance a pu quelquefois lui paroître importune , mais dont la privation

est insupportable, lorsque l'habitude en a fait un besoin. Il voit donc que, privé du seul plaisir qu'il ait jamais goûté, & réduit à l'abaissement, il ne jouira plus en contemplant ses grandeurs, comme l'avare en contemplant ses richesses, de la possibilité de toutes les jouissances qu'elles peuvent lui procurer.

Cet ambitieux est donc, par la crainte de l'ennui & de la douleur, retenu dans la carrière où l'amour du plaisir l'a fait entrer : le desir de conserver succède donc en son cœur au desir d'acquérir. Or, l'étendue des soins nécessaires pour se maintenir dans les dignités, ou pour y parvenir, étant à peu près la même, il est évident que cet homme doit passer le temps de la jeunesse & de l'âge mûr à la poursuite ou à la conservation de ces places, uniquement désirées comme des moyens d'acquérir les plaisirs qu'il s'est toujours refusés. C'est ainsi que, parvenu à l'âge où l'on est incapable d'un nouveau genre de vie, il se livre, & doit, en effet, se livrer tout entier à ses anciennes occupations ; parce qu'une ame toujours agitée de craintes & d'espérances vives, &, sans cesse, remuée par de fortes passions, préférera toujours la tourmente de l'ambition au calme insipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaisseaux que les flots portent encore sur la côte du midi, lorsque les vents du nord n'enflent plus les mers, les hommes suivent dans la vieillesse la direction que les passions leur ont donnée dans la jeunesse.

J'ai fait voir comment, appelé aux grandeurs par la passion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une

route aride. S'il y rencontre , par hasard , quelques plaisirs , ces plaisirs sont toujours mêlés d'amertume ; il ne les goûte avec délices , que parce qu'ils y sont rares & semés çà & là , à peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déserts de la Lybie , & dont le feuillage desséché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y repose.

La contradiction qu'on apperçoit entre la conduite d'un ambitieux & les motifs qui le font agir , n'est donc qu'apparente ; l'ambition est donc allumée en nous par l'amour du plaisir & la crainte de la douleur. Mais , dira-t-on , si l'avarice & l'ambition sont un effet de la sensibilité physique , du moins l'orgueil n'y prend-il pas sa source.

CHAPITRE XIII.

De l'Orgueil.

L'ORGUEIL n'est dans nous que le sentiment vrai ou faux de notre excellence : sentiment qui , dépendant de la comparaison avantageuse qu'on fait de soi aux autres , suppose , par conséquent , l'existence des hommes , & même l'établissement des sociétés.

Le sentiment de l'orgueil n'est donc point inné , comme celui du plaisir & de la douleur. L'orgueil n'est donc qu'une passion factice , qui suppose la connoissance du beau & de l'excellent. Or , l'excellent ou le beau ne sont autre chose que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé , estimé & honoré comme tel. L'idée de l'estimé a donc précédé l'idée de l'estimable. Il est vrai que ces deux idées ont dû bientôt se confondre ensemble. Aussi l'homme qu'anime le noble & superbe desir de se plaire à lui-même , & qui , content de sa propre estime , se croit indifférent à l'opinion générale , est , en ce point , dupe de son propre orgueil , & prend en lui le desir d'être estimé pour le desir d'être estimable.

L'orgueil , en effet , ne peut jamais être qu'un desir secret & déguisé de l'estime publique. Pourquoi le même homme , qui , dans les forêts de l'Amérique , tire vanité de l'adresse , de la force & de l'agilité de

son corps , ne s'enorgueillira-t-il en France de ces avantages corporels qu'au défaut de qualités plus essentielles ? C'est que la force & l'agilité du corps ne sont ni ne doivent être autant estimées d'un François que d'un Sauvage.

Pour preuve que l'orgueil n'est qu'un amour déguisé de l'estime , supposons un homme uniquement occupé du desir de s'assurer de son excellence & de sa supériorité. Dans cette hypothèse , la supériorité la plus personnelle , la plus indépendante du hasard lui paroîtroit , sans doute , la plus flatteuse : ayant à choisir entre la gloire des lettres & celle des armes , ce seroit , par conséquent , à la première qu'il donneroit la préférence. Oseroit-il contredire César lui-même ? Ne conviendrait-il pas , avec ce héros , que les lauriers de la victoire sont , par le public éclairé , toujours partagés entre le général , le soldat & le hasard ; & qu'au contraire les lauriers des Muses appartiennent , sans partage , à ceux qu'elles inspirent ? N'avoueroit-il pas que le hasard a pu souvent placer l'ignorance & la lâcheté sur un char de triomphe , & qu'il n'a jamais couronné le front d'un stupide auteur ?

En n'interrogeant que son orgueil , c'est-à-dire , le desir de s'assurer de son excellence , il est donc certain que la première espèce de gloire lui paroîtroit la plus désirable. La préférence qu'on donne au grand capitaine sur le philosophe profond , ne changeroit point , à cet égard , son opinion : il sentiroit que , si le public accorde plus d'estime au général qu'au philosophe , c'est que les talens du premier ont une influence

plus prompte sur le bonheur public , que les maximes d'un sage , qui ne paroissent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'est cependant en France personne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus que ce n'est qu'au desir d'être estimé qu'on doit le desir d'être estimable, & que l'orgueil n'est que l'amour même de l'estime.

Pour prouver ensuite que cette passion de l'orgueil ou de l'estime est un effet de la sensibilité physique, il faut maintenant examiner si l'on desire l'estime pour l'estime même, & si cet amour de l'estime ne seroit pas l'effet de la crainte de la douleur & de l'amour du plaisir.

A quelle autre cause, en effet, peut-on attribuer l'empressement avec lequel on recherche l'estime publique? Seroit-ce à la méfiance intérieure que chacun a de son mérite, & par conséquent à l'orgueil qui, voulant s'estimer, & ne pouvant s'estimer seul, a besoin du suffrage public pour étayer la haute opinion qu'il a de lui-même, & pour jouir du sentiment délicieux de son excellence?

Mais si nous ne devons qu'à ce motif le desir de l'estime, alors l'estime la plus étendue, c'est-à-dire, celle qui nous seroit accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paroîtroit, sans contredit, la plus flatteuse & la plus desirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune, & à nous rassurer sur notre mérite. Or, supposons les planètes habitées par des êtres semblables à nous : supposons qu'un

qu'un génie vînt , à chaque instant , nous informer de ce qui se passe , & qu'un homme eût à choisir entre l'estime de son pays & celle de tous ces mondes célestes : dans cette supposition , n'est-il pas évident que ce seroit à l'estime la plus étendue , c'est-à-dire , à celle de tous les habitans planétaires , qu'il devoit donner la préférence sur celle de ses concitoyens ? Il n'est cependant personne qui , dans ce cas , ne se déterminât en faveur de l'estime nationale. Ce n'est donc point au désir qu'on a de s'assurer de son mérite , qu'on doit le désir de l'estime , mais aux avantages que cette estime procure.

Pour s'en convaincre , qu'on se demande d'où vient l'empressement avec lequel ceux qui se disent le plus jaloux de l'estime publique , recherchent les grandes places dans les siècles même où , contrariés par des intrigues & des cabales , ils ne peuvent rien faire d'utile à leur nation ; où , par conséquent , ils sont exposés à la risée du public , qui , toujours juste dans ses jugemens , méprise quiconque est assez indifférent à son estime pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir dignement ; qu'on se demande encore pourquoi l'on est plus flatté de l'estime d'un prince que de celle d'un homme sans crédit : & l'on verra que , dans tous les cas , notre amour pour l'estime est proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons à l'estime d'un petit nombre d'hommes choisis , celle d'une multitude sans lumières , c'est que , dans une multitude , nous voyons plus d'hommes soumis à cette espèce d'empire que

l'estime donne sur les ames; c'est qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappelle plus souvent à notre esprit l'image agréable des plaisirs qu'ils peuvent nous procurer.

C'est la raison pour laquelle, indifférent à l'admiration d'un peuple avec lequel on n'auroit aucune relation, il est peu de François qui fussent fort touchés de l'estime qu'auroient pour eux les habitans du Grand-Thibet. S'il est des hommes qui voudroient envahir l'estime universelle, & qui seroient même jaloux de l'estime des terres Australes, ce desir n'est pas l'effet d'un plus grand amour pour l'estime, mais seulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande estime (1).

La dernière & la plus forte preuve de cette vérité, c'est le dégoût qu'on a pour l'estime (2), & la disette où l'on est de grands-hommes dans les siècles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenses au mérite. Il semble qu'un homme capable d'acquérir de grands talens ou de grandes vertus, passe un contrat tacite avec sa nation, par lequel il s'engage à s'illustrer par

(1) Les hommes sont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'estime. Mais, sous le nom d'estime, ils ne desirent réellement que les avantages qu'elle procure.

(2) L'on fait peu pour mériter l'estime dans les pays où l'estime est stérile : mais par-tout où l'estime procure de grands avantages, l'on court, comme Léonidas, défendre, avec trois cents Spartiates, le pas de Thermopyles.

des talens & des actions utiles à ses concitoyens , pourvu que ses concitoyens reconnoissans , attentifs à le soulager dans ses peines , rassemblent près de lui tous les plaisirs.

C'est de la négligence ou de l'exactitude du public à remplir ces engagements tacites que dépend , dans tous les siècles & tous les pays , l'abondance ou la rareté des grands-hommes.

Nous n'aimons donc pas l'estime pour l'estime , mais uniquement pour les avantages qu'elle procure. En vain voudroit-on s'armer , contre cette conclusion , de l'exemple de Curtius : un fait presque unique ne prouve rien contre des principes appuyés sur les expériences les plus multipliées ; sur-tout lorsque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes , & s'expliquer naturellement par d'autres causes.

Pour former un Curtius , il suffit qu'un homme , fatigué de la vie , se trouve dans la malheureuse disposition de corps qui détermine tant d'Anglois au suicide ; ou que , dans un siècle très-superstitieux , comme celui de Curtius , il naisse un homme qui , plus fanatique & plus crédule encore que les autres , croie , par son dévouement , obtenir une place parmi les dieux. Dans l'une ou l'autre supposition , on peut se vouer à la mort , ou pour mettre fin à ses misères , ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaisirs célestes.

La conclusion de ce chapitre , c'est qu'on ne desire d'être estimable que pour être estimé , & qu'on ne desire l'estime des hommes que pour jouir des plaisirs attachés à cette estime : l'amour de l'estime n'est donc

que l'amour déguisé du plaisir. Or, il n'est que deux sortes de plaisirs : les uns sont les plaisirs des sens, & les autres sont les moyens d'acquérir ces mêmes plaisirs ; moyens qu'on a rangés dans la classe des plaisirs, parce que l'espoir d'un plaisir est un commencement de plaisir ; plaisir cependant qui n'existe que lorsque cet espoir peut se réaliser. La sensibilité physique est donc le germe productif de l'orgueil & de toutes les autres passions, dans le nombre desquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante, en apparence, du plaisir des sens, mérite d'être examinée, pour confirmer, par ce dernier exemple, tout ce que j'ai dit de l'origine des passions.

C H A P I T R E X I V.

De l'Amitié.

AIMER, c'est avoir besoin. Nulle amitié sans besoin : ce seroit un effet sans cause. Les hommes n'ont pas tous les mêmes besoins ; l'amitié est donc , entre eux , fondée sur des motifs différens. Les uns ont besoin de plaisir ou d'argent , les autres de crédit , ceux-ci de converser , ceux-là de confier leurs peines : en conséquence , il est des amis de plaisir , d'argent (1), d'in-

(1) On *s'est tué*, jusqu'à présent , à répéter , les uns d'après les autres , qu'on ne doit pas compter , parmi ses amis , ceux dont l'amitié intéressée ne nous aime que pour notre argent. Cette sorte d'amitié n'est pas , sans doute , la plus flatteuse : mais ce n'en est pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment , par exemple , dans un contrôleur-général la puissance qu'il a d'obliger. Dans la plupart d'entre eux , l'amour de la personne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuseroit-on le nom d'amitié à cette espèce de sentiment ? On ne nous aime pas pour nous-mêmes ; mais toujours pour quelque cause ; & celle-là en vaut bien une autre. Un homme est amoureux d'une femme : peut-on dire qu'il ne l'aime pas , parce que c'est uniquement la beauté de ses yeux ou de son teint qu'il aime en elle ? Mais , dira-t-on , à peine l'homme riche est-il tombé dans l'indigence , qu'on cesse alors de l'aimer. Oui , sans doute : mais que la petite vérole gâte une femme ,

H 3

trigue, d'esprit & de malheur. Rien de plus utile que de considérer l'amitié sous ce point de vue, & de s'en former des idées nettes.

on rompra communément avec elle, & cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée, lorsqu'elle étoit belle. Que l'ami, en qui nous avons le plus de confiance, & dont nous estimons le plus l'ame, l'esprit & le caractère, devienne tout-à-coup aveugle, sourd & muet; nous regretterons en lui la perte de notre ancien ami; nous respecterons encore sa momie; mais, dans le fait, nous ne l'aimons plus, parce que ce n'est pas un tel homme que nous avons aimé. Un contrôleur-général est-il disgracié; on ne l'aime plus: c'est précisément l'ami devenu tout-à-coup aveugle, sourd & muet. Il n'en est pas cependant moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu beaucoup de tendresse pour celui qui pouvoit lui en procurer. Quiconque a ce besoin d'argent, est ami né du contrôleur-général & de celui qui l'occupe. Son nom peut être inscrit dans l'inventaire des meubles & ustensiles appartenans à la place. C'est notre vanité qui nous fait refuser le nom d'amitié à l'amitié intéressée. Sur quoi j'observerai, qu'en fait d'amitié, la plus solide & la plus durable est communément celle des gens vertueux: cependant les scélérats même en sont susceptibles. Si, comme l'on est forcé d'en convenir, l'amitié n'est autre chose que le sentiment qui unit deux hommes; soutenir qu'il n'est point d'amitié entre les méchans, c'est nier les faits les plus authentiques. Peut-on douter que deux conspirateurs, par exemple, ne puissent être liés de l'amitié la plus vive? que Jaffier n'aimât le capitaine Jacques-Pierre? qu'Octave, qui n'étoit certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécène, qui sûrement n'étoit qu'une ame foible? La force de l'amitié ne se mesure pas sur l'honnêteté de deux amis, mais sur la force de l'intérêt qui les unit.

En amitié, comme en amour, on fait souvent des romans : on en cherche par-tout le héros ; on croit à chaque instant l'avoir trouvé ; on s'accroche au premier venu ; on l'aime tant qu'on le connoît peu , & qu'on est curieux de le connoître. La curiosité est-elle satisfaite ; on s'en dégoûte : on n'a point rencontré le héros de son roman. C'est ainsi qu'on devient susceptible d'engouement , mais incapable d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié , il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la considérant comme un besoin réciproque , on ne peut se cacher que , dans un long espace de temps , il est très-difficile que le même besoin , & par conséquent la même amitié (1) subsiste entre deux hommes. Aussi rien de plus rare que les anciennes amitiés (2).

(1) Les circonstances , dans lesquelles deux amis doivent se trouver , une fois données , & leurs caractères connus ; s'ils doivent se brouiller , nul doute qu'un homme de beaucoup d'esprit , en prédisant l'instant où ces deux hommes cesseront de s'être réciproquement utiles , ne pût calculer le moment de leur rupture , comme l'astronome calcule le moment de l'éclipse.

(2) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude , le respect estimable qu'on a pour une amitié avouée , & enfin ce point d'honneur heureux & utile à la société , qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle ses amis. On leur rendroit bien les mêmes services qu'on leur eût rendus , lorsqu'on étoit affecté pour eux des sentimens les plus vif : mais , dans le fait , leur présence ne nous est plus nécessaire , & on ne les aime plus.

Mais si le sentiment de l'amitié, beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant sa naissance, son accroissement & son dépérissement ; qui le fait ne passe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte, & n'est point exposé à détester ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer ; il ne s'emporte point contre lui ; il gémit sur la nature humaine, & s'écrie en pleurant : *Mon ami n'a plus les mêmes besoins.*

Il est assez difficile de se faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne cherche, à cet égard, à nous tromper. Parmi les hommes, il en est qui, pour se trouver plus estimables à leurs propres yeux, s'exagèrent à eux-mêmes leurs sentimens pour leurs amis, se font de l'amitié des descriptions romanesques, & s'en persuadent la réalité, jusqu'à ce que l'occasion, les détrompant eux & leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le pensoient.

Ces fortes de gens prétendent ordinairement avoir le besoin d'aimer & d'être aimés très-vivement. Or, comme on n'est jamais si vivement frappé des vertus d'un homme que les premières fois qu'on le voit ; comme l'habitude nous rend insensibles à la beauté, à l'esprit & même aux qualités de l'ame ; & que nous ne sommes enfin fortement émus que par le plaisir de la surprise ; un homme d'esprit disoit assez plaisamment, à ce sujet, que ceux qui veulent être aimés si vivement (1), doivent, en amitié comme en amour,

(1) L'amitié n'est pas, comme le prétendent certaines

avoir beaucoup de passades & point de passion ; parce que les momens du début , ajoutoit-il , sont , en l'un & l'autre genre , toujours les momens les plus vifs & les plus tendres.

Mais , pour un homme qui se fait illusion à lui-même , il est en amitié dix hypocrites qui affectent des sentimens qu'ils n'éprouvent pas , sont des dupes , & ne le sont jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives , mais fausses : uniquement attentifs à leur intérêt , ils ne veulent qu'engager les autres à se modeler , en leur faveur , sur un pareil portrait (1).

gens , un sentiment perpétuel de tendresse , parce que les hommes ne sont rien continument. Entre les amis les plus tendres , il y a des momens de froideur : l'amitié est donc une succession continuelle de sentimens de tendresse & de froideur , où ceux de froideur sont très-rares.

(1) Peut-être faut-il du courage , & soi-même être capable d'amitié , pour oser en donner une idée nette. On est du moins sûr de soulever contre soi les hypocrites d'amitié : il en est de ces fortes de gens , comme des poltrons , qui racontent toujours leurs exploits. Que ceux qui se disent si susceptibles de sentimens d'amitié , lisent le *Toxaris* de Lucien ; qu'ils se demandent s'ils sont capables des actions que l'amitié faisoit exécuter aux Scythes & aux Grecs. S'ils s'interrogent de bonne foi , ils avoueront que , dans ce siècle , on n'a pas même d'idée de cette espèce d'amitié. Aussi , chez les Scythes & les Grecs , l'amitié étoit-elle mise au rang des vertus. Un Scythe ne pouvoit avoir plus de deux amis ; mais , pour les secourir , il étoit en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitié , c'étoit en partie l'amour de l'estime qui les animoit. La seule amitié n'eût pas été si courageuse.

Exposés à tant d'erreurs, il est donc très-difficile de se faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dirait-on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce sentiment ? Le mal d'habituer les hommes à exiger de leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas.

Séduits par de pareilles peintures, mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés sensibles, mais lassés de courir sans cesse après une chimère, se dégoûtent de l'amitié, à laquelle ils eussent été propres, s'ils ne s'en fussent pas fait une idée romanesque.

L'amitié suppose un besoin ; plus ce besoin sera vif, plus l'amitié sera forte : le besoin est donc la mesure du sentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme & une femme se sauvent dans une île déserte ; que là, sans espoir de revoir leur patrie, ils soient forcés de se prêter un secours mutuel pour se défendre des bêtes féroces, pour vivre & s'arracher au désespoir : nulle amitié plus vive que celle de cet homme & de cette femme, qui se seroient peut-être détestés, s'ils fussent restés à Paris. L'un des deux vient-il à périr ? l'autre a réellement perdu la moitié de lui-même ; nulle douleur égale à sa douleur : il faut avoir habité l'île déserte, pour en sentir toute la violence.

Mais, si la force de l'amitié est toujours proportionnée à nos besoins, il est, par conséquent, des formes de gouvernement, des mœurs, des conditions & enfin des siècles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

Dans les siècles de chevalerie , où l'on prenoit un compagnon d'armes , où deux chevaliers faisoient communauté de gloire & de danger , où la lâcheté de l'un pouvoit coûter la vie & l'honneur à l'autre ; alors , devenu , par son propre intérêt , plus attentif au choix de ses amis , on leur étoit plus fortement attaché.

Lorsque la mode des duels prit la place de la chevalerie , des gens , qui tous les jours s'exposaient ensemble à la mort , devoient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié étoit en grande vénération , & comptée parmi les vertus ; elle supposoit du moins , dans les duellistes & les chevaliers , beaucoup de loyauté & de valeur ; vertus qu'on honoroit beaucoup , & qu'on devoit alors extrêmement honorer , puisque ces vertus étoient presque toujours en action (1).

Il est bon de se rappeler quelquefois que les mêmes vertus sont , dans les divers temps , mises à des taux différens , selon l'inégale utilité dont elles sont à chaque siècle.

Qui doute que , dans des temps de troubles & de révolutions , & dans une forme de gouvernement qui se prête aux factions , l'amitié ne soit plus forte & plus courageuse qu'elle ne l'est dans un état tranquille ? L'histoire fournit , dans ce genre , mille exemples d'héroïsme. Alors l'amitié suppose , dans un homme ,

(1) *Brave* étoit alors synonyme d'*honnête homme* ; & c'est par un reste de cet ancien usage qu'on dit encore un *brave homme* , pour exprimer un homme loyal & honnête.

du courage , de la discrétion , de la fermeté , des lumières & de la prudence ; qualités qui , absolument nécessaires dans ces momens de troubles , & rarement rassemblées dans le même homme , doivent le rendre extrêmement cher à son ami.

Si , dans nos mœurs actuelles , nous ne demandons plus les mêmes qualités (1) à nos amis , c'est que ces qualités nous sont inutiles ; c'est qu'on n'a plus de secrets importants à se confier , de combats à livrer , & qu'on n'a , par conséquent , besoin ni de la prudence , ni des lumières , ni de la discrétion , ni du courage de son ami.

Dans la forme actuelle de notre gouvernement , les particuliers ne sont unis par aucun intérêt commun. Pour faire fortune , on a moins besoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maisons , le luxe , & ce qu'on appelle l'esprit de société , a soustrait une infinité de gens au besoin de l'amitié. Nul motif , nul intérêt suffisant pour nous faire maintenant supporter les défauts réels ou respectifs de nos

(1) Dans ce siècle , l'amitié n'exige presque aucune qualité. Une infinité de gens se donnent pour de vrais amis , pour être quelque chose dans le monde. Les uns se font sollicitateurs bannaux des affaires d'autrui , pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire ; d'autres rendent des services , mais les font payer , à leurs obligés , du prix de l'ennui & de la perte de leur liberté ; quelques autres enfin , se croient très-dignes d'amitié , parce qu'ils seront sûrs gardiens d'un dépôt ; & qu'ils ont la vertu d'un coffre fort.

amis. Il n'est donc plus d'amitié (1); on n'attache donc plus au mot d'ami les mêmes idées qu'on y attache autrefois; on peut donc, en ce siècle, s'écrier avec Aristote (2) : *O mes amis ! il n'est plus d'amis.*

Or, s'il est des siècles, des mœurs & des formes de gouvernement où l'on a plus ou moins besoin d'amis; & si la force de l'amitié est toujours proportionnée à la vivacité de ce besoin, il est aussi des conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié : & ce sont ordinairement celles où l'on a le plus souvent besoin du secours d'autrui.

Les infortunés sont, en général, les amis les plus tendres; unis par une communauté de malheur, ils jouissent, en plaignant les maux de leur ami, du plaisir de s'attendrir sur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caractères : il en est qui ne peuvent se passer d'amis. Les premiers sont ces caractères foibles & timides, qui, dans toute leur conduite, ne se déterminent qu'à l'aide

(1) Aussi, dit le proverbe, faut-il se dire beaucoup d'amis, & s'en croire peu.

(2) Chacun répète, d'après Aristote, qu'il n'est point d'amis; & chacun en particulier, soutient qu'il est bon ami. Pour avancer deux propositions si contradictoires, il faut qu'en fait d'amitié, il y ait bien des hypocrites & bien des gens qui s'ignorent eux-mêmes.

Ces derniers, comme je l'ai déjà dit, s'élèveront contre quelques propositions de ce chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs, &, malheureusement, j'aurai pour moi l'expérience.

& par le conseil d'autrui : les seconds sont ces caractères mornes , sévères , despotiques , & qui , chauds amis de ceux qu'ils tyrannisent , sont assez semblables à l'une des deux femmes de Socrate , qui , à la nouvelle de la mort de ce grand-homme , s'abandonna à une douleur plus vive que la seconde ; parce que celle-ci , d'un caractère doux & aimable , ne perdoit dans Socrate qu'un mari , lorsque celle-là perdoit en lui le martyr de ses caprices , & le seul homme qui pût les supporter.

Il est enfin des hommes exempts de toute ambition , de toutes passions fortes , & qui sont leurs délices de la conversation des gens instruits. Dans nos mœurs actuelles , les hommes de cette espèce , s'ils sont vertueux , sont les amis les plus tendres & les plus constants. Leur ame , toujours ouverte à l'amitié , en connoit tout le charme. N'ayant , par ma supposition , aucune passion qui puisse contrebalancer en eux ce sentiment , il devient leur unique besoin : aussi sont-ils capables d'une amitié très-éclairée & très-courageuse , sans qu'elle le soit néanmoins autant que celle des Grecs & des Scythes.

Par la raison contraire , on est , en général , d'autant moins susceptible d'amitié , qu'on est plus indépendant des autres hommes. Aussi les gens riches & puissans sont-ils communément peu sensibles à l'amitié ; ils passent même ordinairement pour durs. En effet , soit que les hommes soient naturellement cruels , toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément , soit que les riches & les puissans regardent la misère d'autrui

comme un reproche de leur bonheur , soit enfin qu'ils veuillent se soustraire aux demandes importunes des malheureux ; il est certain qu'ils maltraitent presque toujours le misérable (1). La vue de l'infortuné fait, sur la plupart des hommes , l'effet de la tête de Méduse : à son aspect , les cœurs se changent en rocher.

Il est encore des gens indifférens à l'amitié ; & ce sont ceux qui se suffisent à eux-mêmes (2). Accou-

(1) La moindre faute qu'il fait est un prétexte suffisant pour lui refuser tout secours : on veut que les malheureux soient parfaits.

(2) Il est peu d'hommes dans ce cas : & cette puissance de se suffire à soi-même, dont on fait un attribut de la divinité, & qu'on est forcé de respecter en elle, est toujours mise au rang des vices, lorsqu'on la rencontre dans un homme. C'est ainsi qu'on blâme, sous un nom, ce qu'on admire sous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, sous le nom d'insensibilité, reproché à M. de Fontenelle la puissance qu'il avoit de se suffire à lui-même, c'est-à-dire, d'être un des plus sages & des plus heureux des hommes ?

Si les grands de Madagascar font la guerre à tous ceux de leurs voisins dont les troupeaux sont plus nombreux que les leurs ; s'ils répètent toujours ces paroles : *Ceux-là sont nos ennemis qui sont plus riches & plus heureux que nous* ; on peut assurer qu'à leur exemple, la plupart des hommes font pareillement la guerre au sage. Ils haïssent en lui une modération de caractère qui, réduisant ses desirs à ses possessions, fait la critique de leur conduite, & rend le sage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices ; parce qu'ils sentent

tumés à chercher , à trouver le bonheur en eux , & d'ailleurs trop éclairés pour goûter encore le plaisir

qu'en eux , la source de l'humanité tariroit aussi-tôt que celle des besoins réciproques.

Ces sages , cependant , doivent être très-chers à la société. Si l'extrême sagesse les rend quelquefois indifférens à l'amitié des particuliers , elle leur fait aussi , comme le prouve l'exemple de l'abbé de Saint Pierre & de Fontenelle , répandre sur l'humanité les sentimens de tendresse que les passions vives nous forcent à rassembler sur un seul individu. Bien différent de ces hommes , qui ne sont bons que parce qu'ils sont dupes , & dont la bonté diminue à proportion que leur esprit s'éclaire , le seul sage peut être constamment bon , parce que lui seul connoît les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point : il ne voit en eux , comme Démocrite , que des fous ou des enfans contre lesquels il seroit ridicule de se fâcher , & qui sont plus dignes de pitié que de colère. Il les considère enfin de l'œil , dont un mécanicien regarde le jeu d'une machine : sans insulter à l'humanité , il se plaint de la nature qui attache la conservation d'un être à la destruction d'un autre ; qui , pour se nourrir , ordonne à l'autour de fondre sur la colombe , à la colombe de dévorer l'insecte ; & qui de chaque être a fait un assassin.

Si les lois seules sont des juges sans humeur , le sage , à cet égard , est comparable aux lois. Son indifférence est toujours juste , & toujours impartiale ; elle doit être considérée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place , qu'un trop grand besoin d'amis nécessite toujours à quelque injustice.

Le sage seul , enfin , peut être généreux , parce qu'il est indépendant. Ceux qu'unissent les liens d'une utilité réciproque , ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges ; l'indépendance seule fait des dons.

d'être

d'être dupes , ils ne peuvent conserver l'heureuse ignorance de la méchanceté des hommes (ignorance précieuse , qui , dans la première jeunesse , resserre si fort les liens de l'amitié) : aussi sont-ils peu sensibles au charme de ce sentiment , non qu'ils n'en soient susceptibles. *Ce sont souvent , comme l'a dit une femme de beaucoup d'esprit , moins des hommes insensibles , que des hommes défabusés.*

Il résulte de ce que j'ai dit , que la force de l'amitié est toujours proportionnée au besoin que les hommes ont les uns des autres (1) , & que ce besoin varie selon la différence des siècles , des mœurs , des formes de gouvernement , des conditions & des caractères. Mais , dira-t-on , si l'amitié suppose toujours un besoin , ce n'est pas , du moins , un besoin physique. Qu'est-ce qu'un ami ? un parent de notre choix. On désire un ami , pour vivre , pour ainsi dire , en lui , pour épancher notre ame dans la sienne , & jouir d'une conversation que la confiance rend toujours délicieuse. Cette passion n'est donc fondée ni sur la crainte de la douleur , ni sur l'amour des plaisirs physiques. Mais , répondrai-je , à quoi tient le charme de la conversation d'un ami ? Au plaisir d'y parler de soi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête ; on s'entretient

(1) Si l'on aimoit son ami pour lui-même , nous ne considérerions jamais que son bien-être ; on ne lui reprocheroit pas le temps qu'il est sans nous voir ou nous écrire : apparemment , dirions-nous , qu'il s'occupe plus agréablement ; & nous nous féliciterions de son bonheur.

avec son ami des moyens d'accroître ses biens , ses honneurs , son crédit & sa réputation. Est-on dans la misère : on cherche avec ce même ami les moyens de se soustraire à l'indigence ; & son entretien nous épargne du moins , dans le malheur , l'ennui des conversations indifférentes. C'est donc toujours de ses peines ou de ses plaisirs dont on parle à son ami. Or , s'il n'est de vrais plaisirs & de vraies peines , comme je l'ai prouvé plus haut , que les plaisirs & les peines physiques ; si les moyens de se les procurer ne sont que des plaisirs d'espérance , qui supposent l'existence des premiers , & qui n'en sont , pour ainsi dire , qu'une conséquence ; il s'en suit que l'amitié , ainsi que l'avarice , l'orgueil , l'ambition & les autres passions , est l'effet immédiat de la sensibilité physique.

Pour dernière preuve de cette vérité , je vais montrer qu'avec le secours de ces mêmes peines , & de ces mêmes plaisirs , on peut exciter en nous toute espèce de passions ; & qu'ainsi les peines & les plaisirs des sens sont le germe productif de tout sentiment.

CHAPITRE XV.

Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques , peuvent allumer en nous toutes sortes de passions.

QU'ON ouvre l'histoire , & l'on verra que , dans tous les pays où certaines vertus étoient encouragées par l'espoir des plaisirs des sens , ces vertus ont été les plus communes , & ont jeté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois , les Béotiens , & généralement tous les peuples les plus adonnés à l'amour , ont-ils été les plus courageux ? C'est que , dans ces pays , les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves ; c'est que les plaisirs de l'amour , comme le remarquent Plutarque & Platon , sont les plus propres à élever l'ame des peuples , & la plus digne récompense des héros & des hommes vertueux.

C'étoit vraisemblablement par ce motif que le sénat Romain , vil flatteur de César , voulut , au rapport de quelques historiens , lui accorder , par une loi expresse , le droit de jouissance sur toutes les dames Romaines : c'est aussi ce qui , suivant les mœurs Grecques , faisoit dire à Platon que le plus beau devoit , au sortir du combat , être la récompense du plus vaillant ; projet dont Epaminondas lui-même avoit eu quelque idée , puisqu'il rangea à la bataille des Leuctres l'amant à

côté de la maîtresse ; pratique qu'il regarda toujours comme très - propre à assurer les succès militaires. Quelle puissance, en effet, n'ont pas sur nous les plaisirs des sens ! Ils firent du bataillon sacré des Thébains un bataillon invincible ; ils inspiroient le plus grand courage aux peuples anciens , lorsque les vainqueurs partageoient entre eux les richesses & les femmes des vaincus ; ils formèrent enfin le caractère de ces vertueux Samnites , chez qui la plus grande beauté étoit le prix de la plus grande vertu.

Pour s'assurer de cette vérité par un exemple plus détaillé , qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ses concitoyens l'enthousiasme , & , pour ainsi dire , la fièvre de la vertu ; & l'on verra que , si nul peuple ne surpassa les Lacédémoniens en courage , c'est que nul peuple n'honora davantage la vertu , & ne fut mieux récompenser la valeur. Qu'on se rappelle ces fêtes solennelles , où , conformément aux lois de Lycurgue , les belles & jeunes Lacédémoniennes s'avançoient demi-nues , en dansant , dans l'assemblée du peuple. C'étoit là qu'en présence de la nation , elles insultoient , par des traits satyriques , ceux qui avoient marqué quelque foiblesse à la guerre ; & qu'elles célébroient , par leurs chansons , les jeunes guerriers qui s'étoient signalés par quelques exploits éclatans. Or , qui doute que le lâche , en butte , devant tout un peuple , aux railleries amères de ces jeunes filles , en proie aux tourmens de la honte & de la confusion , ne dût être dévoré du plus cruel repentir ? Quel triomphe , au contraire , pour le jeune

héros qui recevoit la palme de la gloire des mains de la beauté, qui lisoit l'estime sur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, & l'assurance de ces faveurs dont l'espoir seul est un plaisir ? Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu ? Aussi les Spartiates, toujours impatiens de combattre, se précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis, & de toute part environnés de la mort, ils n'envifageoient autre chose que la gloire. Tout concouroit, dans cette législation, à métamorphoser les hommes en héros. Mais, pour l'établir, il falloit que Lycurgue, convaincu que le plaisir est le moteur unique & universel des hommes, eût senti que les femmes, qui, par-tout ailleurs, sembloient, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre & le plaisir des yeux, pouvoient être employées à un plus noble usage ; que ce sexe, avili & dégradé chez presque tous les peuples du monde, pouvoit entrer en communauté de gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faisoit cueillir, & devenir enfin un des plus puissans ressorts de la législation.

En effet, si le plaisir de l'amour est pour les hommes le plus vif des plaisirs, quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaisir, & quelle ardeur pour la vertu ne peut point inspirer le desir des femmes (1) ?

(1) Dans quel affreux danger David lui-même ne se précipita-t-il pas, lorsque, pour obtenir Michol, il

Qui s'examinera sur ce point , sentira que , si l'assemblée des Spartiates eût été plus nombreuse , qu'on y eût couvert le lâche de plus d'ignominie , qu'il eût été possible d'y rendre encore plus de respect & d'hommages à la valeur , Sparte auroit porté plus loin encore l'enthousiasme de la vertu.

Supposons , pour le prouver , que pénétrant , si je l'ose dire , plus avant dans les vues de la nature , on eût imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits , en attachant le plus grand plaisir à leur jouissance , la nature eût voulu en faire la récompense de la plus haute vertu : supposons encore qu'à l'exemple de ces vierges consacrées à Isis ou à Vesta , les plus belles Lacédémoniennes eussent été consacrées au mérite ; que , présentées nues dans les assemblées , elles eussent été enlevées par les guerriers comme le prix de leur courage ; & que ces jeunes héros eussent , au même instant , éprouvé la double ivresse de l'amour & de la gloire : quelque bizarre & quelque éloignée de nos mœurs que soit cette législation , il est certain qu'elle eût encore rendu les Spartiates plus vertueux & plus vaillans , puisque la force de la vertu est toujours proportionnée au degré de plaisir qu'on lui assigne pour récompense. •

Je remarquerai , à ce sujet , que cette coutume , si bizarre en apparence , est en usage au royaume de Bisnagar , dont Narsingue est la capitale. Pour élever

s'obligea de couper & d'apporter à Saül les prépuces de deux cents Philistins ?

le courage de ses guerriers , le roi de cet empire , au rapport des voyageurs , achète , nourrit & habille , de la manière la plus galante & la plus magnifique , des femmes uniquement destinées aux plaisirs des guerriers qui se sont signalés par quelques hauts faits. Par ce moyen , il inspire le plus grand courage à ses sujets ; il attire à sa cour tous les guerriers des peuples voisins , qui , flattés de l'espoir de jouir de ces belles femmes , abandonnent leur pays & s'établissent à Narfingue , où ils ne se nourrissent que de la chair des lions & des tigres , & ne s'abreuvent que du sang de ces animaux (1).

Il résulte des exemples ci-dessus apportés , que les peines & les plaisirs des sens peuvent nous inspirer toute espèce de passions , de sentimens & de vertus. C'est pourquoi , sans avoir recours à des siècles ou des pays éloignés , je citerai , pour dernière preuve de cette vérité , ces siècles de chevalerie , où les femmes ensei-

(1) Les femmes , chez les Gélons , étoient obligées , par la loi , à faire tous les ouvrages de force , comme de bâtir les maisons & de cultiver la terre : mais en dédommagement de leurs peines , la même loi leur accordoit cette douceur , de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur étoit agréable. Les femmes étoient fort attachées à cette loi. Voyez *Bardezanes* , cité par Eusèbe dans sa *Préparation évangélique*.

Les Floridiens ont la composition d'un breuvage très-fort & très-agréable ; mais ils n'en présentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui se sont signalés par des actions d'un grand courage. Recueil des *Lettres édif.*

gnoient à la fois aux apprentifs chevaliers l'art d'aimer & le catéchisme.

Si, dans ces temps, comme le remarque Machiavel, & lors de leur descente en Italie, les François parurent si courageux & si terribles à la postérité des Romains, c'est qu'ils étoient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'eussent-ils pas été? Les femmes, ajoute cet historien, n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillans d'entre eux. Pour juger du mérite d'un amant & de sa tendresse, les preuves qu'elles exigeoient, c'étoit de faire des prisonniers à la guerre, de tenter une escalade, ou d'enlever un poste aux ennemis, elles aimoient mieux voir périr, que voir fuir leur amant. Un chevalier étoit alors obligé de combattre, pour soutenir & la beauté de sa dame, & l'excès de sa tendresse. Les exploits des chevaliers étoient le sujet perpétuel des conversations & des romans. Par-tout on recommançoit la galanterie. Les poètes vouloient qu'au milieu des combats & des dangers, un chevalier eût toujours le portrait de sa dame présent à sa mémoire. Dans les tournois, avant que de sonner la charge, ils vouloient qu'il tint les yeux sur sa maitresse, comme le prouve cette ballade :

*Servants d'amour, regardez doucement,
Aux eschaffauds, Anges de Paradis ;
Lors jousterez fort & joyeusement,
Et vous serez honorez & chéris.*

Tout alors prêchoit l'amour ; & quel ressort plus puissant pour mouvoir les ames? La démarche, les regards, les moindres gestes de la beauté, ne sont-ils pas le

charme & l'ivresse des sens ? Les femmes ne peuvent-elles pas , à leur gré , créer des ames & des corps dans les imbécilles & les foibles ? La Phénicie n'a-t-elle pas , sous le nom de Vénus ou d'Astarté , élevé des autels à la beauté ?

Ces autels ne pouvoient être abattus que par notre religion. Quel objet (pour qui n'est pas éclairé des rayons de la foi) est , en effet , plus digne de notre adoration , que celui auquel le ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaisirs ? plaisirs dont la jouissance seule peut nous faire supporter , avec délices , le pénible fardeau de la vie , & nous consoler du malheur d'être.

La conclusion générale de ce que j'ai dit sur l'origine des passions , c'est que la douleur & le plaisir des sens font agir & penser les hommes , & sont les seuls contrepoids qui meuvent le monde moral.

Les passions sont donc en nous l'effet immédiat de la sensibilité physique : or , tous les hommes sont sensibles & susceptibles de passions ; tous , par conséquent , portent en eux le germe productif de l'esprit. Mais , dira-t-on , s'ils sont sensibles , ils ne le sont peut-être pas tous au même degré : l'on voit , par exemple , des nations entières indifférentes à la passion de la gloire & de la vertu : or , si les hommes ne sont pas susceptibles de passions aussi fortes , tous ne sont pas capables de cette même continuité d'attention qu'on doit regarder comme la cause de la grande inégalité de leurs lumières : d'où il résulte que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égales dispositions à l'esprit.

Pour répondre à cette objection , il n'est pas nécessaire d'examiner si tous les hommes sont également sensibles : cette question , peut-être plus difficile à résoudre qu'on ne l'imagine , est d'ailleurs étrangère à mon sujet. Ce que je me propose , c'est d'examiner si tous les hommes ne sont pas du moins susceptibles de passions assez fortes pour les douer de l'attention continue à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

C'est à cet effet que je réfuterai d'abord l'argument tiré de la sensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu ; argument par lequel on croit prouver que tous les hommes ne sont pas susceptibles de passions. Je dis donc que l'insensibilité de ces nations ne doit point être attribuée à la nature ; mais à des causes accidentelles , telles que la forme différente des gouvernemens.

C H A P I T R E X V I.

A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Pour savoir si c'est de la nature, ou de la forme particulière des gouvernemens que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu, il faut d'abord connoître l'homme ; pénétrer jusques dans l'abyme du cœur humain ; se rappeler que , né sensible à la douleur & au plaisir, c'est à la sensibilité physique que l'homme doit ses passions, & à ses passions qu'il doit tous ses vices & toutes ses vertus.

Ces principes posés, pour résoudre la question ci-dessus proposée, il faut examiner ensuite si les mêmes passions, modifiées selon les différentes formes de gouvernement, ne produiroient point en nous les vices & les vertus contraires.

Qu'un homme soit assez amoureux de la gloire pour y sacrifier toutes ses autres passions : si, par la forme du gouvernement, la gloire est toujours le prix des actions vertueuses, il est évident que cet homme sera toujours nécessité à la vertu ; & que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le placer dans un pays & dans des circonstances pareilles.

Mais, dira-t-on, il est peu d'hommes qui s'élèvent à ce degré de passion. Aussi, répondrai-je, n'est-ce *

que l'homme fortement passionné qui pénètre jusqu'au sanctuaire de la vertu. Il n'en est pas ainsi de ces hommes incapables de passions vives , & qu'on appelle *honnêtes*. Si , loin de ce sanctuaire , ces derniers cependant sont toujours retenus par les liens de la paresse dans le chemin de la vertu , c'est qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier est la seule vertu éclairée & active : mais elle ne croît , ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur que dans les républiques guerrières ; parce que c'est uniquement dans cette forme de gouvernement que l'estime publique nous élève le plus au dessus des autres hommes , qu'elle nous attire plus de respects de leur part ; qu'elle est la plus flatteuse , la plus désirable , & la plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des seconds , entrée sur la paresse , & produite , si je l'ose dire , par l'absence des passions fortes , n'est qu'une vertu passive , qui , peu éclairée , & , par conséquent , très-dangereuse dans les premières places , est d'ailleurs assez sûre. Elle est commune à tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens* , plus estimables par les maux qu'ils ne font pas , que par les biens qu'ils font ,

A l'égard des hommes passionnés que j'ai cités les premiers , il est évident que le même desir de gloire , qui , dans les premiers siècles de la république romaine , en eût fait des Curtius & des Décus , en devoit faire des Marius & des Octave dans ces momens de troubles & de révolutions , où la gloire étoit , comme dans les derniers temps de la république , uniquement

attachée à la tyrannie & à la puissance. Ce que je dis de la passion de la gloire , je le dis de l'amour de la considération , qui n'est qu'un diminutif de l'amour de la gloire , & l'objet des desirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée.

Ce desir de la considération doit pareillement produire, en des siècles différens , des vices & des vertus contraires. Lorsque le crédit a le pas sur le mérite, ce desir fait des intrigans & des flatteurs ; lorsque l'argent est plus honoré que la vertu , il produit des avarés, qui recherchent les richesses avec le même empressement que les premiers Romains les fuyoient, lorsqu'il étoit honteux de les posséder : d'où je conclus que , dans des mœurs & des gouvernemens différens , le même desir doit produire des Cincinnatus , des Pappyrus , des Crassus & des Séjan.

A ce sujet , je ferai remarquer en passant , quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire & les ambitieux de places ou de richesses. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels ; parce que les grands crimes , par la supériorité des talens nécessaires pour les exécuter , & le grand prix attaché au succès , peuvent seuls en imposer assez à l'imagination des hommes, pour ravir leur admiration ; admiration fondée en eux sur un desir intérieur & secret de ressembler à ces illustres coupables. Tout homme amoureux de la gloire est donc incapable de tous les petits crimes. Si cette passion fait des Cromwel , elle ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus que , sauf les positions rares & extraordinaires où se sont

trouvés les Sylla & les César , dans toute autre position , ces mêmes hommes , par la nature même de leurs passions , fussent restés fidèles à la vertu ; bien différens en ce point de ces intrigans & de ces avarés que la bassesse & l'obscurité de leurs crimes mettent journellement dans l'occasion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même passion , qui nous nécessite à l'amour & à la pratique de la vertu , peut , en des temps & des gouvernemens différens , produire en nous des vices contraires ; essayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain , & de découvrir pourquoi , dans quelque gouvernement que se foit , l'homme , toujours incertain dans sa conduite , est , par ses passions , déterminé tantôt aux bonnes , tantôt aux mauvaises actions ; & pourquoi son cœur est une arène toujours ouverte à la lutte du vice & de la vertu.

Pour résoudre ce problème moral , il faut chercher la cause du trouble & du repos successif de la conscience , de ces mouvemens confus & divers de l'ame , & enfin de ces combats intérieurs que le poète tragique ne présente avec tant de succès au théâtre , que parce que les spectateurs en ont tous éprouvé de semblables : il faut se demander quels sont ces deux *moi* que Pascal (1) & quelques philosophes indiens ont reconnu en eux.

(1) Dans l'école de Védantam , les Brachmanes de cette secte enseignent qu'il y a deux principes ; l'un positif , qui est le *moi* ; l'autre négatif , auquel ils donnent le nom de

Pour découvrir la cause universelle de tous ces effets, il suffit d'observer que les hommes ne sont point mus par une seule espèce de sentiment ; qu'il n'en est aucun d'exactly animé de ces passions solitaires qui remplissent toute la capacité d'une ame ; qu'entraîné tour-à-tour par des passions différentes, dont les unes sont conformes & les autres contraires à l'intérêt général, chaque homme est soumis à deux attractions différentes, dont l'une le porte au vice & l'autre à la vertu. Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus universellement reconnue que celle de Caton & de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut se flatter d'être plus vertueux que ces deux Romains : cependant le premier, surpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans son gouvernement ; & le second, touché des prières de sa fille, obtint du sénat, en faveur de Bibulus, son gendre, une grâce qu'il avoit fait refuser à Cicéron son ami, comme contraire à l'intérêt de la république. Voilà la cause de ce mélange de vice & de vertu qu'on apperçoit dans tous les cœurs, & pourquoi, sur la terre, il n'est point de vice ni de vertu pure.

Pour savoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut

maya, c'est-à-dire, *du moi*, c'est-à-dire, *erreur*. La sagesse consiste à se délivrer du *maya*, en se persuadant, par une application constante, qu'on est l'être unique éternel, infini : la clef de délivrance est dans ces paroles : *Je suis l'Être suprême*.

observer que , parmi les passions dont chaque homme est animé , il en est nécessairement une qui préside principalement à sa conduite , & qui , dans son ame , l'emporte sur toutes les autres.

Or , selon que cette dernière y commande plus ou moins impérieusement , & qu'elle est , par sa nature ou par les circonstances , utile ou nuisible à l'état , l'homme , plus souvent déterminé au bien ou au mal , reçoit le nom de vertueux ou de vicieux. J'ajouterai seulement que la force de ses vices ou de ses vertus sera toujours proportionnée à la vivacité de ses passions , dont la force se mesure sur le degré de plaisir qu'il trouve à les satisfaire. Voilà pourquoi , dans la première jeunesse , âge où l'on est plus sensible au plaisir & capable de passions plus fortes , l'on est , en général , capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu , comme le vice le plus honneux , est en nous l'effet du plaisir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Aussi n'a-t-on de mesure précise de sa vertu qu'après avoir découvert , par un examen scrupuleux , le nombre & les degrés de peines qu'une passion telle que l'amour de la justice ou la gloire peuvent nous faire supporter. Celui pour qui l'estime est tout & la vie n'est rien , subira , comme Socrate , plutôt la mort , que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'ame d'un état républicain , que l'orgueil & la gloire rendent passionné pour le bien public , préfère , comme Caton , la mort à l'humiliation de voir lui & sa patrie asservis à une autorité arbitraire. Mais de telles actions sont
l'effet

l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'est à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes passions, & à ce même terme que la nature a posé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudroit-on se le dissimuler à soi-même ; on devient nécessairement l'ennemi des hommes , lorsqu'on ne peut être heureux que par leur infortune (1). C'est l'heureuse conformité qui se trouve entre notre intérêt & l'intérêt public , conformité ordinairement produite par le desir de l'estime, qui nous donne pour les hommes ces sentimens tendres dont leur affection est la récompense. Celui qui , pour être vertueux , auroit toujours ses penchans à vaincre , seroit nécessairement un malhonnête homme. Les vertus méritoires ne sont jamais des vertus sûres (2). Il est impossible dans la pratique , de livrer , pour ainsi dire , tous les jours des batailles à ses passions , sans en perdre un grand nombre.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puissant , quelque amour qu'on ait pour l'estime , on n'y sacrifie jamais des plaisirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si , dans certaines occasions , de saints personnages se sont quelquefois exposés au mépris du public , c'est qu'ils ne vouloient pas sacrifier leur salut à leur

(1) *Secundùm id quod amplius nos delectat operemur necesse est* , dit saint Augustin.

(2) Dans le harem , ce n'est point aux vertus méritoires , mais à l'impuissance , que le grand-seigneur donne ses femmes à garder.

gloire. Si quelques femmes résistent aux empressements d'un prince, c'est qu'elles ne se croient pas dédommées par la conquête de la perte de leur réputation : aussi en est-il peu d'insensibles à l'amour d'un roi , presque aucune qui ne cède à l'amour d'un roi jeune & charmant , & nulle qui pût résister à ces êtres bien-faisans , aimables & puissans , tels qu'on nous peint les Sylphes & les Génies , qui , par mille enchantemens , pourroient à la fois enivrer tous les sens d'une mortelle.

Cette vérité , fondée sur le sentiment de l'amour de soi , est non-seulement reconnue , mais même avouée des législateurs.

Convaincus que l'amour de la vie étoit , en général , la plus forte passion des hommes , les législateurs n'ont , en conséquence , jamais regardé comme criminel , ou l'homicide commis à son corps défendant , ou le refus que feroit un citoyen de se vouer , comme Décius , à la mort pour le salut de sa patrie.

L'homme vertueux n'est donc point celui qui sacrifie ses plaisirs , ses habitudes & ses plus fortes passions , à l'intérêt public , puisqu'un tel homme est impossible (1) , mais celui dont la plus forte passion est

(1) S'il est des hommes qui semblent avoir sacrifié leur intérêt à l'intérêt public , c'est que l'idée de vertu est , dans une bonne forme de gouvernement , tellement unie à l'idée de bonheur , & l'idée de vice à l'idée de mépris , qu'emporté par un sentiment vif , dont on n'a pas toujours l'origine présente , on doit faire par ce motif des actions souvent contraires à son intérêt.

tellement conforme à l'intérêt général , qu'il est presque toujours nécessaire à la vertu. C'est pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection , & l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux , qu'il faut , pour nous déterminer à une action malhonnête ou criminelle , un plus grand motif de plaisir , un intérêt plus puissant , plus capable d'enflammer nos desirs , & qui suppose , par conséquent , en nous plus de passion pour l'honnêteté.

César n'étoit pas , sans doute , un des Romains les plus vertueux : cependant , s'il ne put renoncer au titre de bon citoyen qu'en prenant celui de maître du monde , peut-être n'est-on pas en droit de le bannir de la classe des hommes honnêtes. En effet , parmi les hommes vertueux , & réellement dignes de ce titre , combien est-il d'hommes qui , placés dans les mêmes circonstances , refusassent le sceptre du monde ; surtout s'ils se sentoient , comme César , doués de ces talens supérieurs qui assurent le succès des grandes entreprises ? Moins de talent les rendroit peut-être meilleurs citoyens ; une médiocre vertu , soutenue de plus d'inquiétudes sur le succès , suffiroit pour les dégoûter d'un projet si hardi. C'est quelquefois un défaut de talent qui nous préserve d'un vice ; c'est souvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ses vertus.

On est , au contraire , d'autant moins honnête , qu'il faut , pour nous porter au crime , des motifs de plaisirs moins puissans. Tel est , par exemple , celui de quelques empereurs de Maroc , qui , uniquement pour faire parade de leur adresse , enlèvent d'un seul

coup de sabre , en se mettant en selle , la tête de leur écuyer.

Voilà ce qui différencie, de la manière la plus nette, la plus précise & la plus conforme à l'expérience , l'homme vertueux de l'homme vicieux : c'est sur ce plan que le public feroit un thermomètre exact, où feroient marqués les divers degrés de vice ou de vertu de chaque citoyen , si pénétrant au fond des cœurs , il pouvoit y découvrir le prix que chacun met à sa vertu. L'impossibilité de parvenir à cette connoissance l'a forcé à ne juger des hommes que par leurs actions ; jugement extrêmement fautif dans quelque cas particulier, mais en total assez conforme à l'intérêt général, & presque aussi utile que s'il étoit plus juste.

Après avoir examiné le jeu des passions , expliqué la cause du mélange de vices & de vertus qu'on aperçoit dans tous les hommes ; avoir posé la borne de la vertu humaine , & fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux* ; l'on est maintenant en état de juger si c'est à la nature ou à la législation particulière de quelques états qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Si le plaisir est l'unique objet de la recherche des hommes , pour leur inspirer l'amour de la vertu , il ne faut qu'imiter la nature : le plaisir en annonce les volontés , la douleur les défenses ; & l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puissance , pourquoi le législateur ne produiroit-il pas les mêmes effets ? Si les hommes étoient sans passions , nul moyen de les rendre bons : mais l'amour du plaisir , contre lequel

se sont élevés des gens d'une probité plus respectable qu'éclairée, est un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les passions des particuliers. La haine de la plupart des hommes pour la vertu n'est donc pas l'effet de la corruption de leur nature, mais de l'imperfection (1) de la législation. C'est la législation, si je l'ose dire, qui nous excite au vice, en y amalgamant trop souvent le plaisir : le grand art du législateur est l'art de les désunir, & de ne laisser aucune proportion entre l'avantage que le scélérat retire du crime & la peine à laquelle il s'expose. Si, parmi les gens riches, souvent moins vertueux que les indigens, on voit peu de voleurs & d'assassins, c'est que le profit du vol n'est jamais, pour un homme riche, proportionné au risque du supplice. Il n'en est pas ainsi de l'indigent : cette disproportion se trouvant infiniment moins grande à son égard, il reste, pour ainsi dire, en équilibre entre le vice & la vertu. Ce n'est pas que je prétende insinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente législation, & chez un peuple vertueux, le mépris,

(1) Si les voleurs sont aussi fidèles aux conventions faites entre eux que les honnêtes gens, c'est que le danger commun, qui les unit, les y nécessite. C'est par ce même motif qu'on acquitte si scrupuleusement les dettes du jeu, & qu'on fait si impudemment banqueroute à ses créanciers. Or, si l'intérêt fait faire aux coquins ce que la vertu fait faire aux honnêtes gens, qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un législateur éclairé ne pût nécessiter tous les hommes à la vertu ?

qui prive un homme de tout consolateur , qui le laisse isolé au milieu de sa patrie , est un motif suffisant pour former des ames vertueuses. Toute autre espèce de châtiment rend l'homme timide , lâche & stupide. L'espèce de vertu qu'engendre la crainte des supplices , se ressent de son origine ; cette vertu est pusillanime & sans lumière : ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices , & ne produit point de vertus. La vraie vertu est fondée sur le desir de l'estime & de la gloire , & sur l'horreur du mépris , plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponse que le *Spéctateur Anglois* fait faire à Pharamond par un soldat duelliste , à qui ce prince reprochoit d'avoir contrevenu à ses ordres : *Comment* , lui répondit-il , *m'y serois-je soumis ? Tu ne punis que de mort ceux qui les violent , & tu punis d'infamie ceux qui y obéissent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris.*

Je pourrois conclure de ce que j'ai dit , que ce n'est point de la nature , mais de la différente constitution des états , que dépend l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu : mais , quelque juste que fût cette conclusion , elle ne seroit cependant pas assez prouvée , si , pour jeter plus de jour sur cette matière , je ne cherchois plus particulièrement dans les gouvernemens , ou libres ou despotiques , les causes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au despotisme : & , pour en mieux connoître la nature , j'examinerai quel motif allume dans les hommes ce desir effréné d'un

pouvoir arbitraire , tel qu'on l'exerce dans l'orient.

Si je choisis l'orient pour exemple , c'est que l'indifférence pour la vertu ne se fait constamment sentir que dans les gouvernemens de cette espèce. En vain quelques nations voisines & jalouses nous accusent-elles déjà de ployer sous le joug du despotisme oriental : je dis que notre religion ne permet pas aux princes d'usurper un pareil pouvoir ; que notre constitution est monarchique , & non despotique ; que les particuliers ne peuvent , en conséquence , être dépouillés de leur propriété que par la loi , & non par une volonté arbitraire ; que nos princes prétendent au titre de monarque , & non à celui de despote ; qu'ils reconnoissent des lois fondamentales dans le royaume ; qu'ils se déclarent les pères & non les tyrans de leurs sujets. D'ailleurs , le despotisme ne pourroit s'établir en France , qu'elle ne fût bientôt subjuguée. Il n'en est pas de ce royaume comme de la Turquie , de la Perse , de ces empires défendus par de vastes déserts , & dont l'immense étendue suppléant à la dépopulation qu'occasionne le despotisme , fournit toujours des armées au sultan. Dans un pays resserré comme le nôtre , & environné de nations éclairées & puissantes , les ames ne seroient pas impunément avilies. La France , dépeuplée par le despotisme , seroit bientôt la proie de ces nations. En chargeant de fers les mains de ses sujets , le prince ne les soumettroit au joug de l'esclavage que pour subir lui même le joug des princes ses voisins. Il est donc impossible qu'il forme un pareil projet.

C H A P I T R E X V I I.

Du desir que tous les hommes ont d'être despotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le despotisme expose les rois.

Ce desir prend sa source dans l'amour du plaisir, &, par conséquent, dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux qu'il est possible; chacun veut être revêtu d'une puissance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à son bonheur: c'est pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or, l'on régit les peuples, ou selon des lois & des conventions établies, ou par une volonté arbitraire. Dans le premier cas, notre puissance sur eux est moins absolue; ils sont moins nécessités à nous plaire: d'ailleurs, pour gouverner un peuple selon ses lois, il faut les connoître, les méditer, supporter des études pénibles, auxquelles la paresse veut toujours se soustraire. Pour satisfaire cette paresse, chacun aspire donc au pouvoir absolu, qui, le dispensant de tout soin, de toute étude & de toute fatigue d'attention, soumet servilement les hommes à ses volontés.

Selon Aristote, le gouvernement despotique est celui où tout est esclave, où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être despote. Pour

l'être , il faut abaisser la puissance des grands & du peuple , & diviser , par conséquent les intérêts des citoyens. Dans une longue suite de siècles , le temps en fournit toujours l'occasion aux souverains , qui presque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu , la saisissent avec avidité.

C'est sur cette anarchie des intérêts que s'est établi le despotisme oriental , assez semblable à la peinture que Milton fait de l'empire du chaos , qui , dit-il , étend son pavillon royal sur un gouffre aride & désolé , où la confusion , entrelassée dans elle-même , entretient l'anarchie & la discorde des élémens , & gouverne chaque atôme avec un sceptre de fer.

La division une fois semée entre les citoyens , il faut , pour avilir & dégrader les ames , faire sans cesse étinceler aux yeux des peuples le glaive de la tyrannie , mettre les vertus au rang des crimes , & les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'est point , en ce genre , porté le despotisme , non-seulement en orient , mais même sous les empereurs romains ? Sous le règne de Domitien , dit Tacite , les vertus étoient des arrêts de mort. Rome n'étoit remplie que de délateurs ; l'esclave étoit l'espion de son maître , l'affranchi de son patron , l'ami de son ami. Dans ces siècles de calamité , l'homme vertueux ne conseilloit pas le crime , mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus de courage eût été mis au rang des forfaits. Chez les Romains avilis , la foiblesse étoit un héroïsme. On vit , sous ce règne , punir , dans Sénécion & Rusticus , les panégyristes des vertus de Thrasea & d'Helvidius ; ces illustres orateurs traités de criminels

d'état , & leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des écrivains célèbres , tels que Pline , réduits à composer des ouvrages de grammaire , parce que tout genre d'ouvrage plus élevé étoit suspect à la tyrannie , & dangereux pour son auteur. Les sàvans attirés à Rome par les Auguste , les Vespasien , les Antonins & les Trajan , en étoient bannis par les Neron, les Caligua, les Domitien & les Caracalla. On chassa les philolophes ; on proscrivit les sciences. Ces tyrans vouloient anéantir , dit Tacite , tout ce qui portoit l'empreinte de l'esprit & de la vertu.

C'est en tenant ainsi les ames dans les angoisses perpétuelles de la crainte , que la tyrannie fait les avilir : c'est elle qui , dans l'orient , invente ces tortures , ces supplices (1) si cruels ; supplices quelquefois nécessaires dans ces pays abominables ; parce que les peuples y sont excités aux forfaits , non-seulement par leur misère , mais encore par le sultan , qui leur donne l'exemple du crime , & leur apprend à mépriser la justice.

Voilà & les motifs sur lesquels est fondé l'amour du despotisme , & les moyens qu'on emploie pour y parvenir. C'est ainsi que , follement amoureux du pouvoir arbitraire , les rois se jettent inconsidérément dans une route coupée pour eux de mille précipices , & dans

(1) Si les supplices , en usage dans presque tout l'orient , font horreur à l'humanité , c'est que le despote qui les ordonne se sent au-dessus des lois. Il n'en est pas ainsi dans les républiques ; les lois y sont toujours douces , parce que celui qui les établit s'y soumet.

laquelle mille d'entre eux ont péri. Osons , pour le bonheur de l'humanité & celui des souverains , les éclairer sur ce point , leur montrer le danger auquel , sous un pareil gouvernement , eux & leurs peuples sont exposés. Qu'ils écartent désormais loin d'eux tout conseiller perfide , qui leur inspireroit le desir du pouvoir arbitraire : qu'ils sachent enfin que le traité le plus fort contre le despotisme , seroit le traité du bonheur & de la conservation des rois.

Mais , dira-t on , qui peut leur cacher cette vérité ? Que ne comparent ils le petit nombre de princes bannis d'Angleterre au nombre prodigieux d'empereurs grecs ou turcs égorgés sur le trône de Constantinople ? Si les sultans , répondrai - je , ne sont point retenus par ces exemples effrayans , c'est qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement présent à la mémoire ; c'est qu'ils sont continuellement poussés au despotisme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire ; c'est que la plupart des princes d'orient , instrumens des volontés d'un visir , cèdent par foiblesse à ses desirs , & ne sont pas assez avertis de leur injustice par la noble résistance de leurs sujets.

L'entrée au despotisme est facile. Le peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'apperçoit enfin , c'est au moment qu'accablé sous le joug , enchaîné de toutes parts , & dans l'impuissance de se défendre , il n'attend plus qu'en tremblant le supplice auquel on veut le condamner.

Enhardis par la foiblesse des peuples , les princes se font despotes. Ils ne savent pas qu'ils suspendent

eux-mêmes sur leurs têtes le glaive qui doit les frapper ; que , pour abroger toute loi , & réduire tout au pouvoir arbitraire , il faut perpétuellement avoir recours à la force , & souvent employer le glaive du soldat. Or , l'usage habituel de pareils moyens , ou révolte les citoyens , & les excite à la vengeance , ou les accoutume insensiblement à ne reconnoître d'autre justice que la force.

Cette idée est long - temps à se répandre dans le peuple ; mais elle y perce , & parvient jusqu'au soldat. Le soldat apperçoit enfin qu'il n'est dans l'état aucun corps qui puisse lui résister ; qu'odieux à ses sujets , le prince lui doit toute sa puissance ; son ame s'ouvre à son insu à des projets audacieux ; il desire d'améliorer sa condition. Qu'alors un homme hardi & courageux le flatte de cet espoir , & lui promette le pillage de quelques grandes villes , un tel homme , comme le prouve toute l'histoire , suffit pour faire une révolution ; révolution toujours rapidement suivie d'une seconde ; puisque dans les états despotiques , comme
v le remarque l'illustre président de Montesquieu , sans détruire la tyrannie , on massacre souvent les tyrans. Lorsqu'une fois le soldat a connu sa force , il n'est plus possible de le contenir. Je puis citer , à ce sujet , tous les empereurs romains proscrits par les Prétoriens , pour avoir voulu affranchir la patrie de la tyrannie des soldats , & rétablir l'ancienne discipline dans les armées.

Pour commander à des esclaves , le despote est donc forcé d'obéir à des milices toujours inquiètes & impé-

rieuses. Il n'en est pas ainsi, lorsque le prince a créé dans l'état un corps puissant de magistrats. Jugé par ces magistrats, le peuple a des idées du juste & de l'injuste; le soldat, toujours tiré du corps des citoyens, conserve dans son nouvel état quelque idée de la justice: d'ailleurs, il sent qu'ameuté par le prince & par les magistrats, le corps entier des citoyens, sous l'étendard des lois, s'opposeroit aux entreprises hardies qu'il pourroit tenter; & que, quelle que fût sa valeur, il succomberoit enfin sous le nombre: il est donc à la fois retenu dans son devoir & par l'idée de la justice, & par la crainte.

Ce corps puissant de magistrats est donc nécessaire à la sûreté des rois: c'est un bouclier sous lequel le peuple & le prince sont à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la sédition.

C'étoit à ce sujet, & pour se soustraire au danger qui, de toutes parts, environne les despotes, que le khalife Aaron Al-Raschid demandoit un jour au célèbre Beloulh, son frère, quelques conseils sur la manière de bien régner: «Faites, lui dit-il, que vos
» volontés soient conformes aux lois, & non les lois
» à vos volontés. Songez que les hommes sans mérite
» demandent beaucoup, & les grands-hommes rare-
» ment; résistez donc aux demandes des uns, & pré-
» venez celles des autres. Ne chargez point vos peuples
» d'impôts trop onéreux: rappelez-vous, à cet égard,
» les avis du roi Nouchirvon, le juste, à son fils
» Ormous: *Mon fils*, lui disoit-il, *personne ne sera*
» *heureux dans ton empire, si tu ne songes qu'à tes*

» aises. Lorsqu'étendu sur des coussins , tu seras prêt à
 » t'endormir , souviens-toi de ceux que l'oppression
 » tient éveillés ; lorsqu'on servira devant toi un repas
 » splendide , songe à ceux qui languissent dans la mi-
 » sère ; lorsque tu parcourras les bosquets délicieux de
 » ton harem , souviens-toi qu'il est des infortunés que
 » la tyrannie retient dans les fers. Je n'ajouterai , dit
 » Beloulh , qu'un mot à ce que je viens de dire : Mettez
 » en votre faveur les gens éminens dans les sciences ;
 » conduisez-vous par leurs avis , afin que la monarchie
 » soit obéissante à la loi écrite , & non la loi à la mo-
 » narchie (1) ».

Thémistocle (2) , chargé de la part du sénat de haranguer Jovien à son avènement au trône , tint , à peu près , le même discours à cet empereur : *Souvenez-vous* , lui dit il , *que , si les gens de guerre vous ont élevé à l'empire , les philosophes vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Césars ; les seconds vous apprendront à la porter dignement.*

Chez les anciens Perses même , les plus vils & les plus lâches de tous les peuples , il étoit permis aux (3) philosophes , chargés d'inaugurer les princes , de leur répéter ces mots au jour de leur couronnement : *Sache , ô roi ! que ton autorité cessera d'être légitime , le jour même que tu cesseras de rendre les Perses heureux. Vé-*

o (1) Chardin , tome V.

(2) *Histoire critique de la philosophie* , par M. Deslandes.

(3) Voyez l'*Histoire critique de la philosophie*.

rité dont Trajan paroissoit pénétré , lorsqu'élevé à l'empire , & faisant , selon l'usage , présent d'une épée au préfet du prétoire , il lui dit : *Recevez de moi cette épée , & servez-vous-en sous mon règne , ou pour défendre en moi un prince juste , ou pour punir en moi un tyran.*

Quiconque , sous prétexte de maintenir l'autorité du prince , veut la porter jusqu'au pouvoir arbitraire , est , à la fois mauvais père , mauvais citoyen , & mauvais sujet : mauvais père & mauvais citoyen , parce qu'il charge sa patrie & sa postérité des chaînes de l'esclavage ; mauvais sujet , parce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire , c'est évoquer contre les rois l'ambition & le désespoir. J'en prends à témoin les trônes de l'orient , teints si souvent du sang de leurs souverains (1). L'intérêt bien entendu des sultans ne leur permettoit jamais , ni de souhaiter un pareil pouvoir , ni de céder , à cet égard , aux desirs de leurs visirs. Les rois doivent être sourds à de pareils conseils , & se rappeler que leur unique intérêt est de tenir , si je l'ose dire , toujours leur royaume en valeur , pour en jouir eux & leur postérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des princes éclairés : dans

(1) Malgré l'attachement des Chinois pour leurs maîtres , attachement qui souvent a porté plusieurs milliers d'entre eux à s'immoler sur la tombe de leurs souverains , combien l'ambition , excitée par l'espoir d'une puissance arbitraire , n'a-t-elle pas occasionné de révolutions dans cet empire ? Voyez l'*Histoire des Huns*, par M. de Guignes , article de la *Chine*.

les autres, la *gloriole* de commander en maître , & l'intérêt de la paresse qui leur cache les périls qui les environnent , l'emporteront toujours sur tout autre intérêt ; & tout gouvernement , comme l'histoire le prouve , tendra toujours au despotisme.

C H A P I T R E XVIII.

Principaux effets du Despotisme.

JE distinguerai d'abord deux espèces de despotisme : l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes sur une nation vertueuse , qui le souffre impatiemment. Cette nation est comparable au chêne plié avec effort , & dont l'élasticité brise bientôt les cables qui le courboient. La Grèce en fournit mille exemples.

L'autre est fondé par le temps , le luxe & la mollesse. La nation chez laquelle il s'établit , est comparable à ce même chêne , qui , peu-à-peu courbé , perd insensiblement le ressort nécessaire pour se redresser. C'est de cette dernière espèce de despotisme dont il s'agit dans ce chapitre.

Chez les peuples soumis à cette forme de gouvernement , les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la justice ; ils sont , à cet égard , plongés dans la plus profonde ignorance. En effet , quelle idée de justice pourroit se former un visir ? Il ignore qu'il est un bien public : sans cette connoissance ,

fance, cependant, on erre çà & là sans guide; les idées du juste & de l'injuste, reçues dans la première jeunesse, s'obscurcissent insensiblement, & disparaissent enfin entièrement.

Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connoissance aux visirs? Et comment, répondrai-je, l'acqueroient-ils dans ces pays despotiques, où les citoyens n'ont nulle part au maniement des affaires publiques; où l'on voit avec chagrin quiconque tourne ses regards sur les malheurs de la patrie; où l'intérêt mal entendu du sultan se trouve en opposition avec l'intérêt de ses sujets; où servir le prince, c'est trahir sa nation? Pour être juste & vertueux, il faut savoir quels sont les devoirs du prince & des sujets; étudier les engagements réciproques qui lient ensemble tous les membres de la société. La justice n'est autre chose que la connoissance profonde de ces engagements. Pour s'élever à cette connoissance, il faut penser: or, quel homme ose penser, chez un peuple soumis au pouvoir arbitraire? La paresse, l'inutilité, l'inhabitude, & même le danger de penser, en entraînent bientôt l'impuissance. L'on pense peu dans les pays où l'on tait ses pensées. En vain diroit-on qu'on s'y tait par prudence, pour faire accroire qu'on n'en pense pas moins: il est certain qu'on n'en pense pas plus, & que jamais les idées nobles & courageuses ne s'engendrent dans les têtes soumises au despotisme.

Dans ces gouvernemens, l'on n'est jamais animé que de cet esprit d'égoïsme & de vertige, qui annonce la destruction des empires. Chacun, tenant les yeux

fixés sur son intérêt particulier, ne les détournent jamais sur l'intérêt général. Les peuples n'ont donc, en ces pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des citoyens. Les visirs, tirés du corps de cette même nation, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'administration ni de justice; c'est donc pour faire leur cour, pour partager la puissance du souverain, & non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais, en les supposant même animés du desir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer : & les visirs, nécessairement emportés par les intrigues du serrail, n'ont pas le loisir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'exposer à la fatigue de l'étude & de la méditation : & quel motif les y pourroit engager ? ils n'y sont pas même excités par la crainte de la censure (1).

Si l'on peut comparer les petites choses aux grandes, qu'on se représente l'état de la république des lettres. Si l'on en bannissoit les critiques, ne sent-on pas qu'affranchi de la crainte salutaire de la censure, qui force maintenant un auteur à soigner, à perfectionner ses talens, ce même auteur ne présenteroit plus au public que des ouvrages négligés & imparfaits ? Voilà précisément le cas où se trouvent les visirs ; c'est la raison pour laquelle ils ne donnent aucune attention à l'admi-

(1) C'est pourquoi la nation angloise, entre ses privilèges, compte la liberté de la presse pour un des plus précieux.

nistration des affaires, & ne doivent, en général, jamais consulter les gens éclairés (1).

Ce que je dis des visirs, je le dis des sultans. Les princes n'échappent point à l'ignorance générale de leur nation. Leurs yeux même, à cet égard, sont couverts de ténèbres plus épaisses que ceux de leurs sujets. Presque tous ceux qui les élèvent, ou qui les environnent, avides de gouverner sous leur nom (2), ont intérêt de les abrutir. Aussi les princes destinés à régner, enfermés dans le ferrail jusqu'à la mort de leur père, passent-ils du harem sur le trône, sans avoir aucune idée nette de la science du gouvernement, & sans avoir une seule fois assisté au divan.

(1) Si, dans le parlement d'Angleterre, on a cité l'autorité du président de Montesquieu, c'est que l'Angleterre est un pays libre. En fait de lois & d'administration, si le czar Pierre prenoit conseil du fameux Leibnitz, c'est qu'un grand-homme consulte sans honte un autre grand-homme, & que les Russes, par le commerce qu'ils ont avec les autres nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

(2) Dans une forme de gouvernement bien différente de la constitution orientale, chez nous-même, Louis XIII, dans une de ses lettres, se plaint du maréchal d'Ancre : « Il m'empêche, dit-il, de me promener dans Paris ; il ne m'accorde que le plaisir de la chasse, que la promenade des Tuileries ; il est défendu aux officiers de ma maison ainsi qu'à tous mes sujets, de m'entretenir d'affaires sérieuses, & de me parler en particulier ». Il semble qu'en chaque pays on cherche à rendre les princes peu dignes du trône où la naissance les appelle.

Mais , à l'exemple de Philippe de Macédoine , à qui la supériorité de courage & de lumières n'inspiroit point une aveugle confiance , & qui payoit des pages pour lui répéter tous les jours ces paroles : *Philippe , souviens-toi que tu es homme* ; pourquoi les visirs ne permettroient-ils pas aux critiques de les avertir quelquefois de leur humanité (1) ? Pourquoi ne pourroit-on , sans crime , douter de la justice de leurs décisions , & leur répéter , d'après Grotius , que *tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen & la critique , ne peut jamais être qu'une loi injuste* ?

C'est que les visirs sont des hommes. Parmi les auteurs , en est-il beaucoup qui eussent la générosité d'épargner leurs critiques , s'ils avoient la puissance de les punir ? Ce ne seroit , du moins , que des hommes d'un esprit supérieur & d'un caractère élevé , qui , sacrifiant leur ressentiment à l'avantage du public , conserveroient à la république des lettres , des critiques si nécessaires au progrès des arts & des sciences. Or , comment exiger tant de générosité de la part du visir ?

- o *Il est , dit Balzac , peu de ministres assez généreux pour préférer les louanges de la clémence , qui durent aussi long-temps que les races conservées , au plaisir que donne la vengeance , & qui cependant passe aussi*

(1) Ce n'est point en orient qu'on trouve un duc de Bourgogne. Ce prince lisoit tous les libelles faits contre lui & contre Louis XIV. Il vouloit s'éclairer , & il sentoit que la haine & l'humeur seules osent quelquefois présenter la vérité aux rois.

vîte que le coup de hache qui abat une tête. Peu de visirs font dignes de l'éloge donné dans *Séthos* à la reine *Nephté*, lorsque les prêtres, en prononçant son panégyrique, disent : *Elle a pardonné comme les dieux, avec plein pouvoir de punir.*

Le puissant sera toujours injuste & vindicatif. M. de Vendôme disoit plaisamment à ce sujet que, dans la marche des armées, il avoit souvent examiné les querelles des mulets & des muletiers ; & qu'à la honte de l'humanité, la raison étoit presque toujours du côté des mulets.

M. du Vernay, si savant dans l'Histoire naturelle, & qui connoissoit, à la seule inspection de la dent d'un animal, s'il étoit carnacier ou pâturent, disoit souvent : *Qu'on me présente la dent d'un animal inconnu ; par sa dent, je jugerai de ses mœurs.* A son exemple, un philosophe moral pourroit dire : marquez-moi le degré de pouvoir dont un homme est revêtu, par son pouvoir, je jugerai de sa justice. En vain, pour désarmer la cruauté des visirs, répéteroit-on, d'après Tacite, que le supplice des critiques est la trompette qui annonce à la postérité la honte & les vices de leurs bourreaux : dans les états despotiques, on se soucie & l'on doit se soucier peu de la gloire & de la postérité, puisqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'estime pour l'estime même, mais pour les avantages qu'elle procure ; & qu'il n'en est aucun qu'on accorde au mérite, & qu'on ose refuser à la puissance.

Les visirs n'ont donc aucun intérêt de s'instruire.

L ;

&, par conséquent, de supporter la censure : ils doivent donc être , en général , peu éclairés (1). Milord Bolingbrooke disoit à ce sujet que , « jeune encore , il » s'étoit d'abord représenté ceux qui gouvernoient les » nations comme des intelligences supérieures. Mais , » ajoutoit il , l'expérience me détrompa bientôt : j'examinai ceux qui tenoient en Angleterre le timon des » affaires ; & je reconnus que les grands étoient assez » semblables à ces dieux de Phénicie , sur les épaules » desquels on attachoit une tête de bœuf en signe de » puissance suprême , & qu'en général les hommes » étoient régis par les plus sots d'entre eux ». Cette vérité , que Bolingbrooke appliquoit peut-être par humeur à l'Angleterre , est , sans doute , incontestable dans presque tous les empires de l'orient.

(1) Comme tous les citoyens sont fort ignorans du bien public , presque tous les faiseurs de projets sont , dans ces pays , ou des frippons qui n'ont que leur utilité particulière en vue , ou des esprits médiocres , qui ne peuvent saisir , d'un coup-d'œil , la longue chaîne qui lie ensemble toutes les parties d'un état. Ils proposent en conséquence des projets toujours discordans avec le reste de la législation d'un peuple. Aussi osent-ils rarement , dans un ouvrage , les exposer aux regards du public.

L'homme éclairé sent que , dans ces gouvernemens , tout changement est un nouveau malheur ; parce qu'on n'y peut suivre aucun plan ; parce que l'administration despotique corrompt tout. Il n'est , dans ces gouvernemens , qu'une chose utile à faire ; c'est d'en changer insensiblement la forme. Faute de cette vue , le fameux czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de sa nation. Il devoit cependant prévoir qu'un grand-homme succède

CHAPITRE XIX.

Le mépris & l'avilissement où sont les peuples , entretiennent l'ignorance des vifirs ; second effet du despotisme.

Si les vifirs n'ont nul intérêt de s'instruire, il est, dirait-on, de l'intérêt du public que les vifirs soient instruits; toute nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on point en ces pays de citoyens assez vertueux pour reprocher aux vifirs leur ignorance & leur injustice, & les forcer, par la crainte du mépris, à devenir citoyens? C'est que le propre du despotisme est d'avilir & de dégrader les ames.

Dans les états où la loi seule punit & récompense, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en sûreté, y contracte une hardiesse & une fermeté d'ame qui s'affoiblissent nécessairement dans les pays despotiques, où sa vie, ses biens & sa liberté dépendent du caprice (1) & de la volonté arbitraire d'un seul

rarement à un autre grand-homme; que, n'ayant rien changé dans la constitution de l'empire, les Russes, par la forme de leur gouvernement, pourroient bientôt retomber dans la barbarie dont il avoit commencé à les tirer.

(1) On ne verra point en Turquie, comme en Ecosse, la loi punir, dans le souverain, l'injustice commise envers

homme. Dans ces pays , il seroit aussi insensé d'être vertueux , qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crète & à Lacédémone : aussi n'y voit-on personne s'élever contre l'injustice ; & , plutôt que d'y applaudir , crier comme le philosophe Philoxène : *Qu'on me remène aux carrières.*

Dans ces gouvernemens , que n'en coûte-t-il pas pour être vertueux ? A quels dangers la probité n'est-elle pas exposée ? Supposons un homme passionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme apperçoive, dans l'injustice ou l'incapacité des visirs ou des Satrapes, la cause des misères publiques , & qu'il se taise , c'est vouloir les contradictoires. D'ailleurs , une probité muette seroit dans ce cas une probité inutile. Plus cet homme sera vertueux , plus ils s'empresseront de nommer celui sur lequel doit tomber le mépris national : je dirai , de plus , qu'il le doit. Or , l'injustice & l'imbécillité d'un visir se trouvant, comme je l'ai dit plus haut, toujours revêtues de la puissance nécessaire pour condamner le mérite aux plus grands supplices , cet homme sera d'autant plus promptement livré aux muets , qu'il sera plus ami du bien public & de la vertu.

un sujet. A l'avènement de Malicorne au trône d'Ecosse , un seigneur lui présente la patente de ses privilèges , le priant de les confirmer : le roi la prend , & la déchire. Le seigneur s'en plaint au parlement ; & le parlement ordonne que le roi , assis sur son trône , sera tenu , en présence de toute sa cour , de recoudre avec du fil & une aiguille la patente de ce seigneur.

Si Néron forçoit au théâtre les applaudissemens des spectateurs , plus barbares encore que Néron , les visirs exigent les éloges de ceux - là même qu'ils surchargent d'impôts , & qu'ils maltraitent. Ils sont semblables à Tibère : sous son règne , on traitoit de factieux jusqu'aux cris , jusqu'aux soupirs des infortunés qu'on opprimoit , parce que tout est criminel , dit Suétone , sous un prince qui se sent toujours coupable.

Il n'est point de visir qui ne voulût réduire les hommes à la condition de ces anciens Perses , qui , cruellement fouettés par l'ordre du prince , étoient ensuite obligés de comparoître devant lui : *Nous venons* , lui disoient-ils , *vous remercier d'avoir daigné vous souvenir de nous.*

La noble hardiesse d'un citoyen assez vertueux pour reprocher aux visirs leur ignorance & leur injustice , seroit donc bientôt suivie de son supplice (1) ; & personne ne s'y veut exposer. Mais , dira-t-on , le héros , le brave ? Oui , répondrai-je , lorsqu'il est soutenu

(1) Qu'un visir commette une faute dans son administration ; si cette faute nuit au public , les peuples crient , & l'orgueil du visir s'en offense : loin de revenir sur ses pas , & d'essayer , par une meilleure conduite , de calmer de trop justes plaintes , il ne s'occupe que des moyens d'imposer silence aux citoyens. Ces moyens de force les irritent ; les cris redoublent : alors il ne reste au visir que deux partis à prendre , ou d'exposer l'état à des révolutions , ou de porter le despotisme à ce terme extrême , qui toujours annonce la ruine des empires ; & c'est à ce dernier parti auquel s'arrêtent communément les visirs.

par l'espoir de l'estime & de la gloire. Est-il privé de cet espoir ; son courage l'abandonne. Chez un peuple esclave, l'on donneroit le nom de factieux à ce citoyen généreux ; son supplice trouveroit des approbateurs. Il n'est point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges , lorsque , dans un état , la bassesse est devenue mœurs : « Si la peste , dit Gordon , avoit des jarre-
 x » tières , des cordons & des pensions à donner , il est
 » des théologiens assez vils , & des jurisconsultes assez
 » bas , pour soutenir que le règne de la peste est de
 » droit divin ; & que se soustraire à ses malignes in-
 » fluences , c'est se rendre coupable au premier chef ». Il est donc , en ces gouvernemens , plus sage d'être le complice que l'accusateur des frippons : les vertus & les talens y sont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par T hamas Kouli-Kan , le seul homme estimable que ce prince trouva dans l'empire du Mogol , étoit un nommé Mahmoud , & ce Mahmoud étoit exilé.

Dans les pays soumis au despotisme , l'amour , l'estime , les acclamations du public sont des crimes dont le prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons , Agricola , pour échapper aux applaudissemens du peuple , ainti qu'à la fureur de Domitien , traverse de nuit les rues de Rome , se rend au palais de l'empereur : le prince l'enbrasse froidement ; Agricola se retire ; & le vainqueur de la Bretagne , dit Tacite , se perd , au même instant , dans la foule des autres esclaves.

C'est dans ces temps malheureux qu'on pouvoit , à

Rome, s'écrier avec Brutus : *O vertu ! tu n'es qu'un vain nom.* Comment en trouver chez des peuples qui vivent dans des tranſes perpétuelles, & dont l'ame, affaiſſée par la crainte, a perdu tout ſon reſſort ? On ne rencontre, chez ces peuples, que des puiffans inſolens, & des eſclaves vils & lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité que l'audience d'un viſir, lorsque, dans une importance & une gravité ſtupide, il s'avance au milieu d'une foule de clients ; & que ces derniers, ſérieux, muets, immobiles, les yeux fixes & baiſſés, attendent, en tremblant (1), la faveur d'un regard, à peu près dans l'attitude de ces Bramines, qui, les yeux fixés ſur le bout de leur nez, attendent la flamme bleue & divine dont le ciel doit l'enluminer, & dont l'apparition doit, ſelon eux, les élever à la dignité de Pagode !

Quand on voit le mérite ainſi humilié devant un viſir ſans talent, ou même un vil eunuque, on ſe rappelle, malgré ſoi, la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thuriſama*, c'eſt-à-dire, *Monſieur*.

(1) Le viſir, lui-même, n'entre qu'en tremblant au divan, quand le ſultan y eſt.

CHAPITRE XX.

Du mépris de la vertu, & de la fausse estime qu'on affecte pour elle; troisième effet du despotisme.

S_I, comme je l'ai prouvé dans les chapitres précédens, l'ignorance des visirs est une suite nécessaire de la forme despotique des gouvernemens, le ridicule qu'en ces pays l'on jette sur la vertu, en paroît être également l'effet.

* Peut-on douter que, dans les repas somptueux des Perses, dans leurs soupers de bonne compagnie, l'on ne se moquât de la frugalité & de la grossièreté des Spartiates? & que des courtisans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des eunuques, pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnassent le nom de férocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de se prosterner devant le grand roi?

Un peuple esclave doit nécessairement jeter du ridicule sur l'audace, la magnanimité, le désintéressement, le mépris de la vie, enfin sur toutes les vertus fondées sur un amour extrême de la patrie & de la liberté. On devoit, en Perse, traiter de fou, d'ennemi du prince, tout sujet vertueux, qui, frappé de l'héroïsme des Grecs, exhortoit ses concitoyens à leur ressembler, & à prévenir, par une prompte réforme dans le gouvernement, la ruine prochaine d'un empire où

la vertu étoit méprisée (1). Les Perses , sous peine de se montrer vils , devoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des sentimens qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand citoyen , objet de vénération par - tout où l'on est citoyen , ne passera jamais que pour fou dans un gouvernement despotique.

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que de l'héroïsme des Grecs , que de grandes actions passeroient pour folles, si ces mêmes actions n'étoient consacrées par l'admiration de tous les siècles ! sans cette admiration , qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée , le roi Agis reçut du peuple de Lacédémone : *Ne profitez point de l'avantage du nombre ; renvoyez une partie de vos troupes ; ne combattez l'ennemi qu'à force égale.* On traiteroit pareillement d'insensée la réponse qu'à la journée des Argineuses fit Callicratidas , général de la flotte lacédémonienne : Hermon lui conseilloit de ne point combattre avec des forces trop inégales l'armée navale des Athéniens : *O Hermon !* lui répondit-il , *à Dieu ne plaise que je suive un conseil dont les suites seroient si funestes à ma patrie ? Sparte ne sera point déshonorée*

(1) Au moment que trois cents Spartiates défendoient le pas des Thermopyles , des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxès le récit des jeux olympiques : *Quels hommes ,* s'écria un seigneur persan , *allons-nous combattre ! Insensibles à l'intérêt , ils ne sont avides que de gloire.*

par son général. C'est ici qu'avec mon armée je dois vaincre ou périr. Est-ce à Callicratidas d'apprendre l'art des retraites à des hommes qui, jusqu'aujourd'hui, ne se sont jamais informés du nombre, mais seulement du lieu où campoient leurs ennemis ? Une réponse si noble & si haute paroîtroit folle à la plupart des gens. Quels hommes ont assez d'élévation dans l'ame, une connoissance assez profonde de la politique, pour sentir, comme Callicratidas, de quelle importance il étoit d'entretenir, dans les Spartiates, l'audacieuse opiniâtreté qui les rendoit invincibles ? Ce héros savoit qu'occupés, sans cesse, à nourrir en eux le sentiment du courage & de la gloire, trop de prudence pourroit en émousser la finesse, & qu'un peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les scrupules.

Les demi-politiques, faute d'embrasser une assez grande étendue de temps, sont toujours trop vivement frappés d'un danger présent. Accoutumés à considérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entre elles, lorsqu'ils pensent corriger un peuple de l'excès d'une vertu, ils ne font, le plus souvent, que lui enlever le *palladium*, auquel sont attachés ses succès & sa gloire.

C'est donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration présente que l'on conserve pour ces actions : encore cette admiration n'est-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugé. Une admiration sentie nous porteroit nécessairement à l'imitation.

Or, quel homme, parmi ceux-là même qui se disent passionnés pour la gloire, rougit d'une victoire

qu'il ne doit pas entièrement à sa valeur & à son habileté ? Est-il beaucoup d'Antiochus Soter ? Ce prince sent qu'il ne doit la défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avoir jeté dans leurs rangs l'aspect imprévu de ses éléphans : il verse des larmes sur ces palmes triomphales, & fait, sur le champ de bataille, élever un trophée à ses éléphans.

On vante la générosité de Gélon. Après la défaite de l'armée innombrable des Carthaginois, lorsque les vaincus s'attendoient aux conditions les plus dures, ce prince n'exige de Carthage humiliée que d'abolir les sacrifices barbares qu'ils faisoient de leurs propres enfans à Saturne. Ce vainqueur ne veut profiter de sa victoire que pour conclure le seul traité qui, peut-être, ait jamais été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoi Gélon n'a-t-il point d'imitateurs ? Mille héros ont tour-à-tour subjugué l'Asie : cependant il n'en est aucun qui, sensible aux maux de l'humanité, ait profité de sa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la misère & de l'avilissement dont les accable le despotisme. Aucun d'eux n'a détruit ces maisons de douleur & de larmes, où la jalousie mutilé, sans pitié, les infortunés destinés à la garde de ses plaines, & condamnés au supplice d'un desir toujours renaissant & toujours impuissant. L'on n'a donc pour l'action de Gélon qu'une estime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honorait à Sparte : aussi n'éprouvons-nous pas, à l'aspect d'une ville fortifiée, le sentiment de mépris dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques-

uns d'eux , passant sous les murs de Corinthe : *Quelles femmes , demandèrent-ils , habitent cette cité ?* Ce sont , leur répondit-on , des Corinthiens. *Ne savent-ils pas , reprirent-ils , ces hommes vils & lâches , que les seuls remparts impénétrables à l'ennemi sont des citoyens déterminés à la mort ?* Tant de courage & d'élévation d'ame ne se rencontrent que dans des républiques guerrières. De quelque amour que nous soyions animés pour la patrie , on ne verra point de mère , après la perte d'un fils tué dans le combat , reprocher au fils qui lui reste , d'avoir survécu à sa défaite. On ne prendra point exemple sur ces vertueuses Lacédémoniennes : après la bataille de Leuctres , honteuses d'avoir porté dans leur sein des hommes capables de fuir , celles dont les enfans étoient échappés au carnage , se retiroient au fond de leurs maisons , dans le deuil & le silence ; lorsqu'au contraire , les mères , dont les fils étoient morts en combattant , pleines de joie , & la tête couronnée de fleurs , alloient au temple en rendre grâces aux dieux.

Quelque braves que soient nos soldats , on ne verra plus un corps de douze cents hommes soutenir , comme les Suisses , au combat de Saint-Jacques-l'Hôpital (1),

(1) Dans l'histoire de Louis XI , M. Duclos dit que les Suisses , au nombre de 3000 , soutinrent l'effort de l'armée du Dauphin , composée de 14000 François & de 8000 Anglois. Ce combat se donna près de Bottelen , & les Suisses y furent presque tous tués.

A la bataille de Morgarten , 1300 Suisses mirent en dé-
l'effort

l'effort d'une armée de soixante mille hommes , qui paya sa victoire de la perte de huit mille soldats. On ne verra plus de gouvernemens traiter de lâches , & condamner comme tels au dernier supplice dix soldats, qui s'échappant du carnage de cette journée , apportent chez eux la nouvelle d'une défaite si glorieuse.

Si, dans l'Europe même , l'on n'a plus qu'une admiration stérile pour de pareilles actions & de semblables vertus, quel mépris les peuples de l'orient ne doivent-ils point avoir pour ces mêmes vertus ? qui pourroit les leur faire respecter ? Ces pays sont peuplés d'âmes abjectes & vicieuses : or , dès que les hommes vertueux ne sont plus en assez grand nombre dans une nation pour y donner le ton , elle le reçoit nécessairement des gens corrompus. Ces derniers , toujours intéressés à ridiculiser les sentimens qu'ils n'éprouvent pas , font taire les vertueux. Malheureusement il en est peu qui ne cèdent aux clameurs de ceux qui les environnent , qui soient assez courageux pour braver le mépris de leur nation , & qui sentent assez nettement que l'estime d'une nation tombée dans un certain degré d'avilissement , est une estime moins flatteuse que déshonorante.

route l'armée de l'archiduc Léopold , composée de 20000 hommes.

Près de Wesen , dans le canton de Glaris , 350 Suisses défirent 8000 Autrichiens : tous les ans on en célèbre la mémoire sur le champ de bataille. Un orateur fait le panégyrique , & lit la liste de trois cent cinquante noms.

Tome II.

M

Le peu de cas qu'on faisoit d'Annibal à la cour d'Antiochus, a-t-il déshonoré ce grand-homme ? La lâcheté avec laquelle Prusias voulut le vendre aux Romains, a-t-elle donné atteinte à la gloire de cet illustre Carthaginois ? Elle n'a déshonoré aux yeux de la postérité que le roi , le conseil, & le peuple qui le livroient.

Le résultat de ce que j'ai dit , c'est qu'on n'a réellement , dans les empires despotiques , que du mépris pour la vertu , & qu'on n'en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque , & si l'on en exige des citoyens ; il en est , en ce cas , de la vertu comme de la vérité , qu'on demande à condition qu'on sera assez prudent pour la taire.

C H A P I T R E X X I.

Du renversement des Empires soumis au pouvoir arbitraire ; quatrième effet du despotisme.

L'INDIFFÉRENCE des Orientaux pour la vertu, l'ignorance & l'avilissement des ames , suite nécessaire de la forme de leur gouvernement , doit , à la fois , en faire des citoyens frippons entre eux , & sans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cause de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs & les Romains subjuguèrent l'Asie. Comment des esclaves , élevés & nourris dans l'antichambre d'un maître , eussent-ils étouffé , devant le glaive des Romains , les sentimens habituels de crainte que le despotisme leur avoit fait contracter ? Comment des hommes abrutis , sans élévation dans l'ame , habitués à fouler les foibles , à ramper devant les puissans , n'eussent-ils pas cédé à la magnanimité , à la politique , au courage des Romains , & ne se fussent-ils pas montrés également lâches , & dans le conseil , & dans le combat ?

Si les Egyptiens , dit à ce sujet Plutarque , furent successivement esclaves de toutes les nations ; c'est qu'ils furent soumis au despotisme le plus dur : aussi ne donnèrent-ils presque jamais que des preuves de lâcheté. Lorsque le roi Cléomène , chassé de Sparte , réfugié en Egypte , emprisonné par l'intrigue d'un

M 2

ministre nommé Sobisius , eut massacré sa garde , & rompu ses fers, le prince se présente dans les rues d'Alexandrie ; mais vainement il y exhorte les citoyens à le venger , à punir l'injustice , à secouer le joug de la tyrannie : par-tout , dit Plutarque , il ne trouve que d'immobiles admirateurs. Il ne restoit à ce peuple vil & lâche que l'espèce de courage qui fait admirer les grandes actions , non celui qui les fait exécuter.

Comment un peuple esclave résisteroit-il à une nation libre & puissante ? Pour user impunément du pouvoir arbitraire , le despote est forcé d'énervier l'esprit & le courage de ses sujets. Ce qui le rend puissant au dedans , le rend foible au dehors : avec la liberté, il bannit de son empire toutes les vertus ; elles ne peuvent , dit Aristote , habiter chez des ames serviles. Il faut , ajoute l'illustre président de Montesquieu , que nous avons déjà cité , commencer par être mauvais citoyen pour devenir bon esclave. Il ne peut donc opposer aux attaques d'un peuple , tel que les Romains , qu'un conseil & des généraux absolument neufs dans la science politique & militaire , & pris dans cette même nation dont il a amolli le courage & retréci l'esprit ; il doit donc être vaincu. •

Mais , dira-t-on , les vertus ont cependant , dans les états despotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat ? Oui, lorsque le trône a successivement été occupé par plusieurs grands-hommes. La vertu, engourdie par la présence de la tyrannie , se ranime à l'aspect d'un prince vertueux : sa présence est comparable à celle du soleil ; lorsque sa lumière perce & dissipe les

nuages ténébreux qui couvroient la terre , alors tout se ranime , tout se vivifie dans la nature , les plaines se peuplent de laboureurs , les bocages retentissent de concerts aériens , & le peuple ailé du ciel vole jusques sur la cime des chênes pour y chanter le retour du soleil. *O temps heureux ! s'écrie Tacite sous le règne de Trajan , où l'on n'obéit qu'aux lois , où l'on peut penser librement , & dire librement ce qu'on pense , où l'on voit tous les cœurs voler au devant du prince , où sa vue seule est un bienfait !*

Toutefois l'éclat que jetent de pareilles nations , est toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puissance & de gloire , & s'illustrent par des succès en tout genre , ces succès attachés , comme je viens de le dire , à la sagesse des rois qui les gouvernoient , & non à la forme de leur gouvernement , ont toujours été aussi passagers que brillans : la force de pareils états , quelque imposante qu'elle soit , n'est qu'une force illusoire : c'est le colosse de Nabuchodonosor ; ses pieds sont d'argille. Il en est de ces empires comme du sapin superbe ; sa cime touche aux cieux , les animaux des plaines & des airs cherchent un abri sous son ombrage ; mais , attaché à la terre par de trop foibles racines , il est renversé au premier ouragan. Ces états n'ont qu'un moment d'existence , s'ils ne sont environnés de nations peu entreprenantes & soumises au pouvoir arbitraire. La force respectue de pareils états consiste alors dans l'équilibre de leur foiblesse. Un empire despotique a-t-il

M 3

reçu quelque échec : si le trône ne peut être raffermi que par une résolution mâle & courageuse , cet empire est détruit.

Les peuples qui gémissent sous un pouvoir arbitraire , n'ont donc que des succès momentanés , que des éclairs de gloire : ils doivent , tôt ou tard , subir le joug d'une nation libre & entreprenante. Mais , en supposant que des circonstances & des positions particulières les arrachassent à ce danger , la mauvaise administration de ces royaumes suffit pour les détruire , les dépeupler , & les changer en déserts. La langueur léthargique , qui successivement en saisit tous les membres , produit cet effet. Le propre du despotisme est d'étouffer les passions : or , dès que les ames ont , par le défaut de passion , perdu leur activité ; lorsque les citoyens sont , pour ainsi dire , engourdis par l'*opium* du luxe , de l'oisiveté & de la mollesse , alors l'état tombe en consommation : le calme apparent dont il jouit , n'est , aux yeux de l'homme éclairé , que l'affaïssement précurseur de la mort. Il faut des passions dans un état ; elles en sont l'ame & la vie. Le peuple le plus passionné est , à la longue , le peuple triomphant.

L'effervescence modérée des passions est salutaire aux empires ; ils sont , à cet égard , comparables aux mers , dont les eaux stagnantes exhaleroient , en crouissant , des vapeurs funestes à l'univers , si , en les soulevant , la tempête ne les épuroit.

Mais , si la grandeur des nations soumises au pouvoir arbitraire , n'est qu'une grandeur momentanée ,

il n'en est pas ainsi des gouvernemens où la puissance est, comme dans Rome & dans la Grèce, partagée entre le peuple, les grands, ou les rois. Dans ces états l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en citoyens. C'est dans ces pays qu'un peuple, dont les succès tiennent à la constitution même de son gouvernement, peut s'en promettre de durables. La nécessité où se trouve alors le citoyen de s'occuper d'objets importans, la liberté qu'il a de tout penser & de tout dire, donnent plus de force & d'élévation à son ame : l'audace de son esprit passe dans son cœur ; elle lui fait concevoir des projets plus vastes, plus hardis, exécuter des actions plus courageuses. J'ajouterai même que, si l'intérêt particulier n'est point entièrement détaché de l'intérêt public ; si les mœurs d'un peuple, tel que les Romains, ne sont pas aussi corrompues qu'elles l'étoient du temps des Marius & des Sylla ; l'esprit de faction, qui force les citoyens à s'observer & à se contenir réciproquement, est l'esprit conservateur de ces empires. Ils ne se soutiennent que par le contrepoids des intérêts opposés. Jamais les fondemens de ces états ne sont plus assurés que dans ces momens de fermentation extérieure, où ils paroissent prêts à s'écrouler. Ainsi, le fond des mers est calme & tranquille, lors même que les aquilons, déchaînés sur leur surface, semblent les bouleverser jusques dans leurs abîmes.

Après avoir reconnu, dans le despotisme oriental, la cause de l'ignorance des vifirs, de l'indifférence des peuples pour la vertu, & du renversement des empires.

soumis à cette forme de gouvernement , je vais , dans d'autres constitutions d'état , montrer la cause des effets contraires.

C H A P I T R E X X I I .

De l'amour de certains peuples pour la gloire & la vertu.

Ce chapitre est une conséquence si nécessaire du précédent , que je me croirois , à ce sujet , dispensé de tout examen , si je ne sentoie combien l'exposition des moyens propres à nécessiter les hommes à la vertu , peut être agréable au public , & combien les détails , sur une pareille matière , sont instructifs pour ceux même qui la possèdent le mieux. J'entre donc en matière. Je jette les yeux sur les républiques les plus fécondes en hommes vertueux ; je les arrête sur la Grèce , sur Rome ; & j'y vois naître une multitude de héros. Leurs grandes actions , conservées , avec soin dans l'histoire , y semblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les siècles les plus corrompus & les plus reculés : il en est de ces actions comme de ces vases d'encens , qui , placés sur l'autel des Dieux , suffisent pour remplir de parfums la vaste étendue de leur temple.

En considérant la continuité d'actions vertueuses que présente l'histoire de ces peuples , si je veux en

découvrir la cause , je l'apperçois dans l'adresse avec laquelle les législateurs de ces nations avoient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public (1).

Je prends l'action des Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne suppose en ce général aucun sentiment d'héroïsme , pas même ceux que lui devoit inspirer l'éducation Romaine ; & je dis que , dans le siècle de ce consul , la législation , à certains égards , étoit tellement perfectionnée , qu'en ne consultant que son intérêt personnel , Régulus ne pouvoit se refuser à l'action généreuse qu'il fit. En effet , lorsqu'instruit de la discipline des Romains , on se rappelle que la fuite , ou même la perte de leur bouclier dans le combat , étoit punie du supplice de la bastonnade , dans lequel le coupable expiroit ordinairement , n'est-il pas évident qu'un consul vaincu , fait prisonnier , & député par les Carthaginois pour traiter de l'échange des prisonniers , ne pouvoit s'offrir aux yeux des Romains , sans craindre ce mépris , toujours si humiliant de la part des républicains , & si insoutenable pour une ame élevée ? qu'ainsi , le seul parti que Régulus eût à prendre , étoit d'effacer , par quelque action héroïque , la honte de sa défaite ? Il devoit donc s'opposer au traité d'échange que le sénat étoit prêt à signer. Il exposoit , sans doute , sa vie par ce conseil : mais ce danger n'étoit pas imminent ; il étoit assez vraisemblable , qu'étonné de son courage , le sénat n'en feroit que plus empressé à con-

(1) C'est dans cette union que consiste le véritable esprit des lois.

clure un traité qui devoit lui rendre un citoyen si vertueux. D'ailleurs , en supposant que le sénat se rendît à son avis , il étoit encore très-vraisemblable que , par la crainte de représailles , ou par admiration pour sa vertu , les Carthaginois ne le livreroient point au supplice dont ils l'avoient menacé. Régulus ne s'exposoit donc qu'au danger auquel , je ne dis pas un héros , mais un homme prudent & sensé devoit se présenter pour se soustraire au mépris , & s'offrir à l'admiration des Romains.

Il est donc un art de nécessiter les hommes aux actions héroïques ; non que je prétende insinuer ici que Régulus n'ait fait qu'obéir à cette nécessité , & que je veuille donner atteinte à sa gloire ; l'action de Régulus fut , sans doute , l'effet de l'enthousiasme impétueux qui le portoit à la vertu : mais un pareil enthousiasme ne pouvoit s'allumer qu'à Rome.

Les vices & les vertus d'un peuple sont toujours un effet nécessaire de sa législation : & c'est la connoissance de cette vérité , qui , sans doute , a donné lieu à cette belle loi de la Chine. Pour y féconder les germes de la vertu , on veut que les Mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions (1) vertueuses ou infames commises dans leurs gouvernemens ; & qu'en

(1) Il n'en est pas ainsi des autres empires de l'orient ; les gouverneurs n'y sont chargés que de lever les impôts , & de s'opposer aux séditions. D'ailleurs , on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des peuples de leur province : leur pouvoir même , à cet égard , est très-borné.

conséquence , ces Mandarins soient élevés à des postes supérieurs , ou rabaislés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne soit chez tous les peuples l'effet de la sagesse plus ou moins grande de l'administration ? Si les Grecs & les Romains furent si long - temps animés de ces vertus mâles & courageuses , qui sont , comme dit Balzac , *des courses que l'ame fait au-delà des devoirs communs* , c'est que les vertus de cette espèce sont presque toujours le partage des peuples où chaque citoyen a part à la souveraineté.

Ce n'est qu'en ce pays qu'on trouve un Fabricius. Pressé par Pyrrhus de le suivre en Epire : *Pyrrhus* , lui dit-il , *vous êtes , sans doute , un prince illustre , un grand guerrier ; mais vos peuples gémissent dans la misère. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire ? Doutez-vous que , bientôt rangés sous ma loi , vos peuples ne préférassent l'exemption de tributs aux surcharges de vos impôts , & la sûreté à l'incertitude de leurs possessions ? Aujourd'hui votre favori , demain je serois votre maître.* Un tel discours ne pouvoit être prononcé que par un Romain. C'est dans les républiques (1)

(1) On voit , par les lettres du cardinal Mazarin , qu'il sentoît tout l'avantage de cette constitution d'état. Il craignoit que l'Angleterre , en se formant en république , ne devînt trop redoutable à ses voisins. Dans une lettre à M. le Tellier , il dit : « Don Louis & moi savons bien que » Charles II est hors des royaumes qui lui appartiennent ; » mais entre toutes les raisons qui peuvent engager les » rois , nos maîtres , à songer à son rétablissement , une

qu'on apperçoit, avec étonnement, jusqu'où peut être portée la hauteur du courage & l'héroïsme de la patience. Je citerai Thémistocle pour exemple en ce genre. Peu de jours avant la bataille de Salamine, ce guerrier, insulté en plein conseil par le général des Lacédémoniens, ne répond à ses menaces que ces deux mots : *Frappe, mais écoute*. A cet exemple, j'ajouterai celui de Timoléon ; il est accusé de malversation, le peuple est prêt à mettre en pièces ses délateurs ; il en arrête la fureur en disant : *O Syracusains ! qu'allez-vous faire ? Songez que tout citoyen a le droit de m'accuser : gardez-vous, en cédant à la reconnaissance, de donner atteinte à cette même liberté, qu'il m'est si glorieux de vous avoir rendue*.

Si l'histoire grecque & romaine est pleine de ces traits héroïques, & si l'on parcourt presque inutilement toute l'histoire du despotisme pour en trouver de pareils, c'est que dans ces gouvernemens, l'intérêt particulier n'est jamais lié à l'intérêt public ; c'est qu'en ces pays, entre mille qualités, c'est la bassesse qu'on honore, la médiocrité qu'on récompense (1) ; c'est à cette médiocrité qu'on confie presque toujours l'administration publique ; on en écarte les gens d'esprit. Trop inquiets & trop remuans, ils altéreroient, dit-on, le repos de

» des plus fortes est d'empêcher l'Angleterre de former
 » une république puissante, qui, dans la suite, donneroit
 » à penser à tous ses voisins ».

(1) Dans ces pays, l'esprit & les talens ne sont honorés que sous de grands princes & de grands ministres.

l'état : repos comparable au moment de silence , qui , dans la nature , précède de quelques instans la tempête. La tranquillité d'un état ne prouve pas toujours le bonheur des sujets. Dans les gouvernemens arbitraires , les hommes sont comme ces chevaux qui , ferrés par les morailles , souffrent , sans remuer , les plus cruelles opérations : le coursier en liberté se cabre au premier coup. On prend , dans ces pays , la léthargie pour la tranquillité. La passion de la gloire , inconnue chez ces nations , peut seule entretenir , dans le corps politique , la douce fermentation qui le rend sain & robuste , & qui développe toute espèce de vertus & de talens. Les siècles les plus favorables aux lettres ont , par cette raison , toujours été les plus fertiles en grands généraux & en grands politiques : le même soleil vivifie les cèdres & les platanes.

Au reste , cette passion de la gloire , qui , divinifiée chez les païens , a reçu les hommages de toutes les républiques , n'a principalement été honorée que dans les républiques pauvres & guerrières.

CHAPITRE XXIII.

Que les Nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, & plus fécondes en grands-hommes, que les Nations opulentes.

LES héros, dans les républiques commerçantes, semblent ne s'y présenter que pour y détruire la tyrannie, & disparaître avec elle. C'étoit dans le premier moment de la liberté de la Hollande, que Balzac disoit de ses habitans, qu'ils avoient mérité d'avoir Dieu seul pour roi, puisqu'ils n'avoient pu endurer d'avoir un roi pour Dieu. Le sol propre à la production des grands-hommes est, dans ces républiques, bientôt épuisé. C'est la gloire de Carthage qui disparaît avec Annibal. L'esprit de commerce y détruit nécessairement l'esprit de force & de courage. *Les peuples riches*, dit ce même Balzac, *se gouvernent par les discours de la raison qui conclut à l'utile, & non selon l'institution morale, qui se propose l'honnête & le hasardeux.*

Le courage vertueux ne se conserve que chez les nations pauvres. De tous les peuples, les Scythes étoient peut-être les seuls qui chantaient des hymnes en l'honneur des dieux, sans jamais leur demander aucune grâce; persuadés, disoient-ils, que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des chefs

dont le pouvoir étoit assez étendu, ils étoient indépendans, parce qu'ils cessoient d'obéir au chef, lorsqu'il cessoit d'obéir aux lois. Il n'en est pas des nations riches comme de ces Scythes, qui n'avoient d'autre besoin que celui de la gloire. Par-tout où le commerce fleurit, on préfère les richesses à la gloire, parce que ces richesses sont l'échange de tous les plaisirs, & que l'acquisition en est plus facile.

Or, quelle stérilité de vertus & de talens cette préférence ne doit-elle point occasionner ? La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnaissance publique, l'acquisition de la gloire est toujours le prix des services rendus à la patrie : le désir de la gloire suppose toujours le désir de se rendre utile à la nation.

Il n'en est pas ainsi du désir des richesses. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la bassesse, de l'espionnage, & souvent du crime ; elles sont rarement le partage des plus spirituels & des plus vertueux. L'amour des richesses ne porte donc pas nécessairement à l'amour de la vertu. Les pays commerçans doivent donc être plus féconds en bons négocians qu'en bons citoyens, en grands banquiers qu'en héros.

Ce n'est donc point sur le terrain du luxe & des richesses, mais sur celui de la pauvreté que croissent les sublimes vertus (1) ; rien de si rare que de rencon-

(1) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il est impossible de dire des particuliers, peut se dire des peuples ; c'est que les plus vertueux sont toujours les plus heureux : or, les plus vertueux ne sont pas les plus riches & les plus commerçans.

trer des âmes élevées (1) dans les empires opulens ; les citoyens y contractent trop de besoins. Quiconque les a multipliés , a donné à la tyrannie des ôtages de sa bassesse & de sa lâcheté. La vertu , qui se contente de peu , est la seule qui soit à l'abri de la corruption. C'est cette espèce de vertu qui dicta la réponse que fit au ministre anglois un seigneur distingué par son mérite. La cour ayant intérêt de l'attirer dans son parti , M. Walpole va le trouver : Je viens , lui dit-il , de la part du roi , vous assurer de sa protection , vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous , & vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite : *Mylord* , lui répliqua le seigneur anglois , *avant de répondre à vos offres , permettez-moi de faire apporter mon souper devant vous.* On lui sert au même instant un hachis fait du reste d'un gigot , dont il avoit dîné. Se tournant alors vers M. Walpole : *Mylord* , ajouta-t-il , *pensez-vous qu'un homme qui se contente d'un pareil repas , soit un homme que la cour puisse aisément gagner ? Dites au roi ce que vous avez vu ; c'est la seule réponse que j'aie à lui faire.* Un pareil discours part d'un caractère qui fait retrécir le cercle de ses besoins : & combien en est-il qui , dans un pays riche , résistent à la tentation perpétuelle des superfluités ? Combien la pauvreté d'une nation ne

(2) De tous les peuples de la Germanie , les Sueones , dit Tacite , sont les seuls qui , à l'exemple des Romains , fassent cas des richesses , & qui soient , comme eux , soumis au despotisme.

rend-elle

rend elle pas à la patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus ? *O philosophes !* s'écrioit souvent Socrate, *vous qui représentez les dieux sur la terre, sachez comme eux vous suffire à vous-mêmes, vous contenter de peu ; sur-tout n'allez point, en rampant, importuner les princes & les rois.* « Rien de plus ferme » & de plus vertueux, dit Cicéron, que le caractère » des premiers sages de la Grèce. Aucun péril ne les » effrayoit, aucun obstacle ne les décourageoit, aucune considération ne les retenoit, & ne leur faisoit » sacrifier la vérité aux volontés absolues des princes. Mais ces philosophes étoient nés dans un pays pauvre : aussi leurs successeurs ne conservèrent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie d'avoir eu trop de complaisance pour les princes leurs bienfaiteurs, & d'avoir acheté par des bassesses le tranquille loisir dont ces princes les laissoient jouir. C'est à ce sujet que Plutarque s'écrie : « Quel spectacle plus avilissant pour l'humanité que de voir des » sages prostituer leurs éloges aux gens en place ! Faut-il » que les cours des rois soient si souvent l'écueil de » la sagesse & de la vertu ! Les grands ne devoient-ils » pas sentir que tous ceux qui ne les entretiennent que » de choses frivoles, les trompent (1) ? La vraie ma-

(1) Il fut, sans doute, un temps où les gens d'esprit n'avoient droit de parler aux princes que pour leur dire des choses vraiment utiles. En conséquence, les philosophes de l'Inde ne sortoient qu'une fois l'an de leur retraite. C'étoit pour se rendre au palais du roi. Là, chacun

„ nière de les servir, c'est de leur reprocher leurs vices
 „ & leurs travers, de leur apprendre qu'il leur sied
 „ mal de passer les jours dans les divertissemens.
 „ Voilà le seul langage digne d'un homme vertueux;
 „ le mensonge & la flatterie n'habitent jamais sur ses
 „ lèvres ».

Cette exclamation de Plutarque est, sans doute,
 très-belle; mais elle prouve plus d'amour pour la
 vertu que de connoissance de l'humanité. Il en est de
 même de celle de Pythagore : « Je refuse, dit-il, le
 „ nom de philosophes à ceux qui cèdent à la corrup-
 „ tion des cours : ceux là seuls sont dignes de ce nom,
 „ qui sont prêts à sacrifier, devant les rois, leur vie,
 „ leurs richesses, leurs dignités, leurs familles, &
 „ même leur réputation. C'est, ajoute Pythagore, par
 „ cet amour pour la vérité qu'on participe à la divi-
 „ nité, & qu'on s'y unit de la manière la plus noble
 „ & la plus intime ».

De tels hommes ne naissent pas indifféremment
 dans toute espèce de gouvernement : tant de vertus
 font l'effort, ou d'un fanatisme philosophique, qui
 s'éteint promptement, ou d'une éducation singulière,
 ou d'une excellente législation. Les philosophes de

déclaroit, à haute voix, & ses réflexions politiques sur
 l'administration, & les changemens ou les modifications
 qu'on devoit apporter dans les lois. Ceux dont les ré-
 flexions étoient, trois fois de suite, jugées fausses ou peu
 importantes, perdoient le droit de parler. *Histoire critique
 de la philosophie*, tome II.

l'espèce dont parlent Plutarque & Pythagore , ont presque tous reçu le jour chez des peuples pauvres & passionnés pour la gloire.

Non que je regarde l'indigence comme la source des vertus : c'est à l'administration , plus ou moins sage , des honneurs & des récompenses qu'on doit , chez tous les peuples , attribuer la production des grands-hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas sans peine , c'est que les vertus & les talens ne fassent nulle part récompensés d'une manière aussi flatteuse , que dans les républiques pauvres & guerrières.

CHAPITRE XXIV.

Preuve de cette vérité.

POUR ôter à cette proposition tout air de paradoxe , il suffit d'observer que les deux objets les plus généraux du désir des hommes , sont les richesses & les honneurs. Entre ces deux objets , c'est des honneurs dont ils sont le plus avides , lorsque ces honneurs sont dispensés d'une manière flatteuse pour l'amour-propre.

Le désir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts , & c'est alors qu'ils opèrent des prodiges. Or , ces honneurs ne sont nulle part repartis avec plus de justice , que chez les peuples qui , n'ayant que cette monnaie pour payer les services rendus à la patrie , ont par conséquent le plus grand

intérêt à la tenir en valeur : aussi les républiques pauvres de Rome & de la Grèce , ont-elles produit plus de grands-hommes que tous les vastes & riches empires de l'orient.

Chez les peuples opulens & soumis au despotisme, on fait & l'on doit faire peu de cas de la monnoie des honneurs. En effet , si les honneurs empruntent leur prix de la manière dont ils sont administrés , & si dans l'orient les sultans en sont les dispensateurs , on sent qu'ils doivent souvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent. Aussi, dans ces pays, les honneurs ne sont proprement que des titres ; ils ne peuvent vivement flatter l'orgueil , parce qu'ils sont rarement unis à la gloire , qui n'est point en la disposition des princes , mais du peuple ; puisque la gloire n'est autre chose que l'acclamation de la reconnaissance publique. Or , lorsque les honneurs sont avilis , le desir de les obtenir s'attédie ; ce desir ne porte plus les hommes aux grandes choses ; & les honneurs deviennent dans l'état un ressort sans force , dont les gens en place négligent , avec raison , de se servir.

Il est un canton dans l'Amérique , où , lorsqu'un sauvage a remporté une victoire , ou manié adroitement une négociation , on lui dit dans une assemblée de la nation : *Tu es un homme*. Cet éloge l'excite plus aux grandes actions que toutes les dignités proposées dans les états despotiques à ceux qui s'illustrent par leurs talens.

Pour sentir tout le mépris que doit quelquefois

jeter sur les honneurs la manière ridicule dont on les administre , qu'on se rappelle l'abus qu'on en faisoit sous le règne de Claude. Sous cet empereur , dit Pline , un citoyen tua un corbeau célèbre par son adresse ; ce citoyen fut mis à mort ; on fit à cet oiseau des funérailles magnifiques ; un joueur de flûte précédoit le lit de parade sur lequel deux esclaves portoient le corbeau , & le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout sexe & de tout âge. C'est à ce sujet que Pline s'écrie : « Que diroient nos ancêtres , si , dans cette » même Rome , où l'on enterroit nos premiers rois » sans pompe , où l'on n'a point vengé la mort du » destructeur de Carthage & de Numance , ils assistoient aux obsèques d'un corbeau » !

Mais , dira-t-on , dans les pays soumis au pouvoir arbitraire , les honneurs cependant sont quelquefois le prix du mérite. Oui , sans doute : mais ils le sont plus souvent du vice & de la bassesse. Les honneurs sont , dans ces gouvernemens , comparables à ces arbres épars dans les déserts , dont les fruits , quelquefois enlevés par les oiseaux du ciel , deviennent trop souvent la proie du serpent , qui , du pied de l'arbre , s'est , en rampant , élevé jusqu'à sa cime.

Les honneurs une fois avilis , ce n'est plus qu'avec de l'argent qu'on paie les services rendus à l'état. Or , toute nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent , est bientôt surchargée de dépenses ; l'état épuisé devient bientôt insolvable ; alors il n'est plus de récompense pour les vertus & les talens.

En vain dira-t-on , qu'éclairés par le besoin , les

N 3

princes , en cette extrémité , devroient avoir recours à la monnoie des honneurs : si , dans les républiques pauvres , où la nation en corps est la distributrice des grâces , il est facile de rehausser le prix de ces honneurs ; rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un pays despotique.

Quelle probité cette administration de la monnoie des honneurs ne supposeroit-elle pas dans celui qui voudroit y donner du cours ? Quelle force de caractère pour résister aux intrigues des courtisans ? Quel discernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talens & de grandes vertus , & les refuser constamment à tous ces hommes médiocres qui les décréditeroient ? Quelle justesse d'esprit pour saisir le moment précis , où ces honneurs , devenus trop communs , n'excitent plus les citoyens aux mêmes efforts , où l'on doit , par conséquent , en créer de nouveaux ?

Il n'en est pas des honneurs comme des richesses. Si l'intérêt public défend les refontes dans les monnoies d'or & d'argent , il exige , au contraire , qu'on en fasse dans la monnoie des honneurs , lorsqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai , à ce sujet , qu'on ne peut , sans étonnement , considérer la conduite de la plupart des nations , qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances , & n'en nomment aucuns pour veiller à l'administration des honneurs. Quoi de plus utile cependant que la discussion sévère du mérite de ceux qu'on élève aux dignités ? Pourquoi chaque nation n'auroit-elle pas un tribunal qui , par un examen profond &

public , l'assurât de la réalité des talens qu'elle récompense ? quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs ? quel desir de les mériter ? quel changement heureux ce desir n'occasionneroit-il pas , & dans l'éducation particulière , & , peu - à - peu , dans l'éducation publique ? changement duquel dépend , peut-être , toute la différence qu'on remarque entre les peuples.

Parmi les vils & lâches courtisans d'Antiochus , que d'hommes , s'ils eussent été dès l'enfance élevés à Rome , auroient , comme Popilius , tracé autour de ce roi le cercle dont il ne pouvoit sortir , sans se rendre l'esclave ou l'ennemi des Romains ?

Après avoir prouvé que les grandes récompenses sont les grandes vertus , & que la sage administration des honneurs est le lien le plus fort que les législateurs puissent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général , & former des citoyens vertueux ; je suis , je pense , en droit d'en conclure que l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu est un effet de la forme différente de leurs gouvernemens. Or , ce que je dis de la passion de la vertu , que j'ai pris pour exemple , peut s'appliquer à toute autre espèce de passions. Ce n'est donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions dont les divers peuples paroissent susceptibles.

Pour dernière preuve de cette vérité , je vais montrer que la force de nos passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CHAPITRE XXV.

Du rapport exact entre la force des passions & la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet.

Pour sentir toute l'exactitude de ce rapport , c'est à l'histoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique : je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Espagnols plus de richesses qu'ils ne leur en eût procuré le pillage de l'Europe entière. Animés du desir de s'en emparer , ces mêmes Espagnols quittent leurs biens , leurs familles ; entreprennent , sous la conduite de Cortez , la conquête du nouveau monde ; combattent à la fois le climat , le besoin , le nombre , la valeur , & en triomphent par un courage aussi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la soif de l'or , & d'autant plus avides de richesses qu'ils sont plus indigens , je vois les Flibustiers passer des mers du nord à celles du sud ; attaquer des retranchemens impénétrables ; défaire , avec une poignée d'hommes , des corps nombreux de soldats disciplinés : & ces mêmes Flibustiers , après avoir ravagé les côtes du sud , se r'ouvrir de nouveau un passage dans les mers du nord , en surmontant , par des travaux incroyables , des combats continuels & un courage à toute épreuve , les obstacles que les hommes & la nature mettoient à leur retour.

Si je jette les yeux sur l'histoire du nord , les premiers peuples qui se présentent à mes regards , sont les disciples d'Odin. Ils sont animés de l'espoir d'une récompense imaginaire , mais la plus grande de toutes , lorsque la crédulité la réalise. Aussi , tant qu'ils sont animés d'une foi vive , ils montrent un courage qui , proportionné à des récompenses célestes , est encore supérieur à celui des Flibustiers. *Nos guerriers , avides du trépas , dit un de leurs poètes , le cherchent avec fureur : dans les combats , frappés du coup mortel , on les voit tomber , rire & mourir.* Ce qu'un de leurs rois , nommé Lodbrog , confirme , lorsqu'il s'écrie , sur le champ de bataille : *Quelle joie inconnue me saisit ! Je meurs : j'entends la voix d'Odin qui m'appelle ; déjà les portes de son palais s'ouvrent ; j'en vois sortir des filles demi-nues ; elles sont ceintes d'une écharpe bleue , qui relève la blancheur de leur sein ; elles s'avancent vers moi , & m'offrent une bière délicieuse dans le crâne sanglant de mes ennemis.*

Si du nord je passe au midi , je vois Mahomet , créateur d'une religion pareille à celle d'Odin , se dire l'envoyé du ciel , annoncer aux Sarrafins que le Très-haut leur a livré la terre ; qu'il feroit marcher devant eux la terreur & la désolation , mais qu'il faut en mériter l'empire par la valeur. Pour échauffer leur courage , il enseigne que l'Eternel a jeté un pont sur l'abyme des enfers. Ce pont est plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la résurrection , le brave le franchira d'un pied léger pour s'élever aux voûtes célestes ; & le lâche , précipité de ce pont , fera en tombant reçu

dans la gueule de l'horrible serpent qui habite l'obscur caveau de la maison de la fumée. Pour confirmer la mission du prophète, ses disciples ajoutent que, monté sur d'Al borak, il a parcouru les sept cieus, vu l'ange de la mort & le coq blanc, qui, les pieds posés sur le premier ciel, cache sa tête dans le septième; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ses doigts; qu'il a donné la parole aux brutes; qu'il s'est fait suivre par les forêts, saluer par les montagnes (1); & qu'ami de Dieu, il leur apporte la loi que ce Dieu lui a dictée. Frappés de ces récits, les Sarrafins prêtent aux discours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des descriptions plus voluptueuses du séjour céleste des-

(1) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rétif l'ayant aperçu de loin, vint, dit-on, se jeter aux genoux de ce prophète, qui le flatta, & lui ordonna de se corriger. On raconte qu'une autre fois, ce même prophète rassasia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le père Maracio convient du fait, & prétend que ce fut l'œuvre du démon. A l'égard de prodiges encore plus étonnans, tels que de fendre la lune, de faire danser les montagnes, parler les épaules de moutons rôtis, les musulmans assurent que s'il les opéra, c'est que des prodiges aussi frappans, & qui surpassent autant toute la force & la supercherie humaine, sont absolument nécessaires pour convertir les esprits forts, gens toujours très-difficiles en fait de miracles.

- o Les Persans, au rapport de Chardin, croient que Fatime, femme de Mahomet, fut, de son vivant, enlevée au ciel. Ils célèbrent son assumption.

tiné aux hommes vaillans. Intéressés par les plaisirs des sens à l'existence de ces beaux lieux , je les vois , échauffés de la plus vive croyance , & soupirant sans cesse après les houris, fondre avec fureur sur leurs ennemis. *Guerriers* , s'écrie dans le combat un de leurs généraux, nommé Ikrimach , *je les vois ces belles filles aux yeux noirs ; elles sont quatre-vingt. Si l'une d'elles apparoissoit sur la terre , tous les rois descendroient de leur trône pour la suivre. Mais , que vois-je ? C'en est une qui s'avance ; elle a un cothurne d'or pour chaussure ; d'une main elle tient un mouchoir de soie verte , & de l'autre une coupe de topaze ; elle me fait signe de la tête , en me disant : Venez ici, mon bien-aimé.... Attendez moi, divine houri ; je me précipite dans les bataillons infidèles , je donne , je reçois la mort , & vous rejoins.*

Tant que les yeux crédules des Sarrafins virent aussi distinctement les houris, la passion des conquêtes , proportionnée en eux à la grandeur des récompenses qu'ils attendoient , les anima d'un courage supérieur à celui qu'inspire l'amour de la patrie : aussi produisit-il de plus grands effets , & les vit-on , en moins d'un siècle, soumettre plus de nations que les Romains n'en avoient subjuguées en six cents ans.

Aussi les Grecs , supérieurs aux Arabes , en nombre , en discipline , en armures , & en machines de guerre , fuyoient-ils devant eux comme des colombes à la vue de l'épervier (1). Toutes les nations liguées

(1) L'empereur Héraclius , étonné des défaites multi-

ne leur auroient alors opposé que d'impuissantes barrières.

Pour leur résister , il eût fallu armer les chrétiens du même esprit dont la loi de Mahomet animoit les musulmans ; promettre le ciel & la palme du martyre , comme Saint-Bernard la promit , du temps des Croisades , à tout guerrier qui mourroit en combattant les infidèles : proposition que l'empereur Nicéphore fit aux évêques assemblés , qui , moins habiles que Saint Bernard , la rejetèrent d'une commune voix (1). Ils ne s'aperçurent point que ce refus décou-

pliées de ses armées , assemble , à ce sujet , un conseil , moins composé d'hommes d'état que de théologiens : on y expose les maux actuels de l'empire ; on en cherche les causes ; & l'on conclut , selon l'usage de ces temps , que les crimes de la nation avoient irrité le Très-Haut , & qu'on ne pourroit mettre fin à tant de malheurs que par le jeûne , les larmes & la prière.

Cette résolution prise , l'empereur ne considère aucune des ressources qui lui restoit encore , après tant de désastres ; ressources qui se fussent d'abord présentées à son esprit , s'il avoit su que le courage n'étoit jamais que l'effet des passions ; que , depuis la destruction de la république , les Romains n'étant plus animés de l'amour de la patrie , c'étoit opposer de timides agneaux à des loups furieux , que de mettre des hommes sans passions aux mains avec des fanatiques.

(1) Ils alléguoient , en faveur de leur sentiment , l'ancienne discipline de l'église d'orient , & le treizième canon de la lettre de saint Basile-le-grand à Amphiloque. Cette lettre portoit que *tout soldat qui tuoit un ennemi dans le combat , ne pouvoit , de trois ans , s'approcher de la commu-*

rageoit les Grecs , favorisoit l'extinction du christiannisme & les progrès des Sarrafins , auxquels on ne pouvoit opposer que la digue d'un zèle égal à leur fanatisme. Ces évêques continuerent donc d'attribuer aux crimes de la nation , les calamités qui désoloient l'empire , & dont un œil éclairé eût cherché & découvert la cause dans l'aveuglement de ces mêmes prélats , qui , dans de pareilles conjonctures , pouvoient être regardés comme les verges dont le ciel se servoit pour frapper l'empire , & comme la plaie dont il l'affligoit.

Les succès étonnans des Sarrafins dépendoient tellement de la force de leurs passions , & la force de leurs passions des moyens dont on se servoit pour les allumer en eux , que ces mêmes Arabes , ces guerriers si redoutables , devant lesquels la terre trembloit & les armées grecques fuyoient dispersées comme la poussière devant les aquilons , frémissaient eux-mêmes à l'aspect d'une secte de Musulmans nommés les Saffriens (1). Echauffés , comme tous réformateurs , d'un

nion. D'où l'on pourroit conclure que , s'il est avantageux d'être gouverné par un homme éclairé & vertueux , rien ne seroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un saint.

(1) Ces Saffriens étoient si redoutés , qu'Adi , capitaine d'une grande réputation , ayant reçu ordre d'attaquer , avec six cents hommes , cent vingt de ces fanatiques qui s'étoient rassemblés dans le gouvernement d'un nommé Ben - Mervan ; ce capitaine représenta qu'avidés de la mort , chacun de ces sectaires pouvoit combattre avec

orgueil plus féroce & d'une croyance plus ferme , ces sectaires voyoient , d'une vue plus distincte , les plaisirs célestes que l'espérance ne présentoit aux autres musulmans que dans un lointain plus confus. Aussi ces furieux Saffriens vouloient-ils purger la terre de ses erreurs , éclairer ou exterminer les nations , qui , disoient-ils , à leur aspect , devoient , frappées de terreur ou de lumière , se détacher de leurs préjugés ou de leurs opinions aussi promptement que la flèche se détache de l'arc dont elle est décochée.

Ce que je dis des Arabes & des Saffriens peut s'appliquer à toutes les nations mues par le ressort des religions ; c'est en ce genre l'égal degré de crédulité , qui , chez tous les peuples , produit l'équilibre de leur passion & de leur courage.

A l'égard des passions d'une autre espèce , c'est encore le degré inégal de leur force , toujours occasionné par la diversité des gouvernemens & des positions des peuples , qui , dans la même extrémité , les détermine à des partis très-différens.

Lorsque Thémistocle vint , à main armée , lever des subsides considérables sur les riches alliés de sa république ; ces alliés , dit Plutarque , s'empresèrent de les lui fournir , parce qu'une crainte proportionnée

avantage contre vingt Arabes ; & qu'ainsi l'inégalité du courage n'étant point , dans cette occasion , compensée par l'inégalité du nombre , il ne hasarderait point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendoit si inégal.

aux richesses qu'il pouvoit leur enlever , les rendoit souples aux volontés d'Athènes. Mais , lorsque ce même Thémistocle s'adressa à des peuples indigens ; que , débarqué à Andros , il fit les mêmes demandes à ces insulaires , leur déclarant qu'il venoit accompagné de deux puissantes divinités , *le besoin , & la force , qui , disoit-il , entraînent toujours la persuasion à leur suite ;* Thémistocle , lui répondirent les habitans d'Andros , *nous nous soumettrions , comme les autres alliés , à tes ordres , si nous n'étions aussi protégés par deux divinités aussi puissantes que les tiennes , l'indigence & le désespoir , qui méconnoissent la force.*

La vivacité des passions dépend donc , ou des moyens (1) que le législateur emploie pour les allu-

(1) De petits moyens produisent toujours de petites passions & de petits effets : il faut de grands motifs pour nous exciter aux entreprises hardies. C'est la faiblesse , encore plus que la sottise , qui , dans la plupart des gouvernemens , éternise les abus. Nous ne sommes pas aussi imbécilles que nous le paroîtrons à la postérité. Est il , par exemple , un homme qui ne sente l'absurdité de la loi qui défend aux citoyens de disposer de leurs biens avant vingt-cinq ans , & qui leur permet à seize ans d'engager leur liberté chez des moines ? Chacun fait le remède à ce mal , & sent , en même temps , combien il seroit difficile de l'appliquer. Que d'obstacles , en effet , l'intérêt de quelques sociétés ne mettroit-il pas à cet égard au bien public ? Que de longs & pénibles efforts de courage & d'esprit , que de constance , enfin , ne supposeroit pas l'exécution d'un pareil projet ? Pour le tenter , peut-être faudroit-il que l'homme en place y fût excité par l'espoir de la plus

mer en nous , ou des positions où la fortune nous place. Plus nos passions sont vives , plus les effets qu'elles produisent sont grands. Aussi , les succès , comme le prouve toute l'histoire , accompagnent toujours les peuples animés de passions fortes : vérité trop peu connue , & dont l'ignorance s'est opposée aux progrès qu'on eût faits dans l'art d'inspirer des passions ; art jusqu'à présent inconnu , même à ces politiques de réputation , qui calculent assez bien les intérêts & les forces d'un état , mais qui n'ont jamais senti les ressources singulières qu'en des instans critiques on peut tirer des passions , lorsqu'on fait l'art de les allumer.

Les principes de cet art , aussi certains que ceux de la géométrie , ne paroissent , en effet , avoir été jusqu'ici apperçus que par de grands - hommes dans la guerre ou dans la politique. Sur quoi j'observerai que si la vertu , le courage , & , par conséquent , les passions dont les soldats sont animés , ne contribuent pas moins au gain des batailles , que l'ordre dans lequel ils sont rangés , un traité sur l'art de les inspirer ne seroit pas moins utile à l'instruction des généraux que l'excellent traité de l'illustre chevalier Folard sur la Tactique (1).

grande gloire , & qu'il pût se flatter de voir la reconnaissance publique lui dresser par tout des statues. L'on doit toujours se rappeler qu'en morale , ainsi qu'en physique & en mécanique , les effets sont toujours proportionnés aux causes.

(1) La discipline n'est , pour ainsi dire , que l'art d'ins-

Ce

Ce furent les passions réunies de l'amour de la liberté & de la haine de l'esclavage , qui , plus que l'habileté des ingénieurs , firent les célèbres & opiniâtres défenses d'Abydos , de Sagunte , de Carthage , de Numance & de Rhodes.

Ce fut dans l'art d'exciter des passions qu'Alexandre surpassa presque tous les autres grands capitaines : c'est à ce même art qu'il dut ces succès , attribués tant de fois par ceux auxquels on donne le nom de gens sensés , au hasard , ou à une folle témérité , parce qu'ils n'apperçoivent point les ressorts presque invisibles dont ce héros se servoit pour opérer tant de prodiges.

La conclusion de ce chapitre , c'est que la force des passions est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner si ces mêmes passions peuvent , dans tous les hommes communément bien organisés , s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit.

pirer aux soldats plus de peur de leurs officiers que des ennemis. Cette peur a souvent l'effet du courage ; mais elle ne tient pas devant la féroce & opiniâtre valeur d'un peuple animé par le fanatisme ou l'amour vif de la patrie.

C H A P I T R E X X V I .

De quel degré de passion les hommes sont susceptibles.

SI pour déterminer ce degré , je me transporte sur les montagnes de l'Abyssinie , j'y vois , à l'ordre de leurs kalifes , des hommes impatiens de la mort , se précipiter les uns sur la pointe des poignards & des rochers , & les autres dans les abymes de la mer : on ne leur propose cependant point d'autre récompense que les plaisirs célestes promis à tous les musulmans ; mais la possession leur en paroît plus assurée ; en conséquence , le désir d'en jouir se fait plus vivement sentir en eux , & leurs efforts pour les mériter sont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyssinie , on n'employoit autant de soin & d'art pour affermir la croyance de ces aveugles & zélés exécuteurs des volontés du prince. Les victimes destinées à cet emploi , ne recevoient & n'auroient reçu nulle part une éducation si propre à former des fanatiques. Transportés, dès l'âge le plus tendre , dans un endroit écarté , désert & sauvagement du ferrail , c'est là qu'on égaroit leur raison dans les ténèbres de la foi musulmane , qu'on leur annonçoit la mission , la loi de Mahomet , les prodiges opérés par ce prophète , & l'entier dévouement dû aux ordres du kalife : c'est là qu'en leur faisant les des-

criptions les plus voluptueuses du paradis , on excitoit en eux la soif la plus ardente des plaisirs célestes. A peine avoient - ils atteint cet âge où l'on est prodigue de son être , où , par des desirs fougueux , la nature marque & l'impatience & la puissance qu'elle a de jouir des plaisirs les plus vifs ; qu'alors , pour fortifier la croyance d'un jeune homme , & l'enflammer du fanatisme le plus violent , les prêtres , après avoir mêlé dans sa boisson une liqueur assoupissante , le transportoient , pendant son sommeil , de sa triste demeure dans un bosquet charmant destiné à cet usage.

Là , couché sur des fleurs , entouré de fontaines jaillissantes , il repose jusqu'au moment où l'aurore , en rendant la forme & la couleur à l'univers , éveille toutes les puissances productrices de la nature , & fait circuler l'amour dans les veines de la jeunesse. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent , le jeune homme porte par-tout ses regards , & les arrête sur des femmes charmantes que son imagination crédule transforme en houris. Complices de la fourbe des prêtres , elles sont instruites dans l'art de séduire ; il les voit s'avancer vers lui en dansant ; elles jouissent du spectacle de sa surprise ; par mille jeux enfantins , elles excitent en lui des desirs inconnus , opposent la gaze légère d'une feinte pudeur à l'impatience des desirs , qui s'en irritent : elles cèdent enfin à son amour. Alors , substituant à ces jeux enfantins les caresses emportées de l'ivresse , elles le plongent dans ce ravissement dont l'ame ne peut qu'à peine supporter les délices. A cette ivresse , succède un sentiment tranquille , mais volup-

tueux , qui bientôt est interrompu par de nouveaux plaisirs ; jusqu'à ce qu'enfin épuisé de desirs , ce jeune homme , assis par ces mêmes femmes dans un banquet délicieux , y soit enivré de nouveau , & reporté pendant son sommeil dans sa première demeure. Il y cherche , à son réveil , les objets qui l'ont enchanté ; ils ont , comme une vision trompeuse , disparu à ses yeux. Il appelle encore les houris ; il ne retrouve près de lui que des imans : il leur raconte les songes qui l'ont fatigué. A ce récit , le front attaché sur la terre , les imans s'écrient : « O vase d'élection ! ô mon fils ! sans doute que notre » saint prophète t'a ravi aux cieux , t'a fait jouir des » plaisirs réservés aux fidèles pour fortifier ta foi & » ton courage. Mérite donc une pareille faveur par » un dévouement absolu aux ordres du kalife ».

C'est par une semblable éducation que ces dervis animoient les Ismaélites de la plus ferme croyance : c'est ainsi qu'ils leur faisoient prendre , si je l'ose dire , la vie en haine , & la mort en amour ; qu'ils leur faisoient considérer les portes du trépas comme une entrée aux plaisirs célestes , & leur inspiroient enfin ce courage déterminé , qui , pendant quelques instans , a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques instans , parce que cette espèce de courage disparoit bientôt avec la cause qui le produit. De toutes les passions , celle du fanatisme , qui , fondée sur le desir des plaisirs célestes , est , sans contredit , la plus forte , est toujours chez un peuple la passion la moins durable ; parce que le fanatisme ne s'établit que sur des prestiges & des séductions , dont la raison

doit insensiblement sapper les fondemens. Aussi, les Arabes, les Abyssins, & généralement tous les peuples mahométans, perdirent-ils, dans l'espace d'un siècle, toute la supériorité de courage qu'ils avoient sur les autres nations ; & c'est en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers, excitée par la passion du patriotisme, & fondée sur des récompenses réelles & temporelles, eût toujours été la même, si le luxe n'eût passé à Rome avec les dépouilles de l'Asie, si le desir des richesses n'eût brisé les liens qui unissoient l'intérêt personnel à l'intérêt général, & n'eût à la fois corrompu chez ce peuple, & les mœurs, & la forme du gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'observer, au sujet de ces deux espèces de courage, fondés, l'un sur un fanatisme de religion, l'autre sur l'amour de la patrie, que le dernier est le seul qu'un habile législateur doive inspirer à ses concitoyens. Le courage fanatique s'affoiblit, & s'éteint bientôt. D'ailleurs, ce courage prenant sa source dans l'aveuglement & la superstition, dès qu'une nation a perdu son fanatisme, il ne lui reste que sa stupidité ; alors elle devient le mépris de tous les peuples auxquels elle est réellement inférieure à tous égards.

C'est à la stupidité musulmane que les chrétiens doivent tant d'avantages remportés sur les Turcs, qui, par leur nombre seul, dit le chevalier Folard, seroient si redoutables, s'ils faisoient quelques légers changemens dans leur ordre de bataille, leur discipline &c.

leur armure; s'ils quittoient le sabre pour la baïonnette, & qu'ils pussent enfin sortir de l'abrutissement où la superstition les retiendra toujours : tant leur religion, ajoute cet illustre auteur, est propre à éterniser la stupidité & l'incapacité de cette nation.

J'ai fait voir que les passions pouvoient, si je l'ose dire, s'exalter en nous jusqu'au prodige : vérité prouvée, & par le courage désespéré des Ismaélites, & par les méditations des Gymnosophistes, dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente sept ans de retraite, d'étude & de silence, & par les macérations barbares & continues des fakirs, & par la fureur vengeresse des Japonois (1), & par les duels des Européens, & enfin, par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au hasard, qui frappés du coup mortel, tomboient & mouroient sur l'arène avec le même courage qu'ils y avoient combattu.

Tous les hommes, comme je m'étois proposé de le prouver, sont donc, en général, susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, & les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité des lumières.

La grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes, dépend donc uniquement, & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaîne-

(1) Ils se fendent le ventre en présence de celui qui les a offensés; & celui-ci est, sous peine d'infamie, pareillement contraint de se l'ouvrir.

ment inconnu & divers des circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés.

En effet, si toutes les opérations de l'esprit se réduisent à sentir, à se ressouvenir, & à observer les rapports que ces divers objets ont entre eux & avec nous, il est évident que tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la finesse de sens, de l'étendue de mémoire, & enfin de la capacité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées; parmi les hommes communément bien organisés (1), il n'en est, par conséquent, aucun qui ne puisse s'illustrer par de grands talens.

J'ajouterai, comme une seconde démonstration de cette vérité, que tous les faux jugemens, ainsi que je l'ai prouvé dans mon premier discours, sont l'effet ou de l'ignorance, ou des passions : de l'ignorance, lorsqu'on n'a point dans sa mémoire les objets de la comparaison desquels doit résulter la vérité que l'on cherche : des passions, lorsqu'elles sont tellement modifiées, que nous avons intérêt à voir les objets différens de ce qu'ils sont. Or, ces deux causes uniques & générales de nos erreurs sont deux causes accidentelles. L'ignorance, premièrement, n'est point nécessaire; elle n'est l'effet d'aucun défaut d'organisation, puisqu'il n'est point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce discours, qui ne soit doué d'une

(1) C'est-à-dire, ceux dans l'organisation desquels on n'apperçoit aucun défaut, tels que sont la plupart des hommes.

mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des passions, les besoins physiques étant les seules passions immédiatement données par la nature, & les besoins n'étant jamais trompeurs, il est encore évident que le défaut de justesse dans l'esprit n'est point l'effet d'un défaut dans l'organisation ; que nous avons tous en nous la puissance de porter les mêmes jugemens sur les mêmes choses. Or, voir de même, c'est avoir également d'esprit. Il est donc certain que l'inégalité d'esprit, apperçue dans les hommes que j'appelle communément bien organisés, ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organisation (1) ; mais de l'éducation différente qu'ils reçoivent, des circonstances diverses dans lesquelles ils se trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de

(1) J'observerai, à ce sujet, que si le titre d'homme d'esprit, comme je l'ai fait voir dans le second Discours, n'est point accordé au nombre, à la finesse, mais au choix heureux des idées qu'on présente au public ; & si le hasard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéressantes, & choisit presque toujours pour nous les sujets que nous traitons ; ceux qui regardent l'esprit comme un don de la nature, sont, dans cette supposition-là même, obligés de convenir que l'esprit est plutôt l'effet du hasard, que de l'excellence de l'organisation ; & qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature ; à moins d'entendre, par le mot *nature*, l'enchaînement éternel & universel qui lie ensemble tous les évènements du monde, & dans lequel l'idée même du hasard se trouve comprise.

penser , de la haine qu'en conséquence ils contractent dans leur première jeunesse , pour l'application , dont ils deviennent absolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que soit cette opinion , comme sa nouveauté peut encore étonner , qu'on se détache difficilement de ses anciens préjugés , & qu'enfin la vérité d'un système se prouve par l'explication des phénomènes qui en dépendent ; je vais , conséquemment à mes principes , montrer , dans le chapitre suivant , pourquoi l'on trouve si peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous fait pour en avoir.

CHAPITRE XXVII.

Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.

L'EXPIÉRIENCE semble démentir mes raisonnemens ; & cette contradiction apparente peut rendre mon opinion suspecte. Si tous les hommes , dira-t-on , avoient une égale disposition à l'esprit , pourquoi , dans un royaume composé de quinze à dix-huit millions d'âmes , voit-on si peu de Turenne , de Rôny , de Colbert , de Descartes , de Corneille , de Molière , de Quinault , de Le-Brun , &c. de ces hommes enfin cités comme l'honneur de leur siècle & de leur pays ?

Pour résoudre cette question , qu'on examine la

multitude des circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres , en quelque genre que ce soit ; & l'on avouera que les hommes sont si rarement placés dans ce concours heureux de circonstances , que les génies du premier ordre doivent être , en effet , aussi rares qu'ils le sont.

Supposons en France seize millions d'âmes douées de la plus grande disposition à l'esprit : supposons dans le gouvernement un désir vif de mettre ces dispositions en valeur , si , comme l'expérience le prouve , les livres , les hommes & les secours propres à développer en nous ces dispositions , ne se trouvent que dans une ville opulente , c'est par conséquent , dans les huit cents mille âmes qui vivent , ou qui ont long-temps vécu à Paris (1) , qu'on doit chercher , & qu'on peut trouver des hommes supérieurs dans les différens genres de sciences & d'arts. Or , de ces huit cents mille âmes , si d'abord l'on en supprime la moitié , c'est-à-dire , les femmes , dont l'éducation & la vie s'opposent aux progrès qu'elles pourroient faire dans les sciences & les arts , qu'on en retranche encore les enfans , les

-
- o (1) Qu'on parcoure la liste des grands-hommes , on verra que les Molière , les Quinault , les Corneille , les Condé , les Pascal , les Fontenelle , les Mallebranche , &c. ont , pour perfectionner leur esprit , eu besoin du secours de la capitale ; que les talens campagnards sont toujours condamnés à la médiocrité , & que les Muses , qui recherchent avec tant d'empressement les bois , les fontaines & les prairies , ne seroient que des villageoises , si elles ne prenoient , de temps en temps , l'air des grandes villes.

vicillards, les artisans, les manœuvres, les domestiques, les moines, les soldats, les marchands, & généralement tous ceux qui, par leur état, leurs dignités, leurs richesses, sont assujettis à des devoirs, ou livrés à des plaisirs, qui remplissent une partie de leur journée; si l'on ne considère enfin que le petit nombre de ceux qui, placés, dès leur jeunesse, dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir soulager tous les malheureux; où d'ailleurs l'on peut, sans inquiétude, se livrer tout entier à l'étude & à la méditation; il est certain que ce nombre ne peut excéder celui de six mille; que, de ces six mille, il n'en est pas six cents, il n'en est pas la moitié qui soient échauffés de ce delir, au degré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées; qu'on n'en comptera pas cent, qui, au desir de s'instruire, joignent la constance & la patience nécessaires pour perfectionner leurs talens, & qui réunissent ainsi deux qualités; que la vanité, trop impatiente de se produire, rend presque toujours inalliables; qu'enfin, il n'en est peut-être pas cinquante qui, dans leur première jeunesse, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours insensibles à l'amour & à l'ambition, n'aient, ou dans des études trop variées, ou dans les plaisirs, ou dans les intrigues, perdu des momens dont la perte est toujours irréparable pour quiconque veut se rendre supérieur en quelque science ou quelque art que ce soit. Or, de ce nombre de cinquante, qui, divisé par celui des divers genres d'étude, ne donneroit qu'un ou deux hommes dans chaque genre, si je

déduis ceux qui n'ont pas lu les ouvrages, vécu avec les hommes les plus propres à les éclairer ; & que , de ce nombre ainsi réduit , je retranche encore tous ceux dont la mort , les renversemens de fortune ou d'autres accidens pareils ont arrêté les progrès ; je dis que , dans la forme actuelle de notre gouvernement , la multitude des circonstances , dont le concours est absolument nécessaire , pour former de grands-hommes , s'oppose à leur multiplication ; & que les gens de génie doivent être aussi rares qu'ils le sont.

C'est donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits. Alors , pour rendre compte de la disette ou de l'abondance des grands-hommes dans certains siècles ou certains pays , on n'a plus recours aux influences de l'air , aux différens éloignemens où les climats sont du soleil , ni à tous les raisonnemens pareils , qui , toujours répétés , ont toujours été démentis par l'expérience & l'histoire.

Si la différente température des climats avoit tant d'influence sur les ames & sur les esprits , pourquoi ces Romains (1) , si magnanimes , si audacieux sous un gouvernement républicain , feroient-ils aujourd'hui

(1) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne ressemblent point aux anciens Romains , quelques-uns prétendent qu'ils ont ceci de commun , c'est d'être les maîtres du monde. Si l'ancienne Rome , disent-ils , le conquit par ses vertus & sa valeur , Rome moderne l'a reconquis par ses ruses & ses artifices politiques ; & le pape Grégoire VII est le César de cette seconde Rome.

d'hui si mous & si efféminés ? Pourquoi ces Grecs & ces Egyptiens , qui , jadis recommandables par leur esprit & leur vertu , étoient l'admiration de la terre , en font-ils aujourd'hui le mépris ? Pourquoi ces Asiatiques , si braves sous le nom d'Eléamites , si lâches & si vils du temps d'Alexandre , sous celui de Perses , feroient-ils , sous le nom de Parthes , devenus la terreur de Rome , dans un siècle où les Romains n'avoient encore rien perdu de leur courage & de leur discipline ? Pourquoi les Lacédémoniens , les plus braves & les plus vertueux des Grecs , tant qu'ils furent religieux observateurs des lois de Lycurgue , perdirent ils l'une & l'autre de ces réputations , lorsqu'après la guerre du Péloponnèse , ils eurent laissé introduire l'or & le luxe chez eux ? Pourquoi ces anciens Cattes , si redoutables aux Gaulois , n'auroient-ils plus le même courage ? Pourquoi ces Juifs , si souvent défaits par leurs ennemis , montrèrent-ils , sous la conduite des Machabées , un courage digne des nations les plus belliqueuses ? Pourquoi les sciences & les arts , tour-à-tour cultivés & négligés chez différens peuples , ont-ils successivement parcouru presque tous les climats ?

Dans un dialogue de Lucien : « Ce n'est point en
» Grèce , dit la Philosophie , que je fis ma première
» demeure. Je portai d'abord mes pas vers l'Indus ; &
» l'Indien , pour m'écouter , descendit humblement
» de son éléphant. Des Indes , je tournai vers l'Ethio-
» pie ; je me transportai en Egypte : d'Egypte , je passai
» à Babylone ; je m'arrêtai en Scythie ; je revins par
» la Thrace. Je conversai avec Orphée , & Orphée
» m'apporta en Grèce ».

Pourquoi la Philosophie a-t-elle passé de la Grèce dans l'Hespérie, de l'Hespérie à Constantinople & dans l'Arabie ? & pourquoi, repassant d'Arabie en Italie, a-t-elle trouvé des asyles dans la France, l'Angleterre, & jusques dans le nord de l'Europe ? Pourquoi ne trouve-t-on plus de Phocion à Athènes, de Pélopidas à Thèbes, de Décius à Rome ? La température de ces climats n'a pas changé : à quoi donc attribuer la transmigration des arts, des sciences, du courage & de la vertu, si ce n'est à des causes morales ?

C'est à ces causes que nous devons l'explication d'une infinité de phénomènes politiques, qu'on essaie en vain d'expliquer par le physique. Tels sont les conquêtes des peuples du nord, l'esclavage des orientaux, le génie allégorique de ces mêmes nations, la supériorité de certains peuples dans certains genres de sciences ; supériorité qu'on cessera, je pense, d'attribuer à la différente température des climats, lorsque j'aurai rapidement indiqué la cause de ces principaux effets.

C H A P I T R E XXVIII.

Des conquêtes des Peuples du nord.

LA cause physique des conquêtes des septentrionaux est, dit-on, renfermée dans cette supériorité de courage ou de force dont la nature a doué les peuples du nord, préférablement à ceux du midi. Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des nations de l'Europe, qui presque toutes tirent leur origine des peuples du nord, n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant, pour s'assurer de la vérité d'une opinion si flatteuse, examinons si les septentrionaux sont réellement plus courageux & plus forts que les peuples du midi. Pour cet effet, sachons d'abord ce que c'est que le courage, & remontons jusqu'aux principes qui peuvent jeter du jour sur une des questions les plus importantes de la morale & de la politique.

Le courage n'est, dans les animaux, que l'effet de leurs besoins : ces besoins sont-ils satisfaits, ils deviennent lâches : le lion affamé attaque l'homme, le lion rassasié le fuit. La faim de l'animal une fois apaisée, l'amour de tout être pour sa conservation l'éloigne de tout danger. Le courage, dans les animaux, est donc un effet de leur besoin. Si nous donnons le nom de timides aux animaux pâturans, c'est qu'ils ne sont pas forcés de combattre pour se nourrir, c'est

qu'ils n'ont nuls motifs de braver les dangers : ont-ils un besoin , ils ont du courage ; le cerf en rut est aussi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort est toujours précédée de douleurs ; la vie toujours accompagnée de quelques plaisirs. On est donc attaché à la vie par la crainte de la douleur & par l'amour du plaisir : plus la vie est heureuse , plus on craint de la perdre ; & de-là les horreurs qu'éprouvent , à l'instant de la mort , ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire , moins la vie est heureuse , moins on a de regret à la quitter : de-là cette insensibilité avec laquelle le malheureux payfan attend la mort.

Or , si l'amour de notre être est fondé sur la crainte de la douleur & l'amour du plaisir , le desir d'être heureux est donc en nous plus puissant que le desir d'être. Pour obtenir l'objet à la possession duquel on attache son bonheur , chacun est donc capable de s'exposer à des dangers plus ou moins grands , mais toujours proportionnés au desir plus ou moins vif qu'il a de posséder cet objet (1). Pour être absolument sans courage , il faudroit être absolument sans desir.

Les objets des desirs des hommes sont variés ; ils sont animés des passions différentes , telles sont l'avarice , l'ambition , l'amour de la patrie , celui des femmes , &c. En conséquence , l'homme capable des

(1) La nation la plus courageuse est , par cette raison , la nation où la valeur est le mieux récompensée , & la lâcheté le plus punie.

réolutions les plus hardies, pour satisfaire une certaine passion, fera sans courage, lorsqu'il s'agira d'une autre passion. On a vu mille fois le sribustier animé d'une valeur plus qu'humaine, lorsqu'elle étoit soutenue par l'espoir du butin, se trouver sans courage pour se venger d'un affront. César, qu'aucun péril n'étonnoit, quand il marchoit à la gloire, ne montoit qu'en tremblant dans son char, & ne s'y asseyoit jamais qu'il n'eût superstitieusement récité trois fois un certain vers, qu'il s'imaginait devoir l'empêcher de verser (1). L'homme timide, que tout danger effraie, peut s'animer d'un courage désespéré, s'il s'agit de défendre sa femme, sa maîtresse, ou ses enfans. Voilà de quelle manière l'on peut expliquer une partie des phénomènes du courage, & la raison pour laquelle le même homme est brave ou timide, selon les circonstances diverses dans lesquelles il est placé.

Après avoir prouvé que le courage est un effet de nos besoins, une force qui nous est communiquée par nos passions, & qui s'exerce sur les obstacles que le hasard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur; il faut maintenant, pour prévenir toute objection, & jeter plus de jour sur une matière si importante, distinguer deux espèces de courage.

Il en est un que je nomme vrai courage : il consiste à voir le danger tel qu'il est, & à l'affronter. Il en est un autre qui n'en a, pour ainsi dire, que les effets :

(1) Voyez l'*Histoire critique de la philosophie*,
Tome II.

cette espèce de courage , commun à presque tous les hommes , leur fait braver les dangers , parce qu'ils les ignorent ; parce que les passions , en fixant toute leur attention sur l'objet de leurs desirs , leur dérobent , du moins , une partie du péril auquel elles les exposent.

Pour avoir une mesure exacte du vrai courage de ces sortes de gens , il faudroit pouvoir en soustraire toute la partie du danger que les passions ou les préjugés leur cachent ; & cette partie est ordinairement très-considérable. Proposez le pillage d'une ville à ce même soldat qui monte avec crainte à l'assaut , l'avarice fasc meta les yeux ; il attendra impatiemment l'heure de l'attaque ; le danger dispara meta ; il sera d'autant plus intrépide , qu'il sera plus avide. Mille autres causes produisent l'effet de l'avarice : le vieux soldat est brave , parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé , rend à ses yeux le péril nul ; le soldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité , parce qu'il ne s'attend point à sa résistance , & croit triompher sans danger. Celui-ci est hardi , parce qu'il se croit heureux ; celui-là , parce qu'il se croit dur ; un troisième , parce qu'il se croit adroit. Le courage est donc rarement fondé sur un vrai mépris de la mort. Aussi l'homme intrépide , l'épée à la main , fera souvent poltron au combat du pistolet. Transportez sur un vaisseau le soldat qui brave la mort dans le combat ; il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête , parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage est donc souvent l'effet d'une vue peu

nette du danger qu'on affronte , ou de l'ignorance entière de ce même danger. Que d'hommes sont saisis d'effroi au bruit du tonnerre , & craindroient de passer une nuit dans un bois éloigné des grandes routes , lorsqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit , & sans crainte , de Paris à Versailles ? Cependant la maladresse d'un postillon , ou la rencontre d'un assassin dans une grande route , sont des accidens plus communs , & , par conséquent , plus à craindre qu'un coup de tonnerre , ou la rencontre de ce même assassin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur est-elle plus commune dans le premier cas que dans le second ? C'est que la lueur des éclairs & le bruit du tonnerre , ainsi que l'obscurité des bois , présentent chaque instant à l'esprit l'image d'un péril que ne réveille point la route de Paris à Versailles. Or , il est peu d'hommes qui soutiennent la présence du danger : cet aspect a sur eux tant de puissance , qu'on a vu des hommes , honteux de leur lâcheté , se tuer , & ne pouvoir se venger d'un affront. L'aspect de leur ennemi étouffoit en eux le cri de l'honneur ; il falloit , pour y obéir , que , seuls & s'échauffant eux-mêmes de ce sentiment , ils saisissent le moment d'un transport , pour se donner , si je l'ose dire , la mort , sans s'en appercevoir. C'est aussi pour prévenir l'effet que produit , sur presque tous les hommes , la vue du danger , qu'à la guerre , non content de ranger les soldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile , on veut encore , en Asie , les échauffer d'*opium* ; en Europe , d'eau-de-vie ; & les étourdir , ou par le bruit du tambour , ou par

les cris qu'on leur fait jeter (1). C'est par ce moyen que , leur cachant une partie du danger auquel on les expose , on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des soldats , je le dis des capitaines : entre les plus courageux , il en est peu qui , dans le lit (2) ou sur l'échafaud , considèrent la mort d'un œil tranquille. Quelle foiblesse ce maréchal de Biron , si brave dans les combats , ne montrait-il pas au supplice ?

Pour soutenir la présence du trépas , il faut être ou dégoûté de la vie , ou dévoré de ces passions fortes qui déterminèrent Calanus , Caton & Porcie à se donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes passions , n'aiment la vie qu'à certaines conditions : leur passion ne leur cache point le danger auquel ils s'exposent ; ils le voient tel qu'il est , & le bravent. Brutus veut

(1) Le maréchal de Saxe , en parlant des Prussiens , dit à ce sujet , dans ses *Réveries* , que l'habitude où ils sont de charger leurs armes en marchant , est très-bonne. Distrait par cette occupation , le soldat , ajoute-t-il , en voit moins le danger. En parlant d'un peuple nommé les Aries , qui se peignoient le corps d'une manière effroyable , pour-quoi Tacite dit-il que , dans un combat , les yeux sont les premiers vaincus ? C'est qu'un objet nouveau rappelle plus distinctement à la mémoire du soldat l'image de la mort , qu'il n'entrevoit que confusément.

(2) Si les jeunes montrent , en général , plus de courage au lit de la mort , & plus de foiblesse sur l'échafaud que les vieillards ; c'est que , dans le premier cas , les jeunes gens conservent plus d'espoir ; & que , dans le second , ils font une plus grande perte.

affranchir Rome de la tyrannie ; il assassine César ; il lève une armée , attaque , combat Octave , il est vaincu ; il se tue : la vie lui est insupportable sans la liberté de Rome.

Quiconque est susceptible de passions aussi vives , est capable des plus grandes choses : non-seulement il brave la mort , mais encore la douleur. Il n'en est pas ainsi de ces hommes qui se donnent la mort par dégoût pour la vie : ils méritent presque autant le nom de sages que de courageux ; la plupart seroient sans courage dans les tortures : ils n'ont point assez de vie & de force en eux pour en supporter les douleurs. Le mépris de la vie n'est point en eux l'effet d'une passion forte , mais de l'absence des passions ; c'est le résultat d'un calcul par lequel ils se prouvent qu'il vaut mieux n'être pas , que d'être malheureux. Or , cette disposition de leur ame les rend incapables des grandes choses. Quiconque est dégoûté de la vie , s'occupe peu des affaires de ce monde. Aussi , parmi tant de Romains qui se sont volontairement donné la mort , en est-il peu qui , par le massacre des tyrans , aient osé la rendre utile à leur patrie. En vain diroit-on que la garde qui , de toutes parts , environnoit les palais de la tyrannie , leur en défendoit l'accès : c'étoit la crainte des supplices qui désarmoît leur bras. De pareils hommes se noient , se font ouvrir les veines , mais ne s'exposent point à des supplices cruels : nul motif ne les y détermine.

C'est la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette espèce de courage. Si

l'homme assez courageux pour se brûler la cervelle ; n'ose se frapper d'un coup de stilet ; s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur est fondée sur la crainte , vraie ou fausse , d'une plus grande douleur.

Les principes ci-dessus établis donnent, je pense, la solution de toutes les questions de ce genre, & prouvent que le courage n'est point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de la température différente des climats, mais des passions & des besoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon sujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage, tels que ceux de *bravoure*, de *valeur*, d'*intrépidité*, &c. Ce ne sont proprement que des manières différentes dont le courage se manifeste.

Cette question examinée, je passe à la seconde. Il s'agit de savoir si, comme on le soutient, on doit attribuer les conquêtes des peuples du nord à la force & à la vigueur particulière dont la nature, dit-on, les a doués.

Pour s'assurer de la vérité de cette opinion, c'est en vain que l'on auroit recours à l'expérience : rien n'indique, jusqu'à présent, à l'examineur scrupuleux, que la nature soit, dans ses productions du septentrion, plus forte que dans celles du midi. Si le nord a ses ours blancs & ses orox, l'Afrique a ses lions, ses rhinoceros & ses éléphants. On n'a point fait lutter un certain nombre de Nègres de la Côte d'or ou du Sénégal, avec un pareil nombre de Russes ou de Finlandois : on n'a point mesuré l'inégalité de leur force

par la pesanteur différente des poids qu'ils pourroient soulever. On est si loin d'avoir rien constaté à cet égard, que, si je voulois combattre un préjugé par un préjugé, j'opposerois, à tout ce qu'on dit de la force des gens du nord, l'éloge qu'on fait de celle des Turcs. On ne peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force & du courage des septentrionaux, que sur l'histoire de leurs conquêtes; mais alors toutes les nations peuvent avoir les mêmes prétentions, les justifier par les mêmes titres, & se croire toutes également favorisées de la nature.

Qu'on parcoure l'histoire, on y verra les Huns quitter les Palus-Méotides pour enchaîner des nations situées au nord de leur pays; on y verra les Sarrafins descendre en foule des sables brûlans de l'Arabie pour venger la terre, dompter les nations, triompher des Espagnes, & porter la désolation jusques dans le cœur de la France; on verra ces mêmes Sarrafins briser d'une main victorieuse les étendards des Croisés; & les nations de l'Europe, par des tentatives réitérées, multiplier, dans la Palestine, leurs défaites & leur honte. Si je porte mes regards sur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée, & par les triomphes de Tamerlan qui, des bords de l'Indus, descend en conquérant jusqu'aux climats glacés de la Sibérie; & par les conquêtes des Incas; & par la valeur des Egyptiens qui, regardés du temps de Cyrus comme les peuples les plus courageux, se montrèrent, à la bataille de Tembreia, si dignes de leur réputation; & enfin, par ces Romains, qui portèrent

leurs armes victorieuses jusques dans la Sarmatie & les îles Britanniques. Or, si la victoire a volé alternativement du midi au nord, & du nord au midi; si tous les peuples ont été, tour-à-tour, conquérans & conquis; si, comme l'histoire nous l'apprend, les peuples du septentrion (1) ne sont pas moins sensibles aux ardeurs brûlantes du midi, que les peuples du midi le sont à l'âpreté des froids du nord; & s'ils font la guerre avec un désavantage égal dans des climats trop différens du leur; il est évident que les conquêtes des septentrionaux sont absolument indépendantes de la température particulière de leurs climats; & qu'on chercheroit en vain dans le physique la cause d'un fait dont le moral donne une explication simple & naturelle.

Si le nord a produit les derniers conquérans de l'Europe, c'est que des peuples féroces & encore sauvages (2), tels que l'étoient alors les septentrionaux,

(1) Tacite dit que si les septentrionaux supportent mieux la faim & le froid que les méridionaux, ces derniers supportent mieux qu'eux la soif & la chaleur.

Le même Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, dit qu'ils ne soutiennent point les fatigues de la guerre.

(2) Olaüs Vormius, dans ses *Antiquités danoïses*, avoue qu'il a tiré la plupart de ses connoissances des rochers du Danemarck, c'est-à-dire, des inscriptions qui y étoient gravées en caractères runes ou gothiques. Ces rochers formoient une suite d'histoire & de chronologie, qui composoit presque toute la bibliothèque du nord.

Pour conserver la mémoire de quelque évènement, on se servoit de pierres brutes d'une grosseur prodigieuse: ces unes étoient jetées confusément; on donnoit aux autres

font , comme le remarque le chevalier Folard , infiniment plus courageux & plus propres à la guerre que des peuples nourris dans le luxe , la mollesse , & soumis au pouvoir arbitraire , comme l'étoient (1) alors les Romains. Sous les derniers empereurs , les Romains n'étoient plus ce peuple qui , vainqueur des Gaulois & des Germains , tenoit encore le midi sous ses lois : alors ces maîtres du monde succomboient sous les mêmes vertus qui les avoient fait triompher de l'univers.

Mais pour subjüguer l'Asie , ils n'eurent , dira-t-on , qu'à lui porter des chaînes. La rapidité , répondrai-je , avec laquelle ils la conquièrent , ne prouve point la lâcheté des peuples du midi. Quelles villes du nord se font défendues avec plus d'opiniâtreté que Marseille , Numance , Sagunte , Rhodes ? Du temps de Crassus , les Romains ne trouvèrent ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux ? C'est donc à l'esclavage & à la

quelque symétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury en Angleterre , qui servoient de sépulture aux princes & aux héros bretons , comme le prouve la grande quantité d'ossements & d'armures qu'on en tire.

(1) Si les Gaulois , dit César , autrefois plus belliqueux que les Germains , leur cèdent maintenant la gloire des armes , c'est depuis qu'instruits par les Romains dans le commerce , ils se sont enrichis & policés.

Ce qui est arrivé , dit Tacite , aux Gaulois , est arrivé aux Bretons : ces deux peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.

mollesse des Asiatiques que les Romains dûrent la rapidité de leurs succès.

Lorsque Tacite dit que la monarchie des Parthes est moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains, c'est à la forme du gouvernement de ces derniers qu'il attribue la supériorité de leur courage. C'est donc aux causes morales, & non à la température particulière des pays du nord, que l'on doit rapporter les conquêtes des septentrionaux.

CHAPITRE XXIX.

De l'esclavage, & du génie allégorique des orientaux.

ÉGALEMENT frappés de la pesanteur du despotisme oriental, & de la longue & lâche patience des peuples soumis à ce joug odieux, les occidentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux causes physiques pour expliquer ce phénomène politique. Ils ont soutenu que la luxurieuse Asie n'enfantoit que des hommes sans force, sans vertu, & qui, livrés à des desirs brutaux, n'étoient nés que pour l'esclavage. Ils ont ajouté que les contrées du midi ne pouvoient, en conséquence, adopter qu'une religion sensuelle.

Leurs conjectures sont démenties par l'expérience & l'histoire : on fait que l'Asie a nourri des nations très-belliqueuses ; que l'amour n'amollit point le cou-

rage (1) ; que les nations les plus sensibles à ses plaisirs ont , comme le remarquent Plutarque & Platon , souvent été les plus braves & les plus courageuses ; que le desir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la foiblesse du tempérament (2) des Asiatiques ; & qu'enfin , long-temps avant Mahomet , Odin avoit établi , chez les nations les plus septentrionales , une religion absolument semblable à celle du prophète de l'orient (3).

Forcé d'abandonner cette opinion , & de restituer , si j'ose le dire , l'ame & le corps aux Asiatiques , on a cherché , dans la position physique des peuples de l'orient , la cause de leur servitude : en conséquence , on a regardé le midi comme une vaste plaine , dont l'étendue fournissoit à la tyrannie les moyens de retenir

(1) Les Gaulois , dit Tacite , aimoient les femmes , avoient pour elles la plus grande vénération : ils leur croyoient quelque chose de divin , les admettoient dans leurs conseils , & délibéroient avec elles sur les affaires d'état. Les Germains en usoient de même avec les leurs : les décisions des femmes passoient , chez eux , pour des oracles. Sous Vespasien , une *Velleda* , avant elle une *Aurinia* , & plusieurs autres , s'étoient attiré la même vénération. C'est enfin , dit Tacite , à la société des femmes que les Germains doivent leur courage dans les combats , & leur sagesse dans les conseils.

(2) Au rapport du chevalier de Beaujeu , les septentrionaux ont toujours été très-sensibles aux plaisirs de l'amour. Ogerius , in *Itinere danico* , dit la même chose.

(3) Voyez , dans le chapitre xxv , l'exacte conformité de ces deux religions.

les peuples dans l'esclavage. Mais cette supposition n'est pas confirmée par la géographie : on sait que le midi de la terre est de toutes parts hérissé de montagnes ; que le nord , au contraire , peut être considéré comme une plaine vaste , déserte , & couverte de bois , comme vraisemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Asie.

Après avoir inutilement épuisé les causes physiques pour y trouver les fondemens du despotisme oriental , il faut bien avoir recours aux causes morales , & , par conséquent , à l'histoire. Elle nous apprend qu'en se policant , les nations perdent insensiblement leur courage , leur vertu , & même leur amour pour la liberté ; qu'incontinent après sa formation , toute société , selon les différentes circonstances où elle se trouve , marche , d'un pas plus ou moins rapide , à l'esclavage. Or , les peuples du midi s'étant les premiers rassemblés en société , doivent , par conséquent , avoir été les premiers soumis au despotisme ; parce que c'est à ce terme qu'aboutit tout espèce de gouvernement , & la forme que tout état conserve jusqu'à son entière destruction.

Mais , diront ceux qui croient le monde plus ancien que nous ne le pensons , comment est-il encore des républiques sur la terre ? Si toute société , leur répondra-t-on , tend , en se policant , au despotisme , toute puissance despotique tend à la dépopulation. Les climats soumis à ce pouvoir , incultes & dépeuplés après un certain nombre de siècles , se changent en déserts ; les plaines , où s'étendoient des villes immenses , où s'élevoient des édifices somptueux , se couvrent

peu-à-peu de forêts , où se réfugient quelques familles , qui insensiblement forment de nouvelles nations sauvages ; succession qui doit toujours conserver des républiques sur la terre.

J'ajouterai seulement à ce que je viens de dire , que , si les peuples du midi sont les peuples le plus anciennement esclaves ; & si les nations de l'Europe , à l'exception des Moscovites , peuvent être regardées comme des nations libres ; c'est que ces nations sont plus nouvellement policées ; c'est que , du temps de Tacite , les Germains & les Gaulois n'étoient encore que des espèces de sauvages ; & qu'à moins de mettre , par la force des armes , toute une nation à la fois dans les fers , ce n'est qu'après une longue suite de siècles , & par des tentatives insensibles , mais continues , que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour vertueux que tous les hommes ont naturellement pour la liberté , & avilir assez les âmes pour les plier à l'esclavage. Une fois parvenu à ce terme , un peuple devient incapable d'aucun acte de générosité (1). Si les

(1) Dans ces pays , la magnanimité ne triomphe point de la vengeance. On ne verra point en Turquie ce qu'on a vu , il y a quelques années , en Angleterre. Le prince Edouard , poursuivi par les troupes du roi , trouve un asyle dans la maison d'un seigneur. Ce seigneur est accusé d'avoir donné retraite au prétendant. On le cite devant les juges ; il s'y présente , & leur dit : *Souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire , je vous demande lequel d'entre vous , si le prétendant se fût réfugié dans sa maison , eût été assez vil*

nations de l'Asie font le mépris de l'Europe , c'est que le temps les a soumises à un despotisme incompatible avec une certaine élévation d'ame. C'est ce même despotisme , destructeur de toute espèce d'esprit & de talens , qui fait encore regarder la stupidité de certains peuples de l'orient , comme l'effet d'un défaut d'organisation. Il seroit cependant facile d'appercevoir que la difference extérieure qu'on remarque , par exemple , dans la physionomie du Chinois & du Suédois , ne peut avoir aucune influence sur leur esprit ; & que , si toutes nos idées , comme l'a démontré M. Locke , nous viennent par les sens , les septentrionaux n'ayant point un plus grand nombre de sens que les orientaux , tous , par conséquent , ont , par leur confirmation physique , d'égales dispositions à l'esprit.

Ce n'est donc qu'à la différente constitution des empires , & par conséquent aux causes morales , qu'on

& assez lâche pour le livrer ? A cette question , le tribunal se tait , se lève , & renvoie l'accusé.

On ne voit point en Turquie de possesseur de terre s'occuper du bien de ses vassaux : un Turc n'établit point chez lui de manufacture , il ne supportera point , avec un plaisir secret , l'insolence de ses inférieurs ; insolence qu'une fortune subite inspire presque toujours à ceux qui naissent dans l'indigence. On n'entendra point sortir de sa bouche cette belle réponse , que , dans un cas pareil , fit un seigneur anglois à ceux qui l'accusoient de trop de bonté : *Si je voulois plus de respect de mes vassaux , je fais , comme vous , que la misère a la voix humble & timide ; mais je veux leur bonheur , & je rends grâces au ciel , puisque leur insolence m'assure maintenant qu'ils sont plus riches & plus heureux.*

doit attribuer toutes les différences d'esprit & de caractère qu'on découvre entre les nations. C'est , par exemple , à la forme de leur gouvernement que les orientaux doivent ce génie allégorique , qui fait & qui doit réellement faire le caractère distinctif de leurs ouvrages. Dans les pays où les sciences ont été cultivées , où l'on conserve encore le désir d'écrire , où l'on est cependant soumis au pouvoir arbitraire , où , par conséquent , la vérité ne peut se présenter que sous quelque emblème , il est certain que les auteurs doivent insensiblement contracter l'habitude de ne penser qu'en allégorie. Ce fut aussi pour faire sentir à je ne sais quel tyran l'injustice de ses vexations , la dureté avec laquelle il traitoit ses sujets , & la dépendance réciproque & nécessaire qui unit les peuples & les souverains , qu'un philosophe Indien inventa , dit-on , le jeu des échecs. Il en donna des leçons au tyran ; lui fit remarquer que , si dans ce jeu , les pièces devenoient inutiles après la perte du roi , le roi , après la prise de ses pièces , se trouvoit dans l'impuissance de se défendre ; & que , dans l'un & l'autre cas , la partie étoit également perdue (1).

(1) Les visirs ont , par de semblables adresses , trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux souverains : « Un roi de Perse en colère déposa son grand-visir , & en » mit un autre à sa place : néanmoins , parce que d'ail- » leurs il étoit content des services du déposé , il lui dit » de choisir , dans ses états , un endroit tel qu'il lui plai- » roit , pour y jouir , le reste de ses jours , avec sa famille , » des bienfaits qu'il avoit reçus de lui jusqu'alors. Le visir

Je pourrois donner mille autres exemples de la forme allégorique sous laquelle les idées se présentent aux Indiens; mais je me contente d'en ajouter un second. (Il n'est pas , je crois , nécessaire d'avertir que les écrivains orientaux font dans l'usage de personnifier des êtres que nous n'oserions animer). Ce sont donc trois contes personnifiés , qui causent entr'eux : *Ma foi*, dit l'un , *il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde : chacun nous méprise ; & jusqu'à la plus frivole Odalique , personne ne nous croit. Que ne nous sommes-nous appelés histoire ! Sous ce nom , ajoute le second , les savans nous auroient consultés avec respect & confiance. Vraiment , répond le troisième , si Vishnou , Brama , ou Mahomet m'eussent fait , & que j'eusse porté le nom de Religion ; je n'en serois pas*

» lui répondit : *Je n'ai pas besoin de tous les biens dont votre*
 » *majesté m'a comblé ; je la supplie de les reprendre ; & si elle*
 » *a encore quelque bonté pour moi , je ne lui demande pas un*
 » *lieu qui soit habité , je lui demande , avec instance , de m'ac-*
 » *corder quelque village désert , que je puisse repeupler & réta-*
 » *blir avec mes gens , par mon travail , mes soins & mon in-*
 » *dustrie.* Le roi donna ordre qu'on cherchât quelques
 » villages tels qu'ils les demandoit ; mais après une grande
 » recherche , ceux qui en avoient eu la commission vinrent
 » lui rapporter qu'ils n'en avoient pas trouvé un seul. Le
 » roi le dit au visir déposé , qui lui dit : *Je savois bien qu'il*
 » *n'y avoit pas un seul endroit ruiné dans tous les pays dont*
 » *le soin m'avoit été confié. Ce que j'en ai fait , a été afin que*
 » *votre majesté sût elle-même en quel état je les lui rends , &*
 » *qu'elle en charge un autre qui puisse lui en rendre un aussi*
 » *bon compte.* » Galland, *Bons-mots des orientaux.*

moins

moins un conte absurde , & cependant la terre m'adoreroit en tremblant : parmi les têtes les plus fortes , peut-être n'en est-il aucune qui pût affurer qu'elle ne m'eût pas cru.

Ces exemples feroient , je crois , sentir que la forme du gouvernement , à laquelle les nations de l'orient doivent tant d'ingénieuses allégories , a , dans ces mêmes nations , dû occasionner une grande disette d'historiens. En effet , le genre d'histoire , qui suppose , sans doute , beaucoup d'esprit , n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc , entre les écrivains , les bons historiens sont-ils si rares ? C'est que , pour s'illustrer en ce genre , il faut non seulement naître dans l'heureux concours de circonstances propres à former un grand-homme , mais encore dans les pays où l'on puisse impunément pratiquer la vertu & dire la vérité. Or , le despotisme s'y oppose , & ferme la bouche aux historiens (1) , si sa puissance n'est , à cet

(1) Si , dans ces pays , l'historien ne peut , sans s'exposer à de grands dangers , nommer les traîtres qui , dans les siècles précédens , ont quelquefois vendu leur patrie ; s'il est forcé de sacrifier ainsi la vérité à la vanité de descendans souvent aussi coupables que leurs ancêtres ; comment , en ces pays , un ministre feroit-il le bien public ? Quels obstacles ne mettroient point à ses projets des gens puissans , infiniment plus intéressés à la prolongation d'un abus , qu'à la réputation de leurs pères ? Comment , dans ces gouvernemens , oser demander des vertus à un citoyen ? oser déclamer contre la méchanceté des hommes ? Ce ne sont point les hommes qui sont méchans ; c'est la

Tome II.

Q

égard , enchaînée par quelque préjugé , quelque superstition ou quelque établissement particulier. Tel est , à la Chine , l'établissement d'un tribunal d'histoire ; tribunal également sourd , jusqu'aujourd'hui , aux prières comme aux menaces des rois (1).

législation qui les rend tels , en punissant quiconque fait le bien , & dit la vérité.

- (1) Le tribunal d'histoire , dit M. Freret , est composé de deux sortes d'historiens. Les uns sont chargés d'écrire ce qui se passe au-dehors du palais , c'est-à-dire , tout ce qui concerne les affaires générales ; & les autres , tout ce qui se passe & se dit au-dedans , c'est-à-dire , toutes les actions & les discours du prince , des ministres & des officiers. Chacun des membres de ce tribunal écrit sur une feuille tout ce qu'il a appris. Il la signe , & la jette , sans la communiquer à ses confrères , dans un grand tronc placé au milieu de la salle où l'on s'assemble. Pour faire connaître l'esprit de ce tribunal , M. Freret rapporte qu'un nommé T-sou-i-chong fit assassiner T-chouang-chong , dont il étoit le général (c'étoit pour se venger de l'affront que ce prince lui avoit fait en lui enlevant sa femme). Le tribunal de l'histoire fit dresser une relation de cet événement , & la mit dans ses archives. Le général en ayant été informé , destitua le président , le condamna à mort , supprima la relation , & nomma un autre président. A peine celui-ci fut-il en place , qu'il fit faire de nouveaux mémoires de cet événement , pour remplacer la perte des premiers. Le général instruit de cette hardiesse , cassa le tribunal , & en fit périr tous les membres. Aussi-tôt l'empire fut inondé d'écrits publics , où la conduite du général étoit peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une sédition ; il rétablit le tribunal de l'histoire.

Les annales de la dynastie des Tang rapportent un autre

Ce que je dis de l'histoire, je le dis de l'éloquence. Si l'Italie fut si féconde en orateurs, ce n'est pas, comme l'a soutenu la savante imbécillité de quelques pédans de collège, que le sol de Rome fût plus propre que celui de Lisbonne ou de Constantinople, à produire de grands orateurs. Rome perdit au même instant son éloquence & sa liberté : cependant nul accident arrivé à la terre n'avoit, sous les empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la disette d'orateurs où se trouvèrent alors les Romains, si ce n'est à des causes morales, c'est-à-dire, aux changemens arrivés dans la forme de leur gouvernement ? Qui doute qu'en forçant les orateurs à s'exercer sur de petits sujets (1), le despotisme n'ait tari les sources de

fait à ce sujet. Ta-i-t-song, deuxième empereur de la dynastie des Tang, demanda un jour au président de ce même tribunal, qu'il lui fit voir les mémoires destinés pour l'histoire de son règne. *Seigneur*, lui dit le président, *songez que nous rendons un compte exact des vices & des vertus des souverains ; que nous cesserions d'être libres, si vous persistiez dans votre demande. . . . Eh quoi !* lui répondit l'empereur, *vous qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'étiez si attaché, voudriez-vous instruire la postérité de mes fautes, si j'en commettois ? . . . Il ne seroit pas*, reprit le président, *en mon pouvoir de les cacher. Ce seroit avec douleur que je les écrirais ; mais tel est le devoir de mon emploi, qu'il m'oblige même d'instruire la postérité de la conversation que vous avez aujourd'hui avec moi.*

(1) L'air de liberté que Tacite respira dans sa première jeunesse, sous le règne de Vespasien, donna du ressort à son ame. Il devint, dit M. l'abbé de la Bletterie, un

l'éloquence ? Sa force consiste principalement dans la grandeur des sujets qu'elle traite. Supposons qu'il fallût autant d'esprit pour écrire le panégyrique de Trajan , que pour composer les Catilinaires : dans cette hypothèse même , je dis que , par le choix de son sujet , Pline seroit resté fort inférieur à Cicéron. Ce dernier ayant à tirer les Romains de l'assoupissement où Catilina vouloit les surprendre ; il avoit à réveiller en eux les passions de la haine & de la vengeance : & comment un sujet si intéressant pour les maîtres du monde , n'auroit-il pas fait déferer à Cicéron la palme de l'éloquence ?

Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie & de stupidité que les Grecs , les Romains & tous les Européens ont toujours faits aux peuples de l'orient : l'on verra que les nations n'ayant jamais donné le nom d'esprit qu'à l'assemblage des idées qui leur étoient utiles ; & le despotisme ayant interdit , dans presque toute l'Asie , l'étude de la morale , de la métaphysique , de la jurisprudence , de la politique , enfin de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité ; les orientaux doivent , en conséquence , être traités de barbares , de stupides , par les peuples éclairés de l'Europe , & devenir éternellement le mépris des nations libres & de la postérité.

homme de génie ; & il n'eût été qu'un homme d'esprit ; s'il fût entré dans le monde sous le règne de Néron.

CHAPITRE XXX.

De la supériorité que certains Peuples ont eue dans divers genres de sciences.

LA position physique de la Grèce est toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui sont-ils si différens des Grecs d'autrefois ? C'est que la forme de leur gouvernement a changé ; c'est que , semblable à l'eau qui prend la forme de tous les vases dans lesquels on la verse , le caractère des nations est susceptible de toutes sortes de formes ; c'est qu'en tous les pays , le génie du gouvernement fait le génie des nations (1).

(1) Rien , en général , de plus ridicule & de plus faux x que les portraits qu'on fait du caractère des peuples divers. Les uns peignent leur nation d'après leur société , & la font , en conséquence , ou triste , ou gaie , ou grossière , ou spirituelle. Il me semble entendre des Minimes , auxquels on demande quel est , en fait de cuisine , le goût françois , & qui répondent qu'en France , on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille écrivains ont dit avant eux ; jamais ils n'ont examiné le changement que doivent nécessairement apporter , dans le caractère d'une nation , les changemens arrivés dans son administration & dans ses mœurs. On a dit que les François étoient gais ; ils le répéteront jusqu'à l'éternité. Ils n'apperçoivent pas que le malheur des temps ayant forcé les princes à mettre des impôts considérables sur les campagnes , la nation fran-

Or , sous la forme de république , quelle contrée devoit être plus féconde que la Grèce en capitaines , en politiques & en héros ? Sans parler des hommes d'état , quels philosophes ne devoit point produire un pays où la philosophie étoit si honorée ? où le vainqueur

çoise ne peut être gaie ; puisque la classe des payfans , qui compose à elle seule les deux tiers de la nation , est dans le besoin , & que le besoin n'est jamais gai ; qu'à l'égard même des villes , la nécessité où , dit-on , se trouvoit la police de payer , les jours gras , une partie des mascarades de la porte Saint-Antoine , n'est point une preuve de la gaieté de l'artisan & du bourgeois ; que l'espionnage peut être utile à la sûreté de Paris ; mais que , poussé un peu trop loin , il répand dans les esprits une méfiance absolument contraire à la joie , par l'abus qu'en ont pu faire quelques-uns de ceux qui en ont été chargés ; que la jeunesse , en s'interdisant le cabaret , a perdu une partie de cette gaieté , qui souvent a besoin d'être animée par le vin ; & qu'enfin , la bonne compagnie , en excluant la grosse joie de ses assemblées , en a banni la véritable. Aussi , la plupart des étrangers trouvent-ils , à cet égard , beaucoup de différence entre le caractère de notre nation & celui qu'on lui donne. Si la gaieté habite quelque part en France , c'est certainement les jours de fête aux Porche-rons , ou sur les boulevards : le peuple y est trop sage pour pouvoir être regardé comme un peuple gai. La joie est toujours un peu licencieuse. D'ailleurs , la gaieté suppose l'aisance ; & le signe de l'aisance d'un peuple est ce que certaines gens appellent son insolence , c'est-à-dire , la connoissance qu'un peuple a des droits de l'humanité , & de ce que l'homme doit à l'homme : connoissance toujours interdite à la pauvreté timide & découragée. L'aisance défend ses droits ; l'indigence les cède.

de la Grèce, le roi Philippe, écrivoit à Aristote : *Ce n'est point de m'avoir donné un fils dont je rends grâces aux Dieux ; c'est de l'avoir fait naître de votre vivant. Je vous charge de son éducation ; j'espère que vous le rendrez digne de vous & de moi.* Quelle lettre plus flatteuse encore pour ce philosophe que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, sur les débris du trône de Cyrus, lui écrit : *J'apprends que tu publies tes Traités acroamatiques. Quelle supériorité me reste-t il maintenant sur les autres hommes ? Les hautes sciences que tu m'as enseignées vont devenir communes ; & tu savois cependant que j'aime encore mieux surpasser les hommes par la science des choses sublimes, que par la puissance. Adieu.*

Ce n'étoit pas dans le seul Aristote qu'on honoroit la philosophie. On fait que Ptolémée, roi d'Egypte, traita Zénon en souverain, & députa vers lui des ambassadeurs ; que les Athéniens élevèrent à ce philosophe un mausolée construit aux dépens du public ; qu'avant la mort de ce même Zénon, Antigonus, roi de Macédoine, lui écrivit : *Si la fortune m'a élevé à la plus haute place ; si je vous surpasse en grandeur, je reconnois que vous me surpassez en science & en vertu. Venez donc à ma cour, vous y serez utile, non-seulement à un grand roi, mais encore, à toute la nation macédonienne. Vous savez quel est sur les peuples le pouvoir de l'exemple : imitateurs serviles de nos vertus, qui les inspire aux princes, en donne aux peuples. Adieu.* Zénon lui répondit : *J'applaudis à la noble ardeur qui vous anime : au milieu du faste, de la*

pompe & des plaisirs qui environnent les rois , il est beau de desirer encore la science & la vertu. Mon grand âge & la foiblesse de ma santé ne me permettent point de me rendre près de vous ; mais je vous envoie deux de mes disciples. Prêtez l'oreille à leurs instructions : si vous les écoutez , ils vous ouvriront la route de la sagesse & du véritable bonheur. Adieu.

Au reste , ce n'étoit point à la seule philosophie , c'étoit à tous les arts que les Grecs rendoient de pareils hommages. Un poète étoit si précieux à la Grèce , que , sous peine de mort & par une loi expresse , Athènes leur défendoit de s'embarquer (1). Les Lacédémoniens , que certains auteurs ont pris plaisir à nous peindre comme des hommes vertueux , mais plus grossiers que spirituels , n'étoient pas moins sensibles que les autres Grecs (2) aux beautés des arts & des sciences. Passionnés pour la poésie , ils attirent chez eux Archi-

(1) Un poète est aux îles Mariannes regardé comme un homme merveilleux. Ce titre seul le rend respectable à la nation.

(2) A la vérité , ils avoient en horreur toute poésie propre à amollir le courage. Ils chassèrent Archiloque de Sparte , pour avoir dit , en vers , qu'il étoit plus sage de fuir , que de périr les armes à la main. Cet exil n'étoit pas l'effet de leur indifférence pour la poésie , mais de leur amour pour la vertu. Les soins que se donna Lycurgue pour recueillir les ouvrages d'Homère , la statue du Ris qu'il fit élever au milieu de Sparte , & les lois qu'il donna aux Lacédémoniens , prouvent que le dessein de ce grand-homme n'étoit pas d'en faire un peuple grossier.

loque , Xénodame , Xénocrite , Polymneste , Sacados , Périclité , Phrynis , Timothée (1) : pleins d'estime pour les poésies de Terpandre , de Spondon & d'Alcman ; il étoit défendu à tout esclave de les chanter ; c'étoit , selon eux , profaner les choses divines. Non moins habile dans l'art de raisonner que dans l'art de peindre ses pensées en vers : « Quiconque , dit Platon , con- » verse avec un Lacédémonien , fût - ce le dernier de » tous , peut lui trouver l'abord grossier ; mais s'il » entre en matière , il verra ce même homme s'énon- » cer avec une dignité , une précision , une finesse , » qui rendront ses paroles comme autant de traits » perçans. Tout autre Grec ne paroîtra près de lui » qu'un enfant qui bégaye ». Aussi leur apprenoit-on , dès la première jeunesse , à parler avec élégance & pureté : on vouloit qu'à la vérité des pensées ils joignissent les grâces & la finesse de l'expression ; que leurs réponses , toujours courtes & justes , fussent pleines de sel & d'agrément. Ceux qui , par précipitation , ou par lenteur d'esprit , répondoient mal , ou ne répondoient rien , étoient châtiés sur le champ. Un mauvais raisonnement étoit puni à Sparte , comme le feroit ailleurs une mauvaise conduite. Aussi rien

(1) Les Lacédémoniens , Cynethon , Dionysodote , Areus , & Chilon , l'un des sept sages , s'étoient distingués par le talent des vers. La poésie lacédémonienne , dit Plutarque , simple , mâle , énergique , étoit pleine de ces traits de feu propres à porter dans les ames l'ardeur & le courage.

n'en impositoit à la raison de ce peuple. Un Lacédémonien, exempt dès le berceau des caprices & des humeurs de l'enfance, étoit, dans sa jeunesse, affranchi de toute crainte; il marchoit avec assurance dans les solitudes & les ténèbres : moins superstitieux que les autres Grecs, les Spartiates citoient leur religion au tribunal de la raison.

Or, comment les sciences & les arts n'auroient-ils pas jeté le plus grand éclat, dans un pays tel que la Grèce, où on leur rendoit un hommage si général & si constant? Je dis constant, pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent, comme M. l'abbé Dubos, que, dans certains siècles, tels que ceux d'Auguste & de Louis XIV, certains vents amènent les grands-hommes, comme des volées d'oiseaux rares. On allègue, en faveur de ce sentiment, les peines que se sont vainement données quelques souverains (1) pour ranimer chez eux les sciences & les arts. Si les efforts de ces princes ont été inutiles, c'est, répondrai-je, parce qu'ils n'ont pas été constants. Après quelques siècles d'ignorance, le terrain des arts & des sciences est quelquefois si sauvage & si inculte, qu'il ne peut produire

(1) Les souverains sont sujets à penser, que, d'un mot & par une loi, ils peuvent tout-à-coup changer l'esprit d'une nation; faire, par exemple, d'un peuple lâche & paresseux, un peuple actif & courageux. Ils ignorent que, dans les états, les maladies lentes à se former, ne se dissipent qu'avec lenteur; & que, dans le corps politique, comme dans le corps humain, l'impatience du prince & du malade s'oppose souvent à la guérison.

de vraiment grands-hommes, qu'après avoir auparavant été défriché par plusieurs générations de savans. Tel étoit le siècle de Louis XIV, dont les grands-hommes ont dû leur supériorité aux savans qui les avoient précédés dans la carrière des sciences & des arts : carrière où ces mêmes savans n'avoient pénétré que soutenus de la faveur de nos rois, comme le prouvent & les lettres-patentes du 10 Mai 1543, où François I fait *les plus expressees défenses d'user de médisance & d'invectives contre Aristote* (1), & les vers que Charles IX adresse à Ronfard (2).

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire :

(1) Dans les plus beaux siècles de l'église, les uns ont élevé les livres d'Aristote à la dignité du texte divin, & les autres ont mis son portrait en regard avec celui de Jésus-Christ. Quelques-uns ont avancé, dans des thèses imprimées, que, sans Aristote, la religion eût manqué de ses principaux éclaircissemens. On lui immola plusieurs critiques, & entre autres, Ramus : ce philosophe ayant fait imprimer un ouvrage, sous le titre de *Censeur d'Aristote*, tous les vieux docteurs, qui, ignorans par état, & opiniâtres par ignorance, se voyoient, pour ainsi dire, chassés de leur patrimoine, cabalèrent contre Ramus, & le firent exiler.

(2) Voici les vers que le monarque écrivoit au poète :

*L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner :
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
T'asservit les esprits dont je n'ai que les corps ;
Elle t'en rend le maître, & te fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.*

c'est qu'assez semblables à ces artifices , qui , rapidement élancés dans les airs , les parsèment d'étoiles , éclairent un instant l'horizon , s'évanouissent , & laissent la nature dans une nuit plus profonde ; les arts & les sciences ne font , dans une infinité de pays , que luire , disparaître , & les abandonnent aux ténèbres de l'ignorance. Les siècles les plus féconds en grands-hommes sont presque toujours suivis d'un siècle où les sciences & les arts sont moins heureusement cultivés. Pour en connoître la cause , ce n'est point au physique qu'il faut avoir recours : le moral suffit pour nous la découvrir. En effet , si l'admiration est toujours l'effet de la surprise , plus les grands-hommes sont multipliés dans une nation , moins on les estime , moins on excite en eux le sentiment de l'émulation , moins ils font d'efforts pour atteindre à la perfection , & plus ils en restent éloignés. Après un tel siècle , il faut souvent le fumier de plusieurs siècles d'ignorance pour rendre de nouveau un pays fertile en grands-hommes.

Il paroît donc que c'est uniquement aux causes morales qu'on peut , dans les sciences & dans les arts , attribuer la supériorité de certains peuples sur les autres ; & qu'il n'est point de nations privilégiées en vertu , en esprit , en courage. La nature , à cet égard , n'a point fait un partage inégal de ses dons. En effet , si la force plus ou moins grande de l'esprit dépendoit de la différente température des pays divers , il seroit impossible , vu l'ancienneté du monde , que la nation , à cet égard , la plus favorisée , n'eût , par des progrès multipliés , acquis une grande supériorité sur toutes

les autres. Or, l'estime qu'en fait d'esprit ont tour-à-tour obtenu les différentes nations, le mépris où elles sont successivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats sur les esprits. J'ajouterai même que, si le lieu de la naissance décidait de l'étendue de nos lumières, les causes morales ne pourroient nous donner, en ce genre, une explication aussi simple & aussi naturelle des phénomènes qui dépendroient du physique. Sur quoi j'observerai que, s'il n'est aucun peuple auquel la température particulière de son pays, & les petites différences qu'elle doit produire dans son organisation, aient, jusqu'à présent, donné aucune supériorité constante sur les autres peuples; on pourroit, du moins, soupçonner que les petites différences, qui peuvent se trouver dans l'organisation des particuliers qui composent une nation, n'ont pas une influence plus sensible sur leurs esprits (1). Tout concourt à prouver la vérité de cette proposition. Il semble qu'en ce genre, les problèmes les plus compliqués ne se présentent à l'esprit que pour se résoudre par l'application des principes que j'ai établis.

(1) Si l'on ne peut, à la rigueur, démontrer que la différence de l'organisation n'influe en rien sur l'esprit des hommes, que j'appelle communément bien organisés, du moins peut-on assurer que cette influence est si légère, qu'on peut la considérer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs algébriques; & qu'enfin on explique très-bien, par les causes morales, ce qu'on a jusqu'à présent attribué au physique, & qu'on n'a pu expliquer par cette cause.

Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à presque tous les hommes illustres ? C'est que le génie n'est point un don de la nature ; & qu'un homme qui prend un genre de vie à peu près semblable à celui des autres , n'a qu'un esprit à peu près pareil au leur : c'est que , dans un homme , le génie suppose une vie studieuse & appliquée , & qu'une vie , si différente de la vie commune , paroîtra toujours ridicule. Pourquoi l'esprit , dit-on , est-il plus commun dans ce siècle que dans le siècle précédent ? Et pourquoi le génie y est-il plus rare ? Pourquoi , comme dit Pythagore , voit-on tant de gens prendre le thyrse , & si peu qui soient animés de l'esprit du dieu qui le porte ? C'est que les gens de lettres , trop souvent arrachés de leur cabinet par le besoin , sont forcés de se jeter dans le monde : ils y répandent des lumières , ils y forment des gens d'esprit ; mais ils y perdent nécessairement un temps qu'ils eussent , dans la solitude & la méditation , employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'homme de lettres est comme un corps , qui , poussé rapidement entre d'autres corps , perd , en les heurtant , toute la force qu'il leur communique.

Ce sont les causes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénomènes de l'esprit , & qui nous apprennent que , semblable aux parties de feu , qui , renfermées dans la poudre , y restent sans action , si nulle étincelle ne les développe , l'esprit reste sans action , s'il n'est mis en mouvement par les passions ; que ce sont les passions qui , d'un stupide ,

font souvent un homme d'esprit, & que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le génie, par exemple, étoit un don de la nature; parmi les gens chargés de certains emplois, ou parmi ceux qui naissent ou qui ont long-temps vécu dans la province, pourquoi n'en feroit-il aucun qui excellât dans les arts tels que la poésie, la musique & la peinture? Pourquoi le don du génie ne suppléeroit-il pas, & dans les gens chargés d'emplois, à la perte de quelques instans qu'exige l'exercice de certaines places; & dans les gens de province, à l'entretien d'un petit nombre de gens instruits, qu'on ne rencontre que dans la capitale? Pourquoi le grand-homme n'auroit-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'est long-temps appliqué? Ne sent-on pas que, si cet homme ne conserve pas, en d'autres genres, la même supériorité; c'est que, dans un art dont il n'a pas fait l'objet de ses méditations, l'homme de génie n'a d'autre avantage sur les autres hommes que l'habitude de l'application & la méthode d'étudier? Par quelle raison, enfin, entre les grands-hommes, les grands ministres sont-ils les hommes les plus rares? C'est qu'à la multitude de circonstances dont le concours est absolument nécessaire pour former un grand génie, il faut encore unir le concours de circonstances propre à élever cet homme de génie au ministère. Or, la réunion de ces deux concours de circonstances, extrêmement rare chez tous les peuples, est presque impossible dans les pays où le mérite seul n'élève point aux premières places. C'est pourquoi,

si l'on en excepte les Xénophon , les Scipion , les Confucius , les César , les Annibal , les Lycurgue , & peut-être , dans l'univers une cinquantaine d'hommes d'état dont l'esprit pourroit réellement subir l'examen le plus rigoureux ; tous les autres , & même quelques-uns des plus célèbres dans l'histoire , & dont les actions ont jeté le plus grand éclat , n'ont été , quelque éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumières , que des esprits très-communs. C'est à la force de leur caractère (1) , plus qu'à celle de leur esprit , qu'ils doivent leur célébrité. Le peu de progrès de la législation , la médiocrité des ouvrages divers & presque inconnus , qu'ont laissé les Auguste , les Tibère , les Titus , les Antonin , les Adrien , les Maurice & les Charles-Quint , & qu'ils ont composés dans le genre même où ils devoient exceller , ne prouvent que trop cette opinion.

La conclusion générale de ce discours , c'est que

(1) Les caractères forts , & par cette raison , souvent injustes , sont , en matière de politique , encore plus propres aux grandes choses , que de grands esprits sans caractère. Il faut , dit César , plutôt exécuter que consulter les entreprises hardies. Cependant ces grands caractères sont plus communs que les grands esprits. Une grande passion , qui suffit pour former un grand caractère , n'est encore qu'un moyen d'acquérir un grand esprit. Aussi , entre trois ou quatre cents ministres ou rois , trouve-t-on ordinairement un grand caractère , lorsqu'entre deux ou trois mille on n'est pas toujours sûr de trouver un grand esprit ; supposé qu'il n'y ait d'autres génies vraiment législatifs que ceux de Minos , de Confucius , de Lycurgue , &c.

le génie est commun , & les circonstances propres à le développer très-rares. Si l'on peut comparer le profane avec le sacré , on peut dire qu'en ce genre il est beaucoup d'appelés & peu d'élus.

L'inégalité d'esprit qu'on remarque entre les hommes , dépend donc , & du gouvernement sous lequel ils vivent , & du siècle plus ou moins heureux où ils naissent , & de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent , & du desir plus ou moins vif qu'ils ont de se distinguer , & enfin des idées plus ou moins grandes , ou fécondes , dont ils font l'objet de leurs méditations.

L'homme de génie n'est donc que le produit des circonstances dans lesquelles cet homme s'est trouvé (1).

(1) L'opinion que j'avance , consolante pour la vanité de la plupart des hommes , en devrait être favorablement accueillie. Selon mes principes , ce n'est point à la cause humiliante d'une organisation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur esprit ; mais à l'éducation qu'ils ont reçue , ainsi qu'aux circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Tout homme médiocre , conformément à mes principes , est en droit de penser que , s'il eût été plus favorisé de la fortune , s'il fût né dans un certain siècle , un certain pays , il eût été lui-même semblable aux grands-hommes dont il est forcé d'admirer le génie. Cependant , quelque favorable que soit cette opinion à la médiocrité de la plupart des hommes , elle doit déplaire généralement , parce qu'il n'est presque point d'homme qui se croie un homme médiocre , & qu'il n'est point de stupide qui , tous les jours , ne remercie , avec complaisance , la nature , du soin particulier qu'elle a pris de

Aussi tout l'art de l'éducation consiste à placer les jeunes gens dans un concours de circonstances propres à développer en eux le germe de l'esprit & de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette conclusion ; mais le seul desir du bonheur des hommes. J'ai senti , & ce qu'une bonne éducation répandroit

son organisation. En conséquence , il n'est presque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxe , des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui blesse l'orgueil , lutte long-temps contre ce sentiment , avant que d'en pouvoir triompher. On n'est juste que lorsqu'on a intérêt de l'être. Si le bourgeois exagère moins les avantages de la naissance que le grand seigneur , s'il en apprécie mieux la valeur , ce n'est pas qu'il soit plus sensé : ses inférieurs n'ont que trop souvent à se plaindre de la forte hauteur dont il accuse les grands seigneurs : la justesse de son jugement n'est donc qu'un effet de sa vanité : c'est que , dans ce cas particulier , il a intérêt d'être raisonnable. J'ajouterai à ce que je viens de dire , que les principes ci-dessus établis , en les supposant vrais , trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre , sans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge , la paresse nous irrite contre toute idée neuve , qui nous impose la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de partisans que parmi ceux des gens d'esprit qui , trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées , avoir senti l'aiguillon de l'envie , faisaient avidement le vrai par-tout où ils l'aperçoivent. Eux seuls , comme je l'ai déjà dit , rendent témoignage à la vérité , la présentent , la font percer , & l'établissent dans le monde ; c'est d'eux seuls qu'un philosophe peut attendre quelque éloge : la plupart des autres hommes sont des juges corrompus par la paresse , ou par l'envie.

de lumières , de vertus , & , par conséquent , de bonheur dans la société ; & combien la persuasion où l'on est que le génie & la vertu sont de purs dons de la nature , s'opposoit aux progrès de la science & de l'éducation , & favorisoit , à cet égard , la paresse & la négligence. C'est dans cette vue , qu'examinant ce que pouvoient sur nous la nature & l'éducation , je me suis aperçu que l'éducation nous faisoit ce que nous sommes : en conséquence , j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un citoyen d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention sur les moyens de perfectionner cette même éducation. Et c'est pour jeter encore plus de jour sur une matière si importante , que je tâcherai , dans le discours suivant , de fixer , d'une manière précise , les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'esprit.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

CHAPITRE PREMIER.

Du Génie.

BEAUCOUP d'auteurs ont écrit sur le génie : la plupart l'ont considéré comme un feu , une inspiration , un enthousiasme divin ; & l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelque vagues que soient ces espèces de définitions , la même raison cependant qui nous fait dire que le feu est chaud , & mettre au nombre de ses propriétés l'effet qu'il produit sur nous , a dû faire donner le nom de feu à toutes les idées & à tous les sentimens propres à remuer nos passions , & à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont senti que ces métaphores applicables à certaines espèces de génie , tel que celui de la poésie ou de l'éloquence , ne l'étoient point à des génies de réflexion , tels que ceux de Locke & de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie* , & généralement de tous les noms divers donnés à l'es-

prit, il faut s'élever à des idées plus générales ; & pour cet effet , prêter une oreille extrêmement attentive aux jugemens du public.

Le public place également au rang des génies les Descartes , les Newton , les Locke , les Montesquieu , les Corneille , les Molière , &c. Le nom de génies qu'il donne à des hommes si différens , suppose donc une qualité commune qui caractérise en eux le génie.

Pour reconnoître cette qualité , remontons jusqu'à l'étymologie du mot *génie* , puisque c'est communément dans ces étymologies que le public manifeste le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere* , *gigno* , *j'enfante* , *je produis* ; il suppose toujours *invention* : & cette qualité est la seule qui appartienne à tous les génies différens.

Les inventions ou les découvertes sont de deux espèces. Il en est que nous devons au hasard ; telles sont la boussole , la poudre à canon , & généralement presque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en est d'autres que nous devons au génie : & , par ce mot de découverte , on doit alors entendre une nouvelle combinaison , un rapport nouveau aperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie , si les idées , qui résultent de ce rapport , forment un grand ensemble , sont fécondes en vérités , & intéressantes pour l'humanité (1).

(1) Le neuf & le singulier , dans les idées , ne suffit pas

Or, c'est le hasard qui choisit presque toujours pour nous les sujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux succès des grands-hommes, puisqu'il leur fournit les sujets plus ou moins intéressans qu'ils traitent, & que c'est ce même hasard qui les fait naître dans un moment où ces grands-hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque*, il faut observer que tout inventeur dans un art ou une science, qu'il tire, pour ainsi dire, du berceau, est toujours surpassé par l'homme d'esprit qui le suit dans la même carrière; & ce second par un troisième, ainsi de suite, jusqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. En est-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré nécessaire pour en constater la perfection chez un peuple : alors celui qui la lui donne, obtient le titre de génie, sans avoir quelquefois avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne suffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

- ° Depuis les tragédies de la passion jusqu'aux poètes Hardy & Rotrou, & jusqu'à la Mariamne de Trifan, le théâtre français acquiert successivement une infinité

pour mériter le titre de génie; il faut, de plus, que ces idées neuves soient ou belles, ou générales, ou extrêmement intéressantes. C'est en ce point que l'ouvrage de génie diffère de l'ouvrage original, principalement caractérisé par la singularité.

de degrés de perfection. Corneille naît dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet art, doit faire époque ; Corneille est un génie (1).

Je ne prétends nullement, par cette observation, diminuer la gloire de ce grand poète, mais prouver seulement que la loi de continuité est toujours exactement observée, & qu'il n'y a point de sauts dans la nature (2). Aussi peut-on appliquer aux sciences l'observation faite sur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peser les uns sur les autres. Newton, par l'application heureuse qu'un calcul très-ingénieux lui permet d'en faire au système céleste, assure l'existence

(1) Ce n'est pas que la tragédie ne fût encore, du temps de Corneille, susceptible de nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvoit écrire avec plus d'élégance ; Crébillon, qu'on pouvoit y porter plus de chaleur ; & Voltaire eût, sans contredit, fait voir qu'on pouvoit y mettre plus de pompe & de spectacle, si le théâtre, toujours couvert de spectateurs, ne se fût pas absolument opposé à ce genre de beauté si connu des Grecs.

(2) Il est, en ce genre, mille sources d'illusion. Un homme fait parfaitement une langue étrangère : c'est, si l'on veut, l'espagnol. Si les écrivains espagnols nous sont alors supérieurs dans le genre dramatique, l'auteur françois, qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne surpassât-il que de peu ses modèles, doit paroître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorans. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art à ce haut degré de perfection auquel il seroit impossible que l'esprit humain pût d'abord l'élever.

de cette loi ; Newton fait époque ; il est mis au rang des génies.

o Aristote , Gassendi , Montaigne , entrevoyent confusément que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées : Locke éclaircit , approfondit ce principe , en constate la vérité par une infinité d'applications ; & Locke est un génie.

x Il est impossible qu'un grand-homme ne soit toujours annoncé par un autre grand-homme (1). Les ouvrages du génie sont semblables à quelques-uns de ces superbes monumens de l'antiquité , qui exécutés par plusieurs générations de rois , portent le nom de celui qui les achève.

Mais , si le hasard , c'est-à-dire , l'enchaînement des effets dont nous ignorons les causes , a tant de part à la gloire des hommes illustres dans les arts & dans les sciences ; s'il détermine l'instant dans lequel ils devoient naître pour faire époque , & recevoir le nom de génie ; quelle influence plus grande encore ce

(1) Je pourrois même dire , accompagné de quelques grands-hommes. Quiconque se plaît à considérer l'esprit humain , voit , dans chaque siècle , cinq ou six hommes d'esprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de génie. Si l'honneur en reste à ce dernier , c'est que cette découverte est , entre ses mains , plus féconde que dans les mains de tout autre ; c'est qu'il rend ses idées avec plus de force & de netteté ; & qu'enfin on voit toujours , à la manière différente dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte , à qui ce principe ou cette découverte appartient.

même hasard n'a-t-il pas sur la réputation des hommes d'état ?

César & Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier est, dans la moitié de l'univers, respecté comme l'ami de Dieu ; dans l'autre, il est honoré comme un grand génie : cependant, ce Mahomet, simple courtier d'Arabie, sans lettres, sans éducation, & dupe lui-même en partie du fanatisme qu'il inspiroit, avoit été forcé, pour composer le médiocre & ridicule ouvrage nommé Al-Koran, d'avoir recours à quelques moines grecs. Or, comment, dans un tel homme, ne pas reconnoître l'ouvrage du hasard, qui le place dans les temps & les circonstances où devoit s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guères que prêter son nom ?

Qui doute que ce même hasard, si favorable à Mahomet, n'ait aussi contribué à la gloire de César ? Non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros : mais enfin Sylla avoit, comme lui, asservi les Romains. Les faits de guerre ne sont jamais assez circonstanciés dans l'histoire, pour juger si César étoit réellement supérieur à Sertorius, ou à quelque autre capitaine semblable. S'il est le seul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'est que tous deux asservirent un grand nombre de nations. Si la gloire de César a terni celle de presque tous les grands capitaines de la république, c'est qu'il jeta par ses victoires les fondemens du trône qu'Auguste affermit (1) ;

(1) Ce n'est pas que César ne fût un des plus grands

c'est que sa dictature fut l'époque de la servitude des Romains; & qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut nécessairement ajouter à la célébrité que les grands talens lui avoient méritée.

Quelque rôle que je fasse jouer au hasard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands-hommes, le hasard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le desir vif de la gloire.

Ce desir, comme je l'ai déjà dit, fait supporter sans peine la fatigue de l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette constance d'attention nécessaire pour s'illustrer dans quelque art ou quelque science que ce soit. C'est à ce desir qu'on doit cette hardiesse de génie qui cite au tribunal de la raison les opinions, les préjugés & les erreurs consacrées par les temps.

C'est ce desir seul qui, dans les sciences ou les arts, nous élève à des vérités nouvelles, ou nous procure des amusemens nouveaux. Ce desir enfin est l'ame de

généraux, même au jugement sévère de Machiavel, qui efface de la liste des capitaines célèbres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choses & des choses nouvelles.

« Si, pour exciter leur verve, ajoute cet illustre auteur, on voit de grands poètes prendre Homère pour modèle, se demander, en écrivant : *Homère eût-il pensé, se fût-il exprimé comme moi ?* il faut pareillement qu'un grand général, admirateur de quelque grand capitaine de l'antiquité, imite Scipion & Ziska, dont l'un s'étoit proposé Cyrus, & l'autre Annibal pour modèle ».

l'homme de génie : il est la source de ses ridicules (1) & de ses succès ; succès qu'il ne doit ordinairement

(1) Tout homme absorbé dans des méditations profondes , occupé d'idées grandes & générales , vit , & dans l'oubli de ces attentions , & dans l'ignorance de ces usages qui font la science des gens du monde : aussi leur paroît-il presque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde sentent que la connoissance des petites choses suppose presque toujours l'ignorance des grandes ; que tout homme qui mène à-peu-près la vie de tout le monde , n'a que les idées de tout le monde ; qu'un pareil homme ne s'élève point au-dessus de la médiocrité ; & qu'enfin le génie suppose toujours , dans un homme , un desir vif de la gloire , qui , le rendant insensible à toute espèce de desir , n'ouvre son ame qu'à la passion de s'éclairer.

Anaxagore en est un exemple. Il est pressé par ses amis de mettre ordre à ses affaires , d'y sacrifier quelques heures de son temps : *O mes amis ! leur répond-il , vous me demandez l'impossible. Comment partager mon temps entre mes affaires & mes études , moi qui préfère une goutte de sagesse à des tonnes de richesses ?*

Corneille étoit , sans doute , animé du même sentiment , lorsqu'un jeune homme , auquel il avoit accordé sa fille , & que l'état de ses affaires mettoit dans la nécessité de rompre ce mariage , vient le matin chez Corneille , perce jusques dans son cabinet : *Je viens , lui dit-il , Monsieur , retirer ma parole , & vous exposer les motifs de ma conduite... Eh ! Monsieur , réplique Corneille , ne pouviez-vous , sans m'interrompre , parler de tout cela à ma femme ? Montez chez elle : je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

Il n'est presque point d'hommes de génie dont on ne puisse citer quelques traits pareils. Un domestique court , tout effrayé , dans le cabinet du savant Budé , lui dire que le feu est à la maison : *Eh bien ! lui répondit-il , avertissez*

qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il se concentre dans un seul genre. Une science suffit pour remplir toute la capacité d'une ame : aussi n'est-il pas & ne peut-il y avoir de génie universel.

La longueur des méditations nécessaires pour se rendre supérieur dans un genre , comparée au court espace de la vie , nous démontre l'impossibilité d'exceller en plusieurs genres.

D'ailleurs , il n'est qu'un âge , & c'est celui des passions , où l'on peut dévorer les premières difficultés qui défendent l'accès de chaque science. Cet âge passé ,

ma femme : je ne me mêle point des affaires du ménage.

- Le goût de l'étude ne souffre aucune distraction. C'est à la retraite où ce goût retient les hommes illustres , qu'ils doivent ces mœurs simples & ces réponses inattendues & naïves , qui , si souvent , fournissent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiser le génie , que je citerai , à ce sujet , deux traits du célèbre La Fontaine. Un de ses amis , qui , sans doute , avoit sa conversion fort à cœur , lui prêta un jour son *Saint Paul*. La Fontaine le lit avec avidité : mais , né très-doux & très-humain , il est blessé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre ; il ferme le livre , le reporte à son ami , & lui dit : *Je vous rends votre livre : ce Saint Paul-là n'est pas un homme*. C'est avec la même naïveté , que comparant un jour saint Augustin à Rabelais : *Comment , s'écrioit La Fontaine , des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un saint Augustin à celle de ce Rabelais si naïf & si amusant ?*

Tout homme qui se concentre dans l'étude d'objets intéressans , vit isolé au milieu du monde. Il est toujours lui , & presque jamais les autres ; il doit donc leur paroître presque toujours ridicule.

on peut apprendre encore à manier , avec plus d'adresse , l'outil dont on s'est toujours servi , à mieux développer ses idées , à les présenter dans un plus grand jour ; mais on est incapable des efforts nécessaires pour défricher un terrain nouveau.

Le génie , en quelque genre que ce soit , est toujours le produit d'une infinité de combinaisons , qu'on ne fait que dans la première jeunesse.

Au reste , par *génie* , je n'entends pas simplement le génie des découvertes dans les sciences , ou de l'invention dans le fond & le plan d'un ouvrage ; il est encore un génie de l'expression. Les principes de l'art d'écrire sont encore si obscurs & si imparfaits ; il est en ce genre si peu de *données* , qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain , sans être réellement inventeur en ce genre.

La Fontaine & Boileau ont porté peu d'invention dans le fond des sujets qu'ils ont traités : cependant l'un & l'autre sont , avec raison , mis au rang des génies ; le premier , par la naïveté , le sentiment & l'agrément qu'il a jeté dans ses narrations ; le second , par la correction , la force & la poésie de style qu'il a mises dans ses ouvrages. Quelques reproches qu'on fasse à Boileau ; on est forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la versification , il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique , l'une ou l'autre de ces différentes espèces de génie sont plus ou moins désirables. Dans la poésie , par exemple , le génie de l'expression est , si je l'ose dire , le génie de

x nécessité. Le poète épique le plus riche dans l'invention des fonds , n'est point lu s'il est privé du génie de l'expression ; au contraire , un poème bien versifié , & plein de beautés de détail & de poésie , fût-il d'ailleurs sans invention , fera toujours favorablement accueilli du public.

x Il n'en est pas ainsi des ouvrages philosophiques : dans ces sortes d'ouvrages , le premier mérite est celui du fond. Pour instruire les hommes , il faut , ou leur présenter une vérité nouvelle , ou leur montrer le rapport qui lie ensemble des vérités qui leur paroissent isolées. Dans le genre instructif , la beauté , l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne sont qu'un mérite secondaire. Aussi , parmi les modernes , a-t-on vu des philosophes sans force , sans grâces , & même sans netteté dans l'expression , obtenir encore une grande réputation. L'obscurité de leurs écrits peut quelque temps les condamner à l'oubli ; mais enfin ils en sortent : il naît tôt ou tard un esprit pénétrant & lumineux , qui , saisissant les vérités contenues dans leurs ouvrages , les dégage de l'obscurité qui les couvre , & fait les exposer avec clarté. Cet esprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite & la gloire de leurs découvertes. C'est un laboureur qui déterre un trésor , & partage avec le propriétaire du fonds les richesses qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds & du génie de l'expression , il est facile d'expliquer comment un écrivain , déjà célèbre , peut composer de mauvais ouvrages : il suffit , pour cet effet , qu'il écrive dans un genre où l'espèce de génie dont il est

doué , ne joue , si je l'ose dire , qu'un rôle secondaire. C'est la raison pour laquelle le poète célèbre peut être un mauvais philosophe , & l'excellent philosophe un poète médiocre ; pourquoi le romancier peut mal écrire l'histoire , & l'historien mal faire un roman. ✕

La conclusion de ce chapitre, c'est que , si le génie suppose toujours l'invention, toute invention cependant ne suppose pas le génie. Pour obtenir le titre d'homme de génie , il faut que cette invention porte sur des objets généraux & intéressans pour l'humanité ; il faut de plus naître dans le moment où , par ses talens & ses découvertes , celui qui cultive les arts & les sciences , puisse faire époque dans le monde savant. L'homme de génie est donc en partie l'œuvre du hasard ; c'est le hasard qui , toujours en action , prépare les découvertes , rapproche insensiblement les vérités , toujours inutiles , lorsqu'elles sont trop éloignées les unes des autres , & qui fait naître l'homme de génie dans l'instant précis où les vérités , déjà rapprochées , lui donnent des principes généraux & lumineux : le génie s'en saisit , les présente , & quelque partie de l'empire des arts ou des sciences en est éclairée. Le hasard remplit donc auprès du génie l'office de ces vents qui , dispersés aux quatre coins du monde , s'y chargent des matières inflammables qui composent les météores : ces matières poussées vaguement dans les airs , n'y produisent aucun effet , jusqu'au moment où , par des souffles contraires , portées impétueusement les unes contre les autres , elles se choquent en un point ; alors l'éclair s'allume & brille , & l'horizon est éclairé.

C H A P I T R E I I.

De l'Imagination & du Sentiment.

LA plupart de ceux qui , jusqu'à présent , ont traité de l'imagination , ont trop restreint ou trop étendu la signification de ce mot. Pour attacher une idée précise à cette expression , remontons à l'étymologie du mot *imagination* ; il dérive du latin *imago* , image.

Plusieurs ont confondu la mémoire & l'imagination. Ils n'ont point senti qu'il n'est point de mots exactement synonymes ; que la mémoire consiste dans un souvenir net des objets qui se sont présentés à nous ; & l'imagination , dans une combinaison , un assemblage nouveau d'images & un rapport de convenances aperçues entre ces images & le sentiment qu'on veut exciter. Est-ce la terreur ; l'imagination donne l'être aux sphinx , aux furies. Est-ce l'étonnement ou l'admiration ; elle crée le jardin des Hespérides , l'île enchantée d'Armide , & le palais d'Atlante.

L'imagination est donc l'invention en fait d'images (1) , comme l'esprit l'est en fait d'idées.

(1) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend ses idées par des images. Il est vrai que , dans la conversation , on confond presque toujours l'imagination avec l'invention & la passion. Il est ce-

La mémoire, qui n'est que le souvenir exact des objets qui se sont présentés à nous, ne diffère pas moins de l'imagination, qu'un portrait de Louis XIV, fait par Le Brun, diffère du tableau composé (1) de la conquête de la Franche-Comté.

Il suit de cette définition de l'imagination, qu'elle n'est guère employée seule que dans les descriptions, les tableaux & les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut servir que de vêtement aux idées & aux sentimens qu'on nous présente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde; elle expliquoit presque seule tous les phénomènes de la nature. C'étoit de l'urne sur laquelle s'appuyoit une Naiade, que sortoient les ruisseaux qui serpentoient dans les vallons; les forêts & les plaines se couvroient de verdure par les soins des Dryades & des Napées; les rochers détachés des montagnes étoient roulés dans les plaines par les Orcades; c'étoient les puissances de l'air, sous les noms de génies ou de démons, qui déchaînoient les vents, & amonceloient les orages sur les pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe, l'on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénomènes de la physique; si l'on n'en fait usage

pendant facile de distinguer l'homme passionné de l'homme d'imagination, puisque c'est presque toujours faute d'imagination, qu'un poète excellent dans le genre tragique ou comique, ne fera souvent qu'un poète médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(1) Il faut se rappeler que Louis XIV se trouve peint dans ce tableau.

Tome II.

S

que pour jeter plus de clarté & d'agrément sur les principes des sciences, & qu'on attende de la seule expérience la révélation des secrets de la nature, il ne faut pas penser que toutes les nations soient également éclairées sur ce point. L'imagination est encore le philosophe de l'Inde : c'est elle qui , dans le Tunquin , a fixé l'instant de la formation des perles (1) : c'est elle encore qui , peuplant les élémens de demi-dieux ,

(1) L'imagination , soutenue de quelque tradition obscure & ridicule , enseigne , à ce sujet , qu'un roi du Tunquin , grand magicien , avoit forgé un arc d'or pur ; tous les traits décochés de cet arc portoient des coups mortels : armé de cet arc , lui seul mettoit une armée en déroute. Un roi voisin l'attaque avec une armée nombreuse : il éprouve la puissance de cette arme , il est battu , fait un traité , & obtient , pour son fils , la fille du roi vainqueur. Dans l'ivresse des premières nuits , le nouvel époux conjure sa femme de substituer à l'arc magique de son père , un arc absolument semblable. L'amour imprudent le promet , exécute sa promesse , & ne soupçonne point le crime. Mais à peine le gendre est-il armé de l'arc merveilleux , qu'il marche contre son beau-père , le défait , & le force à fuir avec sa fille sur les côtes inhabitées de la mer. C'est là qu'un démon apparôit au roi du Tunquin , & lui fait connoître l'auteur de ses infortunes. Le père indigné saisit sa fille , tire son cimeterre : elle proteste en vain de son innocence , elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de son sang se changeront en autant de perles , dont la blancheur rendra aux siècles à venir témoignage de son imprudence & de son innocence. Elle se tait. Le père la frappe , le sang coule : la métamorphose commence ; & la côte , souillée de ce parricide , est encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

créant , à son gré , des démons , des génies , des fées & des enchanteurs pour expliquer les phénomènes du monde physique , s'est , d'une aile audacieuse , souvent élevée jusqu'à son origine. Après avoir longtemps parcouru les déserts immesurables de l'espace & de l'éternité , elle est enfin forcée de s'arrêter en un point ; ce point marqué , le temps commence. L'air obscur , épais & spiritueux , qui , selon le *Taautus* des Phéniciens , couvrait le vaste abîme , est affecté d'amour pour ses propres principes ; cet amour produit un mélange , & ce mélange reçoit le nom de *desir* ; ce desir conçoit le *mud* ou la corruption aqueuse ; cette corruption contient le germe de l'univers & les semences de toutes les créatures. Des animaux intelligens , sous le nom de *zophasémin* , ou de contemplateurs des cieux , reçoivent l'être : le soleil luit ; les terres & les mers sont échauffées de ses rayons ; elles les réfléchissent , & en embrasent les airs : les vents soufflent , les nuages s'élèvent , se frappent ; & , de leur choc , rejaillissent les éclairs & le tonnerre ; ses éclats réveillent les animaux intelligens qui , frappés d'effroi , se meuvent & fuient , les uns dans les cavernes de la terre , les autres dans les gouffres de l'Océan.

La même imagination , qui , jointe à quelques principes d'une fausse philosophie , avoit , dans la Phénicie , décrit ainsi la formation de l'univers , fut , dans les divers pays , débrouiller successivement le chaos de mille autres manières différentes (1).

(1) Elle assure , au royaume de Lao , que la terre & le

Dans la Grèce , elle inspiroit Hésiode , lorsque , plein de son enthousiasme , il dit : « Au commence-

ciel sont de toute éternité. Seize mondes terrestres sont soumis au nôtre , & les plus élevés sont les plus délicieux. Une flamme , détachée , tous les trente-six mille ans , des abîmes du firmament , enveloppe la terre comme l'écorce embrasse le tronc , & la résout en eau. La nature , réduite quelques instans à cet état , est revivifiée par un génie du premier ciel. Il descend , porté sur les ailes des vents ; leur souffle fait écouler les eaux , le terrain humide est desséché , les plaines , les forêts se couvrent de verdure , & la terre reprend sa première forme.

Au dernier embrasement qui précéda , disent les habitans de Lao , le siècle de Xaca , un mandarin , nommé *Pontabomy-suan* , s'abaisse sur la surface des eaux : une fleur surgit sur leur immensité ; le mandarin l'aperçoit , la partage d'un coup de son cimeterre. Par une métamorphose subite , la fleur , détachée de sa tige , se change en fille ; la nature n'a jamais rien produit de si beau. Le mandarin , épris pour elle de la plus violente ardeur , lui déclare sa tendresse. L'amour de la virginité rend la fille insensible aux larmes de son amant. Le mandarin respecte sa vertu ; mais , ne pouvant se priver entièrement de sa vue , il se place à quelque distance d'elle : c'est de là qu'ils se dardent réciproquement des regards enflammés dont l'influence est telle , que la fille conçoit & enfante sans perdre sa virginité. Pour subvenir à la nourriture des nouveaux habitans de la terre , le mandarin fait retirer les eaux ; il creuse les vallées , élève les montagnes , & vit parmi les hommes , jusqu'à ce qu'enfin lassé du séjour de la terre , il vole vers le ciel : mais les portes lui en sont fermées , & ne se r'ouvrent qu'après qu'il a , sur le monde terrestre , subi une longue & rude pénitence. Tel est , au royaume de Lao , le tableau poétique que l'imagination

» ment étoient le chaos , le noir èrèbe & le tartare.
» Les temps n'existoient point encore , lorsque la nuit
» éternelle , qui , sur des ailes étendues & pesantes ,
» parcourait les immenses plaines de l'espace , s'abat
» tout - à - coup sur l'èrèbe : elle y dépose un œuf ;
» l'èrèbe le reçoit dans son sein , le féconde : l'amour
» en sort. Il s'élève sur des ailes dorées , il s'unit au
» chaos : cette union donne l'être aux cieux , à la terre ,
» aux dieux immortels , aux hommes & aux animaux.
» Déjà Vénus , conçue dans le sein des mers , s'est
» élevée sur la surface des eaux ; tous les corps animés
» s'arrêtent pour la contempler ; les mouvemens que
» l'amour avoit vaguement imprimés dans toute la
» nature , se dirigent vers la beauté. Pour la première
» fois , l'ordre , l'équilibre & le dessein sont connus à
» l'univers ».

Voilà , dans le premier siècle de la Grèce , de quelle manière l'imagination construisit le palais du monde. Maintenant plus sages dans ses conceptions , c'est par la connoissance de l'histoire présente de la terre qu'elle s'élève à la connoissance de sa formation. Instruite par une infinité d'erreurs , elle ne marche plus , dans l'explication des phénomènes de la nature , qu'à la suite de l'expérience ; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les descriptions & les tableaux.

nous fait de la génération des êtres ; tableau dont la composition variée a , chez les différens peuples , été plus ou moins grande ou bizarre , mais toujours donnée par l'imagination.

C'est alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la poésie, par la précision de ses tours, la magnificence de l'expression & la propriété des mots, rend visibles aux yeux des lecteurs.

S'agit-il de peintures hardies ; l'imagination fait que les plus grands tableaux, fussent-ils les moins corrects, sont les plus propres à faire impression ; qu'on préfère à la lumière douce & pure des lampes allumées devant les autels les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée lancés par l'Etna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux ; c'est Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage : Vénus y paroît endormie sur des roses ; la déesse se réveille ; l'incarnat de la pudeur couvre ses joues ; un voile léger dérobe une partie de ses beautés ; l'ardent Adonis les dévore ; il saisit la déesse, triomphe de sa résistance ; le voile est arraché d'une main impatiente, Vénus est nue, l'albâtre de son corps est exposé aux regards du désir : & c'est là que le tableau reste vaguement terminé, pour laisser aux caprices & aux fantaisies variées de l'amour le choix des caresses & des attitudes.

Sagit-il de rendre un fait simple sous une image brillante ; d'annoncer, par exemple, la dissension qui s'élève entre les citoyens : l'imagination représentera la paix qui sort éplorée de la ville, en abaissant sur ses yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'est ainsi que dans la poésie l'imagination fait tout exposer sous de courtes images, ou sous des allégories qui ne sont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philosophie, l'usage qu'on en peut faire est infiniment plus borné; elle ne sert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jeter plus de clarté & d'agrément sur les principes. Je dis plus de clarté, parce que les hommes qui s'entendent assez bien, lorsqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets sensibles, tels que *chêne*, *océan*, *soleil*, ne s'entendent plus lorsqu'ils prononcent les mots *beauté*, *justice*, *vertu*, dont la signification embrasse un grand nombre d'idées. Il leur est presque impossible d'attacher la même collection d'idées au même mot; & de là ces disputes éternelles & vives, qui si souvent ont ensanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images sensibles les idées abstraites & les principes des sciences, prête donc infiniment de clarté & d'agrément à la philosophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de sentiment. Quand l'Arioste conduit Roland dans la grotte où doit se rendre Angélique, avec quel art ne décore-t-il pas cette grotte? Ce sont par-tout des inscriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dressés par le plaisir; le murmure des ruisseaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y rassemble pour exciter les desirs de Roland. Le poète fait que plus cette grotte embellie promettra de plaisir, & portera d'ivresse dans l'ame du héros, plus son désespoir sera violent, lorsqu'il y apprendra la trahison d'Angélique, & plus ce tableau excitera dans l'ame des lecteurs de ces mouvemens tendres auxquels sont attachés leurs plaisirs.

Je terminerai ce morceau sur l'imagination par une fable orientale , peut-être incorrecte à certains égards , mais très ingénieuse , & très-propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au sentiment. C'est un amant fortuné qui , sous le voile d'une allégorie , attribue ingénieusement à sa maîtresse & à l'amour qu'il a pour elle , les qualités qu'on admire en lui.

« J'étois , un jour , dans le bain : une terre odorante ,
 » d'une main aimée , passa dans la mienne. Je lui dis :
 » Es-tu le musc ? es-tu l'ambre ? Elle me répondit :
 » Je ne suis qu'une terre commune ; mais j'ai eu quel-
 » que liaison avec la rose ; sa vertu bienfaisante m'a
 » pénétrée ; sans elle , je ne serois encore qu'une terre
 » commune (1) ».

J'ai , je pense , nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination* , & montré , dans les différens genres l'usage qu'on en peut faire. Je passe maintenant au sentiment.

Le moment où la passion se réveille le plus fortement en nous , est ce qu'on appelle le *sentiment*. Aussi n'entend-on par *passion* qu'une continuité de sentimens de même espèce. La passion d'un homme pour une femme n'est que la durée de ses desirs & de ses sentimens pour cette même femme.

Cette définition donnée , pour distinguer ensuite les sentimens des sensations , & savoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots , qu'on emploie

(1) Voyez le *Gulistan* ou l'*empire des Roses* , de Saadi.

souvent l'un pour l'autre , il faut se rappeler qu'il est des passions de deux espèces ; les unes qui nous sont immédiatement données par la nature ; tels sont les desirs ou les besoins physiques de boire , manger , &c. ; les autres , qui , ne nous étant point immédiatement données par la nature , supposent l'établissement des sociétés , & ne sont proprement que des passions factices ; telles sont l'ambition , l'orgueil , la passion du luxe , &c. Conséquemment à ces deux espèces de passions , je distinguerai deux espèces de sentimens. Les uns ont rapport aux passions de la première espèce , c'est-à-dire , à nos besoins physiques , ils reçoivent le nom de sensations : les autres ont rapport aux passions factices , & sont plus particulièrement connus sous le nom de sentimens. C'est de cette dernière espèce dont il s'agit dans ce chapitre.

Pour s'en former une idée nette , j'observerai qu'il n'est point d'hommes sans desirs , ni , par conséquent , sans sentiment ; mais que ces sentimens sont en eux ou foibles ou vifs. Lorsqu'on n'en a que de foibles , on est censé n'en point avoir. Ce n'est qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du sentiment. Est-on saisi d'effroi ; si cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter ; si notre peur calcule & raisonne , notre peur est foible , & l'on ne fera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du sentiment de la peur , je le dis également de celui de l'amour & de l'ambition.

Ce n'est qu'à des passions bien déterminées que

l'homme doit ces mouvemens fougueux & ces accès auxquels on donne le nom de sentiment.

On est animé de ces passions, lorsqu'un desir seul règne dans notre ame, y commande impérieusement à des desirs subordonnés. Quiconque cède successivement à des desirs différens, se trompe s'il se croit passionné, il prend en lui des goûts pour des passions.

Le despotisme, si je l'ose dire, d'un desir auquel tous les autres sont subordonnés, est donc en nous ce qui caractérise la passion. Il est, en conséquence, peu d'hommes passionnés & capables de sentimens vifs.

Souvent même les mœurs d'un peuple & la constitution d'un état s'opposent au développement des passions & des sentimens. Que de pays où certaines passions ne peuvent se manifester, du moins par des actions ! Dans un gouvernement arbitraire, toujours sujet à mille révolutions, si les grands y sont presque toujours embrasés du feu de l'ambition, il n'en est pas ainsi d'un état monarchique, où les lois sont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux sont à la chaîne, & l'on n'y voit que des intrigans, que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'est pas qu'en ce pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition : mais, sans quelques circonstances singulières, ce germe y meurt, sans se développer. L'ambition est, dans ces hommes, comparable à ces feux souterrains, allumés dans les entrailles de la terre : ils y brûlent sans explosion, jusqu'au moment où les

eux y pénètrent , & que , raréfiées par le feu , elles soulèvent , entr'ouvrent les montagnes , en ébranlant les fondemens du monde.

Dans les pays où le germe de certaines passions & de certains sentimens est étouffé , le public ne peut les connoître & les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célèbres , & principalement les poètes.

Le sentiment est l'ame de la poésie , & sur-tout de la poésie dramatique. Avant d'indiquer les signes auxquels on reconnoît , en ce genre , les grands peintres & les hommes à sentimens , il est bon d'observer qu'on ne peint jamais bien les passions & les sentimens , si l'on n'en est soi-même susceptible. Place-t-on un héros dans une situation propre à développer en lui toute l'activité des passions : pour faire un tableau vrai , il faut être affecté des mêmes sentimens dont on décrit en lui les effets , & trouver en soi son modèle. Si l'on n'est passionné , on ne saisit jamais ce point précis que le sentiment atteint , & qu'il ne franchit jamais (1) : on est toujours en-deçà ou au-delà d'une nature forte.

D'ailleurs , pour réussir en ce genre , il ne suffit pas d'être , en général , susceptible de passions ; il faut ,

(1) Dans les ouvrages du théâtre rien de plus commun que de faire du sentiment avec de l'esprit. Veut-on peindre la vertu ; on fera exécuter , en ce genre , à son héros des actions que les motifs qui le portent à la vertu , ne lui permettent point de faire. Il est peu de poètes dramatiques exemps de ce défaut.

de plus , être animé de celle dont on fait le tableau. Une espèce de sentiment ne nous en fait pas deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on sent foiblement. Corneille , dont l'ame étoit plus élevée que tendre , peint mieux les grands politiques & les héros , qu'il ne peint les amans.

C'est principalement à la vérité des peintures qu'est, en ce genre , attachée la célébrité. Je fais cependant que d'heureuses situations , des maximes brillantes & des vers élégans , ont quelquefois , au théâtre , obtenu les plus grands succès ; mais , quelque mérite que supposent ces succès , ce mérite cependant n'est , dans le genre dramatique , qu'un mérite secondaire.

Le vers de caractère est , dans les tragédies , le vers qui fait sur nous le plus d'impression. Qui n'est pas frappé de cette scène où Catilina , pour réponse aux reproches d'assassinats que lui fait Lentulus , lui dit :

*Crois que ces crimes
Sont de ma politique , & non pas de mon cœur.*

Forcé de se plier aux mœurs de ses complices.

*Il faut , ajoute - t - il , qu'un chef de conjurés prenne
successivement tous les caractères. Si je n'avois que des
Lentulus dans mon parti ,*

*Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux ,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.*

Quel caractère renfermé dans ces deux vers ! Quel chef de conjurés qu'un homme assez maître de lui

pour être à son choix vertueux ou vicieux ! Quelle ambition enfin que celle qui peut , contre l'inflexibilité ordinaire des passions , plier à tous les caractères le superbe Catilina ! une telle ambition annonce le destructeur de Rome.

De pareils vers ne sont jamais inspirés que par les passions. Qui n'en est pas susceptible , doit renoncer à les peindre. Mais , dira-t-on , à quel signe le public , souvent peu instruit de ce qui est en-deçà ou au-delà d'une nature forte , reconnoîtroit-il les grands peintres de sentimens ? A la manière , répondrai-je , dont ils les expriment. A force de méditations & de réminiscences , un homme d'esprit peut , à peu près , deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle situation ; il peut substituer , si je peux m'exprimer ainsi , le sentiment *pensé* au sentiment *senti* : mais il est dans le cas d'un peintre qui , sur le récit qu'on lui auroit fait de la beauté d'une femme , & l'image qu'il s'en seroit formée , voudroit en faire le portrait ; il feroit peut-être un beau tableau , mais jamais un tableau ressemblant. L'esprit ne devinera jamais le langage du sentiment.

Rien de plus insipide pour un vieillard que la conversation de deux amans. L'homme insensible , mais spirituel , est dans le cas du vieillard ; le langage simple du sentiment lui paroît plat ; il cherche , malgré lui , à le relever par quelque tour ingénieux , qui décèle toujours en lui le défaut de sentiment.

Lorsque Pélée brave le courroux du ciel ; lorsque les éclats du tonnerre annoncent la présence du Dieu son

o rival, & que Thétis intimidée, pour calmer les soupçons d'un amant jaloux, lui dit :

*Va, fuis ; te montrer que je crains,
C'est te dire assez que je t'aime (1).*

On sent que le danger où se trouve Pélée est trop instant; que Thétis n'est pas dans une situation assez tranquille pour tourner aussi ingénieusement sa réponse. Effrayée de l'approche d'un Dieu, qui, d'un mot, peut anéantir son amant, & pressée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir, & qu'elle l'adore.

Toute phrase ingénieusement tournée prouve, à la fois, l'esprit & le défaut de sentiment. L'homme agité d'une passion, tout entier à ce qu'il sent, ne s'occupe point de la manière dont il le dit : l'expression la plus simple est d'abord celle qu'il fait.

Lorsque l'Amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grace de Psyché, & que la déesse rit de sa douleur, l'Amour lui dit :

Je ne me plaindrois pas, si je pouvois mourir.

o Lorsque Titus déclare à Bérénice, qu'enfin le destin ordonne qu'ils se séparent pour jamais (2), Bérénice reprend :

(1) Si, dans ces vers d'Ovide,

Pignora certa petis, do pignora certa timendo,

le Soleil dit à-peu-près la même chose à Phaëton, son fils; c'est que Phaëton n'est point encore monté sur son char, ni par conséquent dans le moment du danger.

(2) Dans la tragédie angloise de *Cléopâtre*, Octavie

Pour jamais !... Que ce mot est affreux , quand on aime !

Lorsque Palmire dit à Seïde que vainement elle a tenté par ses prières de toucher son ravisseur , Seïde répond :

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes ?

Ces vers , & généralement tous les vers de sentiment , seront toujours simples , & dans le tour & dans l'expression. Mais l'esprit , dépourvu de sentiment , nous éloignera toujours de cette simplicité ; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le sentiment en maxime.

Comment ne seroit-on pas , à cet égard , la dupe de l'esprit ? Le propre de l'esprit est d'observer , de généraliser ses observations , & d'en tirer des résultats ou des maximes. Habitué à cette marche , il est presque impossible que l'homme d'esprit , qui , sans

rejoint Antoine : elle est belle ; Antoine peut reprendre du goût pour elle , Cléopâtre le craint ; Antoine la rassure. *Quelle différence* , lui dit-il , *entre Octavie & Cléopâtre !* « O mon amant ! reprend-elle , quelle plus grande différence encore entre mon état & le sien ! Octavie est aujourd'hui méprisée ; mais Octavie est ton épouse. L'espoir immortel habite dans son ame ; il essuie ses larmes , la console dans son malheur. Demain , l'hymen peut te remettre entre ses bras. Quelle est , au contraire , ma destinée ! Que l'amour se taise un moment dans ton cœur , il ne me reste aucun espoir. Je ne puis , comme elle , gémir près de ce que j'aime , espérer de l'attendrir , me flatter d'un retour. Un seul instant d'indifférence , & tout pour moi est anéanti ; l'espace immense & l'éternité me séparent à jamais de toi ».

avoir senti l'amour , en voudra peindre la passion , ne mette , sans s'en appercevoir , souvent le sentiment en maxime. Aussi M. de Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ses bergers :

L'on ne doit point aimer , lorsqu'on a le cœur tendre.

idée qui lui est commune avec Quinault , qui l'exprime bien différemment , lorsqu'il fait dire à Atys :

*Si j'aimois un jour , par malheur ,
Je connois bien mon cœur ,
Il seroit trop sensible.*

Si Quinault n'a point mis en maxime le sentiment dont Atys est agité ; c'est qu'il sentoît qu'un homme vivement affecté ne s'amuse point à généraliser.

Il n'en est pas , à cet égard , de l'ambition comme de l'amour. Le sentiment , dans l'ambition , s'allie très-bien avec l'esprit & la réflexion : la cause de cette différence tient à l'objet différent que se proposent ces deux passions.

Que desire un amant ? les faveurs de ce qu'il aime. Or , ce n'est point à la sublimité de son esprit , mais à l'excès de sa tendresse que ces faveurs sont accordées. L'amour en larmes , & désespéré aux pieds d'une maîtresse , est l'éloquence la plus propre à la toucher. C'est l'ivresse de l'amant , qui prépare & saisit ces instans de foiblesse , qui mettent le comble à son bonheur. L'esprit n'a point de part au triomphe : l'esprit est donc étranger au sentiment de l'amour. D'ailleurs , l'excès de la passion d'un amant promet mille plaisirs à l'objet aimé. Il n'en est pas ainsi d'un ambitieux.

tieux. La violence de son ambition ne promet aucuns plaisirs à ses complices. Si le trône est l'objet de ses desirs, & si, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puissant, ce seroit en vain qu'il étaleroit aux yeux de ses partisans tout l'excès de son ambition : ils ne l'écouteront qu'avec indifférence, s'il n'assignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, & ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé ; un seul instant assure sa félicité : la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il est plus près d'obtenir ce qu'il desire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ses projets, continuellement besoin du secours de toute sorte d'hommes : pour s'en servir utilement, il faut les connoître : d'ailleurs, son succès tient à des projets ménagés avec art, & préparés de loin. Que d'esprit ne faut-il pas pour les concerter & les suivre ? Le sentiment de l'ambition s'allie donc nécessairement avec l'esprit & la réflexion.

Le poète dramatique peut donc rendre fidèlement le caractère de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans sa bouche de ces vers sentencieux, qui, pour frapper fortement le spectateur, doivent être le résultat d'un sentiment vif & d'une réflexion profonde. Tels sont ces vers, où, pour justifier l'audace qu'il a de se présenter au sénat, Catilina dit à Probus, qui l'accuse d'imprudence :

*L'imprudence n'est pas dans la témérité,
Elle est dans un projet faux & mal concerté ;*

Tome II.

T.

*Mais , s'il est bien suivi , c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence :
Et je sais , pour dompter les plus impérieux ,
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux.*

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles doses différentes , si je l'ose dire , l'esprit peut s'allier aux différens genres de passions.

Je finirai par cette observation ; c'est que nos mœurs & la forme de notre gouvernement ne nous permettant point de nous livrer à des passions fortes , telles que l'ambition & la vengeance , on ne cite communément ici , comme peintres de sentimens , que les hommes sensibles à la tendresse paternelle ou filiale , & enfin à l'amour qui , par cette raison , occupe presque seul le théâtre françois.

CHAPITRE III.

De l'Esprit.

L'ESPRIT n'est autre chose qu'un assemblage d'idées & de combinaisons nouvelles. Si l'on avoit fait, en un genre, toutes les combinaisons possibles, l'on n'y pourroit plus porter ni invention ni esprit; l'on pourroit être savant en ce genre, mais non pas spirituel. Il est donc évident que, s'il ne restoit plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout seroit science, & l'esprit seroit impossible: on auroit remonté jusqu'aux principes des choses. Une fois parvenus à des principes généraux & simples, la science des faits qui nous y auroient élevés, ne seroit plus qu'une science futile, & toutes les bibliothèques où ces faits sont renfermés, deviendroient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique & de la législation, c'est-à-dire, de toutes les histoires, on auroit extrait, par exemple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité possible, donneroient un jour naissance à la meilleure forme du gouvernement. Il en seroit de même de la physique, & généralement de toutes les sciences. Alors l'esprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, seroit, par une main habile, concentré dans un petit volume de principes; à peu près comme les

T 2

esprits des fleurs , qui couvrent de vastes plaines , sont , par l'art du chymiste , facilement concentrés dans un vase d'essence.

L'esprit humain , à la vérité , est , en tout genre , fort loin du terme que je suppose. Je conviens volontiers que nous ne serons pas si-tôt réduits à la triste nécessité de n'être que savans ; & qu'enfin , grace à l'ignorance humaine , il nous fera long-temps permis d'avoir de l'esprit.

L'esprit suppose donc toujours invention. Mais quelle différence , dira-t-on , entre cette espèce d'invention & celle qui nous fait obtenir le titre de *génies* ? Pour la découvrir , consultons le public. En morale & en politique , il honorera , par exemple , du titre de génies & Machiavel & l'auteur de l'*Esprit des Loix* , & ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'esprit à la Rochefoucault & à la Bruyère. L'unique différence sensible qu'on remarque entre ces deux espèces d'hommes , c'est que les premiers traitent de matières plus importantes , lient plus de vérités entre elles , & forment un plus grand ensemble que les seconds. Or , l'union d'un plus grand nombre de vérités suppose une plus grande quantité de combinaisons , & , par conséquent , un homme plus rare. D'ailleurs , le public aime à voir , du haut d'un principe , toutes les conséquences qu'on en peut tirer : il doit donc récompenser , par un titre supérieur , tel que celui de génie , quiconque lui procure cet avantage , en réunissant une infinité de vérités sous le même point de vue. Telle est , dans le genre philo-

sophique , la différence sensible entre le génie & l'esprit.

Dans les arts , où , par le mot de *talent* , on exprime ce que , dans les sciences , on désigne par le mot d'*esprit* , il semble que la différence soit à peu près la même.

Quiconque ou se modèle sur les grands - hommes qui l'ont déjà précédé dans la même carrière , ou ne les surpasse pas , ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages , n'a pas assez combiné , n'a pas fait d'assez grands efforts d'esprit , ni donné assez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conséquence , on place dans la liste des hommes de talent , les Regnard , les Vergier , les Campistron & les Fléchier ; lorsqu'on cite comme génies les Molière , les La Fontaine , les Corneille & les Bossuet. J'ajouterai même , à ce sujet , qu'on refuse quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte , une tragédie ont un grand succès : on peut dire de ces ouvrages qu'ils sont pleins de génie , sans oser quelquefois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir , il faut , ou , comme La Fontaine , avoir , si je l'ose dire , dans une infinité de petites pièces la monnoie d'un grand ouvrage ; ou , comme Corneille & Racine , avoir composé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poème épique est , dans la poésie , le seul ouvrage dont l'étendue suppose une mesure d'attention & d'invention suffisante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reste , en finissant ce chapitre , deux observa-

T 3

tions à faire. La première, c'est qu'on ne désigne dans les arts par le nom d'esprit, que ceux qui, sans génie, ni talent pour un genre, y transportent les beautés d'un autre genre : telles sont, par exemple, les comédies de M. de Fontenelle, qui dénuées du génie & du talent comique, étincellent de quelques beautés philosophiques. La seconde, c'est que l'invention appartient tellement à l'esprit, qu'on n'a jusqu'à présent, par aucune des épithètes applicables au grand esprit, désigné ceux qui remplissent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même usage, qui donne l'épithète de *bon* au juge, au financier (1), à l'arithméticien habile, nous permet d'appliquer l'épithète de *sublime* au poète, au législateur, au géomètre, à l'orateur. L'esprit suppose donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embrasse d'ailleurs plus d'étendue de vue ; elle suppose, par conséquent, & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardiesse de caractère qui se fraie des routes nouvelles.

Telle est la différence entre le génie & l'esprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *esprit*.

Cette différence établie, je dois observer que nous sommes forcés par la disette de la langue à prendre

(1) Je ne dis pas que de bons juges, de bons financiers n'aient de l'esprit ; mais je dis seulement que ce n'est pas en qualité de juges ou de financiers qu'ils en ont ; à moins que l'on ne confonde la qualité de juge avec celle de législateur.

cette expression dans mille acceptions différentes, qu'on ne distingue entre elles que par les épithètes qu'on unit au mot *esprit*. Ces épithètes, toujours données par le lecteur ou le spectateur, sont toujours relatives à l'impression que fait sur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, & peut-être sans succès, traité ce même sujet, c'est qu'on n'a point considéré l'esprit sous ce point de vue; c'est qu'on a pris pour des qualités réelles & distinctes les épithètes de *fin*, de *fort*, de *lumineux*, &c., qu'on joint au mot *esprit*: c'est qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithètes comme l'expression des effets différens que font sur nous & les diverses espèces d'idées, & les différentes manières de les rendre. C'est pour dissiper l'obscurité répandue sur ce sujet que je vais, dans les chapitres suivans, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithètes souvent unies au mot *esprit*.

CHAPITRE IV.

De l'Esprit fin, de l'Esprit fort,

DANS le physique , on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelque peine. Dans le moral , c'est-à-dire , en fait d'idées & de sentimens , on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelques efforts d'esprit , & sans une grande attention.

o L'Avare de Molière soupçonne son valet de l'avoir volé; il le fouille; & , ne trouvant rien dans ses poches, il lui dit : *Rends-moi , sans te fouiller , ce que tu m'as volé.* Ce mot d'Harpagon est fin , il est dans le caractère d'un avare; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'opéra d'Isis , lorsque la nymphe Io , pour calmer les plaintes d'Hierax , lui dit : *Vos rivaux sont-ils mieux traités que vous ?* Hierax lui répond :

*Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine,
La douce illusion d'une espérance vaine
Ne les fait point tomber du faite du bonheur :
Aucun d'eux , comme moi , n'a perdu votre cœur ;
Comme eux , à votre humeur sévère
Je ne suis point accoutumé,
Quel tourment de cesser de plaire ,
Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé !*

Ce sentiment est dans la nature ; mais il est fin , il est

caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il falloit les yeux de Quinault pour l'y appercevoir.

Du sentiment , passons aux idées fines. On entend par *idée fine* une conséquence finement déduite d'une idée générale (1). Je dis une conséquence, parce qu'une idée , dès qu'elle devient féconde en vérités , quitte le nom d'*idée fine* pour prendre celui de *principe* ou d'*idée générale*. On dit *les principes* & non *les idées fines* d'Aristote, de Descartes, de Locke & de Newton. Ce n'est pas que , pour remonter , comme ces philosophes , d'observations en observations , jusqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de finesse d'esprit , c'est-à-dire beaucoup d'attention. L'attention (qu'il me soit permis de le remarquer en passant) est un microscope qui , grossissant à nos yeux les objets , sans les déformer , nous y fait appercevoir une infinité de ressemblances & de différences invisibles à l'œil inattentif. L'esprit , en tout genre , n'est proprement qu'un effet de l'attention.

Mais , pour ne pas m'écarter de mon sujet , j'observerai que toute idée & tout sentiment , dont la découverte suppose , dans un auteur , & beaucoup de finesse , & beaucoup d'attention , ne recevra cependant pas le nom de *fin* , si ce sentiment ou cette idée sont ou mis en action dans une scène , ou rendus par un tour simple & naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend sans effort. Il ne désigne jamais ,

(1) Les ouvrages de M. de Fontenelle en fournissent mille exemples.

par les épithètes qu'il unit à ce mot d'*esprit*, que les impressions que font sur lui les idées ou les sentimens qu'on lui présente.

Ce fait posé, on entend donc par *idée fine* une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs : or, elle leur échappe, lorsque l'auteur saute les idées intermédiaires nécessaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel est ce mot que répétoit souvent M. de Fontenelle : *On détruiroit presque toutes les religions* (1), *si l'on obligeoit ceux qui les professent à s'aimer*. Un homme d'esprit supplée aisément aux idées intermédiaires qui lient ensemble les deux propositions renfermées dans ce mot (2) ; mais il est peu d'*hommes d'esprit*.

(1) Ce qui peut être vrai des fausses religions n'est point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(2) Il en est de même de cet autre mot de M. de Fontenelle : *En écrivant*, disoit-il, *j'ai toujours tâché de m'entendre*. Peu de gens entendent réellement ce mot de M. de Fontenelle. On ne sent point, comme lui, toute l'importance d'un précepte dont l'observation est si difficile. Sans parler des esprits ordinaires, parmi les Mallebranche, les Leibnitz & les plus grands philosophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de M. de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décomposer leurs principes, à les réduire à des propositions simples & toujours claires, auxquelles on ne parvient point sans savoir si l'on s'entend, ou si l'on ne s'entend pas. Ils se sont appuyés sur ces prin-

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obscur, énigmatique & recherché. C'est moins à l'espèce des idées qu'à la manière de les exprimer qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge de M. le cardinal Dubois , lorsque , parlant du soin qu'il avoit pris de l'éducation de M. le duc d'Orléans régent , M. de Fontenelle dit *que ce prélat avoit tous les jours travaillé à se rendre inutile* ; c'est à l'obscurité de l'expression que cette idée doit sa finesse.

Dans l'opéra de Thétis , lorsque cette déesse , pour se venger de Pélée , qu'elle croit infidelle , dit :

*Mon cœur s'est engagé sous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ;
Mais je veux l'en punir, en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi ;*

Il est encore certain que cette idée & toutes les idées de cette espèce ne devront le nom de *fines* , qu'on leur donnera communément , qu'au tour énigmatique sous lequel on les présente , & , par conséquent , au petit effort d'esprit qu'il faut faire pour les saisir. Or , un auteur n'écrit que pour se faire entendre. Tout ce qui s'oppose à la clarté est donc un défaut dans le style ;

cipes vagues , dont l'obscurité est toujours suspecte à quiconque a le mot de M. de Fontenelle habituellement présent à l'esprit. Faute d'avoir , si je l'ose dire , fouillé jusqu'au terrain vierge , l'immense édifice de leur système s'est affaîlé , à mesure qu'ils le construisoient.

toute manière fine de s'exprimer est donc vicieuse (1); il faut donc être d'autant plus attentif à rendre son idée par un tour & une expression simple & naturelle, que cette idée est plus fine, & peut plus facilement échapper à la sagacité du lecteur.

Portons maintenant nos regards sur la sorte d'esprit désigné par l'épithète de *fort*.

Une idée forte est une idée intéressante & propre à faire sur nous une impression vive. Cette impression peut être l'effet ou de l'idée même, ou de la manière dont elle est exprimée (2).

(1) Je fais bien que les tours fins ont leurs partisans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout le monde croit l'avoir pensé : la clarté de l'expression est donc une mal-adresse de l'auteur; il faut toujours jeter quelques nuages sur ses pensées. Flattés de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, & d'apercevoir une vérité à travers l'obscurité de l'expression, mille gens louent, avec d'autant plus d'enthousiasme, cette manière d'écrire, que, sous prétexte de faire l'éloge de l'auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait est certain. Mais je soutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, & résister au desir de les mériter. Une pensée est-elle finement exprimée; il est d'abord peu de gens qui l'entendent; mais enfin, elle est généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expression, cette pensée est, par les gens d'esprit, réduite à sa valeur intrinsèque, & mise fort au-dessous de cette même valeur par les gens médiocres : honteux de leur peu de pénétration, on les voit toujours, par un mépris injuste, venger l'affront que la finesse d'un tour a fait à la sagacité de leur esprit.

(2) On désigne en Perse, par les épithètes de *Peintres*

Une idée assez commune, mais rendue par une expression ou une image frappante, peut faire sur nous une impression assez forte. M. l'abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain : « Virgile, » dit-il, n'est qu'un prêtre élevé au milieu des grâces du temple ; le caractère pleureur, hypocrite & dévot de son héros déshonore le poète ; son enthousiasme semble ne s'échauffer qu'à la lueur des lampes suspendues devant les autels, & l'enthousiasme audacieux de Lucain s'allumer au feu de la foudre ». Ce qui nous frappe vivement est donc ce qu'on désigne par l'épithète de *fort*. Or, le grand & le fort ont cela de commun, qu'ils font sur nous une impression vive ; aussi les a-t-on souvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit se former du grand & du fort, je considérerai séparément ce que c'est que le grand & le fort, 1°. dans les idées, 2°. dans les images, 3°. dans les sentimens.

Une idée grande est une idée généralement intéressante. Mais les idées de cette espèce ne sont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du portique ou du lycée, intéressans pour tous les hommes en général, & par conséquent pour les Athéniens, ne devoient cependant pas faire sur eux l'impression des harangues de Démosthène, lorsque cet orateur leur reprochoit leur lâcheté : *Vous vous*

ou de *Sculpteurs*, l'inégale force des différens poètes, & l'on dit, en conséquence, un *poète peintre*, un *poète sculpteur*.

demandez l'un à l'autre , leur disoit-il , Philippe est-il mort ? Hé ! que vous importe , Athéniens , qu'il vive ou qu'il meure ? Quand le ciel vous en auroit délivrés , vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe.

Si les Athéniens étoient plus frappés du discours de leur orateur que des découvertes de leurs philosophes , c'est que Démosthène leur présentoit des idées plus convenables à leur situation actuelle , & par conséquent plus immédiatement intéressantes pour eux.

Or , les hommes , qui ne connoissent , en général , que l'existence du moment , seront toujours plus vivement affectés de cette espèce d'idées , que de celles qui , par la raison même qu'elles sont grandes & générales , appartiennent moins directement à l'état où ils se trouvent.

Aussi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'é-motion dans les ames , & ces harangues si fortes , parce qu'on y discute les intérêts actuels d'un état , ne sont-elles pas d'une utilité aussi étendue , aussi durable , & ne peuvent-elles , comme les découvertes d'un philosophe , convenir également à tous les temps & à tous les lieux.

En fait d'idées , la seule différence entre le grand & le fort , c'est que l'un est plus généralement & l'autre plus vivement intéressant (1).

(1) On dit quelquefois d'un raisonnement qu'il est fort , mais c'est lorsqu'il s'agit d'un objet intéressant pour nous. Aussi ne donne-t-on pas ce nom aux démonstrations de géométrie , qui de tous les raisonnemens , sont , sans contredit , les plus forts.

S'agit-il de ces belles images , de ces descriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination : le fort & le grand ont ceci de commun , qu'ils doivent nous présenter de grands objets.

Tamerlan & Cartouche sont deux brigands , dont l'un vole avec quatre cent mille hommes , & l'autre avec quatre cents hommes ; le premier attire notre respect , & le second notre mépris (1).

Ce que je dis du moral , je l'applique au physique. Tout ce qui , par soi même , est petit , ou le devient par la comparaison qu'on en fait aux grandes choses , ne fait sur nous presque aucune impression.

Que l'on se peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque , au moment qu'il fond sur l'ennemi : si l'imagination place à côté du héros l'un de ces fils de la terre (2) , qui , croissant par an d'une coudée en grosseur & de trois ou quatre coudées en hauteur , pouvoient entasser Ossa sur Pélion ; Alexandre n'est plus qu'une marionnette plaisante , & sa fureur n'est que ridicule.

Mais si le fort est toujours grand , le grand n'est pas toujours fort. Une décoration ou du temple du Destin , ou des fêtes du ciel , peut être grande , majes-

(1) Tout devient ridicule sans la force ; tout s'ennoblit avec elle. Quelle différence de la friponnerie d'un contrebandier à celle de Charles-Quint ?

(2) Aux yeux de ce même géant , ce César qui dit de lui : *Veni , vidi , vici* , & dont les conquêtes étoient si rapides , lui paroîtroit se traîner sur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer , ou d'un limaçon.

tueuse , & même sublime ; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du Tartare. Le tableau de la gloire des saints est moins fait pour étonner l'imagination que le jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort est donc le produit du grand uni au terrible. Or, si tous les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir ; si la douleur violente fait taire tout sentiment agréable , lorsqu'un plaisir vif ne peut étouffer en nous le sentiment d'une douleur violente ; le fort doit donc faire sur nous la plus vive impression : on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tableau de l'olympé.

En fait de plaisirs , l'imagination , excitée par le desir d'un plus grand bonheur , est toujours inventive ; il manque toujours quelques argumens à l'olympé.

S'agit-il du terrible ; l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer ; elle est moins difficile en ce genre : l'enfer est toujours assez effrayant.

Telle est , dans les décorations , les descriptions poétiques , la différence entre le grand & le fort. Examinons maintenant si , dans les tableaux dramatiques & la peinture des passions , on ne retrouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'esprit.

Dans le genre tragique , on donne le nom de fort à toute passion , à tout sentiment qui nous affecte très-vivement , c'est-à-dire , à tous ceux dont le spectateur peut être le jouet ou la victime.

Personne n'est à l'abri des coups de la vengeance
&

& de la jalousie. La scène d'Atrée , qui présente à son frère Thyeste une coupe remplie du sang de son fils ; les fureurs de Rhadamiste , qui , pour soustraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur , la traîne sanglante dans l'Araxe , offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayans que celui d'un ambitieux qui s'assied sur le trône de son maître.

Dans ce dernier tableau , le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des spectateurs n'est monarque : les malheurs qu'occasionnent souvent les révolutions , ne sont pas assez imminens pour le frapper de terreur : il doit donc en considérer le spectacle avec plaisir (1). Ce spectacle charme les uns , en leur laissant entrevoir , dans les rangs les plus élevés , une instabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions , & console les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres , en ce qu'il flatte leur inconstance ; inconstance qui , fondée sur le desir d'une condition meilleure , fait , à travers le bouleversement des empires , toujours luire à leurs

(1) C'est à cette cause qu'on doit , en partie , rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre , pour ces guerriers dont la valeur renverse les empires , & change la face du monde. On lit leur histoire avec plaisir ; on craindrait de naître de leur temps. Il en est de ces conquérans comme de ces nuages noirs & sillonnés d'éclairs ; la foudre qui s'élance de leurs flancs fracasse , en éclatant , les arbres & les rochers. Vu de près , ce spectacle glace d'effroi ; vu dans l'éloignement , il ravit d'admiration.

Tome II.

V.

yeux l'espoir d'un état plus heureux, & leur en montre la possibilité comme une possibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes par la grandeur même du tableau qu'il présente, & par l'intérêt qu'on est forcé de prendre au héros estimable & vertueux que le poète met sur la scène. Le desir du bonheur, qui nous fait considérer l'estime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil personnage. Cette identification est, si je l'ose dire, d'autant plus parfaite, & nous nous intéressons d'autant plus vivement au fort heureux ou malheureux d'un grand-homme, que ce grand homme nous paroît plus estimable; c'est-à-dire, que ses idées ou ses sentimens sont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoît avec plaisir, dans un héros, les sentimens dont il est lui-même affecté. Ce plaisir est d'autant plus vif, que ce héros joue un plus grand rôle sur la terre; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius & les César, à triompher d'un peuple dont le destin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on présente au théâtre la conjuration de Gènes & celle de Rome; qu'on trace d'une main également hardie, les caractères du comte de Fiesque & de Catilina; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même esprit & la même élévation: je dis que l'audacieux Catilina emportera presque toute notre admiration; la grandeur de son entreprise se réfléchira sur son caractère, l'aggrandira toujours à nos yeux; & notre illusion prendra sa source dans le desir même du bonheur.

En effet , on se croira toujours d'autant plus heureux qu'on sera plus puissant , qu'on règnera sur un plus grand peuple , que plus d'hommes seront intéressés à prévenir , à satisfaire nos desirs , & que , seuls libres sur la terre , nous serons environnés d'un univers d'esclaves.

Voilà les causes principales du plaisir que nous fait la peinture de l'ambition , de cette passion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changemens qu'elle fait sur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occasionné de pareils ; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave ; si , dans un siècle plus voisin du nôtre , il a ouvert aux Maures les ports de l'Espagne ; & s'il a renversé successivement & relevé une infinité de trônes ; ces grandes révolutions ne sont cependant pas des effets nécessaires de l'amour , comme elles le sont de l'ambition.

Aussi le desir des grandeurs & l'amour de la patrie , qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuse , ont-ils toujours reçu le nom de grands , préférablement à toutes les autres passions : nom qui , transporté aux héros que ces passions inspirent , a été ensuite donné aux Corneille & aux poètes célèbres qui les ont peints. Sur quoi j'observerai que la passion de l'amour n'est cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractère de Phèdre avec autant d'adresse que l'a fait Racine , il ne falloit certainement pas moins d'idées , de combinaisons & d'esprit , que pour tracer dans *Rodogune* le caractère de Cléopâtre. C'est donc moins à l'habileté

du peintre qu'au choix de son sujet qu'est attaché le nom de grand.

Il résulte de ce que j'ai dit, que, si les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir, les objets de crainte & de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux & de passions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement & l'admiration générale. Le grand est donc, en tout genre, ce qui frappe universellement ; & le fort, ce qui fait une impression moins générale, mais plus vive.

La découverte de la boussole est, sans contredit, plus généralement utile à l'humanité que la découverte d'une conjuration ; mais cette dernière découverte est infiniment plus intéressante pour la nation chez laquelle on conjure.

L'idée du fort une fois déterminée, j'observerai que les hommes ne pouvant se communiquer leurs idées que par des mots, si la force de l'expression ne répond pas à celle de la pensée, quelque forte que soit cette pensée, elle paroîtra toujours foible, du moins à ceux qui ne sont point doués de cette vigueur d'esprit qui supplée à la foiblesse de l'expression.

Or, pour rendre fortement une pensée, il faut, 1°. l'exprimer d'une manière nette & précise : toute idée rendue par une expression louche, est un objet aperçu à travers un brouillard ; l'impression n'en est point assez distincte, pour être forte ; 2°. il faut que cette pensée, s'il est possible, soit revêtue d'une image, & que l'image soit exactement calquée sur la pensée. En effet, si toutes nos idées sont un effet de nos sen-

fations , c'est donc par les sens qu'il faut transmettre nos idées aux autres hommes ; il faut donc , comme j'ai dit dans le chapitre de l'imagination , parler aux yeux pour se faire entendre à l'esprit.

Pour nous frapper fortement , ce n'est pas même assez qu'une image soit juste & exactement calquée sur une idée ; il faut encore qu'elle soit grande , sans être gigantesque (1) : telle est l'image employée par l'immortel auteur de *l'Esprit des lois* , lorsqu'il compare les despotes aux sauvages , *qui , la hache à la main , abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.* 0

Il faut , de plus , que cette grande image soit neuve , ou , du moins , présentée sous une face nouvelle.

C'est la surprise excitée par sa nouveauté , qui , fixant toute notre attention sur une idée , lui laisse le temps de faire sur nous une plus forte impression.

L'on atteint enfin , en ce genre , au dernier degré de perfection , lorsque l'image sous laquelle on présente une idée , est une image de mouvement. Ce tableau , toujours préféré au tableau d'un objet immobile , excite en nous plus de sensations , & nous fait , en conséquence , une impression plus vive. On est

(1) L'excessive grandeur d'une image la rend quelquefois ridicule. Quand le Psalmiste dit que *les montagnes sautent comme des bédouins* , cette grande image ne fait sur nous que peu d'effet , parce qu'il est peu d'hommes dont l'imagination soit assez forte pour se faire un tableau net & vif de montagnes sautant comme des cabris.

moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'est donc à l'imagination qu'un auteur doit, en partie, la force de son expression; c'est par ce secours qu'il transmet dans l'ame de ses lecteurs tout le feu de ses pensées. Si les Anglois, à cet égard, s'attribuent une grande supériorité sur nous, c'est moins à la force particulière de leur langue, qu'à la forme de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On est toujours fort dans un état libre, où l'homme conçoit les plus hautes pensées, & peut les exprimer aussi vivement qu'il les conçoit. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques : dans ces pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques particuliers puissans, & plus souvent encore une fausse & petite politique, s'opposent aux élans du génie. Quiconque, dans ces gouvernemens, s'élève jusqu'aux grandes idées, est souvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le louche, l'énigmatique & la foiblesse de l'expression. Aussi le lord Chesterfield, dans une lettre adressée à M. l'abbé de Guaſco, dit, en parlant de l'auteur de *l'Esprit des Loix* : « C'est dommage que » M. le président de Montesquieu, retenu, sans doute, » par la crainte du ministère, n'ait pas eu le courage » de tout dire. On sent bien, en gros, ce qu'il pense » sur certains sujets; mais il ne s'exprime point assez » nettement & assez fortement : on eût bien mieux » su ce qu'il pensoit, s'il eût composé à Londres, & » qu'il fût né Anglois ».

X Ce défaut de force dans l'expression n'est cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les

genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, sont, avec dédain, abandonnés au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expression dans certaines oraisons de Bossuet & certaines scènes de *Mahomet* ! Tragédie qui, peut-être, quelques critiques qu'on en fasse, est un des plus beaux ouvrages du célèbre M. de Voltaire.

Je finis par un morceau de M. l'abbé Cartaut ; morceau plein de cette force d'expression dont on ne croit pas notre langue susceptible. Il y découvre les causes de la superstition égyptienne.

« Comment ce peuple n'eût-il pas été le peuple le
» plus superstitieux ? L'Egypte, dit-il, étoit un pays
» d'enchantemens ; l'imagination y étoit perpétuelle-
» ment battue par les grandes machines du merveil-
» leux ; ce n'étoit par-tout que des perspectives d'effroi
» & d'admiration. Le prince étoit un objet d'étonne-
» ment & de terreur : semblable au foudre qui, reculé
» dans la profondeur des nuages, semble y tonner
» avec plus de grandeur & de majesté, c'étoit du fond
» de ses labyrinthes & de son palais que le monarque
» dictoit ses volontés. Les rois ne se montroient que
» dans l'appareil effrayant & formidable d'une puis-
» sance relevée en eux d'une origine céleste. La mort
» des rois étoit une apothéose : la terre étoit affaissée
» sous le poids de leurs mausolées. Dieux puissans,
» l'Egypte étoit par eux couverte de superbes obé-
» lisques chargés d'inscriptions merveilleuses, & de
» pyramides énormes, dont le sommet se perdoit dans
» les airs : Dieux bienfaisans, ils avoient creusé ces

» lacs qui rassuroient orgueilleusement l'Egypte contre
 » les inattentions de la nature.

» Plus redoutables que le trône & ses monarques ,
 » les temples & leurs pontifes en imposoient encore
 » plus à l'imagination des Egyptiens. Dans l'un de
 » ces temples étoit le colosse de Sérapis. Nul mortel
 » n'osoit en approcher. C'étoit à la durée de ce colosse
 » qu'étoit attachée celle du monde : quiconque eût
 » brisé ce talisman , eût replongé l'univers dans son
 » premier chaos. Nulles bornes à la crédulité ; tout ,
 » dans l'Egypte , étoit énigme , merveille & mystère.
 » Tous les temples rendoient des oracles ; tous les
 » autres vomissoient d'horribles hurlemens ; par-tout
 » l'on voyoit des trépieds tremblans , des pythies en
 » fureur , des victimes , des prêtres , des magiciens
 » qui , revêtus du pouvoir des Dieux , étoient chargés
 » de leur vengeance.

» Les philosophes , armés contre la superstition ,
 » s'élevèrent contre elle : mais , bientôt engagés dans
 » le labyrinthe d'une métaphysique trop abstraite , la
 » dispute les y divisa d'opinions ; l'intérêt & le fana-
 » tisme en profitent ; ils fécondent le chaos de leurs
 » systèmes différens ; il en sort les pompeux mystères
 » d'Isis , d'Osiris & d'Horus. Couverte alors des té-
 » nèbres mystérieuses & sublimes de la théologie &
 » de la religion , l'imposture fut méconnue. Si quel-
 » ques Egyptiens l'aperçurent à la lueur incertaine
 » du doute , la vengeance toujours suspendue sur la
 » tête des indiscrets , ferma leurs yeux à la lumière ,
 » & leur bouche à la vérité. Les rois même , qui , pour

» se mettre à l'abri de toute insulte , avoient d'abord ,
 » de concert avec les prêtres , évoqué autour du trône
 » la terreur , la superstition & les fantômes de leur
 » suite ; les rois , dis-je , en furent eux-mêmes effrayés ;
 » bientôt ils confièrent aux temples le dépôt sacré des
 » jeunes princes ; fatale époque de la tyrannie des
 » prêtres Egyptiens ! nul obstacle alors qu'on pût op-
 » poser à leur puissance. Les souverains furent ceints ,
 » dès l'enfance , du bandeau de l'opinion ; de libres &
 » d'indépendans qu'ils étoient , tant qu'ils ne voyoient
 » dans ces prêtres que des fourbes & des enthousiastes
 » soudoyés , ils en devinrent les esclaves & les victimes.
 » Imitateurs des rois , les peuples suivirent leur exem-
 » ple , & toute l'Egypte se prosterna aux pieds du pon-
 » tife & de l'autel de la superstition ».

Ce magnifique tableau de M. l'abbé Cartaut prouve ; o
 je crois , que la foiblesse d'expression qu'on nous re-
 proche , & qu'en certain genre on remarque dans nos
 écrits , ne peut être attribuée au défaut de génie de la
 nation.

CHAPITRE V.

De l'Esprit de lumière, de l'Esprit étendu, de l'Esprit pénétrant, & du Goût.

Si l'on en croit certaines gens, le génie est une espèce d'instinct, qui peut, à l'insu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choses. Ils mettent cet instinct fort au-dessous de l'esprit de lumière, qu'ils prennent pour l'intelligence universelle. Cette opinion, soutenue par quelques hommes de beaucoup d'esprit, n'est cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver, sur ce sujet, à quelques résultats, il faut, je pense, attacher des idées nettes à ces mots *esprit de lumière*.

Dans le physique, la lumière est un corps dont la présence rend les objets visibles. L'esprit de lumière est donc la sorte d'esprit qui rend nos idées visibles au commun des lecteurs. Il consiste à disposer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puisse facilement la saisir. Le titre d'esprit de lumière est donc accordé, par la reconnaissance du public, à celui qui l'éclaire.

Avant M. de Fontenelle, la plupart des savans, après avoir escaladé le sommet escarpé des sciences, s'y trouvoient isolés & privés de toute communication

avec les autres hommes. Ils n'avoient point applani la carrière des sciences , ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. M. de Fontenelle , que je ne considère point ici sous l'aspect qui le met au rang des génies , fut un des premiers qui , si je l'ose dire , établit un pont de communication entre la science & l'ignorance. Il s'aperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les semences de toutes les vérités ; mais que , pour cet effet , il falloit avec adresse y préparer son esprit ; *qu'une idée nouvelle* , pour me servir de son expression , *étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout*. Il fit donc ses efforts pour présenter ses idées avec la plus grande netteté ; il y réussit , la tourbe des esprits médiocres se sentit tout-à-coup éclairée , & la reconnoissance publique lui décerna le titre d'esprit de lumière.

Que falloit-il pour opérer un pareil prodige ? simplement observer la marche des esprits ordinaires ; savoir , que tout se tient & s'amène dans l'univers ; qu'en fait d'idées , l'ignorance est toujours contrainte de céder à la force immense des progrès insensibles de la lumière , que je compare à ces racines déliées qui , s'insinuant dans les fentes des rochers , y grossissent ; & les font éclater. Il falloit enfin sentir que la nature n'est qu'un long enchaînement ; & que , par le secours des idées intermédiaires , l'on pouvoit élever , de proche en proche , les esprits médiocres jusqu'aux plus hautes idées (1).

(1) Il n'est rien que les hommes ne puissent entendre ;

L'esprit de lumière n'est donc que le talent de rapprocher les pensées les unes des autres , de lier les idées déjà connues aux idées moins connues , & de rendre ces idées par des expressions précises & claires.

x Ce talent est à la philosophie ce que la versification est à la poésie. Tout l'art du versificateur consiste à rendre avec force & harmonie les pensées des poètes ; tout l'art des esprits de lumière est de rendre avec netteté les idées des philosophes.

Sans exclure ni le génie , ni l'invention , ces deux talens ne les supposent point. Si les Descartes , les Locke , les Hobbes & les Bacon ont à l'esprit de lumière uni le génie & l'invention , tous les hommes ne sont pas si heureux. L'esprit de lumière n'est quelquefois que le truchement du génie philosophique , &

quelque compliquée que soit une proposition , on peut , avec le secours de l'analyse , la décomposer en un certain nombre de propositions simples ; & ces propositions deviendront évidentes , lorsqu'on y rapprochera le *oui* du *non* , c'est-à-dire , lorsqu'un homme ne pourra les nier sans tomber en contradiction avec lui-même , & sans dire à la fois , que la même chose *est* & *n'est pas*. Toute vérité peut se ramener à ce terme ; & lorsqu'on l'y réduit , il n'est plus d'yeux qui se ferment à la lumière. Mais que de temps & d'observations pour porter l'analyse à ce point , & réduire certaines vérités à des propositions aussi simples ! C'est le travail de tous les siècles & de tous les esprits. Je ne vois , dans les savans , que des hommes sans cesse occupés à rapprocher le *oui* du *non* ; tandis que le public attend que , par ce rapprochement d'idées , ils l'aient , en chaque genre , mis en état de saisir les vérités qu'ils lui proposent.

l'organe par lequel il communique aux esprits communs des idées trop au-dessus de leur intelligence.

Si l'on a souvent confondu l'esprit de lumière avec le génie, c'est que l'un & l'autre éclairent l'humanité, & qu'on n'a point assez fortement senti que le génie étoit le centre & le foyer d'où cette sorte d'esprit tiroit les idées lumineuses qu'il réfléchissoit ensuite sur la multitude.

Dans les sciences, le génie, semblable au navigateur hardi, cherche & découvre des régions inconnues. C'est aux esprits de lumière à traîner lentement sur ses traces & leur siècle & la lourde masse des esprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des esprits de lumière, est comparable au coursier superbe, qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaisseur des forêts, & franchit les halliers & les fondrières. Occupés sans cesse à l'observer, & trop peu agiles pour le suivre dans sa course, les esprits de lumière l'attendent, pour ainsi dire, à quelques clairières, l'y entrevoient, & marquent quelques-uns des sentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, si dans les arts, tels que l'éloquence ou la poésie, l'esprit de lumière pouvoit donner toutes les règles fines, de l'observation desquelles il dût résulter des poèmes ou des discours parfaits, l'éloquence & la poésie ne seroient plus des arts de génie; on deviendroit grand poète & grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le génie seul saisit toutes ces règles fines qui lui assurent des succès. L'impuissance des

esprits de lumière à les découvrir toutes , est la cause de leur peu de réussite dans les arts même sur lesquels ils ont souvent donné d'excellens préceptes. Ils remplissent bien quelques-unes des conditions nécessaires pour faire un bon ouvrage , mais ils omettent les principales.

- o M. de Fontenelle , que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple , a certainement , dans sa poétique , donné des préceptes excellens. Ce grand-homme cependant n'ayant , dans cet ouvrage , parlé ni de la versification , ni de l'art d'émouvoir les passions ; il est vraisemblable qu'en observant les règles fines qu'il a prescrites , il n'eût composé que des tragédies froides , s'il eût écrit en ce genre.

Il suit , de la différence établie entre le génie & l'esprit de lumière , que le genre-humain n'est redoutable à cette dernière sorte d'esprit d'aucune espèce de découverte , & que les esprits de lumière ne reculent point les bornes de nos idées.

Cette sorte d'esprit n'est donc qu'un talent , qu'une méthode de transmettre nettement ses idées aux autres. Sur quoi j'observerai que tout homme qui se concentreroit dans un genre , & n'exposeroit avec netteté que les principes d'un art tel , par exemple , que la musique ou la peinture , ne seroit cependant point compté parmi les esprits de lumière.

Pour obtenir ce titre , il faut ou porter la lumière sur un genre extrêmement intéressant , ou la répandre sur un certain nombre de sujets différens. Ce qu'on appelle de la lumière suppose presque toujours une

certaine étendue de connoissances. Cette sorte d'esprit doit , par cette raison , en imposer même aux gens éclairés , & , dans la conversation , l'emporter sur le génie. Que , dans une assemblée d'hommes célèbres dans des arts ou des sciences différentes , on produise un de ces esprits de lumière : s'il parle de peinture au poète , de philosophie au peintre , de sculpture au philosophe , il exposera ses principes avec plus de précision , & développera ses idées avec plus de netteté que ces hommes illustres ne se les développeroient les uns aux autres ; il obtiendra donc leur estime. Mais que ce même homme aille mal-adroitement parler de peinture au peintre , de poésie au poète , de philosophie au philosophe , il ne leur paroîtra plus qu'un esprit net , mais borné , & qu'un diseur de lieux communs. Il n'est qu'un cas où les esprits de lumière & d'étendue puissent être comptés parmi les génies : c'est lorsque certaines sciences sont fort approfondies , & qu'apercevant les rapports qu'elles ont entre elles , ces sortes d'esprits les rappellent à des principes communs , & , par conséquent , plus généraux.

Ce que j'ai dit , établit une différence sensible entre les esprits pénétrans & les esprits de lumière & d'étendue : ceux-ci portent une vue rapide sur une infinité d'objets ; ceux - là , au contraire , s'attachent à peu d'objets ; mais ils les creusent ; ils parcourent en profondeur l'espace que les esprits étendus parcourent en superficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant* s'accorde avec son étymologie. Le propre de cette sorte d'esprit est de percer dans un sujet : a-t-il , dans ce

fujet , fouillé jusqu'à certaine profondeur , il quitte alors le nom de pénétrant , & prend celui de profond.

L'esprit profond , ou le génie des sciences , n'est , selon M. Formey , que l'art de réduire des idées déjà distinctes à d'autres idées encore plus simples & plus nettes , jusqu'à ce qu'on ait , en ce genre , atteint la dernière résolution possible. Qui sauroit , ajoute M. Formey , à quel point chaque homme a poussé cette analyse , auroit l'échelle graduée de la profondeur de tous les esprits.

Il suit de cette idée , que le court espace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en plusieurs genres ; qu'on a d'autant moins d'étendue d'esprit , qu'on l'a plus pénétrant & plus profond , & qu'il n'est point d'esprit universel.

A l'égard de l'esprit pénétrant , j'observerai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illustres , qui s'occupent des sciences dans lesquelles il est plus ou moins initié ; telles sont , la morale , la politique , la métaphysique , &c. S'agit-il de peinture ou de géométrie : on n'est pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette science. Le public , trop ignorant pour apprécier , en ces divers genres , la pénétration d'esprit d'un homme , juge ses ouvrages , & n'applique jamais à son esprit l'épithète de pénétrant ; il attend , pour louer , que , par la solution de quelques problèmes difficiles , ou par la composition de tableau sublimes , un homme ait mérité le titre de grand géomètre , ou de grand peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit ; c'est que
la

la sagacité & la pénétration sont deux sortes d'esprit de même nature. On paroît doué d'une très-grande sagacité, lorsqu'ayant très-long-temps médité, & ayant très-habituellement présens à l'esprit les objets qu'on traite le plus communément dans les conversations, on les saisit & les pénètre avec vivacité. La seule différence entre la pénétration & la sagacité d'esprit, c'est que cette dernière sorte d'esprit, qui suppose plus de prestesse de conception, suppose aussi des études plus fraîches des questions sur lesquelles on fait preuve de sagacité. On a d'autant plus de sagacité dans un genre, qu'on s'en est plus profondément & plus nouvellement occupé.

Passons maintenant au goût : c'est, dans ce chapitre, le dernier objet que je me sois proposé d'examiner.

Le goût, pris dans sa signification la plus étendue, est, en fait d'ouvrages, la connoissance de ce qui mérite l'estime de tous les hommes. Entre les arts & les sciences, il en est sur lesquels le public adopte le sentiment des gens instruits, & ne prononce de lui-même aucun jugement ; telles sont la géométrie, la mécanique, & certaines parties de physique ou de peinture. Dans ces sortes d'arts ou de sciences, les seuls gens de goût sont les gens instruits ; & le goût n'est, en ces divers genres, que la connoissance du vraiment beau.

Il n'en est pas ainsi de ces ouvrages dont le public est, ou se croit juge : tels sont les poèmes, les romans, les tragédies, les discours moraux ou politi-

ques , &c. Dans ces divers genres , on ne doit point entendre , par le mot *goût* , la connoissance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les siècles & de tous les pays , mais la connoissance plus particulière de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il est deux moyens de parvenir à cette connoissance , & , par conséquent , deux différentes espèces de goût. L'un , que j'appelle goût d'habitude : tel est celui de la plupart des comédiens , qu'une étude journalière des idées & des sentimens propres à plaire au public , rend très-bons juges des ouvrages de théâtre , & sur-tout des pièces ressemblantes aux pièces déjà données. L'autre espèce de goût est un goût raisonné : il est fondé sur une connoissance profonde , & de l'humanité , & de l'esprit du siècle. C'est particulièrement aux hommes doués de cette dernière espèce de goût , qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un goût d'habitude , manque de goût , dès qu'il manque d'objets de comparaison. Mais ce goût raisonné , sans doute supérieur à ce que j'appelle goût d'habitude , ne s'acquiert , comme je l'ai déjà dit , que par de longues études , & du goût du public , & de l'art ou de la science dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc , en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'esprit , en conclure qu'il n'est point de goût universel.

L'unique observation qui me reste à faire au sujet du goût , c'est que les hommes illustres ne sont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de succès. Quelle est , me dira-t-on , la

cause de ce phénomène littéraire? C'est, répondrai-je, qu'il en est des grands écrivains comme des grands peintres : chacun d'eux a sa manière. M. de Crébillon , par exemple , exprimera quelquefois ses idées avec une force , une chaleur , une énergie qui lui sont propres ; M. de Fontenelle les présentera avec un ordre , une netteté & un tour qui lui sont particuliers ; & M. de Voltaire les rendra avec une imagination , une noblesse & une élégance continues.

Or, chacun de ces hommes illustres , nécessité par son goût à regarder sa manière comme la meilleure , doit , en conséquence , faire souvent plus de cas de l'homme médiocre qui la saisit , que de l'homme de génie qui s'en fait une. De - là les jugemens différens que portent souvent , sur le même ouvrage , & l'écrivain célèbre , & le public , qui , sans estime pour les imitateurs , veut qu'un auteur soit lui , & non un autre.

Aussi , l'homme d'esprit qui s'est perfectionné le goût dans un genre , sans avoir , en ce même genre , ni composé , ni adopté de manière , a-t-il communément le goût plus sûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait illusion , & ne l'empêche de se placer au point de vue d'où le public considère & juge un ouvrage.

CHAPITRE VI.

Du bel Esprit.

Ce qui plaît dans tous les siècles , comme dans tous les pays , est ce qu'on appelle le beau. Mais , pour s'en former une idée plus exacte & plus précise , peut-être faudroit il , en chaque art , & même en chaque partie d'un art , examiner ce qui constitue le beau. De cet examen l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts & à toutes les sciences , dont on formeroit ensuite l'idée abstraite & générale du beau.

Dans ce mot de *bel esprit* , si le public unit l'épithète de beau au mot d'*esprit* , il ne faut cependant point attacher à cette épithète l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'est à ceux qui composent dans le genre d'agrément , qu'on donne particulièrement le nom de bel esprit. Ce genre d'esprit est très-différent du genre instructif. L'instruction est moins arbitraire. D'importantes découvertes en chimie , en physique , en géométrie , également utiles à toutes les nations , en sont également estimées. Il n'en est pas ainsi du bel esprit : l'estime conçue pour un ouvrage de ce genre , doit se modifier différemment chez les divers peuples , selon la différence de leurs mœurs , de la forme de leur gouz

vernement , & de l'état différent où s'y trouvent les arts & les sciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel esprit*. Mais , comme il n'en est aucune où l'on ne compose des poèmes , des romans , des tragédies , des panégyriques , des histoires (1) , de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur , sans le fatiguer ; il n'est point aussi de nation où , du moins sous un autre nom , on ne connoisse ce que nous désignons par le mot *bel esprit*.

Quiconque , en ces divers genres , n'atteint point chez nous au titre de génie , est compris dans la classe des beaux esprits , lorsqu'il joint la grâce & l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Despréaux disoit , en parlant de l'élégant Racine : *Ce n'est qu'un bel esprit , à qui j'ai appris à faire difficilement des vers*. Je n'adopte certainement pas le jugement de Despréaux sur Racine : mais je crois pouvoir en conclure que c'est principalement dans la clarté , le coloris de l'expression , & dans l'art d'exposer ses idées , que consiste le bel esprit , auquel on ne donne le nom de beau , que parce qu'il plaît , & doit réellement plaire le plus généralement.

En effet , si , comme le remarque M. de Vaugelas ,

(1) Je ne parle point de ces histoires écrites dans le genre instructif , telles que les *Annales de Tacite* , qui , pleines d'idées profondes de morale & de politique , & ne pouvant être lues sans quelques efforts d'attention , ne peuvent , par cette même raison , être aussi généralement goûtées & senties.

X 4

il est plus de juges des mots que des idées ; & si les hommes sont , en général , moins sensibles à la justesse d'un raisonnement qu'à la beauté d'une expression (1), c'est donc à l'art de bien dire que doit être spécialement attaché le titre de bel esprit.

D'après cette idée , on conclura peut-être que le bel esprit n'est que l'art de dire également des riens. Ma réponse à cette conclusion , c'est qu'un ouvrage vide de sens ne seroit qu'une continuité de sons harmonieux qui n'obtiendrait aucune estime (2) ; & qu'ainsi le public ne décore du titre de bel esprit que ceux dont les ouvrages sont pleins d'idées grandes , fines ou intéressantes. Il n'est aucune idée qui ne soit du ressort du bel esprit , si l'on excepte celles qui , supposant trop d'études préliminaires , ne peuvent être mises à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner dans cette réponse aucune atteinte à la gloire des philosophes. Le genre philosophique suppose , sans contredit , plus de recherches , plus de méditations , plus d'idées profondes , & même

(1) Je rapporterai , à ce sujet , un mot de Malherbe. Il étoit au lit de la mort : son confesseur , pour lui inspirer plus de ferveur & de résignation , lui décrivait les joies du paradis. Il se servoit d'expressions basses & louches. La description faite : *Eh bien !* dit-il au malade , *vous sentez-vous un grand desir de jouir de ces plaisirs célestes ? . . . Ah ! Monsieur ,* répondit Malherbe , *ne m'en parlez pas davantage ; votre mauvais style m'en dégoûte.*

(2) Un homme ne seroit plus maintenant cité comme homme d'esprit , pour avoir fait un madrigal ou un sonnet.

un genre de vie particulier. Dans le monde , on apprend à bien exprimer les idées ; mais c'est dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'observations sur les choses ; & l'on n'en fait , dans le monde , que sur la manière de les présenter. Les philosophes doivent donc , quant à la profondeur des idées , l'emporter sur les beaux esprits ; mais on exige de ces derniers tant de grâce & d'élégance , que les conditions nécessaires pour mériter le titre de philosophe ou de bel esprit , sont peut-être également difficiles à remplir. Il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illustres sont également rares. En effet , pour pouvoir , à la fois , instruire & plaire , quelle connoissance ne faut il pas avoir & de sa langue , & de l'esprit de son siècle ? Que de goût , pour présenter toujours ses idées sous un aspect agréable ! que d'étude , pour les disposer de manière qu'elles fassent la plus vive impression sur l'ame & l'esprit du lecteur ! que d'observations , pour distinguer les situations qui doivent être traitées avec quelque étendue , de celles qui , pour être senties , n'ont besoin que d'être présentées ! & quel art enfin , pour unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté , & , comme dit M. de Fontenelle , *pour exciter la curiosité de l'esprit , ménager sa paresse , & prévenir son inconstance !*

C'est en ce genre la difficulté de réussir qui , sans doute , est en partie cause du peu de cas que les beaux esprits font communément des ouvrages de pur raisonnement. Si l'homme borné n'apperceoit dans la philosophie qu'un amas d'énigmes puériles & mysté-

rieuses, & s'il hait dans les philosophes la peine qu'il faut se donner pour les entendre, le bel-esprit ne leur est guères plus favorable. Il hait pareillement dans leurs ouvrages la sécheresse & l'aridité du genre instructif. Trop occupé du *bien-écrit*, & moins sensible au sens (1) qu'à l'élégance de la phrase, il ne reconnoît pour bien pensé que les idées heureusement exprimées. La moindre obscurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle soit rendue, sera toujours inintelligible pour le commun des lecteurs, lorsqu'on ne pourra la réduire à des propositions extrêmement simplés; & qu'il en est de ces idées profondes comme de ces eaux pures & claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux esprits, il en est qui, secrets ennemis de la philosophie, accréditent contre elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite & ridicule, ils adoptent, à cet égard, l'erreur populaire : & , sans estime pour la justesse, la force, la profondeur & la nouveauté des pensées, ils semblent oublier que l'art de bien dire suppose nécessairement qu'on a quelque chose à dire ; & qu'enfin l'écrivain élégant est comparable au jouaillier, dont

(1) Rien de plus triste, pour quiconque ne s'exprime pas heureusement, que d'être jugé par des beaux ou des demi-esprits. On ne lui tient point compte de ses idées; on le juge sur les mots. Quelque supérieur qu'il soit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement, il ne passera jamais près d'eux que pour un sot.

l'habileté devient inutile, s'il n'a des diamans à monter.

Les savans & les philosophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent souvent & les beautés & les difficultés de l'art d'écrire. Ils sont, en conséquence, peu de cas du bel esprit; & leur mépris injuste pour ce genre d'esprit, est principalement fondé sur une grande insensibilité pour l'espèce d'idées qui entrent dans la composition des ouvrages de bel esprit. Ils sont presque tous, plus ou moins, semblables à ce géomètre, devant qui l'on faisoit un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique sa curiosité; il la demande, on la lui prête, il en lit quelques scènes, & la rend, en disant: *Pour moi, je ne fais ce qu'on trouve de si beau dans cet ouvrage; il ne prouve rien.*

Le savant abbé de Longuerue étoit à-peu-près dans le cas de ce géomètre: la poésie n'avoit point de charmes pour lui; il méprisoit également la grandeur de Corneille & l'élégance de Racine; il avoit, disoit-il, banni tous les poètes de sa bibliothèque (1).

Pour sentir également le mérite & des idées & de l'expression, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Montesquieu, & quelques-

(1) « Il y a, disoit ce même abbé de Longuerue, deux » ouvrages sur Homère, qui valent mieux qu'Homère lui- » même; le premier, c'est *Antiquitates homerica*; le se- » cond, c'est *Homeri Gnomologia, per Duportum*. Qui- » conque a lu ces deux livres, a lu tout ce qu'il y a de » bon dans Homère, & n'a point effuyé l'ennui de ses » contes à dormir debout ».

x uns de nos philosophes, que leur modestie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penser ; union rare, & qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les causes du mépris respectif qu'ont les uns pour les autres quelques savans & quelques beaux-esprits, je dois indiquer les causes du mépris où le bel esprit tombe & doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'esprit.

Le goût de notre siècle pour la philosophie, la remplit de dissertateurs qui, lourds, communs & fatigans, sont cependant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugemens. Parmi ces dissertateurs, il en est qui s'expriment très-mal ; ils le soupçonnent ; ils savent que chacun est juge de l'élégance & de la clarté de l'expression, & qu'à cet égard il est impossible de duper le public : ils sont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de bel-esprit, pour prendre celui de bon esprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre ? ils ont ouï dire que le bon esprit s'exprime quelquefois d'une manière obscure : ils sentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon esprit, ils pourront toujours rejeter l'ineptie de leurs raisonnemens sur l'obscurité de leurs expressions ; que c'est l'unique & sûr moyen d'échapper à la conviction de sottise : aussi le saisissent-ils avidement, en se cachant, autant qu'ils le peuvent à eux-mêmes, que le défaut de bel-esprit est le seul droit qu'ils aient au bon esprit, & qu'écrire mal n'est pas une preuve qu'on pense bien.

Le jugement de pareils hommes, quelque riches ou puissans (1) qu'ils soient souvent, ne feroit cependant aucune impression sur le public, s'il n'étoit soutenu de l'autorité de certains philosophes qui, jaloux, comme les beaux-esprits, d'une estime exclusive, ne sentent pas que chaque genre diffère à ses admirateurs particuliers; qu'on trouve par-tout plus de lauriers que de têtes à couronner; qu'il n'est point de nation qui n'ait en sa disposition un fond d'estime suffisant pour satisfaire à toutes les prétentions des hommes illustres, & qu'enfin en inspirant le dégoût du bel-esprit, on arme contre tous les grands écrivains le dédain de ces hommes bornés, qui, intéressés à mépriser l'esprit, comprennent également sous le nom de bel-esprit, qui ne leur est guère plus connu, & les savans, & les philosophes, & généralement tout homme qui pense.

(1) En général, ceux qui, sans succès, ont cultivé les arts & les sciences, deviennent, s'ils sont élevés aux premiers postes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils se mettent à la tête des fots; ils voudroient anéantir le genre d'esprit où ils n'ont pas réussi. On peut dire que, dans les lettres, comme dans la religion, les apostats sont les plus grands persécuteurs.

CHAPITRE VII.

De l'Esprit du siècle.

CETTE sorte d'esprit ne contribue en rien à l'avancement des arts & des sciences, & n'auroit aucune place dans cet ouvrage, s'il n'en occupoit une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Par-tout où le peuple est sans considération, ce qu'on appelle l'esprit du siècle n'est que l'esprit des gens qui donnent le ton, c'est-à-dire, des hommes du monde & de la cour.

L'homme du monde & le bel esprit s'expriment l'un & l'autre avec élégance & pureté; tous deux sont ordinairement plus sensibles au *bien dit* qu'au *bien pensé*; cependant ils ne disent, ni ne doivent dire les mêmes choses (1), parce que l'un & l'autre se proposent des objets différens. Le bel-esprit, avide de l'estime du public, doit ou mettre sous les yeux de grands tableaux, ou présenter des idées intéressantes pour l'humanité, ou du moins pour sa nation. Satisfait, au contraire, de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à présenter des

(1) Mille traits, agréables dans la conversation, seroient insipides à la lecture. *Le lecteur*, dit Boileau, *veut mettre à profit son divertissement.*

idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le second discours, qu'on ne pouvoit parler dans le monde que des choses ou des personnes; que la bonne compagnie est ordinairement peu instruite; qu'elle ne s'occupe guère que des personnes; que l'éloge est ennuyeux pour quiconque n'en est point l'objet, & qu'il fait bâiller les auditeurs. Aussi ne cherche-t-on, dans les cercles, qu'à malignement interpréter les actions des hommes, à saisir leur côté foible, à les persiffler, à tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses, à rire de tout, & enfin à jeter du ridicule sur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'esprit de conversation se réduit donc au talent de médire agréablement, & surtout dans ce siècle, où chacun prétend à l'esprit, & s'en croit beaucoup; où l'on ne peut vanter la supériorité d'un homme, sans blesser la vanité de tout le monde; où l'on ne distingue l'homme de mérite de l'homme médiocre que par l'espèce de mal qu'on en dit; où l'on est, pour ainsi dire, convenu de diviser la nation en deux classes; l'une, celle des bêtes, & c'est la plus nombreuse; l'autre, celle des fous, & l'on comprend dans cette dernière tous ceux à qui l'on ne peut refuser des talens. D'ailleurs, la médisance est maintenant l'unique ressource qu'on ait pour faire l'éloge de soi & de sa société. Or, chacun veut se louer: soit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on se taise, c'est toujours son apologie qu'on fait: chaque homme est un orateur qui, par

ses discours ou ses actions, récite perpétuellement son panegyrique. Il y a deux manières de se louer ; l'une , en disant du bien de soi ; l'autre , en disant du mal d'autrui. Les Cicéron , les Horace , & généralement tous les anciens , plus francs dans leurs prétentions , se donnoient ouvertement les louanges qu'ils croyoient mériter. Notre siècle est devenu plus délicat sur cet article. Ce n'est que par le mal qu'on dit d'autrui , qu'il est maintenant permis de faire son éloge. C'est en se moquant d'un sot qu'on vante indirectement son esprit. Cette manière de se louer est , sans doute , la plus directement contraire aux bonnes mœurs ; c'est cependant là seule en usage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en pense , est un orgueilleux , chacun le fuit. Quiconque , au contraire , se loue par le mal qu'il dit d'autrui , est un homme charmant ; il est environné d'auditeurs reconnoissans ; ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il se donne , & ne cessent d'applaudir à de bons mots qui les soustraient au chagrin de louer. Il paroît donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au dessein de nuire , qu'au desir de se vanter. Aussi l'indulgence est-elle facile à pratiquer , non-seulement à leur égard , mais encore à l'égard de ces esprits bornés , dont les intentions sont plus odieuses. L'homme de mérite sait que l'homme dont on ne dit aucun mal , est , en général , un homme dont on ne peut dire aucun bien ; que ceux qui n'aiment point à louer , ont communément été peu loués : aussi n'est-il point avide de leur éloge ; il regarde la sottise comme un malheur dont la sottise cherche toujours

à se venger. Qu'on ne prouve aucun fait contre moi , disoit un homme de beaucoup d'esprit ; que d'ailleurs on en dise tout le mal qu'on voudra , je n'en serai pas fâché ; il faut bien que chacun s'amuse. Mais si la philosophie pardonne à la malignité , elle n'y doit cependant point applaudir. C'est à des applaudissemens indiscrets qu'on doit ce grand nombre de méchans , qui , dans le fond , sont quelquefois les meilleurs gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité , de la réputation d'esprit qu'elle donne , ils ne savent pas assez estimer en eux la bonté qui leur est naturelle ; ils veulent se rendre redoutables par leurs bons-mots. Ils ont malheureusement assez d'esprit pour y réussir : ils deviennent d'abord méchans par air ; ils restent méchans par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeste habitude , fermez l'oreille à ces louanges données à des traits satyriques , aussi nuisibles à la société qu'ils y sont communs ! Considérez les sources impures (1) d'où sort la médifance. Rappelez-vous qu'in-

(1) L'un médit , parce qu'il est ignorant & oisif ; l'autre , parce qu'ennuyé , bavard , plein d'humeur , & choqué des moindres défauts , il est habituellement malheureux : c'est à son humeur , plus qu'à son esprit , qu'il doit ses bons mots : *Facit indignatio versum*. Un troisième est né atrabilaire ; il médit des hommes , parce qu'il ne voit en eux que des ennemis : eh ! quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de sa haine ! Celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe ; il ne voit dans les hommes que des scélérats ou des frippons déguisés ; il le dit , &

différent aux ridicules d'un particulier , le grand-homme ne s'occupe que de grandes choses ; qu'un *vieux méchant* lui paroît aussi ridicule qu'un *vieux charmant* ; que , parmi les gens du monde , ceux qui sont faits pour le grand , se dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (1). Aban-

souvent il dit vrai : mais enfin il se trompe quelquefois. Or , je demande si l'on n'est pas également dupe , soit qu'on prenne le vice pour la vertu , ou la vertu pour le vice ? L'âge heureux est celui où l'on est la dupe de ses amis & de ses maîtresses. Malheur à celui dont la prudence n'est pas l'effet de l'expérience ! La défiance prématurée est le signe certain d'un cœur dépravé & d'un caractère malheureux. Qui fait si le plus insensé des hommes n'est pas celui qui , pour n'être jamais dupe de ses amis , s'expose au supplice d'une méfiance perpétuelle ? L'on médite enfin pour faire montre de son esprit ; on ne se dit pas que l'esprit satyrique n'est que l'esprit de ceux qui n'en ont point. Qu'est-ce , en effet , qu'un esprit qui n'existe que par les ridicules d'autrui ? & qu'un talent où l'on ne peut exceller sans que l'éloge de l'esprit ne devienne la satire du cœur ? Comment s'enorgueillir de ses succès dans un genre où , si l'on conserve quelque vertu , on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit , & qu'elle dédaignerait , si elle étoit jointe à plus de lumière ?

(1) Ce n'est qu'en France & dans la bonne compagnie qu'on cite , comme homme d'esprit , l'homme à qui on refuse le sens commun. Aussi l'étranger , toujours prêt à nous enlever un grand général , un écrivain illustre , un célèbre artiste , un habile manufacturier , ne nous enlèvera-t-il jamais un homme du bon ton. Or , quel esprit que celui dont aucune nation ne veut ?

donnez-le

donnez-le donc aux hommes bornés : pour eux , la médisance est un besoin. Ennemis nés des esprits supérieurs , & jaloux d'une estime qu'on leur refuse , ils savent que , semblables à ces plantes viles qui ne germent & ne croissent que sur les ruines des palais , ils ne peuvent s'élever que sur les débris des grandes réputations ; aussi ne s'occupent-ils que du soin de les détruire.

Ces hommes bornés sont en grand nombre. Autrefois l'on n'étoit envié que de ses pairs ; à présent , que chacun aspire à l'esprit , & s'en croit , c'est presque le public en entier qu'on a pour envieux : ce n'est plus pour s'instruire , c'est pour critiquer qu'on lit. Or , parmi les ouvrages , il n'en est aucun qui puisse tenir contre cette disposition des lecteurs. La plupart d'entre eux , occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage , sont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les villes , & qui ne s'y promènent que pour en chercher les égoûts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut pas moins d'esprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage ; & que , dans les livres , comme le disoit un Anglois , *il faut aller à la chasse des idées , & faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre ?*

Toutes les injustices de cette espèce sont un effet nécessaire de la sottise. Quelle différence , à cet égard , entre la conduite de l'homme d'esprit , & celle de l'homme borné ? Le premier profite de tout. Il échappe souvent aux hommes médiocres des vérités dont le sage se fait : l'homme d'esprit qui le fait , les écoute

sans dégoût; il n'apperçoit communément dans la conversation que ce qu'on y dit de bien, & l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de son ignorance, l'homme d'esprit s'instruit dans presque tous les livres: trop ignorant & trop vain pour sentir le besoin de s'éclairer, l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'instruire dans aucun des ouvrages de ses contemporains; &, pour dire modestement qu'il fait tout, les livres, dit-il, ne lui apprennent rien (1); il va même jusqu'à soutenir que tout a été dit & pensé; que les auteurs ne font que se répéter, & qu'ils ne diffèrent entre eux que dans la manière de s'exprimer. O envieux! lui diroit-on, est-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu? Quel autre que Newton a, dans le siècle dernier, fixé les lois de la pesanteur? L'électricité ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénomènes nouveaux? Il n'est plus, selon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la morale même & dans la politique, où l'on devroit peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'espèce de luxe & de commerce le plus avantageux à chaque nation? en a-t-on fixé les bornes? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'esprit de commerce & l'esprit militaire? a-t-on indiqué la forme de gouvernement la plus propre à rendre

(1) Le savant, dit le proverbe persan, fait & s'enquiert; mais l'ignorant ne fait pas même de quoi s'enquérir.

les hommes heureux ? a-t-on seulement fait le roman d'une bonne législation (1), telle qu'on pourroit , à la tête d'une colonie , l'établir sur quelque côte déserte de l'Amérique ?

Le temps a fait , dans chaque siècle , présent de quelques vérités aux hommes ; mais il lui reste encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc acquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé , que *tout est dit & pensé* , est donc un axiome faux , trouvé d'abord par l'ignorance , & répété depuis

(1) On n'entend pas même , en ce genre , les principes qu'on répète tous les jours : *Punir & récompenser* est un axiome. Tout le monde en fait les mots ; peu d'hommes en savent le sens. Qui l'apercevrait dans toute son étendue , auroit résolu , par l'application de ce principe , le problème d'une législation parfaite. Que de choses pareilles on croit savoir , & qu'on répète tous les jours sans les entendre ! Quelle signification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverses bouches !

On raconte d'une fille en réputation de sainteté , qu'elle passoit les journées entières en oraison. L'évêque le fait , il va la voir : *Quelles sont donc les longues prières auxquelles vous consacrez vos journées ?* Je récite mon *Pater* , lui dit la fille. Le *Pater* , reprend l'évêque , *est sans doute une excellente prière ; mais enfin un Pater est bientôt dit*. O Monseigneur , quelles idées de la grandeur , de la puissance , de la bonté de Dieu , renfermées dans ces deux seuls mots , *Pater noster* ! En voilà pour une semaine de méditation.

J'en pourrois dire autant de certains proverbes ; je les compare à des écheveaux mêlés : en tient-on un bout ; on ne peut dévider toute la morale & la politique ; mais il faut , à cet ouvrage , employer des mains bien adroites.

par l'envie. Il n'est point de moyens que l'envieux , sous l'apparence de la justice, n'emploie pour dégrader le mérite. On fait , par exemple , qu'il n'est point de vérité isolée ; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déjà connues , avec lesquelles elle a nécessairement quelques ressemblances : c'est cependant de ces ressemblances que part l'envie , pour accuser journellement de plagiat les hommes illustres , nos contemporains (1) : lorsqu'elle declame contre les plagiaires , c'est , dit - elle , pour punir les larcins litté-

(1) Sous le nom d'amour, Hésiode, par exemple, nous donne à-peu-près l'idée de l'attraction ; mais, dans ce poète, ce n'étoit qu'une idée vague : elle est, au contraire, dans Newton, le résultat de combinaisons & de calculs nouveaux ; Newton en est donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorsqu' Aristote a dit : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu* ; il n'attachoit certainement pas à cet axiome les mêmes idées que M. Locke. Cette idée n'étoit, tout au plus, dans le philosophe grec, que l'appercevance d'une découverte à faire, & dont l'honneur appartient en entier au philosophe anglois. C'est l'envie seule qui nous fait trouver, dans les anciens, toutes les découvertes modernes. Une phrase vide de sens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, suffit pour faire crier au plagiat. On ne se dit pas qu'appercevoir dans un ouvrage un principe que personne n'y avoit encore apperçu, c'est proprement faire une découverte ; que cette découverte suppose du moins dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'observations qui menotent à ce principe : & qu'enfin celui qui rassemble un grand nombre d'idées sous le même point de vue, est un homme de génie & un inventeur.

raires ; & venger le public. Mais , lui répondroit-on , si tu ne consultois que l'intérêt public , tes declamations seroient moins vives ; tu sentirois que ces plagiaires , sans doute , moins estimables que les gens de génie , sont cependant très-utiles au public ; qu'un bon ouvrage , pour être généralement connu , doit avoir été depecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet , si les particuliers qui composent la société , doivent se ranger sous plusieurs classes , qui toutes ont , pour entendre & pour voir , des oreilles & des yeux différens , il est évident que le même écrivain , quelque génie qu'il ait , ne peut également leur convenir ; qu'il faut des auteurs pour toutes les classes (1) , des Neuville pour prêcher à la ville , & des Bridaine pour les campagnes. En morale comme en politique , certaines idées ne sont pas universellement senties , & leur évidence n'est point constatée qu'elles n'aient , de la plus sublime philosophie , descendu jusqu'à la poésie ; & de la poésie , jusqu'aux Pont-neufs : ce n'est ordinairement que dans cet instant seul qu'elles deviennent assez communes pour être utiles.

(1) Je rapporterai , à ce sujet , un fait assez plaisant. Un homme se faisoit un jour présenter à un magistrat , homme de beaucoup d'esprit. *Que faites-vous ?* lui demanda le magistrat : *Je fais des livres* , répondit-il. *Mais aucun de ces livres ne m'est encore parvenu ?* Je le crois bien , reprend l'auteur : *je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ouvrages est imprimé , j'en envoie l'édition en Amérique &c. je ne compose que pour les Colonies.*

Y 2

Au reste , cette envie , qui prend si souvent le nom de justice , & dont personne n'est entièrement exempt , n'est le vice d'aucun état. Elle n'est ordinairement active & dangereuse que dans des hommes bornés & vains. L'homme supérieur a trop peu d'objets de jalousie , & les gens du monde sont trop légers , pour obéir long-temps au même sentiment : d'ailleurs , ils ne haïssent point le mérite , & sur-tout le mérite littéraire : souvent même ils le protègent : leur unique prétention , c'est d'être agréables & brillans dans la conversation. C'est dans cette prétention que consiste proprement l'esprit du siècle : aussi n'est-il rien qu'on n'imagine pour échapper , en ce genre , au reproche d'insipidité.

Une femme de peu d'esprit paroît entièrement occupée de son chien ; elle ne parle qu'à lui ; l'orgueil des auditeurs s'en offense : on la taxe d'impertinence : on a tort. Elle fait qu'on est quelque chose dans la société , lorsqu'on a prononcé tant de mots (1) , qu'on a fait tant de gestes & tant de bruit : l'occupation de son chien est donc moins , pour elle , un amusement , qu'un moyen de cacher sa médiocrité ; elle est , à cet égard , très-bien conseillée par son amour-propre , qui , pour le moment , nous fait presque toujours tirer le meilleur parti de notre sottise.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit de l'esprit du siècle ; c'est qu'il est facile de se le repré-

(1) C'est à ce sujet que les Persans disent : *J'entends le bruit de la meule ; mais je ne vois pas la farine.*

senter sous une image sensible. Qu'on charge , pour cet effet , un peintre habile de faire , par exemple , les portraits allégoriques de l'esprit de quelques - uns des siècles de la Grèce , & de l'esprit actuel de notre nation. Dans le premier tableau , ne sera t-il pas forcé de représenter l'esprit sous la figure d'un homme , qui , l'œil fixe , l'ame absorbée dans de profondes méditations , reste dans quelques - unes des attitudes qu'on donne aux muses ? Dans le second tableau , ne sera t-il pas nécessité à peindre l'esprit sous les traits du dieu de la raillerie , c'est - à - dire , sous la figure d'un homme qui considère tout avec un ris malin & un œil moqueur ? Or , ces deux portraits si différens , nous donneroient assez exactement la différence de l'esprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'observerai que , dans chaque siècle , un peintre ingénieux donneroit à l'esprit une physionomie différente ; & que la suite allégorique de pareils portraits seroit fort agréable & fort curieuse pour la postérité , qui , d'un coup - d'œil , jugeroit de l'estime ou du mépris que , dans chaque siècle , l'on a dû accorder à l'esprit de chaque nation.

CHAPITRE VIII.

De l'Esprit juste (1).

POUR porter, sur les idées & les opinions différentes des hommes, des jugemens trop justes, il faudroit être exempt de toutes les passions qui corrompent notre jugement; il faudroit avoir habituellement présentes à la mémoire les idées dont la connoissance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudroit tout savoir. Personne ne fait tout : on n'a donc l'esprit juste qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un est bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expression, & enfin de toutes les beautés de style; mais il est mauvais juge de la justesse du plan. L'autre, au contraire, est connoisseur en cette dernière partie; mais il n'est frappé ni de cette justesse, ni de cet à propos, ni de cette force de sentiment d'où dépend la vérité ou la fausseté des caractères tragiques, & le premier mérite des pièces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle, & , par con-

(1) Dans un sens étendu, l'esprit juste seroit l'esprit universel. Il ne s'agit point de cette sorte d'esprit dans ce chapitre : je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

féquent , la principale beauté de ce genre , consiste à peindre fidèlement les effets que produisent sur nous les passions fortes.

On n'a donc proprement de justesse d'esprit que dans les genres sur lesquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc , sans confondre le génie & l'esprit étendu & profond avec l'esprit juste , s'empêcher d'avouer que cette dernière sorte d'esprit n'est plus qu'un esprit faux , lorsqu'il s'agit de ces propositions compliquées , où la vérité est le résultat d'un grand nombre de combinaisons ; où , pour bien voir , il faut voir beaucoup ; & où la justesse de l'esprit dépend de son étendue : aussi n'entend-on communément par *esprit juste* , que la sorte d'esprit propre à tirer des conséquences justes & quelquefois neuves des opinions vraies ou fausses qu'on lui présente.

Conséquemment à cette définition , l'esprit juste contribue peu à l'avancement de l'esprit humain : cependant il mérite quelque estime. Celui qui , partant des principes ou des opinions admises , en tire des conséquences toujours justes & quelquefois neuves , est un homme rare parmi le commun des hommes. Il est même , en général , plus estimé des gens médiocres , que ne le sera l'esprit supérieur , qui rappelant trop souvent les hommes à l'examen des principes reçus , & les transportant dans des régions inconnues , doit à la fois fatiguer leur paresse , & blesser leur orgueil.

Au reste, quelque justes que soient les conséquences qu'on tire, ou d'un sentiment ou d'un principe , je dis que , loin d'obtenir le nom d'esprit juste , l'on ne fera

jamais cité que comme un fou , si ce sentiment ou ce principe paroît ou ridicule ou fou. Un Indien vaporeux s'étoit imaginé que, s'il pissait, il submergeroit tout le Bisnagar. En conséquence, ce vertueux citoyen préférant le salut de sa patrie au sien propre , retenoit toujours son urine ; il étoit prêt à périr , lorsqu'un médecin , homme d'esprit , entre tout effrayé dans sa chambre : *Narfingue* (1) , lui dit-il, *est en feu ; ce n'est bientôt qu'un monceau de cendres : hâtez vous de lâcher votre urine.* A ces mots, le bon Indien pilla, raisonne juste , & passe pour fou (2).

(1) Capitale du Bisnagar.

(2) Les esprits justes pouvoient regarder l'usage où l'on étoit autrefois de décider de la justice ou de l'injustice d'une cause , par la voie des armes , comme un usage très-bien établi. Il leur paroissoit la conséquence juste de ces deux propositions : *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu , & Dieu ne peut pas permettre l'injustice.* « S'il s'élevoit une dispute sur la propriété d'un fonds , sur l'état d'une personne , si le droit n'étoit pas bien clair de part & d'autre ; on prenoit des champions pour l'éclaircir. L'empereur Othon , vers l'an 968 , ayant consulté les docteurs pour savoir si en ligne directe la représentation devoit avoir lieu , comme ils étoient de différens avis , on nomma deux braves pour décider ce point de droit : l'avantage étant demeuré à celui qui soutenoit la représentation , l'empereur ordonna qu'elle eût lieu à l'avenir ». *Mémoires de l'Académie des inscriptions & belles-lettres*, tome xv.

Je pourrais citer encore ici , d'après les mémoires de l'académie des inscriptions , beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves , nommées , dans ces temps d'ignorance , *jugemens de Dieu.* Je me borne donc à l'épreuve

Un autre homme , sans doute attaqué des mêmes vapeurs , comparoit un jour le petit nombre des élus au nombre prodigieux d'hommes que le péché précipite journellement dans l'enfer. *Si l'ambition , l'ava-*

par l'eau froide, qui se pratiquoit ainsi : « Après quelques
 » oraisons prononcées sur le patient , on lui lioit la main
 » droite avec le pied gauche , & la main gauche avec le
 » pied droit , & dans cet état on le jetoit à l'eau : s'il sur-
 » nageoit , on le traitoit en criminel ; s'il enfonçoit , il
 » étoit déclaré innocent. Sur ce pied-là , il devoit se trou-
 » ver peu de coupables , parce qu'un homme ne pouvant
 » faire aucun mouvement , & son volume étant supérieur
 » à un égal volume d'eau , il doit nécessairement enfoncer.
 » On n'ignoroit pas , sans doute , un principe de statique
 » aussi simple , d'une expérience si commune ; mais la sim-
 » plicité de ces temps-là attendoit toujours un miracle ,
 » qu'ils ne croyoient pas que le ciel pût leur refuser
 » pour leur faire connoître la vérité ». *Ibid.* Au lieu de
 cette note , dont on ne trouve que le commencement jus-
 qu'à ces mots : *S'il s'élevoit , &c.* : dans l'édition originale
 & dans le manuscrit de l'auteur on lisoit : « Il arriva , dit-
 » on , il y a quelques années , en Prusse , un fait à-peu-
 » près pareil. Deux hommes fort pieux vivoient dans
 » l'amitié la plus intime ; l'un d'eux fait ses dévotions ,
 » rencontre son ami au sortir de l'église , il lui dit : *Je crois ,*
 » *autant qu'un chrétien peut le croire , être en état de grâce....*
 » *Quoi ,* lui répond son ami , *dans cet instant vous ne crain-*
 » *driez donc pas la mort ? Je ne pense pas ,* reprend-il , *pou-*
 » *voir jamais être en meilleure disposition.* Ce mot échappé ,
 » son ami le frappe , le tue ; & ce meurtre lui paroît la
 » conséquence juste du sentiment d'une foi & d'une amitié
 » vive ». Ainsi , dans presque toutes les religions , la so-
 ciété ne doit son repos , & le monde sa durée , qu'à l'in-
 conséquence des esprits.

rice , la luxure , se disoit il à lui-même , nous portent à tant de crimes , que n'en commet-on du moins qui soient utiles aux hommes ? Pourquoi ne pas donner la mort aux enfans avant l'âge du péché ? Par ce crime je peuplerois le ciel de bienheureux. J'offenserois sans doute l'Eternel ; je m'exposerois à tomber dans l'abyrme de l'enfer ; mais enfin, je sauverois des hommes : je serois le Curtius qui se jette dans le gouffre pour le salut de Rome. L'assassinat de quelques enfans fut la conséquence juste qu'il tira de ce raisonnement.

Si de pareils hommes sont généralement regardés comme fous , ce n'est pas uniquement parce qu'ils appuient leur raisonnement sur des principes faux , mais sur des principes réputés tels. En effet, le théologien Chinois , qui prouve les neuf incarnations de Wisthnou , & le musulman , qui , d'après l'Alcoran , soutient que la terre est portée sur les cornes d'un taureau , se fondent certainement sur des principes aussi ridicules que ceux de mon Indien ; cependant l'un & l'autre seront , chacun en leur pays , cités comme des gens sages. Pourquoi le seront ils ? C'est qu'ils soutiennent des opinions qui sont généralement reçues. En fait de vérités religieuses , la raison est sans force contre deux grands missionnaires , l'exemple & la crainte. D'ailleurs , en tout pays , les préjugés des grands sont la loi des petits. Ce Chinois & ce Musulman passeront donc pour sages , uniquement parce qu'ils sont *fous de la folie commune*. Ce que je dis de la folie , je l'applique à la bêtise : celui-là seul est cité comme bête qui n'est pas bête de la bêtise commune.

Certains villageois , dit-on , bâtissent un pont : ils y gravent cette inscription : *Le présent pont est fait ici* : d'autres voulant retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé , ils lui passent au cou un nœud coulant , & le retirent étranglé. Si les bêtises de cette espèce doivent toujours exciter le rire , comment , dirait-on , écouter sérieusement les dogmes des bonzes , des brachmanes & des talapoins ? dogmes aussi absurdes que l'inscription du pont. Comment peut-on , sans rire , voir les rois , les peuples , les ministres , & même les grands-hommes , se prosterner quelquefois aux pieds des idoles , & montrer , pour des fables ridicules , la vénération la plus profonde ? Comment , en parcourant les voyages , n'est-on pas étonné d'y voir l'existence des sorciers & des magiciens aussi généralement reconnue que l'existence de Dieu , & passer , chez la plupart des nations , pour aussi démontrée ? Par quelle raison enfin des absurdités différentes , mais également ridicules , ne feroient-elles pas sur nous la même impression ? C'est qu'on se moque volontiers d'une bêtise dont on se croit exempt ; c'est que personne ne répète , d'après le villageois , *le présent pont est fait ici* ; & qu'il n'en est pas ainsi , lorsqu'il s'agit d'une pieuse absurdité. Personne ne se croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit , on craint de rire de soi sous le nom d'autrui.

Ce n'est donc point , en général , à l'absurdité d'un raisonnement , mais à l'absurdité d'une certaine espèce de raisonnement , qu'on donne le nom de bêtise. On ne peut donc entendre par ce mot , qu'une ignorance

peu commune. Aussi donne-t-on quelquefois le nom de bête à ceux même auxquels on accorde un grand génie. La science des choses communes est la science des gens médiocres ; & quelquefois l'homme de génie est , à cet égard , d'une ignorance grossière. Ardent à s'élancer jusqu'aux premiers principes de l'art ou de la science qu'il cultive , & content d'y saisir quelques-unes de ces vérités neuves , premières & générales , d'où découlent une infinité de vérités secondaires , il néglige toute autre espèce de connoissance. Sort-il du sentier lumineux que lui trace le génie ? il tombe dans mille erreurs ; & Newton commente l'*Apo-calypse*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpens de cette nuit immense qui environne les esprits médiocres ; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colonne qui marchoit devant les Hébreux , & qui tantôt étoit obscure , & tantôt lumineuse. Le grand-homme , toujours supérieur en un genre , manque nécessairement d'esprit en beaucoup d'autres , à moins qu'on n'entende ici , par *esprit* , l'aptitude à s'instruire , que , peut-être , on peut regarder comme une connoissance commencée. Le grand-homme , par l'habitude de l'application , la méthode d'étudier , & la distinction qu'il est à portée de faire entre une demi-connoissance & une connoissance entière , a certainement , à cet égard , un grand avantage sur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation , & n'ayant rien su profondément , se croient toujours assez instruits , lorsqu'ils ont une connoissance

superficielle des choses. L'ignorance & la sottise se persuadent aisément qu'elles savent tout : l'une & l'autre sont toujours orgueilleuses. Le grand-homme seul peut être modeste.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans lesquelles la nature le force à se renfermer, c'est pour faire plus évidemment sentir que l'esprit juste, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugemens toujours vrais sur les divers objets du raisonnement. Un tel esprit est impossible. Le propre de l'esprit juste est de tirer des conséquences exactes des opinions reçues : or, ces opinions sont fausses pour la plupart, & l'esprit juste ne remonte jamais jusqu'à l'examen de ces opinions : l'esprit juste n'est donc, le plus souvent, que l'art de raisonner méthodiquement faux. Peut-être cette sorte d'esprit suffit pour faire un bon juge ; mais jamais elle ne fait un grand-homme. Quiconque en est doué, n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne se rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, souvent l'estime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur estime, en lui faisant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une source d'erreurs ; erreurs auxquelles il est impossible de l'arracher. Car enfin, si le miroir, de tous les conseillers le conseiller le plus poli & le plus discret, n'apprend à personne à quel point il est difforme, qui pourroit défabuser un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même ; sur-tout, lorsque cette opinion est appuyée de l'estime de la plupart de ceux qui l'environnent ?

C'est être encore assez modeste que de ne s'estimer que d'après l'éloge d'autrui. De-là cependant cette confiance de l'esprit juste en ses propres lumières, & ce mépris pour les grands-hommes, qu'il regarde souvent comme des visionnaires, comme des esprits systématiques & de mauvaises têtes (1). O esprits justes ! leur dirait-on, lorsque vous traitez de mauvaises têtes ces grands-hommes, qui, du moins, sont si supérieurs dans le genre où le public les admire ; quelle opinion pensez-vous que le public puisse avoir de vous, dont l'esprit ne s'étend pas au-delà de quelques petites conséquences tirées d'un principe vrai ou faux, & dont la découverte est peu importante ? Toujours en extase devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, sujets aux erreurs des hommes célèbres. Oui, sans doute ; parce qu'il faut ou courir ou du moins marcher pour tomber. Lorsque vous vantez entre vous la justesse de votre esprit, il me semble entendre des culs-de-jatte se glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, est souvent plus sage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie & de passions qui produit également les grands vices, les grandes vertus & les grands talents. Mais en êtes-vous plus recommandables ? Qu'importe au public la bonne ou

(1) Dire d'un homme qu'il a une mauvaise tête, c'est, le plus souvent, dire, sans le savoir, qu'il a plus d'esprit que nous.

mauvaise

mauvaise conduite d'un particulier ? Un homme de génie, eût-il des vices, est encore plus estimable que vous. En effet, on sert sa patrie, ou par l'innocence de ses mœurs & les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumières qu'on y répand. De ces deux manières de servir sa patrie, la dernière, qui, sans contredit, appartient plus directement au génie, est, en même temps, celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier, ne sont guères utiles qu'au petit nombre de ceux qui composent la société : au contraire, les lumières nouvelles, que ce même particulier répandra sur les arts & les sciences, sont des bienfaits pour l'univers. Il est donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droits que vous à la reconnaissance publique.

Les déclamations des esprits justes contre les gens de génie doivent, sans doute, en imposer quelque temps à la multitude : rien de plus facile à tromper. Si l'Espagnol, à l'aspect des lunettes que portent toujours sur le nez quelques-uns de ses docteurs, se persuade que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, & qu'ils sont très-savans ; si l'on prend tous les jours la vivacité du geste pour celle de l'esprit, & la taciturnité pour profondeur ; il faut bien qu'on prenne aussi la gravité ordinaire aux esprits justes pour un effet de leur sagesse. Mais le prestige se détruit, & l'on se rappelle bientôt que la gravité, comme le dit Madoiselle de Scudery, n'est qu'un secret du corps pour

cacher les défauts de l'esprit (1). Il n'y a donc proprement que ces esprits justes qui soient long-temps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reste, qu'ils se croient sages, parce qu'ils sont sérieux; qu'inspirés par l'orgueil & l'envie, lorsqu'ils décrivent le génie, ils croient l'être par la justice; personne, à cet égard, n'échappe à l'erreur. Ces méprises de sentiment sont en tous genres si générales & si fréquentes, que je crois répondre au desir de mon lecteur, en consacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.

- (1) L'ane, dit à ce sujet Montaigne, est le plus sérieux des animaux.

CHAPITRE IX.

Méprise de sentiment.

SEMBLABLE au trait de la lumière, qui se compose d'un faisceau de rayons, tout sentiment se compose d'une infinité de sentimens, qui concourent à produire telle volonté dans notre ame ; & telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le prisme propre à décomposer ce faisceau de sentimens : en conséquence, l'on se croit souvent animé, ou d'un sentiment unique, ou de sentimens différens de ceux qui nous meuvent. Voilà la cause de tant de méprises de sentiment, & pourquoi nous ignorons presque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux sentir combien il est difficile d'échapper à ces méprises de sentiment, je dois présenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.

C H A P I T R E X.

*Combien l'on est sujet à se méprendre sur les motifs
qui nous déterminent.*

U NE mère idolâtre son fils. Je l'aime , dira-t-elle ; pour lui-même. Cependant , répondra-t-on , vous ne prenez aucun soin de son éducation , & vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puisse infiniment contribuer à son bonheur : pourquoi donc , sur ce sujet , ne consultez - vous point les gens d'esprit , & ne lisez vous aucun des ouvrages faits sur cette matière ? C'est , repliquera-t-elle , parce qu'en ce genre , je crois en savoir autant que les auteurs & leurs ouvrages. Mais d'où naît cette confiance en vos lumières ? ne feroit-elle pas l'effet de votre indifférence ? Un desir vif nous inspire toujours une salutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès considérable : on voit des procureurs , des avocats ; on en consulte un grand nombre , on lit ses factums. Est-on attaqué de ces maladies de langueur , qui sans cesse nous environnent des ombres & des horreurs de la mort : on voit des médecins , on recueille leurs avis , on lit des livres de médecine , on devient soi-même un peu médecin. Telle est la conduite de l'intérêt vif. Lorsqu'il s'agit de l'éducation des enfans , si vous n'êtes point susceptible du même intérêt , c'est que vous ne les aimez

point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mère, quels seroient les motifs de ma tendresse ? Parmi les pères & les mères, répondrai-je, les uns sont affectés du sentiment de la postéromanie ; dans leurs enfans, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres sont jaloux de commander ; & , dans leurs enfans, ils n'aiment que leurs esclaves. L'animal se sépare de ses petits, lorsque leur foiblesse ne les tient plus dans sa dépendance ; & l'amour paternel s'éteint dans presque tous les cœurs, lorsque les enfans ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le poète Saadi, le père ne voit en eux que des héritiers avides : & c'est la cause, ajoute ce même poète, de l'amour extrême de l'aïeul pour ses petits-fils ; il les regarde comme les ennemis de ses ennemis.

Il est enfin des pères & des mères, qui, dans leurs enfans, n'apperçoivent qu'un joujou & qu'une occupation. La perte de ce joujou leur seroit insupportable : mais leur affliction prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même ? Tout le monde sait ce trait de la vie de M. de Lauzun : il étoit à la Bastille ; là, sans livres, sans occupation, en proie à l'ennui & à l'horreur de la prison, il s'avise d'appriivoiser une araignée. C'étoit la seule consolation qui lui restât dans son malheur. Le gouverneur de la Bastille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (1), écrase cette araignée. Le

(1) L'habitude de voir des malheureux rend les hommes

prisonnier en ressent un chagrin cuisant ; il n'est point de mère que la mort de son fils affecte d'une douleur plus violente. Or , d'où vient cette conformité de sentimens pour des objets si différens ? C'est que , dans la perte d'un enfant , comme dans la perte d'une araignée , l'on n'a souvent à pleurer que l'ennui & le désœuvrement où l'on tombe. Si les mères paroissent , en général , plus sensibles à la mort d'un enfant que ne le seroit un père , distrait par ses affaires , ou livré aux soins de l'ambition , ce n'est pas que cette mère aime plus tendrement son fils ; mais c'est qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les méprises de sentiment sont , en ce genre , très - fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel (1), dont tant de gens font parade , & dont

cruels & méchans. En vain, disent-ils, que , cruels à regret, c'est le devoir qui leur impose la nécessité d'être durs. Tout homme qui, pour l'intérêt de la justice, peut, comme le bourreau, tuer de sang-froid son semblable, le massacrer roit certainement pour son intérêt personnel, s'il ne craignoit la potence.

(1) Ce que je dis de l'amour paternel, peut s'appliquer à cet amour métaphysique, tant vanté dans nos anciens romans. L'on est, en ce genre, sujet à bien des méprises de sentiment. Lorsqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'ame d'une femme, ce n'est certainement qu'à son corps qu'on en veut ; & c'est, à cet égard, pour satisfaire & ses besoins, & sur-tout sa curiosité, qu'on est capable de tout. La preuve de cette vérité, c'est le peu de sensibilité que la plupart des spectateurs marquent au théâtre pour la tendresse de deux époux, lorsque ces

ils se croient vivement affectés, n'est, le plus souvent, en eux, qu'un effet, ou du sentiment de la postéromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du désœuvrement.

Une pareille méprise de sentiment persuade aux dévots fanatiques, que c'est à leur zèle pour la religion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les philosophes, & les persécutions qu'ils excitent contre eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un philosophe, est fautive, ou elle est vraie. Dans le premier cas, vous pouvez, animés de cette vertu douce que suppose la religion, lui en prouver philosophiquement la fausseté; vous le devez même chrétiennement. *Nous n'exigeons point*, dit saint Paul, *une obéissance aveugle; nous enseignons, nous prouvons, nous persuadons*. Dans le second cas, c'est-à-dire, si l'opinion de ce philosophe est vraie, elle n'est point alors contraire à la religion: le croire, c'est un blasphème. Deux vérités ne peuvent être contradic-

mêmes spectateurs sont si vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produiroit en eux cette différence de sentiment, si ce ne sont les sentimens différens qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux situations? La plupart d'entre eux ont senti que, si l'on fait tout pour les faveurs désirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues; qu'en fait d'amour, la curiosité une fois satisfaite, l'on se console aisément de la perte d'une infidelle, & qu'alors le malheur d'un amant est très-supportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un desir déguisé de la jouissance.

- toires : & la vérité, dit M. l'abbé de Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paroît pas se concilier avec les principes de la religion. Vous pensez donc, lui repliquera-t-on, que tout ce qui résiste aux efforts de votre esprit, & ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre religion, est réellement inconciliable avec ces mêmes dogmes ? Ne savez-vous pas que Galilée (1) fut indignement traîné dans les prisons de

(1) Les persécuteurs de Galilée se crurent, sans doute, animés du zèle de la religion, & furent la dupe de cette croyance. J'avouerai cependant que, s'ils s'étoient scrupuleusement examinés, & qu'ils se fussent demandé pourquoy l'église se réservoir le droit de punir, par l'affreux supplice du feu, les erreurs d'un homme, lorsque, faisant trouver au crime un asyle inviolable près des autels, elle se déclaroit, pour ainsi dire, la protectrice des assassins ; s'ils se fussent encore demandé pourquoi cette même église, par sa tolérance, sembloit favoriser les forfaits de ces pères qui mutilent, sans pitié, l'enfant que, dans les temples, les concerts & sur le théâtre, ils dévouent au plaisir de quelques oreilles délicates ; & qu'enfin ils eussent aperçu que les ecclésiastiques encourageoient eux-mêmes les pères dénaturés à ce crime, en permettant que ces victimes infortunées fussent reçues & chèrement gagées dans les églises : alors ils seroient nécessairement convaincus que le zèle de la religion n'étoit pas l'unique sentiment qui les animoit. Ils auroient senti qu'ils ne faisoient du temple le refuge du crime, que pour conserver par ce moyen un plus grand crédit sur une infinité d'hommes, qui respecteroient dans les moines, les seuls protecteurs qui pussent les soustraire à la rigueur des lois ; & qu'ils ne punissoient, dans Galilée, la découverte d'un nouveau

l'inquisition , pour avoir soutenu que le soleil étoit immobile au centre du monde ; que son système scandalisa d'abord les imbécilles , & leur parut absolument contraire à ce texte de l'écriture : *Arrête-toi , soleil ?* Cependant d'habiles théologiens ont depuis accordé les principes de Galilée avec ceux de la religion. Qui vous assure qu'un théologien , plus heureux ou plus éclairé que vous , ne levera pas la contradiction que vous croyez appercevoir entre votre religion & l'opinion que vous condamnez ? Qui vous force , par une censure précipitée , d'exposer , si ce n'est la religion , du moins ses ministres , à la haine qu'excite la persé-

système , que pour se venger de l'injure involontaire que leur faisoit un grand-homme , qui peut-être , en éclairant l'humanité , en paroissant plus instruit que les ecclésiastiques , pouvoit diminuer leur crédit sur le peuple. Il est vrai que , même dans l'Italie , l'on ne se rappelle qu'avec horreur le traitement que l'inquisition fit à ce philosophe. Je citerai , pour preuve de cette vérité , un morceau d'un poëme du prêtre Benedetto Menzini. Ce poëme , imprimé & vendu publiquement à Florence , est rapporté dans le *Journal étranger*. Le poète s'adresse aux inquisiteurs qui condamnèrent Galilée : « Quel étoit , leur dit-il , votre » aveuglement , lorsque vous traînâtes indignement ce » grand-homme dans vos cachots ? est-ce là cet esprit pacifique que vous recommande le saint apôtre qui mourut » en exil à Patmos ? Non : vous fûtes toujours sourds à ses » préceptes. Persécutons les savans : telle est votre maxime. » Orgueilleux humains , sous un extérieur qui ne respire » que l'humilité , vous qui parlez d'un ton si doux , & qui » trempez vos mains dans le sang , quel démon funeste » vous introduisit parmi nous ? »

cution? Pourquoi, toujours empruntant le secours de la force & de la terreur, vouloir imposer silence aux gens de génie, & priver l'humanité des lumières utiles qu'ils peuvent lui procurer?

Vous obéissez, dites-vous, à la religion. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous-mêmes & l'amour du prochain. Si vous n'agissez pas conformément à ces principes, ce n'est donc pas l'esprit de Dieu qui vous anime (1). Mais, direz-vous, quelles sont donc les divinités qui m'inspirent? La paresse & l'orgueil. C'est la paresse, ennemie de toute contention d'esprit qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, sans étude & sans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles; mais qui, philosophiquement démontrés, ne peuvent être théologiquement fausses.

C'est l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre homme, qui lui fait détester dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'humanité, & qui le soulève contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'est donc cette même paresse & ce même orgueil

(1) Si le même dévot fanatique, doux à la Chine & cruel à Lisbonne, prêche dans les divers pays la tolérance ou la persécution, selon qu'il y est plus ou moins puissant; comment concilier des conduites aussi contradictoires avec l'esprit de l'évangile; & ne pas sentir que, sous le nom de la religion, c'est l'orgueil de commander qui les inspire?

qui, se déguisant (1) à ses yeux sous l'apparence du zèle (2), en font le persécuteur des hommes éclairés ; & qui, dans l'Italie, l'Espagne & le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots, & dressé les bûchers de l'inquisition.

Au reste, ce même orgueil si redoutable dans le dévot fanatique, & qui, dans toutes les religions, lui fait, au nom du Très-Haut, persécuter les hommes de génie, arme quelquefois contre eux les gens en place.

A l'exemple de ces Pharisiens qui traitoient de criminels ceux qui n'adoptoient point toutes leurs déci-

(1) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuisible à l'humanité, mais qui consiste dans un acte qu'il est impossible de se dissimuler à soi-même, on se fait illusion sur tout le reste. Tous les vices, à nos yeux, se transforment en autant de vertus. L'on prend, en soi, le desir des grandeurs pour l'élévation dans l'ame, l'avarice pour économie, la médifance pour amour de la vérité, & l'humeur pour un zèle louable. Aussi, la plupart de ces passions s'allient-elles communément avec la bigotterie.

(2) Ceux des théologiens qui croyoient les papes en droit de disposer des trônes, s'imaginoient aussi être animés du pur zèle de la religion. Ils n'appercevoient pas qu'un motif secret d'ambition se mêloit à la sainteté de leurs intentions ; que l'unique moyen de commander aux rois, étoit de consacrer l'opinion qui donnoit au pape le droit de les déposer pour cas d'hérésie. Or, les ecclésiastiques étant les seuls juges de l'hérésie, la cour de Rome, dit l'abbé de Longuerue, en faisoit trouver, à son gré, dans tous les princes qui lui déplaisoient.

sions, que de visirs traitent d'ennemis de la nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite ! Induits à cette erreur par une méprise de sentiment commune à presque tous les hommes, il n'est point de visir qui ne prenne son intérêt pour l'intérêt de la nation ; qui ne soutienne, sans le savoir ; qu'humilier son orgueil, c'est insulter au public ; & que blâmer sa conduite, avec quelque ménagement qu'on le fasse, c'est exciter le trouble dans l'état. Mais, lui diroit-on, vous vous trompez vous-même, & dans ce jugement, c'est l'intérêt de votre orgueil, & non l'intérêt général, que vous consultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il est vertueux, ne verra jamais avec indifférence les maux qu'occasionne une mauvaise administration ? La législation, qui, de toutes les sciences, est la plus utile, ne doit-elle pas, comme toute autre science, se perfectionner par les mêmes moyens ? C'est en éclairant les erreurs des Aristote, des Averroës, des Avicenne, & de tous les inventeurs dans les sciences & les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts & ces mêmes sciences. Vouloir couvrir les fautes de l'administration du voile du silence, c'est donc s'opposer aux progrès de la législation, & par conséquent au bonheur de l'humanité. C'est ce même orgueil, masqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commise, le divan doit toujours la soutenir, & que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, si le bien public est l'objet que se propose tout prince & tout gouvernement, doivent-ils em-

ployer l'autorité à soutenir une sottise ? L'axiome que vous établissez ne signifie donc rien autre chose, sinon : J'ai donné mon avis ; je ne veux pas qu'en montrant au prince la nécessité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conseillé.

Au reste, il est peu d'hommes qui échappent aux illusions de cette espèce. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés ! S'il en est pour qui les autres ne soient, pour ainsi dire, que des corps diaphanes, & qui lisent également bien, & dans leur intérieur, & dans l'intérieur d'autrui, le nombre en est petit. Pour se connoître, il faut s'observer, faire une longue étude de soi-même. Les moralistes sont presque les seuls intéressés à cet examen, & la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les singularités de quelques hommes d'esprit, que de gens ne se croient uniquement animés que de l'esprit de justice & de vérité ! Cependant, leur diroiton, pourquoi se déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui souvent ne nuit à personne ? Un homme joue le singulier ; riez-en, à la bonne heure : c'est même le parti que vous prendrez avec un homme sans mérite. Pourquoi n'en userez-vous pas de même avec un homme d'esprit ? C'est que sa singularité attire l'attention du public : or, son attention une fois fixée sur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie, & votre orgueil en est blessé. Voilà quel est en vous le principe secret, & du respect que vous affectez pour l'usage, & de votre haine pour le singulier.

Vous me direz peut-être : L'extraordinaire frappe ; il ajoute à la célébrité de l'homme d'esprit ; le mérite simple & modeste en est moins estimé ; & c'est une injustice dont je le venge , en décrivant la singularité. Mais l'envie , répondrai-je , ne vous fait-elle pas apercevoir l'affectation où l'affectation n'est pas ? En général , les hommes supérieurs y sont peu sujets ; un caractère paresseux & méditatif peut avoir de la singularité ; mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la singularité est donc très-rare.

Pour soutenir le personnage de singulier , de quelle activité faut-il être doué ? Quelle connoissance du monde faut-il avoir , & pour choisir précisément un ridicule qui ne nous rende ni méprisables ni odieux aux autres hommes , & pour adapter ce ridicule à notre caractère , & le proportionner à notre mérite ? Car enfin , ce n'est qu'avec une telle dose de génie qu'il est permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette dose ; il faut en convenir ; alors , loin de nous nuire , un ridicule nous sert. Lorsque Enée descend aux enfers pour adoucir le monstre qui veille à leurs portes , ce héros se pourvoit , par le conseil de la Sybille , d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du Cerbère. Qui sait si , pour appaiser la haine de ses contemporains , le mérite ne doit pas aussi jeter , dans la gueule de l'envie , le gâteau d'un ridicule ? La prudence l'exige , & même l'humanité l'ordonne. S'il naissoit un homme parfait , il devroit toujours , par quelques grandes sottises , adoucir la haine de ses concitoyens. Il est vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature , & qu'elle a pourvu

chaque homme de la dose de défauts suffisante pour le rendre supportable.

Une preuve certaine que c'est l'envie qui, sous le nom de justice, se déchaîne contre les ridicules des gens d'esprit, c'est que toute singularité ne nous blesse point en eux. Une singularité grossière, & qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre, en lui faisant appercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il est exempt, en lui persuadant que tous les gens d'esprit sont fous, & que lui seul est sage, est une singularité toujours très-propre à leur concilier sa bienveillance. Qu'un homme d'esprit, par exemple, s'habille d'une manière singulière : la plupart des hommes, qui ne distinguent point la sagesse de la folie, & ne la reconnoissent qu'à l'enseigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou ; ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas ? On ne peut rire souvent d'un homme sans en parler beaucoup. Or, ce qui perdrait un sot, accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas sans avouer, & peut-être même sans exagérer sa supériorité dans le genre où il se distingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à son insu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoissance ne te dois-je pas ? lui diroit volontiers l'homme d'esprit ; que ta haine me fait d'amis ! Le public ne s'est pas long-temps mépris sur les motifs de ton aigreur ; c'est l'éclat de ma réputation, & non ma singularité, qui t'offense. Si tu l'osois, tu jouerois, comme moi, le

singulier : mais tu fais qu'une singularité affectée est une platitude dans un homme sans esprit : ton instinct t'avertit, ou que tu n'as pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite nécessaire pour jouer le singulier. Voilà quelle est la vraie cause de ton horreur pour la singularité (1). Tu ressembles à ces femmes contrefaites, qui, criant sans cesse à l'indécence contre tout habillement nouveau & propre à marquer la taille, ne s'aperçoivent point que c'est à leur difformité qu'elles doivent leur respect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous est toujours caché ; ce n'est que dans les autres qu'on l'apperçoit. Je rapporterai, à ce sujet, un fait assez plaisant, qui, dit-on, est arrivé

(1) C'est à la même cause qu'on doit attribuer l'amour que presque tous les sots cr oient afficher pour la probité, lorsqu'ils disent : nous fuyons les gens d'esprit ; c'est mauvaise compagnie ; ce sont des hommes dangereux. Mais, leur dit-on, l'église, la cour, la magistrature, la finance ne fournissent pas moins d'hommes repréhensibles, que les académies. La plupart des gens de lettres ne sont pas même à portée de faire des friponneries. D'ailleurs, le desir de l'estime, que suppose toujours l'amour de l'étude, leur sert, à cet égard, de préservatif. Parmi les gens de lettres, il en est peu dont la probité ne soit constatée par quelque acte de vertu. Mais, en les supposant même aussi frippons que les sots, les qualités de l'esprit peuvent du moins compenser en eux les vices du cœur ; mais le sot n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'esprit ? C'est que leur présence humilie, & qu'on prend en soi pour amour de la vertu ce qui n'est qu'aversion pour les hommes supérieurs :

de

de nos jours. Le duc de Lorraine donnoit un grand repas à toute sa cour ; on avoit servi le souper dans un vestibule , & ce vestibule donnoit sur un parterre. Au milieu du souper , une femme croit voir une araignée : la peur la saisit , elle pousse un cri , quitte la table , fuit dans le jardin , & tombe sur un gazon. Au moment de sa chute , elle entend rouler quelqu'un à ses côtés ; c'étoit le premier ministre du duc : Ah ! Monsieur , lui dit-elle , que vous me rassurez ! & que j'ai de grâces à vous rendre ! je craignois d'avoir fait une impertinence ; *Eh ! Madame , qui pourroit y tenir ?* répond le ministre : *mais dites-moi , étoit-elle bien grosse ?* Ah ! Monsieur , elle étoit affreuse. *Voloit-elle ,* ajouta-t-il , *près de moi ?* Que voulez-vous dire ? une araignée voler ? *Eh quoi !* reprit-il , *c'est pour une araignée que vous faites ce train-là ? Allez , Madame , vous êtes une folle : je croyois que c'étoit une chauve-souris.* Ce fait est l'histoire de tous les hommes. On ne peut supporter son ridicule dans autrui ; on s'injurie réciproquement ; & , dans ce monde , ce n'est jamais qu'une vanité qui se moque de l'autre. Aussi , d'après Salomon , est-on toujours tenté de s'écrier : *Tout est vanité.* C'est à cette vanité que tiennent la plupart de nos méprises de sentiment ; mais comme c'est sur-tout en matière de conseils que cette méprise est plus facilement apperçue , après avoir exposé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes , il est encore utile de montrer les erreurs où cette même ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.

Tome II.

A a

CHAPITRE XI.

Des Conseils.

Tout homme qu'on consulte croit toujours ses conseils dictés par l'amitié. Il le dit ; la plupart des gens le croient sur sa parole , & leur aveugle confiance ne les égare que trop souvent. Il seroit cependant très-facile de se détromper sur ce point ; car enfin , on aime peu de gens , & l'on veut conseiller tout le monde. Où cette manie de conseiller prend-elle sa source ? Dans notre vanité. La folie de presque tout homme est de se croire sage , & beaucoup plus sage que son voisin : tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous consulte nous est agréable : c'est un aveu d'infériorité qui flatte. D'ailleurs , que d'occasions l'intérêt du consultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes , nos idées , nos sentimens , de parler de nous , d'en parler beaucoup , & d'en parler en bien ? Aussi n'est-il personne qui n'en profite. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du consultant , il nous quitte ordinairement , sans être instruit ni éclairé ; & nos conseils n'ont été que notre panégyrique. C'est donc , presque toujours , la vanité qui conseille. Aussi veut-on corriger tout le monde. C'est à ce sujet qu'un philosophe répondoit à un de ces conseillers empressés : *Comment me corrigerois-je*

*de mes défauts , puisque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger ? Si c'étoit , en effet , l'amitié seule qui donnât des conseils , cette passion , comme toute passion vive , nous éclaireroit , nous feroit connoître quand & comment l'on doit conseiller. Dans le cas de l'ignorance , nul doute , par exemple , qu'un conseil ne soit très-utile. Un avocat , un médecin , un philosophe , un politique , peuvent , chacun en leur genre , donner d'excellens avis. Dans tout autre cas , le conseil est inutile ; souvent même il est ridicule ; parce qu'en général , c'est toujours soi qu'on y propose pour modèle. Qu'un ambitieux consulte un homme modéré , & lui propose ses vues & ses projets : abandonnez-les , lui dira celui-ci ; ne vous exposez point à des dangers , à des chagrins sans nombre , & livrez-vous à des occupations douces. Peut-être , lui répliquera l'ambitieux , entre des passions & des caractères différens , si j'avois encore un choix à faire , peut-être même me rendrois-je à votre avis : mais il s'agit , mes passions données , mon caractère formé , & mes habitudes prises , d'en tirer le meilleur parti possible pour mon bonheur. C'est sur ce point que je vous consulte. En vain ajouteroit-il que le caractère une fois formé , il est impossible d'en changer ; que les plaisirs d'un homme modéré seroient insipides pour un ambitieux ; & que le ministre disgracié meurt d'ennui. Quelques raisons qu'il allègue , l'homme modéré lui répétera toujours : *Il ne faut pas être ambitieux.* Il me semble entendre un médecin dire à son malade : *Monsieur , n'ayez pas la fièvre.* Les vieillards tiendront*

le même langage. Qu'un jeune homme les consulte sur la conduite qu'il doit tenir : Fuyez , lui diront-ils , tout bal , tout spectacle , toute assemblée de femmes & tout amusement frivole ; occupez - vous tout entier de votre fortune : imitez-nous. Mais , leur répliquera le jeune homme , je suis encore très-sensible au plaisir ; j'aime les femmes avec fureur : comment y renoncer ? Vous sentez qu'à mon âge ce plaisir est un besoin. Quelque chose qu'il dise , un vieillard ne comprendra jamais que la jouissance d'une femme soit si nécessaire au bonheur d'un homme. Tout sentiment qu'on n'éprouve plus , est un sentiment dont on n'admet point l'existence. Le vieillard ne cherche plus le plaisir ; le plaisir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupaient dans sa jeunesse , se sont insensiblement éloignés de ses yeux. L'homme alors est comparable au vaisseau qui cingle en haute mer , qui perd insensiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage , & qui lui-même disparoît bientôt à leurs yeux. Qui considère l'ardeur avec laquelle chacun se propose pour modèle , croit voir des nageurs répandus sur un grand lac , & qui , emportés par des courans divers , lèvent la tête au-dessus de l'eau , & se crient les uns aux autres : C'est moi qu'il faut suivre , & c'est là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain sur un rocher , d'où il contemple leur folie : ne voyez-vous pas , dit le sage , qu'entraînés par des courans contraires , vous ne pouvez aborder au même endroit ? Conseillez à un homme de dire ceci , de faire cela ; c'est ordinairement ne rien dire , sinon , j'agirois

de cette manière ; je dirois telle chose. Aussi ce mot de Molière : *Vous êtes orfèvre, Monsieur Joffe*, appliqué à l'orgueil de se donner pour exemple, est-il bien plus général qu'on ne l'imagine. Il n'est point de sot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme du plus grand esprit (1). Il me semble voir le chef des Natchès (2), qui, tous les matins, au lever de l'aurore, sort de sa cabane, & du doigt marque au soleil son frère, la route qu'il doit tenir.

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on consulte, peut, sans doute, se faire illusion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'est en lui que l'effet de sa vanité : mais comment cette illusion passe-t-elle jusqu'à celui qui consulte ? comment n'est-il pas, à cet égard, éclairé par son intérêt ? C'est qu'on croit volontiers que les autres prennent, à ce qui nous regarde, un intérêt que réellement ils n'y prennent point ; c'est que la plupart des hommes sont foibles, ne peuvent se conduire eux-mêmes, ont besoin qu'on les décide, & qu'il est très-facile, comme l'observation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de soi. Il n'en est pas ainsi d'un esprit ferme. S'il consulte, c'est qu'il ignore : il fait que, dans tout autre cas, & lorsqu'il s'agit de son propre

(1) Qui n'est point écuyer, ne donne point de conseil sur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'est point si défiant en fait de morale : sans l'avoir étudiée, on s'y croit très-savant, & en état de conseiller tout le monde.

(2) Peuples sauvages.

bonheur , c'est uniquement à lui seul qu'il doit s'en rapporter. En effet , si la bonté d'un conseil dépend alors d'une connoissance exacte du sentiment & du degré de sentiment dont un homme est affecté, qui peut mieux se conseiller que soi-même? Si l'intérêt vif nous éclaire sur tous les objets de nos recherches , qui peut être plus éclairé que nous sur notre propre bonheur ? Qui sait si , le caractère formé & les habitudes prises, chacun ne se conduit pas le mieux possible , lors même qu'il paroît le plus fou ? Tout le monde fait cette réponse d'un fameux oculiste : un payfan va le consulter ; il le trouve à table , buvant & mangeant bien : *Que faire pour mes yeux ?* lui dit le payfan. *Vous abstenir du vin*, reprend l'oculiste. *Mais il me semble*, reprend le payfan en s'approchant de lui , *que vos yeux ne sont pas plus sains que les miens , & cependant vous buvez ? ... Oui vraiment ; c'est que j'aime mieux boire que guérir*. Que de gens dont le bonheur est , comme celui de cet oculiste, attaché à des passions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs , & qui cependant , si je l'ose dire , feroient fous de vouloir être plus sages ! Il est même des hommes, & l'expérience (1) ne l'a que trop démontré , qui sont assez malheureusement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les mènent à la Grève. Mais , repliquera-

(1) Si , comme le dit Pascal , l'habitude est une seconde & peut-être une première nature , il faut avouer que l'habitude du crime une fois prise , on en commettra toute sa vie.

t-on , il est aussi des hommes qui , faute d'un sage conseil , tombent journellement dans les fautes les plus grossières : un bon conseil , sans doute , pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettroient de plus considérables encore , s'ils se livroient indistinctement aux conseils d'autrui. Qui les suit aveuglément , n'a qu'une conduite pleine d'inconséquences , ordinairement plus funeste que les excès même des passions.

En s'abandonnant à son caractère , on s'épargne , au moins , les efforts inutiles qu'on fait pour y résister. Quelque forte que soit la tempête , lorsqu'on prend le vent arrière , l'on soutient , sans fatigue , l'impétuosité des mers : mais , si l'on veut lutter contre les vagues , en prêtant le flanc à l'orage , l'on ne trouve par-tout qu'une mer rude & fatigante.

Des conseils inconsiderés ne nous précipitent que trop souvent dans des abîmes de malheurs. Aussi devroit-on souvent se rappeler ce mot de Socrate : *Puissé-je , disoit ce philosophe , toujours en garde contre mes maîtres & mes amis , conserver toujours mon ame dans une situation tranquille , & n'obéir jamais qu'à la raison , la meilleure des conseilleres !* Quiconque écoute la raison est non-seulement sourd aux mauvais conseils , mais pèse encore à la balance du doute les conseils même de ces gens qui , respectables par leur âge , leurs dignités & leur mérite , mettent cependant trop d'importance à leurs occupations , & , comme le héros de Cervantes , ont un coin de folie auquel ils veulent tout ramener. Si les conseils sont quelquefois

utiles , c'est pour se mettre en état de se mieux conseiller soi-même : s'il est prudent d'en demander, ce n'est qu'à ces gens sages (1), qui , connoissant la rareté & le prix d'un bon conseil , en font , & doivent toujours en être avarés. En effet , pour en donner d'utiles , avec quel soin ne faut-il pas approfondir le caractère d'un homme ? Quelle connoissance ne faut-il pas avoir de ses goûts , de ses inclinations , des sentimens qui l'animent , & du degré de sentiment dont il est affecté ? Quelle finesse enfin pour pressentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir , pour prévoir les circonstances où la fortune doit le placer , & juger , en conséquence , si tel défaut , dont on voudroit le corriger , ne se changera pas en vertu dans les places où vraisemblablement il doit parvenir ? C'est le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme sage si réservé sur l'article des conseils. Aussi n'est-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander. Tout autre conseil doit être suspect. Mais est-il quelque signe auquel on puisse reconnoître les conseillers de l'homme sage ? Oui sans doute, il en est. Toutes les passions ont un langage différent. On peut donc , par l'énoncé des conseils ,

(1) Chaque siècle ne produit peut-être que cinq ou six hommes de cette espèce ; & cependant , en morale comme en médecine , on consulte la première bonne femme. On ne se dit pas que la morale , comme toute autre science , demande beaucoup d'étude & de méditation. Chacun croit la savoir , parce qu'il n'est point d'école publique pour l'apprendre.

reconnoître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes , c'est , comme je l'ai dit plus haut , l'orgueil qui les dicte ; & les conseils de l'orgueil , toujours humilians , ne sont presque jamais suivis. L'orgueil les donne , l'orgueil y résiste. C'est l'enclume qui repousse le marteau. L'art de les faire goûter , qui , de tous les arts , est peut-être , chez les hommes , l'art le moins perfectionné , est absolument inconnu à l'orgueil. Il ne discute point. Ses conseils sont des décisions , & ses décisions sont la preuve de son ignorance. On dispute sur ce qu'on fait ; on tranche sur ce qu'on ignore. Mortels , diroit volontiers l'orgueilleux , écoutez - moi : supérieur en esprit aux autres hommes , je parle , qu'ils exécutent , & croient en mes lumières : me répliquer , c'est m'offenser. Aussi , toujours plein d'un respect profond pour lui-même , qui résiste à ses conseils est un entêté , auquel il faut des flatteurs , & non des amis. Superbe , lui répondroit-on , sur qui doit tomber ce reproche , si ce n'est sur toi-même , qui t'empportes avec tant de violence contre ceux qui , par une déférence aveugle à tes décisions , ne flattent point ta présomption ? Apprends que c'est le vice de l'humeur qui te sauve du vice de la flatterie. D'ailleurs , que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie , que tous les hommes se reprochent réciproquement , & dont on accuse principalement les grands & les rois ? Chacun , sans doute , hait la louange , lorsqu'il la croit fautive : l'on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs sincères. Sous ce titre , il est impossible de ne les point aimer , parce

que chacun se croit louable , & veut être loué. Qui dédaigne les éloges , souffre , du moins , qu'on le loue sur ce point. Lorsqu'on déteste le flatteur , c'est qu'on le reconnoît pour tel. Dans la flatterie , ce n'est donc pas la louange , mais la fausseté qui choque. Si l'homme d'esprit paroît moins sensible aux éloges , c'est qu'il en apperçoit plus souvent la fausseté : mais qu'un flatteur adroit le loue , persiste à le louer , & mêle quelques blâme aux éloges qu'il lui donne , l'homme d'esprit en fera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artisan jusqu'aux princes , tout aime la louange , & , par conséquent , la flatterie adroite. Mais , dira-t-on , n'a-t-on pas vu des rois supporter , avec reconnoissance , les dures représentations d'un conseiller vertueux ? Oui , sans doute ; mais ces princes étoient jaloux de leur gloire ; ils étoient amoureux du bien public ; leur caractère les forçoit d'appeler à leur cour des hommes animés de cette même passion , c'est-à-dire , des hommes qui ne leur donnassent que des conseils favorables aux peuples. Or , de pareils conseillers flattent un prince vertueux , du moins dans l'objet de sa passion , s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la satisfaire : une pareille liberté ne l'offense donc pas. Je dirai , de plus , qu'une vérité dure peut quelquefois le flatter : c'est la morsure d'une maîtresse.

Qu'un homme s'approche d'un avare , & lui dise : Vous êtes un sot ; vous placez mal votre argent ; voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire ; loin d'être révolté d'une pareille franchise , l'avare en saura gré à son auteur. En désapprouvant la conduite de

l'avare, on le flatte dans ce qu'il y a de plus cher, c'est-à-dire, dans l'objet de sa passion. Or, ce que je dis de l'avare, peut s'appliquer au roi vertueux.

À l'égard d'un prince que n'animerait point l'amour de la gloire ou du bien public, ce prince ne pourroit attirer à sa cour que des hommes qui, relativement à ses goûts, ses préjugés, ses vues, ses projets & ses plaisirs, pourroient l'éclairer sur l'objet de ses desirs : il ne seroit donc environné que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs (1). Loin de lui fuïroient tous les gens vertueux. Exiger qu'il les rassemblât près de son trône, ce seroit lui demander l'impossible, & vouloir un effet sans cause. Les tyrans & les grands princes doivent se décider par le même motif sur le choix de leurs amis ; ils ne diffèrent que par la passion dont ils sont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués & flatrés : mais tous ne veulent pas l'être de la même manière ; & c'est uniquement en ce point qu'ils sont différens entre eux. L'orgueilleux n'est point exempt de ce desir : quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, & la soumission aveugle qu'il exige ? Il n'en est pas ainsi de l'homme sage : son amour-propre ne se manifeste point d'une manière insultante ; s'il

(1) La plupart des princes, dit le poète Saadi, sont si indifférens aux bons conseils ; ils ont si rarement besoin d'amis vertueux, que c'est toujours un signe de calamité publique, lorsque ces hommes vertueux paroissent à la cour. Aussi n'y sont-ils appelés qu'à l'extrémité, & dans l'instant où communément l'état est sans ressource.

donne un conseil , il n'exige point qu'on le suive. La saine raison soupçonne toujours qu'elle n'a pas considéré un objet sur toutes ses faces. Aussi l'énoncé de ses conseils est-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expressions de doute , propres à marquer la situation de l'ame. Telles sont ces phrases : *Je crois que vous devez vous conduire de telle manière ; tel est mon avis ; tels sont les motifs sur lesquels je me fonde : mais n'adoptez rien sans cet examen , &c.* C'est à cette manière de conseiller qu'on reconnoît l'homme sage ; lui seul peut réussir auprès de l'homme d'esprit : & , s'il n'a pas toujours le même succès auprès des gens médiocres , c'est que ces derniers , souvent incertains , veulent qu'on les arrache à leur irrésolution , & qu'on les décide ; ils s'en fient plus à la sottise qui tranche d'un ton ferme , qu'à la sagesse qui parle en hésitant.

L'amitié , qui conseille , prend à-peu-près le ton de la sagesse ; elle unit seulement l'expression du sentiment à celle du doute. Résiste-t-on à ses avis ; va-t-on même jusqu'à les mépriser ; c'est alors qu'elle se fait mieux connoître , & qu'après avoir fait ses représentations , elle s'écrie avec Pylade : *Allons , Seigneur , enlevons Hermione.*

Chaque passion a donc ses tours , ses expressions & sa manière particulière de s'exprimer : aussi l'homme qui , par une analyse exacte des phrases & des expressions dont se servent les différentes passions , donneroit le signe auquel on peut les reconnoître , mériteroit sans doute infiniment de la reconnaissance publique. C'est alors qu'on pourroit , dans le faisceau de senti-

mens qui produisent chaque acte de notre volonté , distinguer , du moins , le sentiment qui domine en nous. Jusques là les hommes s'ignoreront eux-mêmes , & tomberont , en fait de sentimens , dans les erreurs les plus grossières.

CHAPITRE XII.

Du bon Sens.

LA différence de l'esprit d'avec le bon sens est dans la cause différente qui les produit. L'un est l'effet des passions fortes , & l'autre de l'absence de ces mêmes passions. L'homme de bon sens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les passions ; mais aussi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumière qu'on ne doit qu'aux passions vives. Dans le courant de la vie , & dans les choses où , pour bien voir , il suffit de voir d'un œil indifférent , l'homme de bon sens ne se trompe point. S'agit-il de ces questions un peu compliquées , où , pour appercevoir & démêler le vrai , il faut quelque effort & quelque fatigue d'attention : l'homme de bon sens est aveugle ; privé de passions , il se trouve , en même temps , privé de ce courage , de cette activité d'ame & de cette attention continue qui seules pourroient l'éclairer. Le bon sens ne suppose donc aucune invention , ni , par conséquent , aucun esprit : & c'est ,

si je l'ose dire , où le bon sens finit que l'esprit commence (1).

Il ne faut cependant point en conclure que le bon sens soit si commun. Les hommes sans passions sont rares. L'esprit juste , qui , de toutes les sortes d'esprit , est , sans contredit , l'espèce la plus voisine du bon sens , n'est pas lui-même exempt de passions. D'ailleurs , les sots n'en sont pas moins susceptibles que l'homme d'esprit. Si tous prétendent au bon sens , & même s'en donnent le titre , on ne les en croit pas sur leur parole. C'est M. Diafoirus qui dit : *Je jugeai , par la pesanteur d'imagination de mon fils , qu'il auroit un bon jugement à venir.* On manque toujours de bon sens , lorsqu'à cet égard , l'on n'a que son défaut d'esprit pour appuyer ses prétentions.

Le corps politique est-il sain ; les gens de bon sens peuvent être appelés aux grandes places , & les remplir dignement. L'état est-il attaqué de quelque maladie ; ces mêmes gens de bon sens deviennent alors très-dangereux. La médiocrité conserve les choses dans l'état où elle les trouve. Ils laissent tout aller comme il va. Leur silence dérobe les progrès du mal , & s'oppose aux remèdes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle est incurable. A l'égard de ces places secondaires où l'on n'est point chargé d'imaginer , mais d'exécuter ponctuellement , ils y sont ordinairement

(1) On voit que je distingue ici l'esprit du bon sens , que l'on confond quelquefois dans l'usage ordinaire.

très-propres. Les seules fautes qu'ils y commettent sont de ces fautes d'ignorance, qui, dans les petites places sont presque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particulière, elle n'est point habile, mais elle est toujours raisonnable. L'absence de passions, en interceptant toutes les lumières dont les passions sont la source, leur fait en même temps éviter toutes les erreurs où les passions précipitent. Les gens sensés sont, en général, plus heureux que les hommes livrés à des passions fortes : cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, & qui, né sensible, a, par l'âge & les réflexions, affoibli en lui cette sensibilité. Il lui reste un cœur, & ce cœur s'ouvre encore aux foiblesses des autres; sa sensibilité se ranime avec eux; il jouit enfin du plaisir d'être sensible, sans en être moins heureux. Aussi, plus aimable aux yeux de tous, est-il plus aimé de ses concitoyens, qui lui savent gré de ses foiblesses.

Quelque rare que soit le bon sens, les avantages qu'il procure ne sont que personnels; ils ne s'étendent point sur l'humanité. L'homme de bon sens ne peut donc prétendre à la reconnaissance publique, ni, par conséquent, à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la suite du bon sens, est une vertu que toutes les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, si vantée, & quelquefois si utile aux particuliers, n'est pas pour tout un peuple une vertu si desirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verser sur une nation, le don, de tous, le plus funeste, seroit, sans contredit, la prudence, si le ciel la rendoit commune à tous les citoyens.

Qu'est-ce, en effet, que l'homme prudent ? celui qui conserve, des maux plus éloignés, une image assez vive, pour qu'elle balance en lui la présence d'un plaisir qui seroit funeste. Or, supposons que la prudence descende sur toutes les têtes qui composent une nation : où trouver alors des hommes qui, pour cinq sols par jour, affrontent, dans les combats, la mort, les fatigues ou les maladies ? Quelle femme se présenteroit à l'autel de l'hymen, s'exposeroit au mal-aise d'une grossesse, aux dangers d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occasionnent la mort ou la mauvaise conduite des enfans ? Quel homme, conséquent aux principes de sa religion, ne mépriseroit pas l'existence fugitive des plaisirs d'ici-bas ; & , tout entier au soin de son salut, ne chercheroit pas, dans une vie plus austère, le moyen d'accroître la félicité promise à la sainteté ? Quel homme ne choisiroit pas, en conséquence l'état le plus parfait, celui dans lequel son salut seroit le moins exposé ; ne préféreroit pas la palme de la virginité aux myrthes de l'amour, & n'iroit pas enfin s'ensevelir dans un monastère (1) ? C'est donc à l'inconséquence que la postérité devra son existence. C'est la présence du plaisir, sa vue toute-puissante, qui brave

(1) Lorsqu'il s'agissoit, à la Chine, de savoir si l'on permettroit aux missionnaires de prêcher librement la religion chrétienne, on dit que les lettrés, assemblés à ce sujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoient pas, disoient-ils, qu'une religion où le célibat étoit l'état le plus parfait, pût s'étendre beaucoup.

les malheurs éloignés , anéantit la prévoyance. C'est donc à l'imprudence & à la folie que le ciel attache la conservation des empires & la durée du monde. Il paroît donc qu'au moins dans la constitution actuelle de la plupart des gouvernemens , la prudence n'est désirable que dans un très-petit nombre de citoyens ; que la raison , synonyme du mot de *bon sens* , & vantée par tant de gens , ne mérite que peu d'estime ; que la sagesse qu'on lui suppose , tient à son inaction ; & que son infaillibilité apparente n'est , le plus souvent , qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon sens , usurpé par une infinité de gens , ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de presque tous les fots qu'ils sont gens de bon sens , il en est , à cet égard , des fots comme des filles laides , qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point : on les présente sous le côté le plus avantageux & les hommes supérieurs sous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent , en conséquence , les plus grands éloges au bon sens qu'ils placent , & doivent réellement placer au-dessus de l'esprit ! En effet , chacun voulant s'estimer préférablement aux autres , & les gens médiocres se sentant plus près du bon sens que de l'esprit , ils doivent faire peu de cas de celui-ci , le regarder comme un don futile ; & de-là cette phrase tant répétée par les gens médiocres : *Bon sens vaut mieux qu'esprit & que génie* ; phrase par laquelle chacun d'eux veut insinuer qu'au fond il a plus d'esprit qu'aucun de nos hommes célèbres.

Tome II.

Bb

CHAPITRE XIII

Esprit de conduite.

L'OBJET commun du desir des hommes, c'est le bonheur; & l'esprit de conduite ne devrait être, en conséquence, que l'art de se rendre heureux. Peut-être s'en seroit-on formé cette idée, si le bonheur n'avoit presque toujours paru moins un don de l'esprit, qu'un effet de la sagesse & de la modération de notre caractère & de nos desirs. Presque tous les hommes, fatigués par la tourmente des passions, ou languissans dans le calme de l'ennui, sont comparables, les premiers au vaisseau battu par les tempêtes du nord, & les seconds, au vaisseau que le calme arrête au milieu des mers de la zone torride. A son secours, l'un appelle le calme, & l'autre les aquilons. Pour naviguer heureusement, il faut être poussé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire à cet égard sur le bonheur, n'auroit aucun rapport au sujet que je traite.

On n'a, jusqu'à présent, entendu par *esprit de conduite*, que la sorte d'esprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on se propose.

Dans une république telle que la république romaine, & dans tout gouvernement où le peuple est le distributeur des grâces, où les honneurs sont le prix

du mérite, l'esprit de conduite n'est autre chose que le génie même & le grand talent. Il n'en est pas ainsi dans les gouvernemens où les grâces sont dans la main de quelques hommes dont la grandeur est indépendante du bonheur public : dans ces pays, l'esprit de conduite n'est que l'art de se rendre utile ou agréable aux dispensateurs des grâces ; & c'est moins à son esprit qu'à son caractère qu'on doit communément cet avantage. La disposition la plus favorable & le don le plus nécessaire pour réussir auprès des grands, est un caractère pliable à toute sorte de caractères & de circonstances. Fût-on dépourvu d'esprit, un tel caractère, aidé d'une position favorable, suffit pour faire fortune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caractères : il n'est donc personne qui ne puisse faire fortune, & se concilier la bienveillance d'un grand, en se faisant ou le ministre de ses plaisirs, ou son espion. Aussi le hasard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'est le hasard qui nous fait père, époux, ami de la beauté qu'on offre, & qui plaît à son protecteur ; c'est le hasard qui nous place chez un grand, au moment qu'il lui faut un espion. *Qui-conque est sans honneur & sans humeur*, disoit M. le duc d'Orléans régent, *est un courtisan parfait*. Conséquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait, en ce genre, n'est rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais si les grandes fortunes sont en général l'œuvre du hasard, & si l'homme n'y contribue qu'en se prêtant aux bassesses & aux friponneries, presque tou-

jours nécessaires pour y parvenir , il faut cependant avouer que l'esprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier , par exemple , qui , par l'importunité , s'est fait un protecteur ; celui qui , profitant de l'humeur hautaine d'un homme en place , s'est attiré de ces propos brusques , qui déshonorent celui qui les prononce , & le forcent à devenir le protecteur de l'offensé ; celui-là , dis-je , a porté de l'invention & de l'esprit dans sa conduite. Il en est de même du premier qui s'est apperçu qu'il pouvoit , dans la maison des gens en place , se créer la charge de plastron des plaisanteries , & vendre aux grands , à tel prix , le droit de le mépriser & de s'en moquer.

Quiconque se sert ainsi de la vanité d'autrui pour arriver à ses fins , est doué de l'esprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche constamment à son intérêt , mais toujours sous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il est très-habile , s'il prend , pour arriver au but qu'il se propose , une route qui semble l'en écarter. C'est le moyen d'endormir la jalousie de ses rivaux , qui ne se réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre d'obstacle à ses projets. Que de gens d'esprit , en conséquence , ont joué la folie , se sont donné des ridicules , ont affecté la plus grande médiocrité devant les supérieurs , hélas ! trop faciles à tromper par les gens vils dont le caractère se prête à cette bassesse ! Que d'hommes cependant sont en conséquence parvenus à la plus haute fortune , & devoient réellement y parvenir ! En effet , tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire , ne peuvent , en fait de

mérite, jamais aimer que leurs inférieurs. Ce goût prend sa source dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué : or, de toutes les louanges, la plus flatteuse, sans contredit, est celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnoissance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, sans nous être nuisibles, nous assurent de notre supériorité ! De toutes les flatteries, cette flatterie est la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il étoit dangereux de paroître trop grand-homme. *Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre, disoit Parménion à Philotas, ménage-lui quelquefois le plaisir de te reprendre ; & souviens-toi que c'est à ton infériorité apparente que tu devras son amitié.* Que d'Alexandres, en ce monde, portent une haine secrète aux talens supérieurs (1) ! L'homme médiocre est l'homme aimé. *Monsieur, disoit un père à son fils, vous réussissez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, sachez à quelles qualités vous devez ces succès : vous êtes né sans vices, sans vertus, sans caractère ; vos lumières sont courtes, votre esprit est borné ; que de*

(1) Tout le monde fait ce trait d'un courtisan d'Emmanuel de Portugal. Il est chargé de faire une dépêche : le prince en compose une sur le même sujet, compare les dépêches, trouve celle du courtisan la meilleure ; il le lui dit. Le courtisan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ses amis : *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour, lui dit-il, le roi sait que j'ai plus d'esprit que lui.*

droits , ô mon fils , vous avez à la bienveillance des hommes !

Au reste , quelque avantage que procure la médiocrité , & quelque accès qu'elle ouvre à la fortune , l'esprit , comme je l'ai dit plus haut , a quelquefois part à notre élévation : pourquoi donc le public n'a-t-il aucune estime pour cette sorte d'esprit ? C'est , répondrai-je , parce qu'il ignore le détail des manœuvres dont se sert l'intrigant , & ne peut presque jamais savoir si son élévation est l'effet ou de ce qu'on appelle l'esprit de conduite , ou du hasard. D'ailleurs , le nombre des idées nécessaires pour faire fortune n'est point immense. Mais , dira-t-on , pour duper les hommes , quelle connoissance ne faut-il pas en avoir ? L'intrigant , répondrai-je , connoît parfaitement l'homme dont il a besoin , mais ne connoît point les hommes. Entre l'homme d'intrigue & le philosophe on trouve , à cet égard , la même différence qu'entre le courier & le géographe. Le premier sait peut-être mieux que M. Danville le sentier le plus court pour gagner Versailles ; mais il ne connoît certainement pas la surface du globe comme ce géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en public ; qu'on le transporte dans une assemblée de peuple , il y sera aussi gauche , aussi déplacé , aussi silencieux que le seroit auprès des grands le génie supérieur qui , jaloux de connoître l'homme de tous les siècles & de tous les pays , dédaigne la connoissance d'un certain homme en particulier. L'intrigant ne connoît donc point les hommes ; & cette connoissance lui seroit inutile. Son

objet n'est point de plaire au public, mais à quelques gens puissans, & souvent bornés; trop d'esprit nuirait à ce dessein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut, en général, se prêter aux erreurs communes, se conformer aux usages, & ressembler à tout le monde. L'esprit élevé ne peut s'abaisser jusques-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppose au torrent, dût-il en être renversé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adresse qu'il se masque, ne ressemble jamais si exactement à un sot qu'un sot se ressemble à lui-même. On est bien plus sûr de soi, lorsqu'on prend, que lorsqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que suppose l'esprit de conduite n'a donc que peu d'étendue; mais, en exigeât-il davantage, je dis que le public n'auroit encore aucune sorte d'estime pour cette sorte d'esprit. L'intrigant se fait le centre de la nature; c'est à son intérêt seul qu'il rapporte tout; il ne fait rien pour le bien public: s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la considération toujours attachée au pouvoir, & sur-tout à la crainte qu'il inspire; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation, qu'on doit regarder comme un don de la reconnoissance générale. J'ajouterai même que l'esprit qui le fait parvenir, semble tout-à-coup l'abandonner, lorsqu'il est parvenu. Il ne s'élève aux grandes places que pour s'y déshonorer, parce qu'en effet l'esprit d'intrigue, nécessaire pour y parvenir, n'a rien de commun avec l'esprit d'étendue, de force

& de profondeur nécessaire pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'esprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine bassesse de caractère, qui rend encore l'intrigant méprisable aux yeux du public.

Ce n'est pas qu'on ne puisse, à beaucoup d'intrigue, unir beaucoup d'élévation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromwel, un homme veuille monter au trône : la puissance, l'éclat de la couronne, & les plaisirs attachés à l'empire, peuvent, sans doute, à ses yeux, ennoblir la bassesse de ses menées, puisqu'ils effacent déjà l'horreur de ses crimes aux yeux de la postérité, qui le place au rang des plus grands-hommes : mais que, par une infinité d'intrigues, un homme cherche à s'élever à ces petits postes qui ne peuvent jamais lui mériter, s'il est cité dans l'histoire, que le nom de coquin ou de fripponneau ; je dis qu'un pareil homme se rend méprisable, non-seulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour désirer de petites choses. Quiconque se trouve au-dessus des besoins, sans être, par son état, porté aux premiers postes, ne peut avoir d'autre besoin que celui de la gloire, & n'a d'autre parti à prendre, s'il est homme d'esprit, que de se montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'estime publique. Mais, dira-t-on, il en est bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on se trompe, répondrai-je, si on le croit heureux. Le bonheur n'est point l'apanage des grandes places ; il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractère avec

l'état & les circonstances dans lesquelles la fortune nous place. Il en est des hommes comme des nations; les plus heureuses ne sont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation suisse ! A l'exemple de ce peuple sage , l'heureux ne bouleverse point le monde par ses intrigues ; content de lui , il s'occupe peu des autres ; il ne se trouve point sur la route de l'ambitieux ; l'étude remplit une partie de ses journées ; il vit peu connu , & c'est l'obscurité de son bonheur qui seule en fait la sûreté. Il n'en est pas ainsi de l'intrigant : on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur ? Le sacrifice perpétuel de la volonté des petits est le seul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne , à Moloch , à Teutates , s'il l'osoit , il ne voudroit être honoré que par des sacrifices humains. La peine qu'endure le protégé est un spectacle agréable au protecteur ; ce spectacle l'avertit de sa puissance ; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Aussi n'est-ce qu'à des attitudes gênantes que la plupart des nations ont attaché le signe du respect. Quiconque veut , par l'intrigue , s'ouvrir le chemin de la fortune , doit donc se dévouer aux humiliations. Toujours inquiet , il ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perspective d'un avenir incertain ; & c'est de l'espérance , ce rêve consolateur des hommes éveillés & malheureux , dont il peut attendre sa félicité. Lorsqu'il est parvenu , il a donc essuyé mille dégoûts. C'est pour s'en venger , qu'ordinairement dur & cruel envers les malheureux , il leur refuse

- son assistance , leur fait un tort de leur misère , la leur reproche , & croit , par ce reproche , faire regarder son inhumanité comme une justice , & sa fortune comme un mérite. Il ne jouit point , à la vérité , du plaisir de persuader. Comment s'assurer que la fortune d'un homme est l'effet de cette espèce d'esprit que l'on nomme *esprit de conduite* , sur-tout dans ces pays entièrement despotiques , où , du plus vil esclave , on fait un visir ; où les fortunes dépendent de la volonté du prince , & d'un caprice momentané , dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cause ? Les motifs qui , dans ces cas , déterminent les sultans , sont presque toujours cachés ; les historiens ne rapportent que les motifs apparens ; ils ignorent les véritables ; & c'est ,
- à cet égard , qu'on peut , d'après M. de Fontenelle , assurer que *l'histoire n'est qu'une fable convenue*.

- Dans une comparaison de César & de Pompée , si Balzac dit , en parlant de leur fortune :

L'un en est l'ouvrier , & l'autre en est l'ouvrage ,

Il faut avouer qu'il est peu de César ; & que , dans les gouvernemens arbitraires , le hasard est presque l'unique dieu de la fortune. Tout y dépend du moment & des circonstances dans lesquelles on se trouve placé ; & c'est , peut-être , ce qui dans l'orient a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon les musulmans , la destinée tient tout sous son empire ; elle met les rois sur le trône , les en chasse , remplit leur règne d'événemens heureux ou malheureux , & fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux ,

la sagesse & la folie, les vices & les vertus d'un homme ne changent rien aux décrets gravés sur les tables de lumière (1). C'est pour prouver ce dogme, & montrer qu'en conséquence le plus criminel n'est pas toujours le plus malheureux, & que l'un marche au supplice par la route qui mène l'autre à la fortune, que les Indiens Mahométans racontent une fable assez singulière.

Le besoin, disent-ils, assembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déserts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du nécessaire pour augmenter le superflu de quelques Rajahs, est une loi injuste. Rompons avec l'injustice. Il n'est plus de traité où l'avantage cesse d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppresseurs les biens qu'ils nous ont ravés. A ces mots, l'orateur se tait; l'assemblée, en frémissant, applaudit à ce discours; le projet est noble; on veut l'exécuter. On se divise sur les moyens. Les plus braves se lèvent les premiers. La force, disent-ils, nous a tout enlevé; c'est par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos Rajahs ont, par leurs vexations, arraché jusqu'au nécessaire au sujet même qui leur prodigue ses biens, sa vie & ses peines, pourquoi refuser à nos besoins

(1) Les musulmans croient que tout ce qui doit arriver, jusqu'à la fin du monde, est écrit sur une table de lumière, appelée *Louh*, avec une plume de feu, appelée *Calamazer*; & l'écriture qui est au-dessus, se nomme *Caza* ou *Cadar*, c'est-à-dire, la *prédestination inévitable*.

ce que des tyrans permettent à leur injustice ? Aux confins de ces régions , les Bachas , par les présens qu'ils exigent , partagent le profit des caravanes ; ils pillent des hommes enchaînés par leur puissance & par la crainte. Moins injustes & plus braves qu'eux , attaquons des hommes armés ; que leur valeur en décide , & que nos richesses soient , du moins , le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel , par le don de la bravoure , désigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur sans force , sans courage , sème , laboure , recueille : c'est pour nous qu'il a moissonné.

Ravageons , pillons les nations. Nous y consentons tous , s'écrièrent ceux qui , plus spirituels & moins hardis , craignoient de s'exposer aux dangers : mais ne devons rien à la force , & tout à l'imposture. Recevons sans péril , des mains de la crédulité , ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit de bonzes ou de bramines , & parcourons la terre ; nous la verrons , empressée , fournir à nos besoins , & même à nos plaisirs secrets.

Ce parti parut lâche & bas aux âmes fières & courageuses. Divisée d'opinion , l'assemblée se sépare. Les uns se répandent dans l'Inde , le Thibet & les confins de la Chine. Leur front est austère , & leur corps macéré. Ils en imposent aux peuples , les enseignent , les persuadent , divisent les familles , font déshériter les enfans , s'en appliquent les biens. On leur cède des terrains , on y construit des temples , on

y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puissant , pour plier l'homme éclairé au joug de la superstition. Ils soumettent enfin tous les esprits , en tenant le sceptre soigneusement caché sous les haillons de la misère & les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps , leurs anciens & braves compagnons , retirés dans les déserts , surprennent les caravanes , les attaquent à main armée , les pillent , & partagent entre eux le butin. Un jour où , sans doute , le combat n'avoit point tourné à leur avantage , on saisit un de ces brigands , on le conduit à la ville la plus prochaine , on dresse l'échafaud , on le mène au supplice. Il y marchoit d'un pas assuré , lorsqu'il trouve sur son passage , & reconnoît , sous l'habit de bramine , un de ceux qui s'étoient séparés de lui dans le désert. Le peuple , avec respect , entouroit le bramine , & le portoit dans sa pagode. Le brigand s'arrête à son aspect : Dieux justes ! s'écrie-t-il ; égaux en crimes , quelle différence entre nos destinées ! Que dis-je ? égaux en crimes ! en un jour , il a , sans crainte , sans danger , sans courage , plus fait gémir de veuves & d'orphelins , plus enlevé de richesses à l'empire , que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi ; la lâcheté & l'imposture. Cependant l'on me traite de scélérat ; on l'honore comme un saint : l'on me traîne à l'échafaud ; on le porte dans sa pagode : l'on m'empale ; on l'adore.

C'est ainsi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.

CHAPITRE XIV.

Des qualités exclusives de l'esprit & de l'ame.

MON objet , dans les chapitres précédens , étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'esprit. Je me propose d'examiner , dans celui-ci , s'il est des talens qui doivent s'exclure l'un l'autre. Cette question , dira-t-on , est décidée par le fait : on n'est point à la fois supérieur en plusieurs genres. Newton n'est pas compté parmi les poètes , ni Milton parmi les géomètres ; les vers de Léibnitz sont mauvais. Il n'est pas même d'homme qui , dans un seul art , tel que la poésie ou la peinture , ait réuissi dans tous les genres. Corneille & Racine n'ont rien fait dans le comique de comparable à Molière. Michel - Ange n'a pas composé les tableaux de l'Albane , ni l'Albane peint ceux de Jules-Romain. L'esprit des plus grands-hommes paroît donc renfermé dans d'étroites limites. Oui , sans doute. Mais , répondrai-je , quelle en est la cause ? Est-ce le temps , est-ce l'esprit qui manquent aux hommes , pour s'illustrer en différens genres ?

La marche de l'esprit humain , dira-t-on , doit être la même dans tous les arts & toutes les sciences : toutes les opérations de l'esprit se réduisent à connaître les ressemblances & les différences qu'ont entre eux les objets divers. C'est donc par l'observation qu'on

s'élève en tous les genres jusqu'aux idées neuves & générales qui constatent notre supériorité. Tout grand physicien, tout grand chymiste auroit donc pu devenir grand géomètre, grand astronome, grand politique, & primer enfin dans toutes les sciences. Ce fait posé, l'on conclura, sans doute, que c'est la trop courte durée de la vie humaine qui force les esprits supérieurs à se renfermer dans un seul genre.

Il faut cependant convenir qu'il est des talens & des qualités qu'on ne possède qu'à l'exclusion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns sont sensibles à la passion de la gloire, & ne sont susceptibles d'aucune autre espèce de passions : ceux-là peuvent exceller dans la physique, dans la jurisprudence, la géométrie ; enfin, dans toutes les sciences où il ne s'agit que de comparer des idées entre elles. Toute autre passion ne feroit que les distraire, ou les précipiter dans des erreurs. Il est d'autres hommes susceptibles non-seulement de la passion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres passions : ceux-là peuvent se faire un nom dans les divers genres, où, pour réussir, il faut é mouvoir.

Tel est, par exemple, le genre dramatique. Mais, pour être peintre des passions, il faut, comme je l'ai déjà dit, les avoir vivement senties : on ignore & le langage des passions qu'on n'a point éprouvées, & les sentimens qu'elles excitent en nous. Aussi l'ignorance, en ce genre, produit toujours la médiocrité. Si M. de Fontenelle eût eu à peindre les caractères de Rhadamiste, de Brutus, ou de Catilina, ce grand-

- homme seroit certainement , en ce genre , resté fort au-dessous du médiocre. Ces principes établis , j'en conclus que la passion de la gloire est commune à tous les hommes qui se distinguent en quelque genre que ce soit ; puisqu'elle seule , comme je l'ai prouvé , peut nous faire supporter la fatigue de penser. Mais cette passion , selon les circonstances où la fortune nous place , peut s'unir en nous à d'autres passions. Les hommes , dans lesquels cette union se fait , n'auront jamais de grands succès , s'ils s'adonnent à l'étude d'une science telle , par exemple , que la morale , où , pour bien voir , il faut voir d'un œil attentif , mais indifférent : en ce genre , c'est l'indifférence qui tient en main la balance de la justice. Dans les contestations , ce ne sont point les parties , c'est l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme , par exemple , s'il est capable d'un amour violent , saura , comme M. de Fontenelle , apprécier le crime de l'infidélité ? *Dans un âge , disoit ce philosophe , où j'étois le plus amoureux , ma maîtresse me quitte , & prend un autre amant. Je l'apprends , je suis furieux : je vais chez elle , je l'accable de reproches ; elle m'écoute , & me dit en riant : « Fontenelle , lorsque je vous pris , c'étoit , sans contredit , le plaisir que je cherchois ; j'en trouve plus » avec un autre. Est-ce au moindre plaisir que je dois » donner la préférence ? Soyez juste , & répondez-moi ». Ma foi , dit Fontenelle , vous avez raison ; & si je ne suis plus votre amant , je veux du moins , rester votre ami. Une pareille réponse supposoit peu d'amour*

d'amour dans M. de Fontenelle. Les passions ne raisonnent point si juste.

On peut donc distinguer deux genres différens de sciences & d'arts , dont le premier suppose une ame exempte de toute autre passion que celle de la gloire ; & le second , au contraire , suppose une ame susceptible d'une infinité de passions. Il est donc des talens exclusifs. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On desire , en conséquence , dans les hommes , des qualités contradictoires ; on leur demande l'impossible : on veut que la pierre jetée reste suspendue dans les airs , & n'obéisse point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme , par exemple , tel que M. de Fontenelle , contemple , sans aigreur , la méchanceté des hommes , qu'il la considère comme un effet nécessaire de l'enchaînement universel ; qu'il s'élève contre le crime sans haïr le criminel ; on vantera sa modération : & , dans le même instant , on l'accusera , par exemple , de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne sent pas que cette même absence de passions , à laquelle il doit la modération dont on le loue , doit le rendre moins sensible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger dans les hommes des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce desir : on veut être toujours heureux , & , par conséquent , que les mêmes objets prennent , à chaque instant , la forme qui nous seroit la plus agréable. On a vu diverses perfections éparées dans différens objets ; on veut les retrouver réunies

dans un seul , & goûter à la fois mille plaisirs. Pour cet effet , on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant , l'odeur de la rose , la faveur de la pêche , & la fraîcheur de la grenade. C'est donc l'amour aveugle du bonheur , source d'une infinité de souhaits ridicules , qui nous fait désirer dans les hommes des qualités absolument inalliables. Pour détruire en nous ce germe de mille injustices , il faut nécessairement traiter ce sujet avec quelque étendue. C'est en indiquant , conformément à l'objet que je me propose , & les qualités absolument exclusives , & celles qui se trouvent trop rarement réunies dans le même homme , pour que l'on soit en droit de les y désirer , qu'on peut rendre à la fois les hommes plus éclairés & plus indulgens.

Un père veut qu'à de grands talens son fils joigne la conduite la plus sage. Mais sentez-vous , lui dirai-je , que vous désirez dans votre fils des qualités presque contradictoires ? Sachez que , si quelque concours singulier de circonstances les a quelquefois rassemblées dans le même homme , elles s'y réunissent très-rarement ; que les grands talens supposent toujours de grandes passions ; que les grandes passions sont le germe de mille écarts ; & qu'au contraire , ce qu'on appelle *bonne conduite* , est presque toujours l'effet de l'absence des passions , & par conséquent , l'apanage de la médiocrité. Il faut de grandes passions pour faire du grand , en quelque genre que ce soit. Pourquoi voit-on tant de pays stériles en grands - hommes ? pourquoi tant de petits Catons , si merveilleux dans

leur première jeunesse , ne sont-ils communément , dans un âge avancé , que des esprits médiocres ? par quelle raison enfin , tout est-il plein de jolis enfans & de sots hommes ? C'est que , dans la plupart des gouvernemens , les citoyens ne sont pas échauffés de passions fortes. Eh bien ! je consens , dira le père , que mon fils en soit animé : il me suffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais sentez-vous , lui répondrai-je , combien ce desir est hasardeux ? C'est vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'aperçoive précisément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation , il faut être d'accord avec vous-même , & savoir ce que vous desirez le plus dans votre fils , ou de grands talens , ou de la conduite sage. Est-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence ; croyez qu'un caractère passionné seroit pour votre fils un don funeste , sur-tout chez les peuples où , par la constitution du gouvernement , les passions ne sont pas toujours dirigées vers la vertu ; étouffez donc en lui , s'il est possible , tous les germes des passions. Mais il faudra donc , repliquera le père , renoncer en même temps à l'espoir d'en faire un homme de mérite ? Oui , sans doute. Si vous ne pouvez vous y résoudre , rendez-lui des passions ; tâchez de les diriger aux choses honnêtes : mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choses , & quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme passionné ; & c'est le hasard qui détermine presque toujours ses premiers pas. Si les hommes passionnés

s'illustrent dans les arts ; si les sciences conservent sur eux quelque empire, & si quelquefois ils tiennent une conduite sage ; il n'en est pas ainsi de ces hommes passionnés, que leur naissance, leur caractère, leurs dignités & leurs richesses appellent aux premiers postes du monde. La bonne ou mauvaise conduite de ceux-ci est presque entièrement soumise à l'empire du hasard : selon les circonstances dans lesquelles il les place, & le moment qu'il marque à leur naissance, leurs qualités se changent en vices ou en vertus. Le hasard en fait, à son gré, des Appius ou des Décius. Dans la tragédie de M. de Voltaire, César dit : *Si je n'étois le maître des Romains, je serois leur vengeur :*

Si je n'étois César, j'aurois été Brutus.

Mettez, dans le fils d'un tonnelier, de l'esprit, du courage, de la prudence & de l'activité : chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémistocle, un Marius (1) ; à Paris, vous n'en ferez qu'un Car touche.

(1) Lu-cong-pang, fondateur de la dynastie des Han, fut d'abord chef de voleurs : il s'empare d'une place, s'attache au service de T-cou, devient général des armées, défait les T-fins, se rend maître de plusieurs villes, prend le titre de roi, combat, désarme les princes révoltés contre l'empire : par sa clémence, plus que par sa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, est reconnu empereur, & cité dans l'histoire des Chinois comme un de leurs princes les plus illustres.

Qu'un homme hardi, entreprenant & capable d'une résolution désespérée, naisse au moment où, ravagé par des ennemis puissans, l'état paroît sans ressource; si le succès favorise ses entreprises, c'est un demi-dieu : dans tout autre moment, ce n'est qu'un furieux, ou un insensé.

C'est à ces termes si différens que nous conduisent souvent les mêmes passions. Voilà le danger auquel s'expose le père; dont les enfans sont susceptibles de ces passions fortes qui, si souvent, changent la face du monde. C'est, dans ce cas, la convenance de leur esprit & de leur caractère avec la place qu'ils occupent, qui les fait ce qu'ils sont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires qui, par des services importans, ne peuvent se rendre utiles à l'univers; se couronner de gloire, ni prétendre à l'estime générale, il n'en est aucun qui ne fût utile à ses concitoyens, & qui n'eût droit à leur reconnoissance, s'il étoit précisément placé dans le poste qui lui convient. C'est à ce sujet que La Fontaine a dit :

*Un roi prudent & sage
De ses moindres sujets fait tirer quelque usage.*

Supposons, pour en donner un exemple, qu'il y ait une place de confiance. Il y faut nommer. Elle demande un homme sûr. Celui qu'on présente a peu d'esprit; de plus, il est paresseux. N'importe, dirai-je au nominateur; donnez-lui la place. La bonne conscience est souvent paresseuse : l'activité, lorsqu'elle n'est point l'effet de l'amour de la gloire, est toujours

Cc 3

suspecte , le frippon , toujours agité de remords & de craintes , est sans cesse en action. La vigilance , dit
• Rousseau , est la vertu du vice.

On est prêt à disposer d'une place : elle exige de l'assiduité. Celui qu'on propose est maussade , ennuyeux , à charge à la bonne compagnie : tant mieux , l'assiduité fera la vertu de sa maussaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet ; & je conclurai , de ce que j'ai dit ci-dessus , qu'un père , en exigeant qu'aux plus grands talens ses fils joignent la conduite la plus sage , demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite , & qu'ils n'en fassent aucuns.

Non moins injuste envers les despotes que le père envers ses fils , dans tout l'orient est-il un peuple qui n'exige de ses sultans , & beaucoup de vertus , & surtout beaucoup de lumières ? Cependant quelle demande plus injuste ? Ignorez-vous , diroit-on à ces peuples , que les lumières sont le prix de beaucoup d'études & de méditations ? L'étude & la méditation sont une peine : l'on fait donc tous ses efforts pour s'y soustraire ; l'on doit donc céder à sa paresse , si l'on n'est animé d'un motif assez puissant pour en triompher. Quel peut être ce motif : le desir seul de la gloire. Mais ce desir , comme je l'ai prouvé dans le troisième Discours , est lui-même fondé sur le desir des plaisirs physiques , que la gloire & l'estime générale procurent. Or , si le sultan , en qualité de despote , jouit de tous les plaisirs que la gloire peut promettre aux autres hommes , le sultan est donc sans desirs : rien ne peut donc allumer en lui l'amour

de la gloire : il n'a donc point de motif suffisant pour se risquer à l'ennui des affaires , & s'exposer à cette fatigue d'attention nécessaire pour s'éclairer. Exiger de lui des lumières, c'est vouloir que les fleuves remontent à leur source , & demander un effet sans cause. Toute l'histoire justifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine : on y voit les révolutions se succéder rapidement les unes aux autres. Le grand-homme , qui s'élève à l'empire , a pour ses successeurs des princes nés dans la pourpre , qui , pour s'illustrer , n'ayant point les motifs puissans de leur père , s'endorment sur le trône : & , dès la troisième génération , la plupart en descendent , sans avoir souvent à se reprocher d'autre crime que celui de la paresse. Je n'en rapporterai qu'un exemple (1) : Li-t-ching , homme d'une naissance obscure , prend les armes contre l'empereur T-cong-ching , se met à la tête des mécontents , lève une armée , marche à Peking , & le surprend. L'impératrice & les reines s'étranglent ; l'empereur poignarde sa fille ; il se retire dans un endroit écarté de son palais : c'est là qu'avant de se donner la mort , il écrit ces paroles sur un pan de sa robe : *J'ai régné dix-sept ans ; je suis détrôné , & je ne vois , dans ce malheur , qu'une punition du ciel , justement irrité de mon indolence. Je ne suis cependant pas le seul coupable ; les grands de ma cour le sont encore plus que moi ; ce sont eux qui me dérobaient la connoissance des affaires de l'empire , ont*

(1) Voyez l'*Histoire des Huns* , par M. de Guignes , tome I , page 74.

creusé l'abîme ou je tombe. De quel front oserai-je paraître devant mes ancêtres ? Comment soutenir leurs reproches ? O vous ! qui me réduisez à cet état affreux , prenez mon corps , mettez le en pièces , j'y consens ; mais épargnez mon pauvre peuple : il est innocent , & déjà assez malheureux de m'avoir eu si long-temps pour maître. Mille traits pareils , répandus dans toutes les histoires , prouvent que la mollesse commande à presque tous ceux qui naissent armés du pouvoir arbitraire. L'atmosphère , répandue autour des trônes despotiques & des souverains qui s'y asseyent , semble remplie d'une vapeur léthargique , qui saisit toutes les facultés de leur ame. Aussi ne compare-t-on guères parmi les grands rois que ceux qui se fraient la route du trône , ou qui se sont long-temps instruits à l'école du malheur. On ne doit ses lumières qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats sont-ils , en général , plus habiles que les despotes les plus puissans ? C'est qu'ils ont , pour ainsi dire , encore leur fortune à faire ; c'est qu'ils ont , avec de moindres forces , à résister à des forces supérieures ; c'est qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de se voir dépouillés ; c'est que leur intérêt , plus étroitement lié à l'intérêt de leurs sujets , doit les éclairer sur les diverses parties de la législation. Aussi sont-ils , en général , infiniment plus occupés du soin de former des soldats , de contracter des alliances , de peupler & d'enrichir leurs provinces. Aussi pourroit-on , conséquemment à ce que je viens de dire , dresser , dans les divers empires de l'orient , des cartes

géographi-politiques du mérite des princes. Leur intelligence, mesurée sur l'échelle de leur puissance, décroîtroit proportionnellement à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité, plus ou moins absolue, qu'ils auroient sur leurs sujets, c'est - à - dire, à l'intérêt plus ou moins pressant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table une fois calculée, & comparée à l'observation, donneroit certainement des résultats assez justes : les Sosis & les Mogols y seroient mis, par exemple, au nombre des princes les plus stupides ; parce que, sauf des circonstances singulières, ou le hasard d'une bonne éducation, les plus puissans d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un despote d'orient s'occupe du bonheur de ses peuples ; que, d'une main forte & d'un bras assuré, il tienne le gouvernail de l'empire, ce seroit, avec le bras de Ganimède, vouloir soulever la massue d'Hercule. Supposons qu'un Indien fît, à cet égard, quelques reproches à son sultan : De quoi te plains-tu ? lui répondroit celui-ci. As-tu pu, sans justice, exiger que je fusse plus éclairé que toi-même sur tes propres intérêts ? Quand tu m'as revêtu du pouvoir suprême, pouvois-tu croire qu'oubliant les plaisirs pour le pénible honneur de te rendre heureux, mes successeurs & moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute-puissance ? Tout homme s'aime, de préférence aux autres ; tu le fais. Exiger que, sourd à la voix de ma paresse, au cri de mes passions, je les sacrifie à tes intérêts, c'est vouloir le renversement de la nature.

Comment imaginer que , pouvant tout , je ne voudrois jamais que la justice ? L'homme amoureux de l'estime publique , diras-tu , use autrement de son pouvoir. J'en conviens. Mais que m'importe à moi l'estime publique & la gloire ? est-il un plaisir accordé aux vertus , & refusé à la puissance ? D'ailleurs , les hommes passionnés pour la gloire sont rares , & ce n'est pas une passion qui passe jusqu'à leurs successeurs. Il falloit le prévoir ; & sentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire , tu rompois le nœud d'une mutuelle dépendance , qui lie le souverain au sujet , & que tu séparois mon intérêt du tien. Imprudent , qui me remets le sceptre du despotisme ; lâche , qui n'oses me l'arracher , fois à la fois puni de ton imprudence & de ta lâcheté : fache que si tu respirez , c'est que je le permets : apprends que chaque instant de ta vie est une grâce. Vil esclave , tu nais , tu vis pour mes plaisirs. Courbé sous le poids de ta chaîne , rampe à mes pieds , languis dans la misère , meurs ; je te défends jusqu'à la plainte : tel est mon bon plaisir.

Ce que je dis des sultans , peut , en partie , s'appliquer à leurs ministres : leurs lumières sont , en général , proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les déposer , les grands talens leur sont nécessaires ; ils en acquièrent. Chez les peuples , au contraire , où le public n'a ni crédit ni considération , ils se livrent à la paresse , & se contentent de l'espèce de mérite qui fait fortune à la cour , mérite absolument incompatible avec les grands talens , par l'opposition qui se trouve entre

l'intérêt des courtisans & l'intérêt général. Il en est , à cet égard , des ministres comme des gens de lettres. C'est une prétention ridicule de viser , à la fois , à la gloire & aux pensions. Avant de composer , il faut presque toujours opter entre l'estime publique & celle des courtisans. Il faut savoir que , dans la plupart des cours , & sur-tout dans celles de l'orient , les hommes y font , dès l'enfance , emmaillottés & gênés dans les langes du préjugé & d'une bienveillance arbitraire ; que la plupart des esprits y sont noués ; qu'ils ne peuvent s'élever au grand ; que tout homme qui naît & vit habituellement près des trônes despotiques , ne peut , à cet égard , échapper à la contagion générale , & qu'il n'a jamais que de petites idées.

Aussi le vrai mérite vit-il loin des palais des rois. Il n'en approche que dans ces temps malheureux où les princes sont forcés de les appeler. Dans tout autre instant , le besoin seul pourroit attirer à la cour des gens de mérite ; & , dans cette position , il en est peu qui conservent la même force , la même élévation d'ame & d'esprit. Le besoin est trop près du crime.

Il résulte , de ce que je viens de dire , que c'est exactement demander l'impossible , que d'exiger de grands talens de ceux qui , par leur état & leur position , ne peuvent être animés de passions fortes. Mais que de demandes pareilles ne fait-on pas tous les jours ? On crie contre la corruption des mœurs ; il faut , dit-on , former des hommes vertueux : & l'on veut , à la fois , que les citoyens soient échauffés de l'amour de la

patrie, & qu'ils voient en silence les malheurs qu'occasionne une mauvaise législation ? On ne sent pas que c'est exiger d'un avaro qu'il ne crie point au voleur , lorsqu'on enlève sa cassette. L'on n'apperçoit pas qu'en certains pays , ce qu'on appelle les gens sages ne peuvent jamais être que des gens indifferens au bien public , & , par conséquent des hommes sans vertus. C'est , comme je vais le prouver dans le chapitre suivant , avec une injustice pareille qu'on demande aux hommes des talens & des qualités que des habitudes contraires rendent , pour ainsi dire , inalliables.

C H A P I T R E X V.

De l'injustice du Public à cet égard.

ON exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de son cheval, soit aussi-bien tourné qu'un danseur de l'opéra : on voudra qu'un philosophe, uniquement occupé d'idées fortes & générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui soit supérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épistolaire ; où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une manière agréable. On ne sent pas que c'est demander la réunion des talens presque exclusifs ; qu'il n'est point de femme d'esprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait, à cet égard, une grande supériorité sur les philosophes les plus célèbres. C'est avec la même injustice qu'on exige qu'un homme, qui n'a jamais lu ni étudié, & qui a passé trente ans de sa vie dans la dissipation, devienne tout-à-coup capable d'étude & de méditation : on devroit cependant savoir que c'est à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer ; que cette même capacité se perd, lorsqu'on cesse d'en faire usage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail & de l'application, se trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'administration ; mille objets différens passeront rapidement

devant lui : s'il ne peut jeter sur chaque affaire qu'un coup-d'œil superficiel , il faut , par cette seule raison , qu'au bout d'un certain temps , cet homme devienne incapable d'une longue & forte attention. Aussi n'est-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une semblable attention. Ce n'est point à lui à percer jusqu'aux premiers principes de la morale & de la politique ; à découvrir , par exemple , jusqu'à quel degré le luxe est utile , quels changemens ce luxe doit apporter dans les mœurs & les états , quelle espèce de commerce il faut le plus encourager , par quelles lois on peut , dans la même nation , concilier l'esprit de commerce avec l'esprit militaire , & la rendre à la fois riche au-dedans , & redoutable au-dehors. Pour résoudre de pareils problèmes , il faut le loisir & l'habitude de méditer. Or , comment penser beaucoup , quand il faut beaucoup exécuter ? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet esprit d'invention , qui suppose de grandes méditations. Ce qu'on est en droit d'exiger de lui , c'est un esprit juste , vif , pénétrant , & qui , dans les matières débattues par les politiques & les philosophes , soit frappé du vrai , le saisisse avec force , & soit assez fertile en expédiens pour porter jusqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'est par cette raison qu'il doit à ce genre d'esprit joindre un caractère ferme , une constance à toute épreuve. Le peuple n'est pas toujours assez reconnoissant des biens que lui font les gens en place : ingrat par ignorance , il ne fait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien , & triompher des obstacles

que l'intérêt personnel (1) met au bonheur général. Aussi le courage éclairé par la probité est-il le principal mérite des gens en place. Vainement se flatteroit-on de trouver en eux un certain fonds de connoissances ; ils ne peuvent en avoir de profondes que sur les matières qu'ils ont méditées , avant que de parvenir aux grands emplois : or , ces matières sont nécessairement en petit nombre. Qu'on suive , pour s'en convaincre , la vie de ceux qui se destinent aux grandes places. Ils sortent à seize ou dix-sept ans du collège , apprennent à monter à cheval , à faire leurs exercices ; ils passent deux ou trois ans , tant dans les académies , qu'aux écoles de droit. Le droit fini , ils achètent une charge. Pour remplir cette charge , il n'est pas nécessaire de s'instruire du droit de nature , du droit des gens , du

(1) Au moment qu'on venoit de nommer un ministre , un des premiers commis de Versailles , homme de beaucoup d'esprit , lui dit : « Vous aimez le bien ; vous êtes » maintenant à portée de le faire. On vous présentera » mille projets utiles au public ; vous en desirerez la réussite : gardez-vous , cependant , de rien entreprendre , » avant d'examiner si l'exécution de ces projets demande » peu de fonds , peu de soin , & peu de probité. Si l'argent » qu'exige la réussite d'un de ces projets , est considérable , les affaires qui vous surviendront ne vous per- » mettront pas d'y appliquer les fonds nécessaires , & vous » perdrez votre mise. Si le succès dépend de la vigilance » & de la probité de ceux que vous employerez , craignez » qu'on ne vous force la main sur le choix des sujets : songez , d'ailleurs , que vous allez être entouré de fripons ; qu'il faut un coup-d'œil bien sûr pour les reconnaître ; & que la première , mais en même temps la plus » difficile science d'un ministre , est la science des choix ».

droit public , mais consacrer tout son temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils passent de-là au gouvernement d'une province , où , surchargés par le détail journalier , & fatigués par les audiences , ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent ensuite à des places supérieures , & ne se trouvent enfin , après trente ans d'exercice , que le même fonds d'idées qu'ils avoient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi j'observerai que des voyages faits chez les nations voisines , & dans lesquels ils compareroient les différences dans la forme du gouvernement , dans la législation , le génie , le commerce & les mœurs des peuples , seroient peut-être plus propres à former des hommes d'état , que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. C'est par l'article des *hommes de génie* que je finirai ce chapitre ; parce que c'est principalement en eux qu'on desire des talens & des qualités exclusives.

Deux causes également puissantes nous portent à cette injustice ; l'une , comme je l'ai dit plus haut , est l'amour aveugle de notre bonheur ; & l'autre , c'est l'envie.

Qui n'a pas condamné , dans le cardinal de Richelieu , cet amour excessif de gloire qui le rendoit avide de toute espèce de succès ? Qui ne s'est point moqué de l'ardeur avec laquelle , si l'on en croit Dumauprier (1) , il desiroit la canonisation , & de l'ordre donné ,

(1) Voyez ses *Mémoires* pour servir à l'*Histoire de la Hollande* , à l'article de GROTIUS.

en conséquence , à ses confesseurs de publier par-tout qu'il n'avoit jamais péché mortellement ? Enfin , qui n'a point ri d'apprendre que , dans ce même instant , épris du desir d'exceller dans la poésie comme dans la politique , ce cardinal faisoit demander à Corneille de lui céder le *Cid* ? C'étoit cependant à cet amour de la gloire , tant de fois condamné , qu'il devoit ses grands talens pour l'administration. Si depuis l'on n'a point vu de ministre prétendre à tant de sortes de gloire , c'est que nous n'avons encore qu'un cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer , dans un seul desir , l'action des passions fortes , & s'imaginer qu'un homme vivement épris de la gloire , se contente d'une seule espèce de succès , lorsqu'il croit en pouvoir obtenir en plusieurs genres , c'est vouloir qu'une terre excellente ne produise qu'une seule espèce de fruits. Qui-conque aime fortement la gloire , sent intérieurement que la réussite des projets politiques dépend quelque-fois du hasard , & souvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite ; il en veut donc une plus personnelle. Or , sans une morgue ridicule & stupide , il ne peut dédaigner celle des lettres , à laquelle ont aspiré les plus grands princes & les plus grands héros. La plupart d'entre eux , non contents de s'immortaliser par leurs actions , ont encore voulu s'immortaliser par leurs écrits , & du moins laisser à la postérité des préceptes sur la science guerrière ou politique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'eussent-ils pas voulu ? Ces grands-hommes aimoient la gloire , & l'on n'en est point avide , sans desirer de communi-

Tome II.

Dd

quer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus estimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les histoires ! Ce sont Xénophon, Alexandre, Annibal, Hannon, les Scipions, César, Cicéron, Auguste, Trajan, les Antonins, Commène, Elisabeth, Charles-Quint, Richelieu, Montecuculi, du Guay-Trouin, le comte de Saxe, qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde, en ombrageant leurs têtes de différentes espèces de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes, chargés de l'administration du monde, trouvoient encore le temps de penser & d'écrire : c'est, répondrai-je, que les affaires sont courtes, lorsqu'on ne s'égare point dans le détail, & qu'on les saisit par leurs vrais principes. Si tous les grands-hommes n'ont point composé, tous ont du moins protégé l'homme illustre dans les lettres, & tous ont dû nécessairement le protéger, parce que, amoureux de la gloire, ils savoient que ce sont les grands écrivains qui la donnent. Aussi Charles-Quint avoit-il, avant Richelieu, fondé des académies : aussi vit-on le fier Attila lui-même rassembler près de lui les savans dans tous les genres ; le khalife Aaron Al-Raschild en composer sa cour ; & Tamerlan établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faisoit-il pas au mérite ! Sous son règne, il étoit permis de tout dire, de tout penser, & de tout écrire ; parce que les écrivains, frappés de l'éclat de ses vertus & de ses talens, ne pouvoient être que ses panégyristes : bien différent, en cela, des Néron, des Caligula, des Do-

milien, qui, par la raison contraire, imposent silence aux gens éclairés qui, dans leurs écrits, n'eussent transmis à la postérité que la honte & les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-dessus rapportés, que le même desir de gloire auquel les grands-hommes doivent leur supériorité, peut, en fait d'esprit, les faire quelquefois aspirer à la monarchie universelle. Il seroit, sans doute, possible d'unir plus de modestie aux talens : ces qualités ne sont pas exclusives par leur nature ; mais elles le sont dans quelques hommes. Il en est de tels à qui l'on ne pourroit arracher cette orgueilleuse opinion d'eux-mêmes, sans étouffer le germe de leur esprit. C'est un défaut ; & l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle se plaît à détailler les hommes, sûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, sous lequel elle peut les présenter au public. On ne se rappelle point assez souvent qu'il en est des hommes comme de leurs ouvrages ; qu'il faut les juger sur leur ensemble ; qu'il n'est rien de parfait sur la terre ; & que, si l'on désignoit dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus & les défauts de son esprit & de son caractère, il n'est point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands-hommes sont comme ces mines riches, où l'or cependant se trouve toujours plus ou moins mélangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux se dît quelquefois à lui-même : S'il m'étoit possible d'avilir cet or aux yeux du public, quel cas feroit-il de moi, qui ne suis purement qu'une

mine de plomb ? Mais l'envieux sera toujours sourd à de pareils conseils. Habile à saisir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accusés de n'être pas, dans leurs manières, aussi agréables que les hommes du monde ? Il ne veut pas se rappeler, comme je l'ai dit ci-devant, que, semblables à ces animaux qui se retirent dans les déserts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement ; & que c'est dans le silence de la solitude que les vérités se dévoilent à leurs yeux. Or, tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonstances, & qui contemple les objets sous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'esprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le François ressemble-t-il plus au François qu'à l'Allemand, & beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois ? C'est que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur donne, & la ressemblance des objets qu'on leur présente, ont entre elles infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous sommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme, qui voit d'autres objets, & mène une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi, c'est exiger les contradictoires ; c'est demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injustices de cette espèce ne fait-on pas aux hommes de génie ! Combien de fois ne les a-t-on pas accusés de sottise, dans le temps même qu'ils faisoient preuve de la plus haute sagesse ? Ce n'est pas que les

gens de génie , comme le dit Aristote , n'aient souvent un coin de folie. Ils sont , par exemple , sujets à mettre trop d'importance (1) à l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs , les grandes passions que suppose le génie , peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite : mais ce germe de leurs erreurs l'est aussi de leurs lumières. Les hommes froids , sans passions & sans talens , ne tombent pas dans les écarts de l'homme passionné. Mais il ne faut pas imaginer , comme leur vanité le veut persuader , qu'avant de prendre un parti , ils en calculent , les jetons en main , les avantages & les inconvénients : il faudroit , pour cet effet , que les hommes ne fussent déterminés , dans leur conduite , que par la réflexion ; & l'expérience nous apprend qu'ils le sont toujours par le sentiment , & , qu'à cet égard , les gens froids sont des hommes. Pour s'en convaincre , que

(1) Souvent ils ont pour eux une estime exclusive. Parmi ceux-là même qui ne se distinguent que dans les arts les plus frivoles , il en est qui pensent , qu'en leur pays , il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils y font. Je ne puis m'empêcher de rapporter , à ce sujet , un mot assez plaisant , attribué à Marcel. Un danseur anglois , fort célèbre , arrive à Paris , descend chez Marcel : *Je viens*, lui dit-il, *vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art ; souffrez que je danse devant vous , & que je profite de vos conseils....* Volontiers , lui dit Marcel. Aussi-tôt l'Anglois exécute des pas très-difficiles , & fait mille entrechats. Marcel le regarde , & s'écrie tout-à-coup : *Monsieur , l'on saute dans les autres pays , & l'on ne danse qu'à Paris ; mais , hélas ! l'on n'y fait que cela de bien. Pauvre royaume !*

l'on suppose qu'un d'eux soit mordu d'un chien enragé : on l'envoie à la mer ; il se met dans une barque , on va le plonger. Il ne court aucun risque , il en est sûr ; il fait que , dans ce cas , la peur est tout-à-fait déraisonnable ; il se le dit. On le plonge. La réflexion n'agit plus sur lui ; le sentiment de la crainte s'empare de son ame ; & c'est à cette crainte ridicule qu'il doit sa guérison. La réflexion est donc , dans les gens froids , comme dans les autres hommes , soumise au sentiment. Si les gens froids ne sont pas sujets à des écarts aussi fréquens que l'homme passionné , c'est qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement : ce n'est , en effet , qu'à la foiblesse de leurs passions qu'ils doivent leur sagesse. Cependant quelle haute estime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes ! Quel respect ne croient-ils pas inspirer au public , qui ne les laisse jouir , dans leur petite société , du titre d'hommes sensés , & ne les cite point comme fous , que parce qu'il ne les nomme jamais. Comment peuvent-ils , sans honte , passer ainsi leur vie à l'affut des ridicules d'autrui ? S'ils en découvrent dans l'homme de génie , & que cet homme commette la faute la plus légère , fût-ce de mettre , par exemple , à trop haut prix les faveurs d'une femme , quel triomphe pour eux ! Ils en prennent droit de le mépriser. Cependant si , dans les bois , les solitudes & les dangers , la crainte a souvent , à leurs propres yeux , exagéré la grandeur du péril , pourquoi l'amour ne s'exagéreroit-il pas les plaisirs , comme la frayeur s'exagère les dangers ? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que soi de juste appréciateur de son plaisir.

sir ; que les hommes étant animés de passions différentes , les mêmes objets ne peuvent conserver le même prix à des yeux différens ; que c'est au sentiment seul à juger le sentiment ; & que le vouloir toujours citer au tribunal d'une raison froide , c'est assembler la diète de l'empire pour y connoître des cas de conscience : Ils devroient sentir qu'avant de prononcer sur les actions de l'homme de génie , il faudroit , du moins , savoir quels sont les motifs qui le déterminent , c'est-à-dire , la force par laquelle il est entraîné : mais , pour cet effet , il faudroit connoître & la puissance des passions & le degré de courage nécessaire pour y résister. Or , tout homme qui s'arrête à cet examen , s'aperçoit bientôt que les passions seules peuvent combattre contre les passions ; & que ces gens raisonnables , qui s'en disent vainqueurs , donnent à des goûts très-foibles le nom de passions , pour se ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait , ils ne résistent point aux passions ; mais ils leur échappent. La sagesse n'est point en eux l'effet de la lumière , mais d'une indifférence comparable à des déserts également stériles en plaisirs comme en peines. Aussi ne sont-ils point heureux. L'absence du malheur est la seule félicité dont ils jouissent ; & l'espèce de raison qui les guide , sur la mer de la vie humaine , ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant , sans cesse , de l'île fortunée du plaisir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer , & non d'une épée pour conquérir.

Que la raison nous dirige dans les actions importantes de la vie , je le veux ; mais qu'on en abandonne

les détails à ses goûts & à ses passions. Qui consulteroît, sur tout, la raison, seroit, sans cesse, occupé à calculer ce qu'il doit faire, & ne feroit jamais rien; il auroit toujours sous les yeux la possibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine & l'ennui journalier d'un pareil calcul seroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous soustraire.

Au reste, quelques reproches qu'on fasse aux gens d'esprit, quelque attentive que soit l'envie à déprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts personnels & peu importans, que devrait absorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être insensibles à de pareilles attaques, sentir que ce sont souvent des pièges que l'envie leur tend pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur fasse, sans cesse, un crime de leurs inattentions? Ils doivent savoir que la plupart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les désœuvrés pour en faire le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oisiveté; qu'il n'est point d'homme doué d'une attention suffisante pour s'illustrer dans les arts & les sciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulières; que, d'ailleurs, cette politesse, à laquelle on donne le nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux nations, il est de l'intérêt public qu'un savant fasse une découverte de plus & cinquante visites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce sujet un fait assez plaisant, arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avoit pour voisin un de ces désœuvrés, si importuns dans la société; Ce dernier, excédé de lui-même,

monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveille, s'ennuie avec lui de la manière la plus humaine, jusqu'au moment où, las de bâiller dans le même lieu, notre désœuvré court ailleurs promener son ennui. Il part : l'homme de lettres se remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il est accusé de n'avoir point rendu la visite qu'il a reçue, il est taxé d'impolitesse; il le fait : il monte à son tour chez son ennuyé : *Monsieur*, lui dit-il, *j'apprends que vous vous plaignez de moi : cependant, vous le savez, c'est l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous y ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyois pas ; c'est donc vous qui m'êtes obligé, & c'est moi qu'on taxe d'impolitesse. Soyez vous-même juge de mes procédés, & voyez si vous devez mettre fin à des plaintes qui ne procurent rien, sinon que je n'ai pas, comme vous, le besoin des visites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injustice d'en médire, après l'avoir ennuyé. Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponse ! Que de désœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions & des talens incompatibles avec leurs occupations, & se surprennent à demander les contradictoires.*

Un homme a passé sa vie dans les négociations : les affaires dont il s'est occupé l'ont rendu circonspect ; que cet homme aille dans le monde ; on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de son état lui a fait perdre. Un autre homme est d'un caractère ouvert ; c'est par sa franchise qu'il nous a plu : on exige, que changeant tout-à-coup de caractère, il

devienne circonspéct au moment précis qu'on le desire. On veut toujours l'impossible. Il est, sans doute, un sel neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne sont pas absolument contradictoires. Je fais qu'un concours singulier de circonstances peut nous plier à des habitudes opposées : mais c'est un miracle, & l'on ne doit pas compter sur les miracles. En général, on peut assurer que tout se tient dans le caractère des hommes ; que les qualités y sont liées aux défauts ; & qu'il est même certains vices de l'esprit attachés à certains états. Qu'un homme occupe un poste important ; qu'il ait par jour cent affaires à juger : si ses jugemens sont sans appel, s'il n'est jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénètre dans son ame, & qu'il ait la plus grande confiance en ses lumières. Il n'en sera pas ainsi, ou d'un homme dont les avis seront, par ses égaux, débattus & contredits dans un conseil, ou d'un savant qui, s'étant quelquefois trompé sur les matières qu'il a mûrement examinées, aura nécessairement contracté l'habitude de la suspension d'esprit (1) ; suspension qui, fondée sur une salutaire méfiance de nos lumières, nous fait percer jusqu'à ces vérités cachées que le coup - d'œil

(1) Il seroit peut-être à désirer qu'avant de monter aux grandes places, les hommes destinés à les remplir composassent quelque ouvrage : ils en sentiroient mieux la difficulté de bien faire ; ils apprendroient à se méfier de leurs lumières : & faisant aux affaires l'application de cette méfiance, ils les examineroient avec plus d'attention.

superficiel de l'orgueil apperçoit rarement. Il semble que la connoissance de la vérité soit le prix de cette sage méfiance de soi-même. L'homme qui se refuse au doute, est sujet à mille erreurs : il a lui-même posé la borne de son esprit. On demandoit un jour à l'un des plus savans hommes de la Perse, comment il avoit acquis tant de connoissances : *En demandant sans peine*, répondit-il, *ce que je ne savois pas*. « Interrogeant un » jour un philosophe, dit le poète Saadi, je le pressois » de me dire de qui il avoit tant appris : *Des aveugles*, » me répondit-il, *qui ne lèvent point le pied sans avoir » auparavant sondé avec leur bâton le terrain sur lequel » ils vont l'appuyer »*.

Ce que j'ai dit sur les qualités exclusives, ou par leur nature, ou par des habitudes contraires, suffit à l'objet que je me propose. Il s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoissance. La principale, c'est d'apprendre à tirer le meilleur parti possible de son esprit : & c'est la question que je vais traiter dans le chapitre suivant.

C H A P I T R E X V I.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on est le plus propre.

Pour connoître son talent , il faut examiner & de quelle espèce d'objets le hasard & l'éducation ont principalement chargé notre mémoire , & quel degré de passion l'on a pour la gloire. C'est sur cette double combinaison qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'est point d'homme entièrement dépourvu de connoissances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de physique ou d'histoire , plus d'images ou de sentimens , on aura donc plus ou moins d'aptitude à la physique , à la politique ou à la poésie. Est - ce à ce dernier art qu'un homme s'applique ; il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre , que le magasin de sa mémoire sera mieux fourni des objets qui entrent dans la composition d'une certaine espèce de tableaux. Un poète naît dans ces âpres climats du nord , que d'une aîle rapide traversent , sans cesse , les noirs ouragans ; son œil ne s'égare point dans des vallées riantes ; il ne connoît que l'éternel hiver , qui , les cheveux blanchis par les frimats , règne sur des déserts arides ; les échos ne lui répètent que les hurlemens des ours ; il ne voit que des neiges , des glaces amoncelées , & des

sapins, aussi vieux que la terre, couvrir de leurs branches morts les lacs qui baignent leurs racines. Un autre poète naît, au contraire, sous le climat fortuné de l'Italie; l'air y est pur; la terre est jonchée de fleurs; les zéphyrs agitent doucement de leur souffle la cime des forêts odorantes; il voit les ruisseaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies, les arts & la nature s'unir pour décorer les villes & les campagnes : tout y semble fait pour le plaisir des yeux & l'ivresse des sens. Peut-on douter que, de ces deux poètes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, & le premier des tableaux plus fiers & plus effrayans ? Cependant ni l'un ni l'autre de ces poètes ne composeront de ces tableaux, s'ils ne sont animés d'une passion forte pour la gloire.

Les objets que le hasard & l'éducation placent dans notre mémoire, sont, à la vérité, la matière première de l'esprit; mais cette matière y reste morte & sans action, jusqu'au moment où les passions la mettent en fermentation. C'est alors qu'elle produit un assemblage nouveau d'idées, d'images ou de sentimens, auxquels on donne le nom de génie, d'esprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel est le nombre & quelle est l'espèce des objets qu'on a déposés dans le magasin de sa mémoire, avant que de se déterminer pour aucun genre d'étude, il faut ensuite constater jusqu'à quel degré l'on est sensible à la gloire. On est sujet à se méprendre sur ce point, & l'on donne volontiers le nom de passions à de simples goûts; rien cependant,

comme je l'ai déjà dit , de plus facile à distinguer. On est passionné , lorsqu'on est animé d'un seul desir , & que toutes nos pensées & nos actions sont subordonnées à ce desir. L'on n'a que des goûts , lorsque notre ame est partagée en une infinité de desirs à peu près égaux. Plus ces desirs sont nombreux , plus nos goûts sont modérés ; au contraire , moins les desirs sont multipliés , plus ils se rapprochent de l'unité , & plus nos goûts sont vifs & prêts à se changer en passions. C'est donc l'unité , ou , du moins , la prééminence d'un desir sur tous les autres , qui constate la passion. La passion constatée , il faut en connoître la force , & pour cet effet examiner le degré d'enthousiasme qu'on a pour les grands-hommes. C'est , dans la première jeunesse , une mesure assez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis dans la première jeunesse ; parce qu'alors plus susceptible de passions , on se livre plus volontiers à son enthousiasme. D'ailleurs , l'on n'a point alors de motif pour avilir le mérite & les talens ; on peut encore espérer de voir un jour estimer en soi ce qu'on estime dans les autres ; il n'en est pas ainsi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge , sans avoir aucun mérite , affiche toujours le mépris des talens , pour se consoler de n'en point avoir. Pour être juge du mérite , il faut le juger sans intérêt , & , par conséquent , n'avoir point encore éprouvé le sentiment de l'envie. L'on en est peu susceptible dans la première jeunesse : aussi les jeunes gens voyent-ils les grands-hommes à peu près du même œil dont la postérité les verra. Aussi faut-il , en gé-

néral, renoncer à l'estime des hommes de son âge, & ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'est sur leur éloge qu'on peut apprécier à peu près son mérite ; & sur l'éloge qu'ils font des grands-hommes, qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'estime jamais dans les autres que des idées analogues aux siennes, le respect qu'on a pour l'esprit est toujours proportionné à l'esprit qu'on a. L'on ne célèbre les grands-hommes que lorsqu'on est soi-même fait pour l'être. Pourquoi César pleuroit-il en s'arrêtant devant le buste d'Alexandre ? C'est qu'il étoit César. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aspect de ce même buste ? C'est qu'il n'est plus de César.

On peut donc, sur le degré d'estime conçu pour les grands-hommes, mesurer le degré de passion qu'on a pour la gloire, & se déterminer, en conséquence, sur le choix de ses études. Le choix est toujours bon, lorsqu'en quelque genre que ce soit, la force des passions est proportionnée à la difficulté de réussir : or, il est d'autant plus difficile de réussir en un genre, que plus d'hommes se sont exercés dans ce même genre, & l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carrière où se sont illustrés les Corneille, les Racine, les Voltaire & les Crébillon. Pour s'y distinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'esprit, &, par conséquent, être animé de la plus forte passion pour la gloire. Qui n'est pas susceptible de cet extrême degré de passion, ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans lesquels il soit plus

0

facile de réussir. Il en est de cette espèce : dans la physique , par exemple , il est des terrains incultes , & des matières sur lesquelles les grands génies , occupés d'abord d'objets plus intéressans , n'ont , pour ainsi dire , jeté qu'un coup-d'œil superficiel. Dans ce genre , & dans tous les genres pareils , les découvertes & les succès sont à la portée de presque tous les esprits ; & ce sont les seuls auxquels puissent prétendre les passions foibles. Qui n'est point ivre d'amour pour la gloire , doit la chercher dans les sentiers détournés , & surtout , éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite , comparé à celui de ces grands-hommes , s'anéantiroit devant le leur ; & le public prévenu lui refuseroit même l'estime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement passionné dépend donc de l'adresse avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux , qui , brûlant d'une plus forte passion pour la gloire , ont fait de plus grands efforts d'esprit. Par cette adresse , l'homme qui , foiblement passionné , a cependant contracté dans sa jeunesse quelque habitude de travail & de la méditation , peut quelquefois , avec très-peu d'esprit , obtenir une assez grande réputation. Il paroît donc que , pour tirer le meilleur parti possible de son esprit , la principale attention qu'on doive avoir , c'est de comparer le degré de passion dont on est animé , au degré de passion que suppose le genre d'étude auquel on s'attache. Qui-conque est , à cet égard , exact observateur de lui-même , échappe à mille erreurs , où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager ,
par

par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge ralentit en lui l'ardeur des passions. Il sentira qu'en parcourant successivement différens genres de sciences ou d'arts, il ne pourroit jamais devenir qu'un homme universellement médiocre ; que cette universalité est un écueil où la vanité conduit, & fait souvent échouer les gens d'esprit ; & qu'enfin, ce n'est que dans la première jeunesse qu'on est doué de cette attention infatigable qui creuse jusqu'aux premiers principes d'un art ou d'une science : vérité importante dont l'ignorance arrête souvent le génie dans sa course, & s'oppose aux progrès des sciences. Il faut, pour la saisir, se rappeler que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troisième Discours, est allumé dans nos cœurs par l'amour des plaisirs physiques ; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement sentir que dans la première jeunesse ; que c'est, par conséquent, au printemps de la vie qu'on est susceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'est alors qu'on sent en soi des semences enflammées de vertus & de talens. La force & la santé qui circulent alors dans nos veines, y portent le sentiment de l'immortalité ; les années paroissent alors s'écouler avec la lenteur des siècles ; on fait, mais l'on ne sent pas qu'on doit mourir, & l'on en est d'autant plus ardent à poursuivre l'estime de la postérité. Il n'en est pas ainsi, lorsque l'âge attriédit en nous les passions. On apperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort. Les ombres du trépas, en se mêlant aux rayons de la gloire, en ternissent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos

yeux ; nous cessons d'y prendre intérêt ; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on suit encore la carrière où l'amour de la gloire nous a fait d'abord entrer, c'est qu'on cède à l'habitude ; c'est que l'habitude s'est fortifiée, lorsque les passions se sont affoiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui ; & , pour s'y soustraire, on continuera de cultiver la science dont les idées familières se combinent sans peine dans notre esprit. Mais l'on sera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans ; on ne fera point alors d'un grand géomètre un grand poète, d'un grand poète un grand chymiste, d'un grand chymiste un grand politique. Qu'à cet âge on élève un homme à quelque grande place ; si les idées, dont il a déjà chargé sa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'esprit & de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les magistrats, quelquefois trop concentrés dans la discussion des intérêts particuliers, en est-il aucun qui pût, avec supériorité, remplir les premières places, s'il ne faisoit en secret des études profondes relatives au poste qu'il peut occuper ? L'homme qui néglige de faire ces études, ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme est-il d'un caractère entier & despotique ; les entreprises qu'il formera seront dures, folles, & toujours préjudiciables au bien public. Est-il d'un caractère doux, ami du bien public ; il n'osera rien entreprendre. Comment hasarderait-il quelques changemens dans l'administration ? on ne

marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus & coupés de mille précipices. La fermeté & le courage de l'esprit tiennent toujours à son étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ses projets, est hardi dans ses conceptions : au contraire, l'homme stérile en ressources contracte nécessairement une habitude de timidité que la sottise prend souvent pour sagesse. S'il est très-dangereux de toucher trop souvent à la machine du gouvernement, je fais aussi qu'il est des temps où la machine s'arrête, si l'on n'y remet de nouveaux ressorts. L'ouvrier ignorant n'ose l'entreprendre ; & la machine se détruit d'elle-même. Il n'en est pas ainsi de l'ouvrier habile ; il fait, d'une main hardie, la conserver en la réparant. Mais la sagesse hardiesse suppose une étude profonde de la science du gouvernement ; étude fatigante, & dont on n'est capable que dans la première jeunesse, & peut-être, dans les pays où l'estime publique nous promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cette estime est stérile en plaisirs, il n'y croît pas de grands talens. Le petit nombre d'hommes illustres, que le hasard d'une excellente éducation ou d'un enchaînement singulier de circonstances rend amoureux de cette estime, désertent alors leur patrie ; & cet exil volontaire en présage la ruine : semblables à ces aigles dont la fuite annonce la chute prochaine du chêne antique sur lequel ils se retiroient.

J'en ai dit assez sur ce sujet. Je conclurai des principes établis dans ce chapitre, que ce qu'on appelle *esprit* est en nous le produit des objets placés dans

notre souvenir , & de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'est donc , comme j'ai déjà dit , qu'en combinant l'espèce d'objets dont le hasard & l'éducation ont chargé notre mémoire , avec le degré de passion qu'on a pour la gloire , qu'on peut réellement connoître & la force , & le genre de son esprit. Qui s'observe scrupuleusement à cet égard , se trouve à peu près dans le cas de ces chymistes habiles , qui , lorsqu'on leur montre les matières dont on a chargé le matras , & le degré de feu qu'on lui donne , prédisent d'avance le résultat de l'opération. Sur quoi j'observerai que , s'il est un art d'exciter en nous des passions fortes ; s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine espèce d'idées & d'objets ; il est , en conséquence , des méthodes sûres pour former des hommes de génie. Cette connoissance de la nature de l'esprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le desir de s'illustrer. Elle peut leur en fournir les moyens ; leur apprendre , par exemple , à ne point éparpiller leur attention sur une infinité d'objets divers ; mais à la rassembler toute entière sur les idées & les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'est pas qu'on doive , à cet égard , pousser trop loin le scrupule : l'on n'est point profond en un genre , si l'on n'a fait des incursions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ses regards sur les premiers principes des diverses sciences. Il est utile & de suivre la marche uniforme de l'esprit humain dans

les différens genres de sciences & d'arts, & de considérer l'enchaînement universel qui lie ensemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force & d'étendue à l'esprit; mais il n'y faut consacrer qu'un certain temps, & porter sa principale attention sur les détails de l'art ou de la science qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ses études, qu'une curiosité indiscrète, atteint rarement à la gloire. Qu'un sculpteur, par exemple, soit, par son goût également entraîné vers l'étude de la sculpture & de la politique, & qu'en conséquence, il charge sa mémoire d'idées qui n'ont entre elles aucun rapport, je dis que ce sculpteur fera certainement moins habile & moins célèbre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli sa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il professe, & qu'il n'eût point réuni, pour ainsi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni se communiquer leurs idées, ni causer ensemble.

Au reste, cette connoissance de l'esprit, sans doute utile aux particuliers, peut l'être encore au public: elle peut éclairer les gens en place sur la science des choix, & leur faire, en chaque genre, distinguer l'homme supérieur. Ils le reconnoîtront, premièrement, à l'espèce d'objets dont cet homme s'est occupé; & secondement, à la passion qu'il a pour la gloire; passion, dont la force, comme je l'ai déjà dit, est toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'esprit, & presque toujours au mérite de ceux qui composent notre société.

Qui n'aime ni n'estime ceux qui, par des actions

E e 3

ou des ouvrages , ont obtenu l'estime générale , est , à coup sûr , un homme sans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un sot & d'un homme d'esprit rompt entre eux toute société. En fait de mérite , c'est le signe d'anathème , que de se plaire trop dans la société des gens médiocres.

Après avoir considéré l'esprit sous tant de rapports divers , je devrois , peut-être , essayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un traité complet sur cette matière devroit être la conclusion de mon ouvrage. Si je me refuse à ce travail , c'est qu'en supposant même que je pusse réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs , il est évident que , dans nos mœurs actuelles , il seroit presque impossible de faire usage de ces moyens. Je me contenterai donc de jeter un coup d'œil rapide sur ce qu'on appelle l'éducation.

C H A P I T R E X V I I .

De l'Education.

L'ART de former des hommes est , en tout pays , si étroitement lié à la forme du gouvernement , qu'il n'est peut-être pas possible de faire aucun changement considérable dans l'éducation publique , sans en faire dans la constitution même des états.

L'art de l'éducation n'est autre chose que la connoissance des moyens propres à former des corps plus

robustes & plus forts, des esprits plus éclairés & des âmes plus vertueuses. Quant au premier objet de l'éducation, c'est sur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puisqu'ils honoroient les exercices du corps, & que ces exercices faisoient même une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre & les esprits plus éclairés, & les âmes plus fortes & plus vertueuses, je crois qu'ayant fait sentir & l'importance du choix des objets qu'on place dans sa mémoire, & la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des passions fortes, & les diriger au bien général, j'ai suffisamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudroit suivre pour perfectionner l'éducation publique.

L'on est, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails, toujours ennuyeux, lorsqu'ils sont inutiles. Je me contenterai de remarquer que l'on ne se prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus grossiers & les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de son temps la meilleure distribution possible? Qui doute que les succès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage? Et quel homme, convaincu de cette vérité, n'apperçoit pas du premier coup-d'œil, les refontes qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique?

L'on doit, par exemple, consacrer quelque temps à l'étude raisonnée de la langue nationale. Quoi de plus absurde que de perdre huit ou dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement

après la sortie des classes ; parce qu'elle n'est , dans le cours de la vie , de presque aucun usage ? En vain , dira-t-on , que , si l'on retient si long-temps les jeunes gens dans les collèges , c'est moins pour qu'ils y apprennent le latin , que pour leur y faire contracter l'habitude du travail & de l'application. Mais , pour les plier à cette habitude , ne pourroit-on pas leur proposer une étude moins ingrate , moins rebutante ? ne craint-on pas d'éteindre ou d'émousser en eux cette curiosité naturelle , qui , dans la première jeunesse , nous échauffe du desir d'apprendre ? combien ce desir ne se fortifieroit-il pas , si , dans l'âge où l'on n'est point encore distrait par de grandes passions , l'on substituoit , à l'insipide étude des mots , celle de la physique , de l'histoire , des mathématiques , de la morale , de la poésie , &c. ? L'étude des langues mortes , repliquera-t-on , remplit en partie cet objet. Elle assujettit à la nécessité de traduire & d'expliquer les auteurs ; elle meuble , par conséquent , la tête des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais , répondrai-je , est-il rien de plus
X ridicule que de consacrer plusieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées , qu'on peut , avec le secours des traductions , y graver en deux ou trois mois ? L'unique avantage qu'on puisse retirer de huit ou dix ans d'étude , c'est donc la connoissance fort incertaine de ces finesses de l'expression latine , qui se perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine ; car enfin , quelque étude qu'un homme fasse de la langue latine , il ne la connoîtra jamais aussi parfaite-

ment qu'il connoît sa propre langue. Or, si, parmi nos savans, il en est très-peu de sensibles à la beauté, à la force, à la finesse de l'expression françoise, peut-on imaginer qu'ils soient plus heureux, lorsqu'il s'agit d'une expression latine? ne peut-on pas soupçonner que leur science, à cet égard, n'est fondée que sur notre ignorance, notre crédulité & leur hardiesse; & que, si l'on pouvoit évoquer les mânes d'Horace, de Virgile & de Cicéron, les plus beaux discours de nos rhéteurs ne leur parussent écrits dans un jargon presque inintelligible? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce soupçon; & je conviendrai, si on le veut, qu'au sortir de ses classes, un jeune homme est fort instruit des finesse de l'expression latine: mais, dans cette supposition même, je demanderai si l'on doit payer cette connoissance du prix de huit ou dix ans de travail; & si, dans la première jeunesse, dans l'âge où la curiosité n'est combattue par aucune passion, où l'on est par conséquent plus capable d'application, ces huit ou dix années consommées dans l'étude des mots, ne seroient pas mieux employées à l'étude des choses, & sur-tout des choses analogues au poste qu'on doit vraisemblablement remplir: non que j'adopte les maximes trop austères de ceux qui croient qu'un jeune homme doit se borner uniquement aux études convenables à son état. L'éducation d'un jeune homme doit se prêter aux différens partis qu'il peut prendre: le génie veut être libre. Il est même des connoissances que tout citoyen doit avoir: telle est la connoissance & des principes de la morale, & des lois de son pays. Tout ce

que je demanderois , c'est qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées & des objets relatifs au parti qu'il doit , vraisemblablement, embrasser. Quoi de plus absurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes , dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance , & les deux autres les premières places de l'armée , de la magistrature ou de l'administration ? Peut-on , sans étonnement , les voir s'occuper des mêmes études jusqu'à seize ou dix-sept ans ; c'est-à-dire , jusqu'au moment qu'ils entrent dans le monde , & que , distraits par les plaisirs , ils deviennent souvent incapables d'application ?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens , & compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir , la trouve aussi folle que l'eût été celle des Grecs , s'ils n'eussent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyaient aux jeux olympiques y disputer le prix de la lutte ou de la course.

Mais , dira-t-on , si l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps consacré à l'éducation , que n'essaie-t-on de le faire ? A quelle cause attribuer l'indifférence où l'on reste à cet égard ? pourquoi met-on , dès l'enfance , le crayon dans les mains du dessinateur ? pourquoi place-t-on , à cet âge , les doigts du musicien sur le manche de son violon ? pourquoi l'un & l'autre de ces artistes reçoivent-ils une éducation si convenable à l'art qu'ils doivent professer ? & néglige-t-on si fort l'éducation des princes , des grands , &

généralement de tous ceux que leur naissance appelle aux grandes places ? Ignore-t-on ce que les vertus , & sur-tout les lumières des grands , ont d'influence sur le bonheur ou le malheur des nations ? pourquoi donc abandonner au hafard une partie si essentielle à l'administration ? Ce n'est pas , répondrai-je , qu'on ne trouve dans les collèges une infinité de gens éclairés , qui connoissent également & les vices de l'éducation , & les remèdes qu'on y peut apporter : mais , que peuvent-ils faire sans l'aide du gouvernement ? Or , les gouvernemens doivent peu s'occuper du soin de l'éducation publique. Il ne faut pas , à cet égard , comparer les grands empires aux petites républiques. Dans les grands empires , on sent rarement le besoin pressant d'un grand-homme : les grands états se soutiennent par leur propre masse. Il n'en est pas ainsi d'une république telle , par exemple , que celle de Lacédémone. Elle avoit , avec une poignée de citoyens , à soutenir le poids énorme des armées de l'Asie. Sparte ne devoit sa conservation qu'aux grands-hommes , qui naissoient successivement pour la défendre. Aussi , toujours occupée du soin d'en former de nouveaux , c'étoit sur l'éducation publique que devoit se porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands états , on est plus rarement exposé à de pareils dangers , & l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le besoin plus ou moins urgent d'une chose est , en chaque genre , l'exacte mesure des efforts d'esprit qu'on fait pour se la procurer. Mais , dira-t-on , il n'est point d'état , parmi les plus puissans , qui n'éprouve quelquefois le besoin des grands-hommes. Oui ,

sans doute ; mais ce besoin n'étant point habituel , on n'a pas soin de le prévenir. La prévoyance n'est point la vertu des grands états. Les gens en place y sont chargés de trop d'affaires , pour veiller à l'éducation publique ; & l'éducation doit être négligée. D'ailleurs , que d'obstacles l'intérêt personnel ne met-il pas , dans les grands empires , à la production des gens de génie ? On y peut , sans doute , former des hommes instruits ; rien n'empêche de profiter du premier âge , pour charger la mémoire des jeunes gens des idées & des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper : mais jamais on n'y formera des hommes de génie , parce que ces idées & ces objets sont stériles , si l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous , il faut que la gloire soit , comme l'argent , l'échange d'une infinité de plaisirs , & que les honneurs soient le prix du mérite. Or , l'intérêt des puissans ne leur permet pas d'en faire une aussi juste distribution : ils ne veulent pas accoutumer le citoyen à considérer les grâces comme une dette , dont ils s'acquittent envers le talent. En conséquence , ils en accordent rarement au mérite : ils sentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnaissance de leurs obligés , que ces obligés seront moins dignes de leurs bienfaits. L'injustice doit donc souvent présider à la distribution des grâces , & l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles sont , dans les grands empires , les principales causes & de la disette des grands-hommes , & de l'indifférence avec laquelle on les regarde , & du peu de soin enfin qu'on y prend de l'éducation pu-

blique. Quelque grands cependant que soient les obstacles qui , dans ces pays , s'opposent à la réforme de l'éducation publique ; dans les états monarchiques , tels que la plupart des états de l'Europe , ces obstacles ne sont pas insurmontables : mais ils le deviennent dans les gouvernemens absolument despotiques , tels que les gouvernemens orientaux. Quel moyen , en ces pays , de perfectionner l'éducation ? Il n'est point d'éducation sans objet ; & l'unique qu'on puisse se proposer , c'est , comme je l'ai déjà dit , de rendre les citoyens plus forts , plus éclairés , plus vertueux , & enfin plus propres à contribuer au bonheur de la société dans laquelle ils vivent. Or , dans les gouvernemens arbitraires , l'opposition que les despotes croient appercevoir entre leur intérêt & l'intérêt général , ne leur permet pas d'adopter un système si conforme à l'utilité publique. Dans ces pays , il n'est donc point d'objet d'éducation , ni , par conséquent , d'éducation. En vain , la réduiroit-on aux seuls moyens de plaire au souverain : quelle éducation que celle dont le plan seroit tracé d'après la connoissance toujours imparfaite des mœurs d'un prince , qui peut ou mourir , ou changer de caractère avant la fin d'une éducation ? Ce n'est , en ces pays , qu'après avoir perfectionné l'éducation des souverains , qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique. Mais un traité sur cette matière devroit , sans doute , être précédé d'un ouvrage encore plus difficile à faire , dans lequel on examineroit s'il est possible de lever les puissans obstacles que des intérêts personnels mettront toujours à la bonne éducation des rois. C'est un pro-

blème moral, qui, dans les gouvernemens arbitraires, tels que ceux de l'orient, est, je crois, un problème insoluble. Trop jaloux de régner sous le nom de leur maître, c'est dans une ignorance honteuse & presque invincible que les visirs retiendront toujours les sultans : ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or, l'éducation des princes ainsi abandonnée au hasard, quel soin peut-on prendre de l'éducation des particuliers ? Un père desire l'élévation de ses fils : il fait que ni les connoissances, ni les talens, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune ; que les princes ne croient jamais avoir besoin d'hommes éclairés & savans ; il ne demandera donc à ses fils ni connoissances, ni talens ; il sentira même confusément que, dans de pareils gouvernemens, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de sa morale se réduiront donc à quelques maximes vagues, & qui, peu liées entre elles, ne peuvent donner à ses fils des idées nettes de la vertu : il craindroit, en ce genre, les préceptes trop sévères & trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuiroit à leur fortune ; & que, si deux choses, comme le dit Pythagore, rendent un homme semblable aux dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité : celui qui se modèleroit sur les dieux, seroit, à coup sûr, maltraité par les hommes.

Voilà la source de la contradiction qui se trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays soumis au despotisme, l'on est forcé, par l'usage, de donner à ses enfans, & la conduite qu'on leur prescrit. Un père leur dit, en général & en maxime :

Soyez vertueux. Mais il leur dit , en détail , & sans le savoir : *N'ajoutez nulle foi à ces maximes ; soyez un coquin timide & prudent ; & n'ayez d'honnêteté , comme le dit Molière , que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.* Or , dans un pareil gouvernement , comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation , qui consiste à rendre les hommes plus fortement vertueux ? Il n'est point de père qui , sans tomber en contradiction avec lui-même , pût répondre aux argumens pressans qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce sujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple , je suppose que , sous le titre de Bacha , un père destine son fils au gouvernement d'une province ; que , prêt à prendre possession de cette place , son fils lui dise : Mon père , les principes de vertu acquis dans mon enfance , ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes : c'est de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : sourd aux menaces du puissant oppresseur , j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé ; & la justice présidera à tous mes jugemens. O mon fils ! que l'enthousiasme de la vertu sied bien à la jeunesse ! mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut , sans doute , être juste : cependant , à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être exposé ! à combien de petites injustices ne faudra-t-il pas vous prêter ! Si vous êtes quelquefois forcé de refuser les grands , que de grâces , mon fils , doivent accompagner vos refus ! Quelque élevé que vous soyez , un mot du sultan

vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils esclaves : la haine d'un eunuque ou d'un ichoglan peut vous perdre ; songez à les ménager. . . Moi ! je ménagerois l'injustice ? Non , mon père. La sublime porte exige souvent des peuples un tribut trop onéreux ; je ne me prêterai point à ses vues. Je fais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnellement à l'intérêt qu'il doit prendre à sa conservation ; que l'infortune ne doit rien ; & que l'aisance même , qui supporte les impôts , doit ce qu'exige la sage économie , & non la prodigalité : j'éclairerai sur ce point le divan. . . Abandonnez ce projet, mon fils : vos représentations seroient vaines ; il faudroit toujours obéir. . . Obéir ! non ; mais plutôt remettre au sultan la place dont il m'honore. . . O , mon fils ! un fol enthousiasme de vertu vous égare : vous vous perdriez , & les peuples ne seroient point soulagés ; le divan nommeroit à votre place un homme qui, moins humain , l'exerceroit avec plus de dureté. . . Oui, sans doute , l'injustice se commettrait ; mais je n'en serois pas l'instrument. L'homme vertueux , chargé d'une administration , ou fait le bien , ou se retire ; l'homme plus vertueux encore , & plus sensible aux misères de ses concitoyens , s'arrache du sein des villes : c'est dans les déserts , les forêts , & jusques chez les Sauvages , qu'il fuit l'aspect odieux de la tyrannie , & le spectacle trop affligeant du malheur de ses égaux. Telle est la conduite de la vertu. Je n'aurois point , dites-vous , d'ignitateurs ; je l'ignore : l'ambition en secret vous en assure , & ma vertu m'en fait douter. Mais
je

je veux qu'en effet mon exemple ne soit pas suivi : le musulman zélé , qui le premier annonça la loi du divin prophète , & brava les fureurs des tyrans , prit-il garde , en marchant au supplice , s'il étoit suivi d'autres martyrs ? La vérité parloit à son cœur ; il lui devoit un témoignage authentique ; il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ? & les dogmes sont-ils plus sacrés que les vertus ? Mais souffrez que je vous interroge à votre tour : Si je m'associois aux Arabes qui pillent nos caravanes , ne pourrois-je pas me dire à moi-même : Soit que je vive avec ces brigands , ou que je m'en sépare , les caravanes n'en feront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe , j'adoucirai ses mœurs ; je m'opposerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce sur le voyageur. Je ferai mon bien , sans ajouter au malheur public. Ce raisonnement est le vôtre : & si ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver , pourquoi donc me permettre , sous le nom de Bacha , ce que vous me défendez sous celui d'Arabe ? O mon père ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois ; la vertu n'habite point les états despotiques , & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la justice. Ma vertu trahit vos espérances ; ma vertu vous devient odieuse ; & votre espoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant , c'est encore à vous que je m'en rapporte ; sondez l'abyme de votre ame , & répondez - moi. Si j'immolois la justice à mes goûts , à mes plaisirs , aux caprices d'une odalique , avec quelle force me rappelleriez - vous alors

Tome II.

Ff

ces maximes austères de vertu apprises dans mon enfance ? pourquoi votre zèle ardent s'attiedit-il , lorsqu'il s'agit de sacrifier cette même vertu aux ordres d'un sultan ou d'un visir ? J'oserai vous l'apprendre : c'est que l'éclat de ma grandeur , prix indigne d'une lâche obéissance , doit rejaillir sur vous : alors vous méconnoissez le crime ; & , si vous le reconnoissiez , j'en atteste votre vérité , vous m'en feriez un devoir.

On sent que , pressé par de tels raisonnemens , il seroit très - difficile qu'un père n'aperçût pas enfin une contradiction manifeste entre les principes d'une saine morale , & la conduite qu'il prescrit à son fils. Il seroit forcé de convenir qu'en désirant l'élévation de ce même fils , il a , d'une manière implicite & confuse , désiré que , tout entier aux soins de sa grandeur , ce fils y sacrifât jusqu'à la justice. Or , dans ces gouvernemens asiatiques , où , des fanges de la servitude , l'on tire l'esclave qui doit commander à d'autres esclaves , ce desir doit être commun à tous les pères. Quel homme s'essayeroit donc , en ces empires , à tracer le plan d'une éducation vertueuse que personne ne donneroit à ses enfans ? Quelle manie que de prétendre former des âmes magnanimes dans des pays où les hommes ne sont pas vicieux , parce qu'en général ils sont méchans , mais parce que la récompense y devient le prix du crime , & la punition celui de la vertu ? Qu'espérer enfin , en ce genre , d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir , si la forme du gouvernement s'y prêtoit ; où d'ailleurs , personne n'étant animé de la passion forte du bien public , il ne peut , par con-

séquent, y avoir d'homme vraiment vertueux? Il faut, dans les gouvernemens despotiques, renoncer à l'espoir de former des hommes célèbres par leurs vertus ou par leurs talens. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques. Dans ces états, comme je l'ai déjà dit, l'on peut, sans doute, tenter cette entreprise avec quelque espoir de succès : mais il faut, en même temps, convenir que l'exécution en seroit d'autant plus difficile, que la constitution monarchique se rapprocheroit davantage de la forme du despotisme, ou que les mœurs seroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet ; & je me contenterai de rappeler au citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux & plus éclairés, que tout le problème d'une excellente éducation se réduit, premièrement, à fixer, pour chacun des états différens où la fortune nous place, l'espèce d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens ; & , secondement, à déterminer les moyens les plus sûrs pour allumer en eux la passion de la gloire & de l'estime.

Ces deux problèmes résolus, il est certain que les grands-hommes, qui maintenant sont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonstances, deviendroient l'ouvrage du législateur ; & qu'en laissant moins à faire au hasard, une excellente éducation pourroit, dans les grands empires, infiniment multiplier & les talens, & les vertus.

FIN DU SECOND VOLUME.

F f 2

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS III.

SI L'ESPRIT DOIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME
UN DON DE LA NATURE, OU COMME UN
EFFET DE L'ÉDUCATION.

Pour résoudre ce problème, on recherche, dans ce Discours, si la nature a doué les hommes d'une égale *aptitude* à l'*esprit*, ou si elle a plus favorisé les uns que les autres ; & l'on examine si *tous les hommes*, communément bien organisés, n'auroient pas en eux la *puissance physique* de s'élever aux plus *hautes idées*, lorsqu'ils ont des motifs suffisans pour surmonter la peine de l'*application*.

CHAPITRE PREMIER. page 5

On fait voir, dans ce chapitre, que si la nature a donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, c'est en douant les uns, préférablement aux autres, d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention. La question réduite à ce point simple, on examine, dans les chapitres suivans, quelle influence a sur l'esprit des hommes la différence, qu'à cet égard, la nature a pu mettre entre eux.

CHAP. II. *De la finesse des Sens.* 12

CHAP. III. *De l'étendue de la Mémoire.* 16

CHAP. IV. *De l'inégale capacité d'attention.* . . 28

On prouve, dans ce chapitre, que la nature a doué tous les hommes, communément bien organisés, du degré d'at-

TABLE SOMMAIRE. 453

attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées : on observe ensuite que l'attention est une fatigue & une peine à laquelle on se soustrait toujours, si l'on n'est animé d'une passion propre à changer cette peine en plaisir ; qu'ainsi la question se réduit à savoir si tous les hommes sont, par leur nature, susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attachée la supériorité de l'esprit. C'est pour parvenir à cette connoissance, qu'on examine, dans le chapitre suivant, quelles sont les forces qui nous meuvent.

CHAP. V. *Des forces qui agissent sur notre ame.* page 49

Ces forces se réduisent à deux : l'une, qui nous est communiquée par des passions fortes ; & l'autre, par la haine de l'ennui. Ce sont des effets de cette dernière force qu'on examine dans ce chapitre.

CHAP. VI. *De la puissance des Passions.* 57

On prouve que ce sont les passions qui nous portent aux actions héroïques, & nous élèvent aux plus grandes idées.

CHAP. VII. *De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés.* 66

CHAP. VIII. *On devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné.* 77

Après avoir prouvé que ce sont les passions qui nous arrachent à la paresse ou à l'inertie, & qui nous douent de cette continuité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées ; il faut ensuite examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions & du degré de passion propre à nous douer de cette espèce d'attention. Pour le découvrir, il faut remonter jusqu'à leur origine.

CHAP. IX. *De l'origine des Passions.* 85

L'objet de ce chapitre est de faire voir que toutes nos

passions prennent leur source dans l'amour du plaisir, ou dans la crainte de la douleur, & par conséquent dans la sensibilité physique. On choisit, pour exemples en ce genre, les passions qui paroissent les plus indépendantes de cette sensibilité; c'est-à-dire, l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié.

CHAP. X. *De l'Avarice.* page 90

On prouve que cette passion est fondée sur l'amour du plaisir & la crainte de la douleur; & l'on fait voir comment, en allumant en nous la soif des plaisirs, l'avarice peut toujours nous en priver.

CHAP. XI. *De l'Ambition.* 94

Application des mêmes principes, qui prouvent que les mêmes motifs qui nous font desirer les richesses, nous font rechercher les grandeurs.

CHAP. XII. *Si dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur, ou de jouir du plaisir physique; pourquoi le plaisir échappe-t-il si souvent à l'ambitieux?* . 102

On répond à cette objection, & l'on prouve qu'à cet égard il en est de l'ambition comme de l'avarice.

CHAP. XIII. *De l'Orgueil.* 110

L'objet de ce chapitre est de montrer qu'on ne desiré d'être estimable que pour être estimé; & qu'on ne desiré d'être estimé que pour jouir des avantages que l'estime procure; avantages qui se réduisent toujours à des plaisirs physiques.

CHAP. XIV. *De l'Amitié.* 117

Autre application des mêmes principes.

CHAP. XV. *Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques, peuvent allumer en nous toutes sortes de passions.* 131

Après avoir prouvé , dans les chapitres précédens , que toutes nos passions tirent leur origine de la sensibilité physique ; pour confirmer cette vérité , on prouve , dans ce chapitre , que , par le secours des plaisirs physiques , les législateurs peuvent allumer dans les cœurs toutes sortes de passions. Mais , en convenant que tous les hommes sont susceptibles de passions , comme on pourroit supposer qu'ils ne sont pas du moins susceptibles du degré de passion nécessaire pour les élever aux plus hautes idées , & qu'on pourroit apporter en exemple de cette opinion , l'insensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu ; on prouve que l'indifférence de certaines nations , à cet égard , ne tient qu'à des causes accidentelles , telles que la forme différente des gouvernemens.

CHAP. XVI. *A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.* . page 139

Pour résoudre cette question , on examine dans chaque homme , le mélange de ses vices & de ses vertus , le jeu de ses passions , l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux* ; & l'on découvre que ce n'est point à la nature , mais à la législation particulière de quelques empires , qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu. C'est pour jeter plus de jour sur cette matière , que l'on considère , en particulier , & les gouvernemens despotiques , & les états libres , & enfin les différens effets que doit produire la forme différente de ces gouvernemens. L'on commence par le despotisme ; & , pour en mieux connoître la nature , on examine quel motif allume dans l'homme , le desir effréné du pouvoir arbitraire.

CHAP. XVII. *Du desir que tous les hommes ont d'être despotes , des moyens qu'ils emploient pour y parvenir , & du danger auquel le despotisme expose les rois.* 152

CHAP. XVIII. *Principaux effets du Despotisme.*
page 160

On prouve, dans ce chapitre, que les vifirs n'ont aucun intérêt de s'instruire, ni de supporter la censure; que ces vifirs, tirés du corps des citoyens, n'ont, en entrant en place, aucuns principes de justice & d'administration, & qu'ils ne peuvent se former des idées nettes de la vertu.

CHAP. XIX. *Le mépris & l'avilissement, où sont les peuples, entretiennent l'ignorance des vifirs; second effet du despotisme.* 167

CHAP. XX. *Du mépris de la vertu, & de la fausse estime qu'on affecte pour elle; troisième effet du despotisme.* 172

On prouve que, dans les empires despotiques, on n'a réellement que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom.

CHAP. XXI. *Du renversement des Empires soumis au pouvoir arbitraire; quatrième effet du despotisme.* 179

Après avoir montré, dans l'abrutissement & la bassesse de la plupart des peuples soumis au pouvoir arbitraire, la cause du renversement des empires despotiques, l'on conclut, de ce qu'on a dit sur cette matière, que c'est uniquement de la forme particulière des gouvernemens que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu: & pour ne laisser rien à désirer sur ce sujet, l'on examine, dans les chapitres suivans, la cause des effets contraires.

CHAP. XXII. *De l'amour de certains peuples pour la gloire & la vertu.* 184

On fait voir, dans ce chapitre, que cet amour pour la gloire & pour la vertu, dépend, dans chaque empire,

de l'adresse avec laquelle le législateur y unit l'intérêt particulier à l'intérêt général ; union plus facile à faire dans certains pays que dans d'autres.

CHAP. XXIII. *Que les Nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, & plus fécondes en grands-hommes, que les Nations opulentes. . .* page 190

On prouve, dans ce chapitre, que la production des grands-hommes est, dans tout pays, l'effet nécessaire des récompenses qu'on y assigne aux grands talens & aux grandes vertus ; & que les talens & les vertus ne sont, nulle part, aussi récompensés que dans les républiques pauvres & guerrières.

CHAP. XXIV. *Preuve de cette vérité.* 195

Ce chapitre ne contient que la preuve de la proposition énoncée dans le chapitre précédent. On en tire cette conclusion : c'est qu'on peut appliquer à toute espèce de passions ce qu'on dit, dans ce même chapitre, de l'amour ou de l'indifférence de certains peuples pour la gloire & pour la vertu : d'où l'on conclut que ce n'est point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions, dont certains peuples paroissent susceptibles. On confirme cette vérité en prouvant, dans les chapitres suivans, que la force des passions des hommes est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CHAP. XXV. *Du rapport exact entre la force des passions & la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet.* 200

Après avoir fait voir l'exactitude de ce rapport, on examine à quel degré de vivacité on peut porter l'enthousiasme des passions.

CHAP. XXVI. *De quel degré de passion les hommes sont susceptibles.* 210

On prouve , dans ce chapitre , que les passions peuvent s'exalter en nous jusqu'à l'incroyable ; & que tous les hommes par conséquent sont susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse , & les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit : qu'ainsi la grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes , dépend & de la différente éducation qu'ils reçoivent , & de l'enchaînement inconnu des diverses circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés. Dans les chapitres suivans , on examine si les faits se rapportent aux principes.

CHAP. XXVII. *Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.* page 217

Le premier objet de ce chapitre est de montrer que les nombreuses circonstances , dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres , se trouvent si rarement réunies , qu'en supposant , dans tous les hommes , d'égales dispositions à l'esprit , les génies du premier ordre seroient encore aussi rares qu'ils le sont. On prouve de plus , dans ce même chapitre , que c'est uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits ; qu'en vain on voudroit l'attribuer à la différente température des climats ; & qu'en vain l'on essayeroit d'expliquer , par le physique , une infinité de phénomènes politiques qui s'expliquent très-naturellement par les causes morales. Telles sont les conquêtes des peuples du nord , l'esclavage des orientaux , le génie allégorique de ces mêmes peuples ; & enfin la supériorité de certaines nations dans certains genres de sciences ou d'arts.

CHAP. XXVIII. *Des conquêtes des Peuples du nord.*

223

Il s'agit , dans ce chapitre , de faire voir que c'est uni-

quement aux causes morales qu'on doit attribuer les conquêtes des septentrionaux.

CHAP. XXIX. *De l'esclavage, & du génie allégorique des orientaux.* page 234

Application des mêmes principes.

CHAP. XXX. *De la supériorité que certains Peuples ont eue dans divers genres de sciences.* . . . 245

Les peuples qui se sont le plus illustrés par les arts & les sciences, sont les peuples chez lesquels ces mêmes arts & ces mêmes sciences ont été le plus honorés : ce n'est donc point dans la différente température des climats, mais dans les causes morales, qu'on doit chercher la cause de l'inégalité des esprits.

La conclusion générale de ce Discours, c'est que tous les hommes, communément bien organisés, ont en eux la *puissance physique* de s'élever aux *plus hautes idées* ; & que la *différence d'esprit* qu'on remarque entre eux, dépend des *diverses circonstances* dans lesquelles ils se trouvent placés, & de l'*éducation différente* qu'ils reçoivent. Cette conclusion fait sentir toute l'importance de l'*éducation*.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

Pour donner une connoissance exacte de l'*esprit* & de sa *nature*, on se propose, dans ce Discours, d'attacher des idées nettes aux divers *noms* donnés à l'*esprit*.

CHAPITRE PREMIER. *Du Génie*. page 260

CHAP. II. *De l'Imagination & du Sentiment*. . . 272

CHAP. III. *De l'Esprit*. 291

CHAP. IV. *De l'Esprit fin, de l'Esprit fort*. . . 296

CHAP. V. *De l'Esprit de lumière, de l'Esprit étendu,
de l'Esprit pénétrant, & du Goût*. 314

CHAP. VI. *Du bel Esprit*. 324

CHAP. VII. *De l'Esprit du siècle*. 332

CHAP. VIII. *De l'Esprit juste*. 344

On prouve, dans ce chapitre, que dans les questions compliquées, il ne suffit pas, pour bien voir, d'avoir l'esprit juste, qu'il faudroit encore l'avoir étendu; qu'en général les hommes sont sujets à s'enorgueillir de la justesse de leur esprit, à donner à cette justesse la préférence sur le génie; qu'en conséquence, ils se disent supérieurs aux gens à talens; croient, dans cet aveu, simplement se rendre justice, & ne s'apperçoivent point qu'ils sont entraînés à cette erreur par une méprise de sentiment commune à presque tous les hommes; méprise dont il est, sans doute, utile de faire appercevoir les causes.

CHAP. IX. *Méprise de sentiment*. 355

Ce chapitre n'est proprement que l'exposition des deux chapitres suivans. On y montre seulement combien il est difficile de se connoître soi-même.

CHAP. X. *Combien l'on est sujet à se méprendre sur
les motifs qui nous déterminent*. 356

Développement du chapitre précédent.

CHAP. XI. *Des Conseils*. 370

Il s'agit d'examiner, dans ce chapitre, pourquoi l'on est si prodigue de conseils, si aveugle sur les motifs qui nous déterminent à les donner; & dans quelles erreurs

TABLE SOMMAIRE. 461

enfin l'ignorance où nous sommes de nous-mêmes à cet égard peut quelquefois précipiter les autres. On indique, à la fin de ce chapitre, quelques-uns des moyens propres à nous faciliter la connoissance de nous-mêmes.

CHAP. XII. *Du bon Sens.* page 381

CHAP. XIII. *Esprit de conduite.* 386

CHAP. XIV. *Des qualités exclusives de l'esprit & de l'ame.* 398

Après avoir essayé, dans les chapitres précédens, d'attacher des idées nettes à la plupart des noms donnés à l'esprit; il est utile de connoître quels sont & les talens de l'esprit, qui, de leur nature, doivent réciproquement s'exclure, & les talens que des habitudes contraires rendent, pour ainsi dire, inalliables. C'est l'objet qu'on se propose d'examiner dans ce chapitre & dans le chapitre suivant, où l'on s'applique plus particulièrement à faire sentir toute l'injustice dont le public use, à cet égard, envers les hommes de génie.

CHAP. XV. *De l'injustice du Public à cet égard.* 423

On ne s'arrête, dans ce chapitre, à considérer les qualités qui doivent s'exclure réciproquement, que pour éclairer les hommes sur les moyens de tirer le meilleur parti possible de leur esprit.

CHAP. XVI. *Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on est le plus propre.* 428

Cette méthode indiquée, il semble que le plan d'une excellente éducation devroit être la conclusion nécessaire de cet ouvrage : mais ce plan d'éducation, peut-être facile à tracer, seroit, comme on le verra dans le chapitre suivant, d'une exécution très-difficile.

CHAP. XVII. *De l'Education.* 438

On prouve, dans ce chapitre, qu'il seroit sans doute

très-utile de perfectionner l'éducation publique, mais qu'il n'est rien de plus difficile; que nos mœurs actuelles s'opposent, en ce genre, à toute espèce de réforme; que, dans les empires vastes & puissans, on n'a pas toujours un besoin urgent de grands-hommes; qu'en conséquence, le gouvernement ne peut arrêter long-temps ses regards sur cette partie de l'administration. On observe cependant, à cet égard, que dans les états monarchiques, tels que le nôtre, il ne seroit pas impossible de donner le plan d'une excellente éducation; mais que cette entreprise seroit absolument vaine dans des empires soumis au despotisme, tels que ceux de l'orient.

Fin de la Table sommaire.

Princeton University Library



32101 074629823



